



Henriade

Voltaire

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

AVANT-PROPOS

Le Poème de la Henriade est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites , l'ont répandu chez toutes les Nations qui ont des livres , et qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les Lettres.

M. de Voltaire , peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de son art aux intérêts de son amour - propre , ne s'est point Lissé de corriger ses fautes ; et depuis la première édition ou la Henriade parut sous le titre du Poème de la Ligue, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au Public, l'Auteur s'est toujours élevé d'efforts en efforts ,; jusqu'à ce point de perfection que les grands génies et les Maîtres de l'Arc ont ordinairement mieux dans l'idée , qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au Public est .considérablement augmentée par l'Auteur ; c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable , et qu'on peut toujours s'attendre , sans se tromper , à des beautés

Cet Avant- Propos est de la main d'un des plus rugustes et des plus respectables Protecteurs que les Lettres aient eu clans ce siècle , et dont on n'avait vu qu'un fragment cité dans la Çréface de M. MA RM ON TEL.

viiij AVANT-PROPOS.

nouvelles , et à quelque chose de parfait d'une aussi excellente plume que l'est celle de M. de Voltaire.

Les difficultés que ce Prince de la Poésie française a trouvées à surmonter , lorsqu'il composa ce Poënie épique , sont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe , et ceux de sa propre Nation, qui étaient du sentiment que l'Epopée ne réussirait jamais en français : il avait devant lui le triste exemple de ses précurseurs , qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière ; il avait encore à combattre ce respect superstitieux du Peuple savant , pour Virgile et pour Homère ? et plus que tout cela s une santé faible et délicate s qui aurait mis tout autre homme , moins sensible que lui à la gloire de sa Nation , hors d'état de travailler. Cest cependant , indépendamment de ces obstacles , que M. de Voltaire est venu à bout d'exécuter son dessein , quoiqu'aux dépens de sa fortune, et souvent de son repos.

Un génie au^si vaste , un esprit aussi sublime , un homme aussi laborieux que l'est M. de Voltaire , se serait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres , s'il avait voulu sortir de la sphère des Sciences qu'il cultive , pour se vouer à ces affaires , - que l'intérêt et l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de solides occupations : il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie pour ces Arts et pour ces

AVANT-PROPOS. ix

Sciences , aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder ; aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. 11 fait autant d'honneur aux Sciences que les Sciences lui en font : on ne le connaît dans la ITenriade qu'en qualité de poète ; mais il est Philosophe profond , et sage Historien en même-tems.

Les Sciences et les Arts sont comme de vastes pays, -qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguier tous, qu'il l'a été à César, ou bien à Alexandre, de conquérir le monde entier : il faut beaucoup de talens et beaucoup d'application pour s'assujétir quelque petit terrain ; aussi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des Sciences comme des Empires du monde, qu'une infinité de petits Souverains se sont partagés ; et ces petits Souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des Académies, et comme dans ces Gouvernemens Aristocratiques ³ il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure, qui se sont élevés au-dessus des autres ; de même les siècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les Sciences qui devaient donner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes. Ce que les Leibnitz, ce que les Fontenelle ont été de leur tems, M. de Voltaire Test aujourd'hui ; il n'y a aucune

x AVANT-PROPOS.

Science qui n'en tire dans la sphère de son activité, et depuis la Géométrie la plus sublime, jusqu'à la Poésie, tout est soumis à la force de son génie.

Malgré une vingtaine de Sciences qui partagent M. de Voltaire, malgré ses fréquentes infirmités, et malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit sa Henriade à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun Poème soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de la Henriade. L'Auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à Homère : si ses Chants et l'action ont pu ou point de liaison les uns

s\ec les autres ; ce qui leur a mérité le non de rapsodies. Dans la Henriade on trouve une liaison intime entre tous les Chants : ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des tems en dix actions principales : le dénouement de la Plenriade est naturel : c'est la conversion de Henri IV, et son entrée à Paris qui met. fin aux guerres civiles àes Ligueurs qui troublaient la France , et en cela , le Poète français est infiniment supérieur au Poète latin , qui ne termine pas son Enéide d'une manière aussi intéressante qu'il l'avait commencée : ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le Lecteur admirait dans le commencement de ce Poème : on dirait que Virgile en a composé le premier Chant clans la fleur de

AVANT-PROPOS, xj

sa jeunesse , et qu'il a composé les derniers dans cet âge ou l'imagination mourante , et le feu de l'esprit à moitié éteint , ne permet plus aux Guerriers d'être Héros, ni aux Poètes d'écrire.

Si le Poète français imite en quelques endroits Homère et Virgile , c'esl pourtant toujours une imiiation qui tient de l'ongina} , et dans laquelle on voit que le jugement du Poète français est infiniment supérieur au Poète grec. Comparez la descente d'Ulysse aux Enfers avec le septième Chant de la Henriade , vous verrez que ce dernier est enrichi de beautés que M. de Voltaire ne doit qu'à lui-même.

La seule idée d'attribuer au rêve de Henri IV ce qu'il voit dans le Ciel ^ dans les Enfers , et ce qui lui Çst pronostiqué au Temple du Destin , vaut seule toute l'Iliade ; car le rêve de Henri IV ramené aux règles de la vraisemblance tpnjb ce qui lui arrive , au lieu que le voyage d'Lr aux Enfers est dépourvu de tous les agré-

mens qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'Homère.

De plus , toutes les épisodes de la Henriade sont placées dans leur lieu ; l'art est si bien caché par l'Auteur , qu'il est difficile de l'apercevoir : tout y paraît naturel, et l'on dirait que ces fruits qu'a produits la fécondité de son imagination, et qui embellissent tous les endroits de ce Poème, n'y sont que par nécessité. Vous n'y trouvez

a ij

xij AVAXT-PROPOS.

point de ces petit? détails où se noient tant d'Auteurs, à qui la sécheresse et l'enflure tiennent lieu de génie. M. de Voltaire s'applique à décrire d'une manière touchante les sujets pathétiques ; il sait le grand art de toucher le cœur : tels sont ces endroits touchans . comme la mort de Coligni, l'assassinat de Valois , le combat du jeune Dailly 3 le congé de Henri IV de la belle Gabrielle d'Esées , et la mort du brave d 'Au maie ; on se sent ému a chaque fois qu'on en fait la lecture : en un mot, l'Auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéressans , et il passe légèrement sur ceux qui ne feraient que grossir son Poème : il n'y a ni du trop ni trop peu dans la Henriade.

Le merveilleux que l'Auteur a employé peut choquer aucun Lecteur sensé , tout y est ramené au vraisemblable par le système de la Religion 5 tant la Poésie et l'Eloquence savent l'art de rendre respectables des objets qui ne le sont guère par eux-mêmes , et de fournir des preuves de crédibilité capables de séduire.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce Poëme sont nouvelles : il y a la Politique qui habite au Vatican , le Temple de l'Amour : la vraie Religion , les Vertus , la Discorde , les Vices ; tout est animé par le pinceau de M. de Voltaire: ce sont autant de tableaux qui surpassent , au jugement des Connaisseurs , tout ce qu'a produit le crayon habile du Carache et du Poussin»

AVANT-PROPOS. xiiij

Il me reste à présent à parler de la Poésie du style 3 de cette partie qui caractérise proprement le Poète. Jamais la Langue française n'eut autant de force que dans la Henriade : on y trouve par - tout de la noblesse : l'Auteur s'élève avec un feu infini jusqu'au sublime , et il ne s'abaisse qu'avec grâce et dignité : quelle vivacité dans les peintures ! quelle force dans les caractères et dans les descriptions ! quelle noblesse dans les détails ! Le combat du jeune Turenne doit faire en tout tems l'admiration des Lecteurs : c'est dans cette peinture de coups portés . parés 3 rendus , que M. de Voltaire a trouvé principalement des*obstacles dans le génie de sa Langue ; il s'en est cependant tiré avec toute la gloire possible. Il transporte le Lecteur sur le champ de bataille , et il vous semble plutôt voir un combat , qu'en lire la description en vers.

Quant à la. saine morale, quant à la beauté des sentiments , on trouve dans ce Poëme tout ce qu'on peut désirer. La valeur prudente de Henri IV , jointe à sa générosité et à son humanité , devrait servir d'exemple à tous les Rois et à tous les Héros qui se piquent quelquefois mal-a-propos de dureté et de brutalité envers ceux que le ■ destin des Etats ou le sort de la guerre a soumis sous leur puissance. Qu'il leur soit dit en passant , que ce

n'est point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie , que consiste la vraie grandeur 5 mais bien dans ces

xiv AVANT-PROPOS.

sentimens que l'Auteur exprime avec tant de noblesse :

Amitié , " don du Ciel, plaisir des grandes âmes , Amitié que les Rois , ces illustres ingrats , Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de Philippe de Mornay peut aussi être compté parmi les chef- d'oeuvres de la Henriade ; ce caractère est tout nouveau. Un Philosophe guerrier , un Soldat humain , un Courtisan vrai et sans flatterie; un assemblage de vertus aussi rare doit mériter nos suffrages : aussi l'Auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentiment Que l'aimé à voir Philippe de Mornay , ce fidèle et stoïque ami à côté de son jeune et vaillant Maître , repousser par- tout la mort et ne la donner jamais ! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siècle , et il est à déplorer pour le bien de l'humanité., qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage , ne soit qu'un titre de raison.

D'ailleurs , la Henriade ne respire que l'humanité : cette vertu si nécessaire aux Princes, ou plutôt leur unique vertu , est relevée par M. de Voltaire ; il montre un Roi victorieux qui pardonne aux vaincus ; il conduit ce Héros aux murs de Paris, où, au lieu de saccager cette ville rebelle , il fournit les aiimens nécessaires à la vie de ses habitans désolés par la famine la plus

AVANT-PROPOS. xv

cruelle : mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la Saint - Bartheïemi , et la cruauté in-

ouïe avec laquelle Charles IX hâta lui-même la mort de ses malheureux sujets Calvinistes.

La sombre politique de Philippe II , les artifices et les intrigues de Sixte-Quint , l'indolence léthargique de Valois , et les faiblesses que l'amour fit commettre à Henri IV , sont estimées à leurs juste valeur. M. de "Voltaire accompagne tous ces récits de réflexions courtes , mais excellentes , qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse , et donner des vertus et des vices , les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toutes parts dans ce Poème , que l'Auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs Souverains. Il a immortalisé le nom du Président de Harlay , dont la fidélité inviolable pour son Maître méritait une pareille récompense, il en fait autant pour les Conseillers Brisson , l'Archer , Tardif, qui furent mis à mort par les factx , ce qui fournit la réflexion suivante de l'Auteur :

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire ; Et qui meurt pour son Roi , meurt toujours avec gloire.

Le discours de Potier aux Factieux est aussi beau par la justesse des sentimens, que par la force de l'éloquence : l'Auteur

xvj AYANT-PROPOS.

fait parler un grave Magistrat dans Rassemblée de la Ligue ; il s'oppose courageusement au dessein des rebelles, qui voulaient élire un Roi d'entr'eux ; il les renvoie à la domination légitime de leur Souverain , à laquelle ils voulaient se soustraire. Il condamne toutes les vertus des Guises , en tant que vertus militaires , puisqu'elles devenaient criminelles dès - là qu'ils en faisaient usage contre leur Roi et leur Patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce discours ne saurait en approcher ; il faut le

lire avec attention. Je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des Lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je passe à la guerre de Religion , qui fait le sujet de la Henriade. L'Auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux et les fanatiques ont coutume de faire de la Religion ; car on a remarqué que, par je ne sais quelle fatalité , ces sortes de guerres ont été plus sanguinaires que celles que l'ambition des Princes ou l'indocilité des Sujets ont suscitées ; et comme le fanatisme et la superstition ont été de tout temps les ressorts de la politique détestable des Grands et des Ecclésiastiques , il fallait nécessairement y opposer une digue. L'Auteur a employé tout le feu de son imagination, et tout ce qu'ont pu l'Eloquence et la Poésie , pour mettre devant ce siècle les folies de nos ancêtres , afin de nous en préserver à jamais. Il voudrait pu-

AVANT-PROPOS. xvij

rafiner les camps et les Soldats des argumens pointilleux et subtils de l'école pour les renvoyer au peuple pédant des Scholastiques. Il voudrait désarmer à perpétuité les hommes du glaive saint qu'ils prennent sur l'autel , et dont ils égorgent impitoyablement leurs frères : en un mot , le bien et le repos de la société fait le principal but de ce Poème; et c'est pourquoi l'Auteur avertit si souvent d'éviter dans cette route recueil dangereux du fanatisme et du faux zèle.

Il paraît cependant , pour le bien de l'humanité , que la mode des guerres de Religion est finie , et ce serait assurément une folie de moins dans le monde ; mais j'ose dire que nous en sommes en partie redevables à l'esprit philosophique, qui, depuis quelques années , prend beaucoup le dessus en Europe. Plus on

est éclairé , moins on est superstitieux. Le siècle où vivait Henri IV était bien différent ; l'ignorance Monacale , qui surpassait toute imagination , et la barbarie des hommes , qui ne connaissaient s pour toute occupation, que d'aller à la chasse et de s'entre- tuer , donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. Marie de Médicis , et les Princes factieux , pouvaient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des Peuples, puisque ces Peuples étaient grossiers , aveuglés et ignorans.

Les siècles polis qui ont vu fleurir les Sciences , n'ont point d'exemples à nous

xviii AVANT- PROPOS.

présenter de guerres de Religion , ni de guerres séditieuses. Dans les beaux tems de l'Empire Romain , je veux dire vers la fin du re^ne d'Auguste , tout l'Empire , qui composait presque les deux tiers du monde, était tranquille et sans agitations ; les hommes abandonnaient les intérêts de la Religion a ceux dont l'emploi était d'y vaquer 3 et ils préféraient le repos y les plaisirs et l'étude , à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres , soit pour des mots , soit pour l'intérêt , ou pour une funeste gloire.

Le siècle de Louis -le- Grand , qui peut être égalé sans iiaterie à celui d'Auguste 9 nous fournit de même un exemple d'un règne heureux et tranquille pour l'intérieur du Royaume ; mais qui malheureusement fut troublé vers sa. fin par l'ascendant que le père le Telliard prenait sur l'esprit de Louis XIV , qui commençait à baisser ; mais c'est la faute proprement d'un particulier , et l'on n'en saurait charger ce siècle , d'ailleurs si fécond en grands hommes , que par une injustice manifeste.

Les sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes , en les rendant plus doux , plus justes et moins portés aux violences : elles ont pour le moins autant de part que les lois au bien de la société et au bonheur des peuples. Cette façon de penser aimable et douce se communique insensiblement , de ceux qui cultivent les Arts et les Sciences , au public et au vul-

AVANT-PROPOS. ^{xix} gaire ; elle passe de la Cour à la Ville , et de la Ville à la Province : on voit alors avec évidence que la Nature ne nous forma point assurément pour que nous nous exterminions dans le monde ; mais pour que nous nous assistions les uns nos communs besoins ; que le malheur, les infirmités et la mort nous poursuivent sans cesse , et que c'est une démence extrême de multiplier les causes de nos misères et de notre destruction. On reconnaît , indépendamment de la différence des conditions , l'égalité que la Nature a mise entre nous ; la nécessité qu'il y a de vivre unis et en paix , de quelque opinion que nous soyons ; que l'amitié et la compassion sont des devoirs universels. En un mot , la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel est le véritable usage des Sciences ; et voilà par conséquent la règle et l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent , et qui tâchent d'en fixer l'usage parmi nous. M. de Voltaire . qui embrasse toutes ces sciences , m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du Public , et d'autant plus , qu'il ne vit et ne travaille que pour le bien de l'humanité: cette réflexion , jointe à l'envie que j'ai eue toute ma vie de rendre hommage à la vérité , m'a* déterminé à procurer cette édition au Public, que j'ai rendue aussi digne qu'il me l'a été possible , de M. de Voltaire et de ses Lecteurs.

xx AVANT-PROPOS.

En un mot % il m'a paru que donner de marques d'estime à cet admirable Auteur , était , en quelque façon , honorer notre siècle , et que du moins la postérité se redirait d'âge en âge , que si notre siècle a porté de grands hommes , il en a reconnu toute l'excellence , et que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite et leurs talens distiguaient du vulgaire , et même des grands hommes.

PAR M. MARMONTEL

Ox ne se lasse point de réimprimer les Ouvrages que le Public ne se lasse point de relire ; et le Public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui , comme la Henriade , ayant d'abord mérité son estime , ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs Auteurs.

Ce Poème , si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui , parut pour la première fois en 1720 , imprimé à Londres, sous le titre de la Ligue. M. de Voltaire ne put donner ses soins à cette édition : aussi est-elle remplie de fautes , de transpositions , et de lacunes considérables.

L'Abbé Desfontaines en donna peu de tems après une édition à Evreux , aussi imparfaite que la première , avec cette différence qu'il glissa dans les vides quelques vers de sa façon , tels que ceux-ci , où il est aisé de reconnaître un tel Ecrivain :

Et malgré les Pei'raults , et maigre' les Houdarts, L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant VI de son édition.

En 1726 on en fit une édition à Londres, sous le titre de la Henriade in-4.0 avec des figures. Elle est dédiée à la Reine d'Angle-

xxij PRÉFACE.

terre ; et pour ne rien laisser à désirer ctans cette édition , j'ai cru devoir insérer dans ma prélaee cette épître dédicatoire. On sait que , dans ce genre d'écrire, M. de Voltaire a pris une route qui lui est propre. Les gens de goiit qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges, que même nos plus grands Auteurs n'ont su se dispenser de prodiguer à leurs Mécènes, lisent avidement et avec fruit les épîtres dédicatoires d'Alzire , de Zaïre , etc. Celle-ci est dans le même gofft, et on y reconnaît un Philosophe judicieux et poli , qui sait louer les Piois même sans les flatter. Il n'écrivit cette épître qu'en anglais.

TO THE QUEEN

Il is the Fate of Henri the Fourt to be protected by an English Que en. Me was assistée! by that great Elisabeth , who was in lier âge the Glovy of her S ex. By whom can his Memory be so well protected , as by her wko resembles so tnuch Elizabeth in her per sonnai Virtues,

Your Ma] est y wilfind in this Booh 3 bold impartial Truths , Morality unsta'med svdh Superstition , a Spirit of liber ty , equally abhorrent of rébellion and of Tyranny , the

PRÉFACE. xxij

Rights of Kings always asserted, and those of Mankind never laid aside.

The same Spirit , in which it is written , gave me the confidence to offer it to the virtuous Consort of a King , who among so many crowned Heads enjoys , almost alone the inestimable honour of riding free nation by a King who makes his power consist in being beloved, and his Glory in being just,

Our Descartes , who was the greatest philosopher in Europe , before Sir Isaac Newton appeared , dedicated his principles to the celebrated Princess Palatine Elizabeth : not , said he , because she was a Princess ; for true Philosophers respect Princes , and never flatter them ; but because of all his readers she understood him the best , and loved Truth the most.

I beg Leave, Madam , (without comparing myself to Descartes) to dedicate the *Henriade* to your Majesty, upon the like account not only as the Protectress of all Arts and Sciences , but as the best Judge of them.

I am with that profound respect , which is due to the greatest Virtue , as well as to the highest rank ,

May it please Your Majesty ,

Y O U R MAJESTY,

Most humble , most dutiful , most oblig'd servant , Voltaire.

~— -- --, - , , --, , 1, m m I ■ I I I I | , . !

M. l'Abbé Lenglet di[^]Fresnoy nous en a donné ta traduction suivante,

xxiv r R E F A C E.

A LA REINE

Madame,

C'est le sort de Henri IV d'être protégé par une Reine d'Angleterre ; il a été appuyé par Elizabeth ,, cette grande Princesse qui étoit dans son tems la gloire de son sexe. À qui sa mémoire pourrait -elle être aussi bien confiée , qu'à une Princesse dont les vertus personnelles ressemblent tant à celles d'Elisabeth ?

Votre Majesté trouvera dans ce livre des vérités bien grandes et bien importantes ; la morale à l'abri de la superstition ; l'esprit de liberté également éloigné de la révolte et de l'oppression ; les droits des Rois toujours assurés , et ceux du Peuple toujours dérend us.

Le même esprit dans lequel il est écrit , me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuse épouse d'un Ptoi , qui } parmi tant de têtes couronnées , jouit presque seul de l'honneur sans prix de gouverner une Nation libre , et d'un Roi qui fait consister son pouvoir à être aimé , et sa gloire à être juste.

Notre Descartes , le plus grand Philosophe de l'Europe , avant que le Chevalier Newton parut , a dédié ses principes a la

célèbre

PRÉFACE. xxv

célèbre Princesse Palatine Elisabeth : non pas , dit-il , parce qu'elle était Princesse ; car les vrais Philosophes respectant les Princes et ne les flattent point ; mais parce que de tous ses Lecteurs , il la regardait comme la plus capable de sentir et d'aimer le vrai.

Permettez - moi , Madame , (sans me comparer à Descartes) de dédier de même la Henriade à Votre Majesté , non -seulement parce qu'elle protège Les Sciences et les Arts . mais encore parce qu'elle en est un excellent Juge.

Je suis , avec ce profond respect qui est du à la plus grande vertu et au plus haut rang s

Si Votre Majesté veut bien m'êlre permettre ,

de Votre Majesté ,

Le très-humble , très-respectueux j et très-obéissant serviteur ,

Cette édition , qui fut faite par souscription s a servi de prétexte à mille calomnies contre l'Auteur. Il a dédaigné d'y répondre ; mais il a remis dans la bibliothèque du Roi , c'est - à - dire , sous les yeux du Public et de la postérité , des preuves authentiques de la conduite généreuse qu'il

xxvj PRÉFACE.

tint dans cette occasion, je n'en parle qu'après les avoir vues,

Il serait^ long et inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des variantes.

En 1706 , le Roi de Prusse , alors Prince Royal s avait chargé M. Algaroti , qui était à Londres s d'y faire graver ce Poème avec des vignettes à chaque page. Ce Prince , ami des Arts qu'il daigne cultiver , voulant laisser aux siècles à venir un monument de son estime pour les Lettres , et particulièrement pour la Henriade , daigna en composer la Préface * , et se mettant ainsi au rang des Auteurs /il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un Héros. Récompenser les beaux Arts est un mérite commun à un grand nombre de Princes ; mais les encourager par l'exemple , et les éclairer par des écrits . en est un d'autant plus recommandable dans le Roi de Prusse , qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du Roi , son père , les guerres survenues , et le départ de M. Algaroti , de Londres , interrompirent ce projet , si digne de celui qui l'avait conçu.

Ainsi pensait ce grand Prince avant que

* Elle est à la tête de ce volume , sous le titre 4^e Avant-Propos»

PRÉFACE. xxvij

de monter sur le trône. Il ne pouvait alors instruire les Rois que par des maximes ; aujourd'hui il l'est instruit par des exemples.

La Henriade a été traduite en plusieurs langues ; en vers anglais par M. Lokman : une partie l'a été en vers italiens , par M. Querini , noble Vénitien ; et une autre en vers latins , par le Cardinal de ce nom , Bibliothécaire du Vatican , si connu par sa grande littérature. Ce sont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le Poème de Fontenoy. MM. Orfeolani et Nancy ont aussi traduit plusieurs Chants de la Henriade. Elle l'a été entièrement en vers hollandais et allemands.

Cette justice rendue par tant d'Etrangers contemporains , semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poème , puisqu'il a été généralement approuvé dans un siècle qu'on peut appeler celui du goût > il y a apparence qu'il le sera des siècles à venir. On pourrait donc , sans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le sceau de l'immortalité. C'est ce que semble avoir fait M. Cocchi , Lecteur de Pise , dans sa lettre qui a paru en son tems , où il parle du sujet, du plan, des mœurs, des caractères , du merveilleux et des principales beautés de ce Poème , en homme de goût et de beaucoup de littérature ; bien différent d'un Français , Auteur de feuilles périodiques , qui , plus jaloux qu'éclairé , Ta comparé à la Pharsale. Une telle comparaison suppose

bij

xxviii PREFACE.

dan? son Auteur , ou bien peu de lumières, ou bien peu d'équité ; car en quoi se ressemblent ces deux Poèmes ? Le sujet de l'un et de l'autre est une guerre civile ; mais dans la Pharsale , l'audace est triomphante et le crime adoré : dans la Henriade , au contraire , tout l'avantage est du côté de la justice. Lucain a suivi scrupuleusement l'Histoire, sans mélange de fiction , au lieu que M. de Voltaire a changé l'ordre des tems , transporté les faits et employé le merveilleux. Le style du premier est souvent ampoulé , défaut dont on ne voit pas un seul exemple dans le second. Lucain a peint ses Héros avec de grands traits , il est vrai, et il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans Virgile et dans Homère. C'est peut - être en cela que lui ressemble notre Poète. On convient assez que personne n'a mieux connu que lui

l'Art de marquer les caractères : un vers lui suffit quelquefois pour cela ; témoins les suivans :

Médecis la (i) reçut avec indifférence ,

Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance.

Sans remords , sau> plaisirs, etc.

Connaissant les périls , et ne redoutant rien ;

Heureux (2) Guerrier, grand Prince , et mauvais Citoyen.

Il (3) se présente aux Seize et demande des fers , Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (4) marché en Philosophe où l'honneur le conduit, Condamne les combats, plaint son ISltaire et le suit.

fi) La tête de Coligni. Chant II.

(2) Gnise. Chant III.

(3) Harlay. Chant VI.

(4) Momay. Chant VI.

PRÉFACE xxix

Mais si M. de Voltaire annonce avec tant d'art ses personnages . il les soutient avec beaucoup de sagesse ; et je ne crois pas que dans le cours de son Poëme on trouve un seul vers où quelqu'un d'eux se démente. Lucain , au contraire ? est plein ci inégalités ; et s'il atteint quelquefois la véritable grandeur , il donne souvent dans l'enflure. Enfin , ce Poète latin qui a porté à un si haut point la noblesse dessentiniens, n'est plus le même lorsqu'il faut ou

peindre ou décrire ; et j'ose assurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été si loin que dans la Henriade.

Il y aurait donc plus de justesse à comparer la Henriade avec l'Enéide. On pourrait mettre dans la balance le plan , les moeurs , le merveilleux de ces deux Poèmes ; les personnages , comme Henri IV et Enée , Achates et Mornay , Sinon et Clément , Turnus et d'Aumaîe , etc. les épisodes qui se répondent , comme le repas des Troyens sur la côte de Car triage , et celui de Henri chez le Solitaire de Gerseï ; le massacre de la Saint - Earthelemi , et l'incendie de Troye ; le quatrième Chant de l'Enéide , et le neuvième de la Henriade ; la descente d'Enée aux Enfers , et le songe de Henri IV ; l'autre de la Sibylle , et le sacrifice des Seize : le qu'ont

à soutenir les deux Héros . et l'intérêt qu'on prend à l'un et à l'autre; la mort d'Euriaîe , et celle du jeune d'Ailly ; les combats sin-

b iiii

xxx P R É F A C E.

urs de Turcnne contre d'Aumale , et

■ contre Turnus ; enfin le style des

Poètes; i ut avec lequel ils ont en-

ts , et leur goût dans le choix

des épisodes ; leurs comparaisons , leurs

description si Et après un tel examen , on

pruuTGit décider d'après le sentiment.

Les bornes que je suis obligé de me prescrire dans cette préface : ne me permettent pas d'appuyer sur ce parallèle ; mais je crois qu'il rrie surfil: de l'indiquer à des Lecteurs éclairés et sans prévention.

Les rapports vagues et généraux dont je viens de parler ont fait dire à quelques Critiques , que la Henriade manquait du côté de l'invention. Oue ne fait - on le même reproche à Virgile s au Tasse , etc. ? Dsss l'Eri nî réunis le plan de FOdis-

sée et celui de l'Iliade. Dans la Jérusalem 3éliyree , on trouve le plan de l'Iliade exac-

rient suivi , et orné de quelques épisodes tirées de l'Enéide.

Avant Homère , Virgile et le Tasse', on avait écrit des siègea , des incendies , des tempêtes ; on avait peint toutes les passions ; on connaissait les Enfers , les Champs - Elisées ; on disait qu'Orphée , Hercule , Pirithoüs , Ulysse , y étaient descendus pendant leur vie. Enfin , ces Pc êtes n'ont rien dont l'idée ne soit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils ont modifiés et embellis , suivant le caractère de leur génie

PRÉFACE. xxxj

et les mœurs de leur lems. Ils les ont mis dans leur jour et à leur place. Si ce n'est pas là créer , c'est du moins donner aux choses une nouvelle vie 3 et on ne saurai!: disputer à M. de Voltaire la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'est - là , dit- on , que de l'invention de détail , et quelques Critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faisait un jour remarquer à un homme de Lettres ce beau vers ou. M. de Voltaire exprime le mystère de l'Eucharistie ;

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est pin-.

Oui , dit-il s ce-vers est beau ; mais j£ ne sais , l'idée n'en est pas neuve. Malheur 9 dit M. de Féneloh (i) , à qui n'est ému en lisant ces vers :

(2) Torli maie senex , h.ïc inler flumîna nota Et fñtes sacros , frigus captaLis opacum.

N'aurais -je pas raison d'adresser cette espèce d'anathème au Critique dont je viens de parler ? J'ose prédire à tous ceux qui . comme lui , veulent du neuf , c'est-à-dire , de l'inoui , qu'on ne le satisfera jamais qu'aux dépens du bon sens. Mil ton lui-même n'a pas inventé les idées générales de son Poème, quelque'extraordinaires qu'elles soient. Il les

(1) Lettre de l'Acaâçaie Française.

(a) Virgile , Eglogue I.

bi

xxxij PRÉFACE.

a puisées dans les Poètes , dans l'Ecriture Sainte , etc. L'idée de son pont toute gigantesque qu'elle est , n'est pas neuve. Saadi s'en était servi avant lui , et rayait ti

ta Théologie dies Turcs. Si donc un I été qui a franchi les limites du monde et peint des objets hors de la Nature , nra rien dit dont 1 idée générale ne soit ailleurs , je crois qu'on doit se contenter d'être original dans les détails et dans l'ordonnance , sur-tout .quand on a assez d le pour

s'élever au-dessus de ses rnô3efesf

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont • assez ennemis de la Poésie pour avancer qu'il peut y avoir des vers en prose. Ce paradoxe paraît téméraire àÉtous les gens de bon goût et de bon sens. M. de Fénelon , qui avait beaucoup de l'un et de l'autre , n'a jamais donné son Télémaque que sous le nom des Aventures de Télémaque, et jamais sous celui de Poème. (Test , sans contredit , le premier de tous les Romans ; mais il ne peut pas même être mis dans la classe des derniers poèmes ; je ne dis pas seulement parce que les aventures qu'on y raconte sont presque toutes indépendantes les unes des autres , et parce que le style , tout fleuri et tendre qu'il est , serait trop uniforme ; je dis parce qu'il n'a pas le nombre , le rythme , la mesure , la rime , inversions ; en un mot , rien de ce qui constitue cet Art si difficile de la Poésie. Art qui n'a pas plus de rapport avec la

PREFACE. xxxiij

prose , que la Musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur l'orthographe qu'on a suivie dans cette édition ; c'est celle de l'Auteur ; il l'a justifiée lui-même ; et puisqu'il n'a contre lui qu'un usage condamné par ceux même qui le suivent 3 il paraît assez inutile de prouver qu'il a eu raison de s'en écarter : je me con-, tenterai donc , pour faire voir combien cet usage est pernicieux à notre Poésie , de citer quelques endroits de nos meilleurs Poètes , où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi.

(i) Attaquons dans leurs murs ces Conquérans si fiers-; Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.

Ma colère revient et je me reconnois , Immolons- en partant
trois ingrats à la fols.

(2) Je ne fais que recueillir les voi-x , Et dirols vos défauts si je
vous en savois.

Il est sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation
eût obvié à ces défauts r et que ces deux Poètes , si exacts et si
heureux dans leurs rimes , ne se sont, contentés de celles-ci que
parce qu'elles satisfaisaient les yeux» Ce qui le prouve s c est
qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer Beauvais , qu'on pron-
once comme savais r

(1) Mirhridatev G>) Le FiaUî'.wv

sxxiv P R E F A C E.

avec voix , qu'on a cru cependant pouvoir limer avec sayois.

Dans ces deux vers de Eoileau ,

(t) J a Discorde en ces lieux menace de s'accroître , Lemaio
avant l'Aurore un Lutrin va paroître.

L'on prononce s accroître pour la rime > v'. cela est assez usi-
té. Madame Deshouïieres dit :

(2) Puisse durer , puisse croître

L'ard?ur àe mon jeune Amant , Comme feront sur ce hêtre Les
marques ùe mon tuurment.

Mais ce qm paraît singulier , c'est que parente , en faveur de
quoi on prononce s'accraitre . change lui - même sa prononcia-
tion en faveur de cloître.

(Jj] L'honneur et la vertu n'osèrent plus paroître, La piété chsicha les déserts et le cloître.

Une bizarrerie si marquée vient de cequ'on a change l'ancienne prononciation , sans changer l'orthographe qui la représente. La reformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. de Voltaire n'a porté que les premiers coups; il a cru judicieusement qu'on devait rimer pour î'oreiiiie , et non pour les yeux : en conséquence il a fait rimer françois avec succès s

(1) I ai in , Ch2r.t II.

(2) CéJimene , Eglogne.

(3) Epiue IV. Boileau..

DE LÀ H ENRÎADÈ. XXXIX

grandes qualités que de bonnes , semblait né pour changer la face de l'Etat dans ce tenis de troubles.

Henri III , au lieu d'accabler ces deux partis sous le poids de l'autorité royale , les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique . en se déclarant le Chef de la Ligue ; mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du Duc de Guise , qui le voulait détrôner, contre le Roi de Navarre son. beau-frere , son héritier présomptif , qui ne pensait qu'à rétablir l'autorité royale r d'autant plus qu'en agissant pour Henri III, à qui il devait succéder , il agissait pour lui-même.

L'armée que Henri III envoya contre le îioi son beau-frere , fut battue à Coutras ; son favori Joyeuse y fut tué. Le Navarrois ne

voulut point d'autre fruit de sa victoire, que de se réconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il était , il demanda la paix , et le Roi vaincu n'osa l'accepter . tant il craignait le Duc de Guise et la Ligue. Guise, dans ce t e m -là même , venait de dissiper une armée d'Allemands. Ces succès du Balafré humilièrent encore davantage le Roi de France , qui se crut à la fois vaincu par les Ligueurs et par les Réformés.

Le duc de Guise , entlé de sa gloire , et fort de la faiblesse de son Souverain , vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des Barricades , ou le peuple

xl Fondement de la Fable

chassa les gardes du Roi , et ou le Monarque fut obligé de fuir de sa capitale. Guise lit plus , il obligea le Roi de tenir les Etatsgénéraux du Royaume à LUois , et il prit si bien ses mesures , qu'il était près de partager l'autorité royale , du consentement de ceux qui représentaient la Nation , et sous l'apparence des formalités les plus respectables. Henri III, réveillé par ce pressant danger y lit assassiner, au château de Blois , cet ennemi si dangereux, aussi-bien que son frère le Cardinal, plus violent et plus ambitieux encore que le duc de Guise.

Ce qui était arrivé au parti Protestant , après la Saint-Barthémi , arriva alors à la Ligue. La mort des Chefs ranima le parti : les Ligueurs levèrent le masque; Paris ferma ses portes : on ne songea qu'à la vengeance. On regarda Henri III comme l'assassin des défenseurs de la Religion , et non comme un Roi qui avait puni ses sujets coupables. Il fallut que Henri III , pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes

vinrent camper devant Paris , et c'est-là que commence la Henriade.

Le Duc de Guise laissait encore un frère : c'était le Duc de Mayenne , homme intrépide ; mais plus habile qu'agissant , qui se vit tout d'un coup à la tête d'une Faction instruite de ses forces , et animée par la vengeance et par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans, cette guerre. La célèbre Elisabeth , Reme d'Àa-

D E LA HenRIADĖ. Xi}

gleterre , qui était pleine d'estime pour le Roi de Navarre , et qui eut toujours une extrême passion de le voir ,, le secourut plusieurs fois d'hommes , d'argent , de vaisseaux , et ce fut Duplessis-Mornay qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours.

D'un autre côté , la branche d'Autriche , qui régnait en Espagne __, favorisait la Ligue dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d un royaume déchiré par la guerre civile. Les Papes combattaient le Roi de Navarre , non - seulement par des excommunications , mais par tous les artifices de la politique , et parles petits secours d'hommes et d'argent que la Cour de Rome put iburnir.

Cependant Henri III allait se rendre maître de Paris , lorsqu'il fut assassine à Saint-Cloud par un Moine Dominicain , qui com-mit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissait à Dieu , et qu'il courait au martyre ; et ce meurtre ne lut pris seulement le crime de ce Moine fanatique ; ce tut le crime de tout le parti. L'opinion publique , la créance de tous les Ligueurs , était qu'il fallait tuer son Roi s'il était mal avec la Cour de Rome. Les prédicateurs le

criaient dans leurs mauvais sermons ; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France , et qu'on treuve à peine aujourd'hui dans quelques .bibliothèques ,. comme des raonumens curieux dun

Xtij FoJfi>BMEN*î DE LA FÂBLE

siècle également barbare , et pour les lettres, et pour les mœurs.

Après la mort de Henri III , le Roi de Navarre , Henri-le-Grand s reconnu Roi de France par l'armée , eut à soutenir toutes les forces de la Ligue , celles de Rome , de l'Espagne , et son Royaume à conquérir. Il bloqua ; il assiégea Paris à plusieurs reprises, parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre , et dont on a fait quelque usage dans ce Poëme , on compte Jes Maréchaux d'Auraqnt et de Biron , le Duc de Bouillon,, elc. Duplessis- Mornay fut dans la plus intime confiance jusqu'au changement de Religion de ce Prince ; il le servait de sa personne dans les armées , de sa plume contre les excommunications des Papes, et de son grand art de négociier, en lui cherchant des secours chez tous les Princes Protestans.

Le principal chef de la Ligue était le Duc de Mayenne : celui qui avait le plus de réputation après lui , était le Chevalier d'Aumale , jeune Prince connu par cette fierté et ce courage brillant , qui distinguaient particulièrement la maison de Guise. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne ; mais il n'est question ici que' du fameux Comte d'Egmont , û\s de l'Amiral , qui amena treize ou quatorze cents lances au Duc de Mayenne. On donna beaucoup de combats , dont le plus fameux , le plus décisif et le plus glorieux poux Henri IV , fut

DE LA HENBIADE. xiiij

la bataille d'Ivri , où le Duc de Mayenne fut vaincu , et le Comte tTEgmorit fut tué.

Pendant le cours de cette guerre , le Roi était devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Estrées ; mais son courage ne s'amolli point auprès d'elle , témoin la lettre qu'on voit encore dans la bibliothèque du Roi , dans laquelle il dit à sa maîtresse : " Si je » suis vaincu , vous me connaissez assez » pour croire que je ne fuirai pas; mais ma » dernière pensée sera à Dieu , et l'avant- » dernière à vous. »

A.u reste , on omet plusieurs faits considérables , qui n'ayant pas de place dans le Pcème , n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du Duc de Parme en France , qui ne servit qu'à retarder la chute de la Ligue , ni de ce Cardinal de Bourbon , qui fut quelque tems un fantôme de Roi sous le nom de Charles X. Il suffit de cure , qu'après tant de malheurs et de désolation , Henri IV se fit Catholique j et: que les Parisiens , qui haïssaient sa Religion „et révéraient sa personne , le reconnurent alors pour leur Roi.

DE LA HENRIADE

!_ *e sujet de la Henriade est le siège de Paris , commencé par Henri de Valois et Henri - le - Grand , achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivri , ou se donna cette fameuse bataille, qui décida du sort de la France et de la maison Royale.

Le Poème est fondé sur une histoire connue , dont on a conservé la vérité dans les événement principaux. Les autres moins respectables ont été ou retranchés , ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un Poème. On a tâché d'éviter en cela le défaut de Lucain , qui ne fit qu'une gazette ampoulée , et on a pour garans ces vers de M. Despréaux :

Loin ces rimeurs craintifs » , dont l'esprit flegmatique Garde dans leurs fureurs un ordre didactique.

Pour prendre Lille , il faut que Dole soit rendu.

Idée de la Hérénade. xlr

Et que leur vers exact , ainsi que Mazeray ,

Ait fait tomber de la les remparts de Courtrai.

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les Tragédies , où les événemens sont pliés aux règles du théâtre.

Au reste , ce Poème n'est pas plus historique qu'aucun autre, Le Camoëns , qui est le Virgile des Portugais , a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le Tasse a chanté une croisade > connue de tout le monde , et n'en a omis ni l'Hermite Pierre , ni les processions. Virgile n'a construit la fable de son Enéide que des fameuses reuses de son tems , et qui passaient pour l'histoire véritable de la descente d'Enée en Italie.

Homère , contemporain d'Hésiode , et qui par conséquent vivait environ cent ans après la prise de Troie , pouvait aisément avoir vu dans sa jeunesse des vieillards qui avaient connu les Héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans Homère , c'est que le fond de son ouvrage n'est point un roman ; .

que les caractères ne sont point de son imagination ; -qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient , avec leurs bonnes et leurs mauvaises qualités , et que son livre est le monument des mœurs de ces tems reculés.

La Henriade est composée de deux par-

xlvj ÎDÉB DE LA HexriADE.

ties , d'événemens réels dont on vient de rendre compte , et de fictions. Ces fictions sont toutes puisées dans le système du merveilleux , telles que la prédiction de la conversion de Henri IV , la protection que lui donne Saint Louis , son apparition , le feu du Ciel détruisant ces opérations magiques „. qui étaient alors si communes , etc. Les autres sont purement allégoriques. De ce nombre , sont les voyages de la Discorde à Rome , la Politique , le Fanatisme personnifiés ; le Temple de l'Amour; enfin , les Passions et les Vices.

Prenant un corps , une aine , un esprit , ua visage.

Oue si l'on a donné , dans quelques endroits , à ces passions personnifiées 3 k-s mêmes attributs que leur donnaient les Païens , c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour erre changes. L'Amour a des flèches ; la Justice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétien?, dans nos tableaux , dans nos tapisseries , sans que ces représentations aient la moindre teinture de paganisme. Le mot aAm; trite , xhris notre poésie , ne signifie que la Mer , et non Y Epouse de Neptune. Les champs de Mars ne veulent dire que la Guerre , etc. S'il est quelqu'un d'un avis contraire , il faut le renvoyer encore à ce grand maître M. Despréaux , qui dit :

Idée de la R e n n r à b e. xlvij

C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement ; C'est vouloir ,
au Lecteur , plaire sans agrément. Bientôt ils défendront de
peindre la Prudence , De donner à Thé rais ni bandeau ni ba-
lance, Ou le Teins qui s'enfuit une horloge à la main ; ,De figurer
aux yeux la Guerre au Iront d airain : Et par-tout des discours ,
comme une idolâtrie , Dans leur faux zèle iront chasser
l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que confient cet ouvrage , on croit
devoir dire un mot de Fesprit dans lequel il a été composé. On n'a
voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises
actions de leurs ancêtres , n'ont qu'à les réparer par leur vertu.
Ceux dont les aïeux y sont nommés avec éloge 3 ne doivent au-
cune reconnaissance à l'Auteur , qui n'a eu en vue que la vérité ;
et le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges 3 c'est d'en
mériter de pareilles.

Si Ton a , dans cette nouvelle édition , retranché quelques vers
qui contenaient des vérités dures contre les Papes qui ont autre-
fois déshonoré le Saint Siège par leurs crimes , ce n'est pas qu'on
fasse à la Cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre
respectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français,
qui condamnent les méchancetés de Louis XI et de Catherine de
Médicis, peuvent parler sans doute avec

xlviij Idée de la Henriade.

horreur d'Alexandre VI. Mais l'Auteur a ;ué ce morceau ,
Unique m ce qu'il

était trop long , et qu'il y avait dts vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vue qu'il a mis beaucoup de nom.- à la place de ceux qui se trouvent dans les premières éditions, selon qu'il les a trouves plus convenables à son su]-l , ou que les noms même lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un Poème doit être de taire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune Bouïllers, qu'on supposait tué par Henri IV" , parce que dans cette circonstance la mort de ce jeune homme semblait rendre Henri IV un peu odieux , sans le rendre plus grand. On a fait passer Duplessis - Jvlornay en Anglegleterre auprès de la Heine Elisabeth , parce qu'effectivement il y fut envoyé , et qu'on s'y' ressouvient encore de sa négociation. On s'est servi de ce même Duplessis-Mornay dans le reste du Poème , parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier chant , il eut été ridicule qu'un autre prît sa place dans les chants suivans : de même qu'il serait impertinent dans une tragédie (dans Bérénice , par exemple) , que Titus se confiât a Paulin au premier acte , et à un ancre au cinquième. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes a ces changement , l'Auteur

ne

Idée de la Henriade. xlîx

ne doit point s'en inquiéter. Il sait , que quiconque écrit , est fait pour essuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la Religion , qui fait en grande partie le sujet du Poème , et qui en est le seul dénouement.

L'Auteur se flatte de s'être exprimé en beaucoup d'endroits avec une précision rigoureuse , qui ne peut donner aucune prise à la censure ; tel est , par exemple , ce morceau sur la Trinité :

La Puissance , l'Amour avec l'Intelligence, Unis et divises, composent sou essence.

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Eglise ici bas combattue ; L'Eglise toujours une , et par-tout étendue; Libre, mais sou? un Chef, adorant en tout lieu, Dans le bonheur des Saints, la grandeur de son Dieu» Le Christ , de nos péchés , victime renaissante , De ses élus chéris , nourriture vivante , Descend sur les Autels à ses yeux éperdus , Et Iwi découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Si Ton n'a pu s'exprimer par -tout avec cette exactitude théologique , le Lecteur raisonnable y doit s'appeler. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'ouvrage

¹ In F F. df la Henriide.

comme une thèse de Théologie. Ce Pot me ne respire que l'amour de la Religion et des Loix. On y déteste également la rébellion et la persécution : il ne faut pas juger sur un mot , un liyre écrit dans un tel esprit.

TABLE

Et différentes Pièces qui appartiennent à ce Poëme.

J\ v i s du Libraire , Page v

Avant-Propos , vij

Préface de M, de Marmontel , xx>

Histoire abrégée des événemens sur lesquels est fondée la
Fable du Poème de la Henriade , xxxvj

Idée de la Henriade 9 xliv

La Henriade , i

Notes Historiques sur la Henriade , tirées

de l'édition, de M. Vabbé Langlet , 21 5

Dissertation sur la Mort de Henri IV , 207

ESSAI SUR LA POÉSIE ÉPIQUE

Chajp. L Des différens goûts des Peuples ,

lij

Chap. IL Homère 9 Page 28?

Ciiap. II[. Virgile f 2qX

Chap. IV. Lucain , 300

Chap. V. Le Trissiriy 30g

Chap. VI. Le Camoens , 3IO

Chap. VII Le Tasse , Z17 Chap. VIII. Don Alonzo cl 'Er 'cilla ,
335

Chap. IX. Milton. 34 z

JLe Poème de Fontenoy. Z61

Fin de la Table.

LA

ARGUMENT

Henri III , réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue ayant déjà commencé le blocus de Paris , envoie secrètement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth , Reine d'Angleterre. Le Héros essuie une tempête,. Il relâche dans une île , où un vieillard Catholique lui prédit son changement de Religion , et son avènement au trône* Description de l'Angleterre et de son Gouvernement,

J E chante ce Héros qui régna sur la France t Et par droit de conquête , et par droit de naissance j Qui par de longs malheurs apprit à gouverner , Calma les factions , sut vaincre et pardonner ; ■ il». » ~w«

Notes de M. l'Abbé Langlet.

La première édition , donnée in-S.Q en 1725 , commence tout autrement que les autres. En voici les vers :

« Je chante les combats , et ce roi généreux , * Qui força les Français à devenir heureux :

i LA HENRIADE,

5 Confondit et Mayenne , et la Ligue , et l'Ibère , Lt fut , de ses sujets , le vainqueur et le père.

Descends du haut des cieux , auguste Vérité, Répands, sur mes écrits, ta force et ta clarté : Que l'oieillo des rois s'accoutume à t'entendre.

50 C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre :

y Qui dissipa la Ligue , et fit trembler l'ibère ; >• Qui lut, de ses sujets , le vainqueur et le père :

> DaftÇ Paris subjugué, fit adorer ses lois,

y Et fut l'amour du monde, et l'exemple des roi».

" Muse , raconte-moi quelle haine obstinée » À-, ma contre Henri la France mutinée , » Bt comment nos aïeux , à leur perte courans ,

> Au plus juste des rois , préféraient des tyrans.

>j Valois régnoit encore , et ses mains incertaines , etc. » Ce commencement ne me paraît ni moins beau , ni

moins exact;il e^t même plus court et plus nerveux que ce

qui a été mis depuis,

Notes de l'Editeur.

Voici, à propos de la îeflexion de M. l'abbé Langlet , une anecdote singulière. M. de Voltaire faisait imprime* a Londres, en 1726, une édition de la Henriade. Il y avait dsns cette ville un Grec , natif de Smvrne , nommé Dadiil.v, interprète du roi d'Angleterre. Il vitparhaiaid la premicic feuille tin Poème où était ce vers:

« Qui força les Fiançais à devenir heureux. »

Il alla trouver l'auteur , et lui dit : Monsieur , je suis du pays d'Homère. Il ne commençait point ses Poèmes par un trait d'esprit, par une énigme. L'auteur le crut , et corrigea ce commencement de la manière qu'on le voit aujourd'hui»

C'est à toi de montrer , aux yeux des nations ,

Les coupables effets de leurs divisions.

Dis comment la Discorde a troublé nos provinces;

Dis les malheurs des peuples et les foutes des princes:

Viens , parle; et s'il est vrai que la Fable autrefois i5

Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix ,

Si sa main délicate orna ta tête altiere ,

Si son ombre embellit les traits de ta lumière ,

Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher ,

Pour orner tes attraits , et non pour les cacher. q#

Valois régnait encore , et ses mains incertaines, De l'état ébranlé laissaient flotter les rênes : Les loix étaient sans force , et les droits confondus , Ou plutôt , en effet , Valois ne régnait plus,, Ce n'était plus ce prince environné de gloire , si Auxcombats , dès l'enfance, instruit parla Victoire ,

An ra^te , l'édition de 1723 , que cite l'al-bé Langlet , fat faite par l'abl: J des Fontaines , sur œà manuscrit informe dont il s'était emparé , et le même des Fontaines •en fit uae autre à Evreux , qui est extrêmement rare, cl dans laquelle il inséra des vers ta sa façon.

Vers 21. Henri III , roi de France, l'un des principaux personnages de ce Poème , y est toutoujours nommé Valois, nom de la branche royale dont il était.

Vers 36. Henri III, (Valois) étant duc d'Anjou , avait commandé les armées de Charles IX , son frère , contre les Protestans, et avait gagé , à dix-huit ans , le à batailles aie Jarnac et de Moncontour,

Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès ,

Et qui de sa patrie emporta les regrets ;

Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes ,

So Les peuples à ces pieds mettaient les diadèmes. Tel brille au second rang , qui s'éclipse au premier j Il devint lâche roi d'intrepide guerrier : Endormi sur le trône au sein de la mollesse , Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.

55 Quélus et Saint-Maigrin , Joyeuse et d'Epernon , Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom ; D'un maître efféminé corrupteurs politiques , Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.

Des Guise cependant le rapide bonheur , 40 Sur son abaissement élevait leur grandeur : Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale , De sa faible puissance orgueilleuse rivale. Les peuples aveuglés , vils esclaves des grands , Persécutaient leur prince et servaient des tyrans. 45 Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent ; Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent.

Vers 55. C'étaient les mignons de Henri III : il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de superstitions. Que'lus fut tue'

en duel ; Saint-Maigiiin fut assassiné pi es du Louvre. Voyez las remarques sur Joyeus» au troisième chant.

Vers 4[^]. L'édition de 1721[!]», met :

« De son faible pouvoir insolente rivale. y Cent Partis oppose's
, du même orgueil épris , » De son trône à ses yeux disputaient
les débii*. a

Dans Paris révolté l'étranger accourut ;

Tout périssait enfin lorsque Bourbon parut.

Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière ,

A son prince aveuglé vint rendre la lumière : i*

Il ranima sa force ; il conduisit ses pas ,

De la honte à la gloire , et des jeux aux combats.

Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent ;

Rome s'en allarma ; les Espagnols tremblèrent.

L'Europe intéressée à ces fameux revers , 56

Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la discorde inhumaine , Excitant au combat et la Ligue et Mayenne , Et le peuple et l'église , et, du haut de ses tours , De la superbe Espagne appelant les secours. 60

Vers 4§. Henri IV , le héros de ce Poème , y est appelé indifféremment Bourbon ou Henri. Ii naquit à Pau en Béarn, le 13 décembre 1553.

Vers 5g. Ce vers et les quinze suivans ne sont pas ainsi dans les éditions, soit de 172a., soit de 1727 , ou de 1702, soit dans les suivantes. Voici ce qu'on trouve dans la première :

« Troublant tout dans Paris , et du haut de ses tours 7 » De Rome et de l'Espagne appelant les secours ; » De l'autre paraissaient les soutiens de la France , y Divisés par leur secte , unis par la vengeance : y Henri de leur dessein était l'ame et l'appui ; » Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui. » On eût dit que l'armée , à son pouvoir soumise , » Ne connaissait qu'un chef, et n'avait qu'une êstîsç,

Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible , De ses propres sujets est l'ennemi terrible : Aux malheurs des mortels il borne .ses desseins ; Le sang rie son parti rougit souvent ses mains ;

«S II habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire , Et lui-même il piMît les forfaits qu'il insère. Du côté du couchant , près de ces bords fleuris , Oû la Seine serpente en fuyant de Paris , Lieux aujourd'hui charmans , rcïraiteaimabîe et pure ,

70 Oû triomphent'îesArts, où se plaît la Nature, Théâtre alors sanglant c\es plus mortels combats , Le malheureux Valois rassemblait ses soldats. Là , sont mille héros , fiers soutiens de la France , Divises par leur secte , unis par la vengeance.

y5 C'est aux mains de Bourbon que leu sorts cætcommis: En gagnant tous hs cœurs ; il les a tous unis. On eut dit que l'armée , a son pouvoir soumise , Ne connaissait qu'un chef, et n'avait qu'une église, Le père des Bourborrs , du sein des immortels ,

80 Louis fixait sur lui ses regards paternels;

Il présageoit en lui la splendeur de sa race ; 11 plaignait ses erreurs ■> û aimait son audace ;

y> Vous le vouliez ainsi, grand Eieu, dont les desseins, >> Par de .secrets ressoi-ts inconnus aux humains , » Confondant des Ligués la superbe espérance, » Destinaient aux Bourbons l'empire de la Fiance. » Déjà les deux Partis , etc. »

Vers 79. Saint Louis , neuvième du nom , roi de France* est la tête de la branche des Bombons,

De sa couronne un jour il devait l'honorer;

Il voulait plus encore , il voulait l'éclairer.

Mais Henri s'avancait vers la grandeur suprême , 83

Par des chemins cachés , inconnus à lui-même :

Louis du haut des cieux lui prètoit son appui ;

Mais il cachoit le bras qu'il étendait pour lui ,

De peur que ce Héros , trop sur de sa victoire ,

Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire. 90

Dé\'' les deux Partis aux pieds de ces remparts , Avaient plus d'une fois balancé les hasards : Dans nos champs désolés le démon du carnage , Dép jusqu'aux deux mers avait porté sa rage, Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours , o» Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours :

Vous voyez à quel point le destin m'humilie; Mon injure est la vôtre ; et la Ligue ennemie , Levant contre son prince un front séditieux , Nous confond dans sa rage , et nous poursuit tous deux :

IOo Paris nous méconnaît ; Paris ne veut pour maître , Ni moi
qui suis son roi , rti vous qui devez l'être ; Ils savent que les Inix ,
le mérite et le sang , Tout, après mon trépas , vous appelle à ce
rang, Et redoutant déjà votre grandeur future , to5

Du trône ,où je chancelle , ils pensent vous exclure* De la reli-
gion terrible en son courroux , Le fatal anathème est lancé contre
vous.

Vers tôt. Henri IV, roi de Navarre, avait été solennellement ex-
communie pnr ie pape Sixte V , de; L^fb i585 , trois ans atant
l'événement dont il est ici que-

Rome qui sans soldats porte en tous lieux la guerre y >10Aux
mains des Espagnols a remis son tonnerre : Sujets , amis , parens
, tout a trahi sa foi ; Tout me fuit , m'abandonne , ou s'arme
contre moi; Et l'Espagnol avide , enrichi de mes pertes , Tient ^n
foule inender mes campagnes désertes.

>»5 Contre tant d'ennemis ardents à m'outrager, Dans la
France à mon tour appelons l'étranger : Des Anglais en secret ga-
gnez l'illustre reine. Je sais qu'entr'eux et nous une immortelle
haine

Le pape , dans sa buile , l'appelle çéncralion lâtarde et détes-
table de la maison de Bourbon ; le prive, lui et tonte la maison de
Condé , à jamais , de tous leurs domaines et lie f» , et les déclare
sur-tout incapables de succéder à la couronne.

Quoiqu'alors le rci de Navarre et le prince de Condé fussent en
armes à la tête des Protestans , le parlement, toujours attentif à
conserver l'honneur et les libertés de l'état , fit contre cette bulle
les remontrances les plus fortes ; et Heaii IV lit afflicber dans

Rome , à la porte du Vatican , que Sixte-Quint , soi-disant pape , en avait Bienti ,et que c'était lui»même qui étuit hérétique, etc.

Vers 117. L'édition de 1723 avait mis :

♦< Des Anglais en secret allez fléchir la reine. »

Mais l'édition de Londres a parlé plus exactement : il s'agissait de gagner Elisabeth en faveur des deux rois , et non pas de la tié-clier , parce qu'elle n'avait aucun sujet de ncéOBteatemcSt de la part de ces princes»

CHANT PREMIER. g (

Nous permet rarement de marcher réunis ;

Que Londres est de tout tems l'émule de Paris: 129

Mais après les affronts dont ma gloire est flétrie ,

Je n'ai plus de sujets ; je n'ai plus de patrie :

Je hais ; je veux punir des peuples odieux ;

Et quiconque me venge est Français à mes yeux.

Je n'occuperai point dans un tel ministère , 120

De mes secrets agens la lenteur ordinaire ;

Je n'implore que vous ; c'est vous de qui la voix

Peut seule à mon malheur intéresser les rois.

Allez en Albion , que votre renommée

Y parle en ma défense , et m'y donne une armée : 130

Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;

Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis,

Il dit : et le Héros , qui , jaloux de sa gloire , Craignait de partager l'honneur de la Victoire , Sentit en l'écoutant une juste douleur. \~i<

Il regrettait ces tems si chers à son grand cœur ,

Vers 128. On trouve dans l'édition de 1723 ces quatre vers supprimés dans les autres éditions.

« Les momens nous sont chers , et le vent nous seconde;- » Allez , qu'à mes desseins votre zèle réponde ; y Partez, je vous attends pour signaler mes coups ; » Qui veut vaincre et régner ne combat point sans vous. » Il dit : et le héros , etc. »

Mais ces vers , quoique beaux , faisaient languir l'action , et l'auteur a bien fait de les supprimer , même pour à'autres raisons.

lo LA HENRI A DE,

Gu fort de sa vertu , sans secours , sans ir.tngio: , Loi seul avec Coodé faisait trembler la Ligue. Mais il fallut d\w maître accomplir les desseins:

1)° Il suspendit les coups qui portaient de ses i.-ains ; Et laissant ses lauriers cueillis sur cî rivage , A partir de ces lieux il força son courage. Les soldats étonnes ignorent son dessein, Et tous de s<>n retour attendent leur destin.

i ,511 marche. Cependant la ville criminelle

Le croit toujours présent > prêt à fondre sur elle j. Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui , Semait encore la crainte, et combattait pour lui. Déjà des Neustriens il franchit la campagne :

100 De tous ses favoris , Mornay seul L'accompagne :

Vers 1 58. C'était Henri , prince de Coude' , fils de Louis , tué à Jaraac. Henri de Coade était l'espérance du Parti protestant. Il mourut à Saint-Jean d'An[^]élv , à l'âge de 35 ans , en 1 535. Sa femme , Charlotte de la Tremouille , fut accusée de sa mort. Elle étoit grosse de trois mois lorsque son mari mourut , et accoucha six mois après de Henri de Condé , II du nom, qu'une tradition populaire et ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrev a suivi cette tradition dans son histoire de Louis XIV , histoire où le style , la vérité et le bon sens sont également négligés.

Vers 1 49- Voici de quelle manière ce vers et les sept qui suivent, sont mis dans l'édition de 17[^]3: « Déjà des Neustriens il franchit la campagne ; » De tous ses favoris Sully seul l'accompagne ;

CHANT PREMIER. n

Mornay son confident, mais jamais son flatteur ; Trop vertueux soutien du parti de l'erreur , Qui signalant toujours son zèle et sa prudence , Servit également son Église et la France ; 155

Censeur des Courtisans , mais à la cour aimé , Fier ennemi de Rome , et de Rome estimé.

» Sully , qui dans la guerre et dans la paix fameux,,

- » Intrépide soldat » couitisan veftueox ,
- » Dans lps plus grands emplois signalant sa prudence,
- » Servit également et son maître et la F. anre.
- » Heureux, si mieux instruit de la di. ine loi
- » Il eut fait pour son Dieu ce qu'il rit pour son roi.
- » A travers deux rochers , etc. »

Comme le nom de M. de Sully se trouve dans i'Jditioa de 1725, M. de Voltaire avait joint une remarque fuit curieuse sur ce seigneur, que je mets daai les notes historiques , pour ne rien omettre de ce qui se trouva dans les éditions différentes de ce beau Poërnëi L'auteur a substitué Mornay a Suhy , parce qu'en effet Mornay, dam ce tems-là , alla ea Angleterre de ia part de Hcmriie-Grand.

Vers 2Dt. Duplessis-Mornay , le plus vertueux et la plus grand homme du Parti protestant , naqu.r à Juv , le 5 novembre 1 5 49. FI savait le latin et le grec parfaitement, et l'hébreu autant qu'on peut le savoir ; ce qui était un prodige aiors dans un gentil-homme. Il servit sa religion et son maître de sa plume et de son épée. Ce fut lui que Hemi IV, étant roi de Navarre , envoya à Eiuabeth , reine d'Angleterre. Il u'eut jamais d'autres instructions de son maître qu'un blanc signé. Il réussit dans presqua

i.7. LA H E N R I A D E ,

A travers deux rochers , ou la mer mugissante Vient briser en courroux son onde blanchissante ,

\Go Dieppe , aux yeux du Héros offre son heureux portj Les matelots ardents s'empressent sur le bord ; Les vaisseaux, &ous-lem\$ mains, fiers souverains des ondes.. F {lient pvéts à voler sur les plaines profondes : L'impétueux Borée , enchaîné dans les airs ,

iG5.Au souffle du Zéphyre abandonnait les mers.] On levé l'ancre , on part , on fuit loin de la terre ; On découvrait déjà les bords de l'Angleterre : L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit j 7..'air siffle , le ciel gronde , et l'onde au loin gémit y

totrtes ses négociations , parce qu'il e'toit un vrai politique et non un i ntrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force et de sagesse.

Lorsque Henri IV eut changé de religion , Duplessis- Mornav lui fit de sanglans reproch s, et se retira de sa cour. On l'appelait le pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le Poème est conforme à l'histoire.

Vers 166. Voici comme l'édition de 1720 met ce vere «t les suivants :

« On levé l'ancre , on pai t , on fuit- loin de la terre; » On aborde bientôt les champs de l'Angleterre. >> Henri court au rivage, et d'un oeil curieux , » Contemple ces climats , alors aimé des deux. » Scus de rustiques toits les laboureurs tranquilles,. » Amassent les trésors des campagnes fertiles ,.

CHANT PREMIER. è3

Les vents sont déchaînés sur les vagues émues ; La foudre étincelante éclate dans les nues ; 170

Et le feu des éclairs , et l'abîme des flots , Montraient par-tout la mort aux pales matelots» ^Xe Héros qu'assiégeait une mer en furie , Ne songe en ce danger qu'aux maux de sa patrie , Tourne ses yeux vers elle, et dans ses grands desseins, 175 Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.

» Sans craindre qu'à leurs yeux , des soldats inhumains y Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs mains-, y> La paix au milieu d'eux comblant leur espérance , » Amené les plaisirs , enfans de l'abondance : vPeuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français,, » Voir d'un règne aussi doux fleurir les justes loix l » Quel exemple pour vous , monarques de la terre , » Une femme a fermé les portes de la guerre ! » Et renvoyant chez vous la Discorde et l'Horreur , » D'un peuple qui l'adore , elle fait le bonheur. » En achevant ces mots , il découvre un bocage , » Dont un léger zéphyre agitait le feuillage : » Flore étalait au loin ses plus vives couleurs : » Une onde transparente y fuit entre les fleurs ; y- Une grotte est auprès, dont la simple structure, etc.»

Il y a plusieurs observations à faire sur cet endroit» La première, que le poète , dans l'édition de 1723 , met en Angleterre une scène , que , dans les autres éditions , il place dans l'île de Jersey : la seconde, que pour donner lieu de mettre la rencontre du vieillard , il feint que son héros est battu par la tempête , qui est ici très-bien décrite ; ce qui , après être parti de Dieppe , le fait relâcher dans Vile de Jersey : la troisième r«*

Tel , et moins généreux aux rivages d'Epirc 7 Lorsque de l'univers il disputait l'empire , Copiant sur les flots aux aquilons mutins , iSoLe destin de la terre , et celui des Romains f Défiant à la fois , et Pompée et Neptune , César à la tempête opposait sa fortune.

Dans ce même moment, le Dieu de l'univers., Qui vole sur les vents, qui soulevé les mers;

iS5Ce Dieu dont la sagesse ineffable et profonde, Forme, élevé et détruit les empire du monde ; De son trône enflammé qui luit aux haut des Cieux, Sur le Héros français daigna baisser les yeux. Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages

'9° De porter le vaisseau vers ces prochains rivages ,

marque est , qu'il place api es six beaux vers au sujet ie l'Angleterre et d'Elisabeth, celui-ci:

«Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français?)»

Et les cinq qui suivent. Il écrit français par un a , et n ,grancta j aison , parce qu'il «crit comme oa parle : mais il ne rime pas avec loir.

Vers 182. Jules-César étant en Epire dans la vill« d'Apollonie , aujourd'hui Cérès , s'en de;oba secrettement , et s'embarqua sur la petite rivière de Bclina , qui ^'appelait alors {'Ardu*. Il se jeta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames , pour aller lui-même chercher ses troupes qui étaient au royaume de Naple», Il es»uya xuxc furieuse tempête. Voyez Plutsiquic,

CHANT PREMIER. t&

Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots; Là , conduit par le ciel , aborda le Héros.

Non loin de ce rivage , un boissombre et tranquille, Sous des ombrages frais, présente un doux asile : Un rocher , qui le cache à la fureur des flots , iq\$ Défend aux aquilons d'en troubler le re-

pos. XJne grotte est auprès , dont la simple structure Doit tous
ses ornemens aux mains de la Nature. Un vieillard vénérable
avait , loin de la cour , Cherché là douce paix dans cet obscur sé-
jour. 20D Aux humains inconnu , libre d'inquiétude , C'est-là que
de lui-même il faisait son étude ; C'ist-là qu'il regrettait ses in-
utiles jours , Plongés dans les plaisirs , perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés , au bord de ces fontaines , aoJ Il foulait à
ses pieds les passions humaines : "Tranquille , il attendait , qu'au
gré de ses souhaits, La mort vint à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait , prit soin de sa vieillesse j Il fit dans son dé-
sert descendre la Sagesse : 21e

Et prodigue envers lui de ses trésors divins , Il ouvrit à ses
yeux le livre des Destins*

Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître 9 Au bord
d'une onde pure offre un festin champêtre. Le Prince à ces repas
était accoutumé : 21\$

Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé , Fuyant le
bruit des cours, et se cherchant lui-jnênie> Il avïût déposé l'or-
gueil du diadéiae.

i6 LA HENRI AD E,

Le trouble répandu dans l'empire chrétien ;

220 Fut pour eux le sujet d'un utile entretien. Mornay , qui
dans sa secte était inébranlable , Prêtait au Calvinisme un appui
redoutable : Henri doutait encore , et demandait aux cieux Qu'un
rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.

De tout tems , disait-il , la vérité sacrée

Chez les faibles humains , fut d'erreurs entourée : Faut-il que de Dieu seul attendant mon appui , J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui ? Hélas ! un Dieu si bon , qui de l'homme est le maître,

a30 En eût été servi , s'il avait voulu l'être.

De Dieu , dit le vieillard , adorons les desseins , » Et ne l'accusons pas des fautes des humains. J'ai vu naître autrefois le Calvinisme en France , Faible , marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance?

*35 Je l'ai vu sans support, exilé dans nos murs , S'avancer à pas lents par cent détours obscurs. Enfin mes yeux ont vu , du sein de la poussière , Ce fantôme effrayant lever sa tête altière : Se placer sur le trône , insulter aux mortels ,

s4° Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

Loin de la cour alors , en cette grotte obscure ? De ma religion je vins pleurer l'injure. Là , quelque espoir au moins console mes vieux jours ; Un culte si nouveau ne peut durer toujours. 245 Des caprices de l'homme il a tiré son être; On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître. Les œuvres des humains sont fragiles comme eux; Dieu dissipe à son gré leurs desseins orgueilleux :

Lui seul est toujours stable. En vain notre malice,

De sa sainte cité , veut sapper L'édifice ; *50

Lui-même en affermit les sacrés fondemens ;

Ces fondemens vainqueurs de l'enfer et des tems.

C'est à vous , grand Bourbon, qu'il se fera connaître ;
Vous serez éclairé , puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main , dans les combats , a55
Au trône des Valois , va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la Victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire :
Mais si la Vérité n'éclaire vos esprits ,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris. 360
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faiblesse ;
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse ;
Craignez vos passions , et sachez quelque jour
Résister aux plaisirs et combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême, a65
Triomphé des Ligueurs , et sur-tout de vous-même,
Lorsqu'en un siège horrible , et célèbre à jamais ,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits ,
Ces tems de vos états finiront les misères ,
Vous lèverez les yeux vers le Dieu de vos peres;2;o
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui :
Allez , qui lui ressemble est sûr de son appui.

Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme, Qui pénétrait
Henri jusqu'au fond de son ame. 2-0 Il se crut transporté dans
ces tems bienheureux, Où le Dieu des humains conversait avec
eux j Où la simple vertu prodiguant les miracles , Commandait à
des. rois , et rendait des oracles,

i8 LA HENRIADE,

Il quitte avec regret ce vieillard vertueux ;

~8<> Des pleurs , en l'embrassant, coulèrent de ses yeux ; Et
dès ce moment même , il entrevit l'aurore De ce jour qui pour lui
ne brillait pas encore. Mornay parut surpris , et ne fut point tou-
ché : Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.

2S5 Vainement sur la terre il eut le nom de Sage ; Au milieu
des vertus , l'erreur fut son partage. Tandis que le vieillard , ins-
truit par le Seigneur^ Entretenait le Prince , et parlait à son cœur
, Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent ;

a^oLe soleil reparut ; les ondes se calmèrent. Bientôt jusqu'au
rivage il conduisit Bourbon 5 Le Héros part , et vole aux plaines
d'Albion.

En voyant l'Angleterre , en secret il admire Le changement
heureux de ce puissant empire,

29J Ou l'éternel abus de tant de sages lois ,

F:t iong-tems le malheur, et du peuple et des rois. Sur ce san-
glant théâtre, où cent héros périrent, Sur ce trône glissant dont
cent rois descendirent , Une femme, à ses pieds enchaînant les
Destins,

300 De l'éclat de son règne étonnait les humains. C'était Elisabeth ; elle dont la prudence, De l'Europe à son choix fit pencher la balance , Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté , Qui ne peut ni servir , ni vivre en liberté.

305 Ses peuples , sous son règne ont oublié leurs pertes; De leur* tioupeaux féconds leurs plaines sont couvertes; Les £"érets, de leurs blés , les mers , de leurs vaisseaux, II* K-nt cruint» Mtr la terre ; Us sont rois sur les eaux.

Leur flotte impérieuse asservissent Neptune,

Des bouts de l'univers appelle la fortune. 5to

Londres , jadis barbare , est le centre des Arts ,

Le magasin du monde , et le temple de Mars.

Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble

Trois pouvoirs étonnés du noeud qui les rassemble,

Les députés du peuple , et les grands et le roi , 3i5

Divisés ({'intérêt , réunis par la loi ;

Tous trois membres sacrés de ce corps invincible ,

Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

Heureux , lorsque le peuple instruit de son devoir,

Respecte , autant qu'il doit , le souverain pouvoir ! 020

Plus heureux, lorsqu'un roi, doux , juste et politique,.

Respecte , autant qu'il doit , la liberté publique !

Ah ! s'écria Bourbon, quand pourront les Français

Réunir comme vous la gloire avec la paix l

Quel exemple pour; vous , monarques de la terre ! 315

7Cï\g femme a fermé les portes de la guerre ;

Et , renvoyant chez vous" la Discorde et l'Horreur,

D'un peuple qui l'adore , elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette ville immense, Où la liberté seule entretient l'abondance. 53«

Du vainqueur des Anglais il aperçoit la tour j Plus loin, d'Eli-sabeth, est- l'auguste séjour.

Vers 315. Cc>t à "Westminster que s'assemble le parlement d'Angleterre : il la ut le concours de la chambre de«^ communes , de celle des Pairs , et le couseateraet du roi , pour faire de» lois.

20 LA HENRIADÈ,

Suivi de Mornay seul , il va trouver la reine ; £ Sans appareil , sans bruit , sans cette pompe vaine, 555 Dont les grands , quels qu'ils soient , en secret sont épris Mais que le vrai héros regarde avec mépris. H parle • sa franchise est sa seule éloquence : Il expose en secret les besoins de la France; Et jusqu'à la prière , humiliant son] cœur , 5^o Dans ses soumissions découvre sa grandeur. Quoi , vous servez Valois , dit la reine surprise ! C'est lui qui vous envoie aux bords de la Tamise l Quoi ! de ses ennemis devenu protecteur Henri rient me prier pour son persécuteur ! 545 Des rives du couchant , aux portes de l'aurore, De vos longs différens l'univers parle encore: Et je vous vois armer en faveur de

Valois , Ce bras , ce même bras qu'il a craint tant de* fois! Ses malheurs, lui dit-il , ont étouffé nos haines; iôo Valois était esclave, il brise enfin ses chaînes : Plus heureux , si toujours assuré de ma foi , Il n'eût cherché d'appui que son courage et moi :

Vers 33t. La tour de Londres est un vieux château, bat; près de la Tamise , par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie.

Vers 555. L'édition de 1723 met ainsi ce vers et les s ni vans :

« Le Héros en secret est conduit chez la reine ; » Il la voit ; il lui dit le sujet qui l'amené. » Et jusqu'à la prière humiliant son cœur , » Dans se<> soumissions découvrir sa grandeur* v Quoi ! vous servez Valois , etc. »

Mais il employa tout l'artifice et la feinte ; Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte. J'oublie enfin sa faute , en voyant son danger ; 355 Je l'ai vaincu, madame, et je vais le venger. Vous pouvez , grande reine , en cette juste guerre , Signaler à jamais le nom de l'Angleterre , Couronner vos vertus , en défendant nos droits, Et venger avec moi la querelle des rois. 56>

Elisabeth , alors avec impatience , Demande le récit des troubles de la France ; Veut savoir quels ressorts , et quel enchaînement Ont produit dans Paris un si grand changement. Déjà , dit-elle au roi , la prompte Renommée , 565 De ces revers sanglans m'a souvent informée -3 Mais sa bouche indiscrete , en sa légèreté , Prodigue le mensonge avec la vérité.

J'ai rejeté toujours ses récits peu fidèles ;

Vous donc , témoin fameux de ces longues querelles , 370

Vers 355. Ce vers et les quatre qui suivent se trouvent ainsi dans l'édition de 172J.

« Mais n'employant jamais que la ruse et la feinte, >> Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte : » Je l'ai vaincu , madame , et je vais le venger ; » Le bras qui l'a puni saura le protéger. »

Vers 360. Après ce vers , on trouve dans l'e'dition de îyaô les huit vers suivans , dont les quatre premiers sont assez peu épiques ; les quatre derniers ont été transportée au troisième chant.

« La reine accorda ton t à sa noble prière , » De iftars a ses sujets elle ouvre la barrière;

Vous , toujours de Valois le vainqueur ou)' ippi i , Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec Lui , Daignez développer ce changement extrême ; Vous seul pouvez parler dignement de vous-même: S75 Peignez-moi vos malheurs et vos heureux exploits ; Songez que votre vie est la leçon des rois.

Hélas ! reprit Bourbon , faut-il que ma mémoire Rappelle de ces tems la malheureuse histoire ! Plût au ciel irrité , témoin de mes douleurs,

5\$0 Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs ! Pourquoi demandez- vous que ma bouche raconte , Des Princes de mon sang , les fureurs et la honte ? Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir : Mais vous me l'ordonnez , je vais vous obéir.

385 Un autre , en vous parlant , pourrait avec adresse Déguiser leurs forfaits , excuser leur faiblesse ; Mais ce vain artifice est

peu fait pour mon cœur , Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur.

» Mille jeunes héros vont bientôt sur ses pas ,
y Fendre le sein des mers et chercher les combats;
y Essex est à leur tête; Essex dont Ja vaillance
y Vingt fois de l'Espagnol confondit la puissance ,
y Et qui ne croyait pas qu'un indigne d'estie
y Dut flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

Vers 584. Il y avait auparavant :

« Sui ' tout en écoutant ces tristes aventures ,
y Pardonnez , grande reine , à des vérités dures , et; . »

L'auteur apparemment a changé ces vers , parce que ces vérités qui pou voient être dures pour les rois de France, ne l'étaient pas pour la reine Elisabeth.

Fin du Chant premier.

ARGUMENT.

HENRI LE Grand raconte à la Reine Elisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine , et entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthélemi,

Et l'excès des maux où la France est livrée,
Est d'autant plus affreuse, que leur source est sacrée.

C'est la religion , dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
Je ne décide point entre Genève et Rome , 5
De quelque nom divin que leur parti les nomme j
J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur :
Et si la perfidie est fille de l'erreur ,
Si , dans les différens où l'Europe se plonge ,
La trahison , le meurtre est le sceau du mensonge ; i9
Il n'y a que ce seul chant dans lequel l'auteur n'ait jamais rien
changé.

Vers 5» Plusieurs historiens ont peint Henri IV flottant entre
les deux religions. On le donne ici pour un homme d'honneur , tel
qu'il était , cherchant de bonne foi k s'éclairer , ami de la véiité ,
ennemi de la persécution, et détestant le crime par-tout où il se
trouve.

L'un et l'autre parti, cruel également, Ainsi que dans le crime,
est dans l'aveuglement, Pour moi , qui de l'état embrassant la dé-
fense , Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance ,

î5 On ne m'a jamais vu , surpassant mon pouvoir, D'une indis-
crète main profaner l'encensoir ; Et périsse à jamais l'affreuse po-
litique , Qui prétend, sur les cœurs, un pouvoir despotique ; Qui
veut , le fer en main , convertir les morteia ,

20 Qui, du sang hérétique , arrose les autels ,

Et suivant un faux zèle ou l'intérêt pour guides , Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.

Plût à Ce Dieu puissant , dont je cherche la loi , Que la cour des Valois eût pensé comme moi 1 25 Mais l'un et l'autre Guise ont eu moins de scrupule. Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,

Vers 23. François , duc de Guise , appelé communément alors le Grand Duc de Guise , e'tait père du Balafre'. Ce fut lui qui , avec le Cardinal son fiere, jeta les fondéîmens de la Ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le président de Thou , ce grand historien , rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de JNavaire , père da Henri IV , dans la chambre de François II. Il ayait engagé ce jeune roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot et ne laissa pas d'entrer dans la chambre ou on devait l'assassiner. « S'ils » me tuant, dit-il a IWasy, gentilhomme à lui , prenez

Couvrant

Couvrant leurs intérêts de l'intérêt descieux, Ont conduit dans le piège un peuple furieux , Ont armé contre moi sa pitié cruelle.

J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle , 3i>

Et la flamme à la main courir dans les combats , Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas. Vous connaissez le peuple, et savez ce qu'il ose , Quand du ciel outragé pensant venger la cause, Les yeux ceints du bandeau de la religion , ^'J

Il a rompu le frein de la soumission.

Vous le savez, madame , et votre prévoyance Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance. L'orage , en vos états , à peine était formé , Vos soins l'avaient prévu , vos vertus l'ont calmé : 40 Vpus régnez , Londres est libre , et vos lois florissantes. Médicis a suivi des routes différentes.

y ma cliemiâe toute sanglante , portez-la à mon fils et a M ma femme; ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent » faire pour me venger. » François II n'osa pas , dit M. de Thou , se souiller de ce crime , et le duc de Guise ea sortant de la chambre , s'eciia : Le pauvre roi /t ue nous a vous !

Vers \\. M. de Castelnau, envoyé' de France auprès Je la reine Elisabeth , parle ainsi d'elle :

v< Cette princesse avait toutes les grande* qualités qui » sont requises pour régner heureusement. On pourrait >» dire de son iègne ce qui advint au tems d'August-3 » lorsque le temple de Janus fut ferme , etc. »

Peut-être que, sensible à ces tristes récits, Vous me demanderez quelle était Médicis.

45 Ycus l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue. Beaucoup en ont parlé ; mais peu l'ont bien connue ; Peu de son cœur profond ont sondé les replis. Pour moi nourri vinçt ans à la cour de ses fils , Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître ,

50 J'ai trop , à mes périls , appris à la connaître.

Son époux expirant dans la fleur de ses jours , A son ambition laissait un libre cours. Chacun de ses enfans , nourri sous sa tu-

telle , Devint son ennemi , dès qu'il régna sans elle.

55 Ses mains autour du trône , avec confusion , Semaient la jalousie et la division :

Opposant sans relâche , avec trop de prudence , Les Guises aux Condés , et la France à la France j Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,

Go Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis j

Vers 55. Catherine de Médias se brouilla avec son fils Charles IX , sur la fin de la vie de ce prince , et ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement , d'avoir hâté la mort de ce roi.

Vers 58. Dans les mémoires de la Ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au prince de Condé , par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre U com\

Esclave des plaisirs ; mais moins qu'ambitieuse ,

Inridelle à sa secte et superstitieuse :

Possédant en un rn.pt , pour n'en pas dire plus ,

Les défauts de son sexe , et peu de ses vertus.

Ce mot m'est échappé , pardonnez ma franchise ; t>5

Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise :

L'auguste Elisabeth n'en a que les appas.

Le ciel qui vous forma pour régir des étu^s ,

Vous fait servir d'exemple a tous tant que nous sommes,

lit l'Europe vous compte au rang des plus, grands hommes. 70

Déjà François Second , par un sort imprévu , Avait rejoint son père au tombeau descendu ; Faible enfant , qui de Guise adorait les caprices , Et dont on ignorait les vertus et les vices. Charles , plus jeune encore , avait le nom de roi j 7.5 Médicis régnait seule ; on tremblait sous sa loi : D'abord sa politique , assurant sa puissance , Semblait d'un fris docile éterniser l'enfance ; Sa main de ia Discorde allumant le flambeau , Marqua par cent combats son empire nouveau ; 8-3

Vers 6\ . Elle fut accuse'e d'avoir eu des intrigues avec le vi-
dame de Chartres , mort à la bastille, et avec un gejj? tilliomme Breton , nomme' Mascoiiet.

Vers 62. Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, et les Protestans vainqueurs : Eh lien .' dit-elle , nous priérons Dieu en français.

Même vers. Elle e'tait assez faible pour croire a la .magie , té-
moin le* talismans qu'oc trouya après sa mort.

28 LA HE N RIADE,

Elle arma le courroux de deux sectes rivales : Dreux qui \it dé-
ployer leurs enseignes fatales, Fut le théâtre affreux de leurs pre-
miers exploits. Le vieux Montmorenci, près du tombeau des rois f
85 D'un plomb mortel atteint par une main guerrière, De cent
ans de travaux termina la carrière. Guise , auprès d'Orléans ,
mourut assassiné. Mon père malheureux, à la cour enchaîné j

Veps S2. La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le Paiti catholique et le Paiti protestant. Ce fut en i5Ô2.

Vers S.\. Anne de Montmorenci ; homme opiniâtre et inflexible , le plus malheureux géufc'ral de son terni, fait prisonnier à Pavie et à Dreux , battu a Saint-Quentin pav Philippe II , fut enfla blessé à moit a la bataille de Saint- Denis , par un Anglais , nommé Stuaît , le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

Vers 87. C'e-,t ce même François de Guise , cité ci- dessus , fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les protestans dans Orléans en i565 , loisque Poltiot-de-Méré , gentilhomme Angoumois , le tua par-derrière , d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut a l'âge de quaiantequatre ans , comblé de gloire et regretté des Catholiques.

Vers 83. Antoine de Eourbon , roi de Navarre , père de Henri IV , était un esprit faible et indécis. Il quitta & Religion protestante , où il était né , dans le teins que 6a femme renonça à la Religion catholique. Il ne sut jamais bien de quel Paiti ni de quelle Religion il était»

Trop faible, et malgré lui servant toujours la reine ,

Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ; 90

Et toujours de sa main préparant ses malhcitrs ,

Combattit et mourut pour ses persécuteurs.

Condé, qui vit en moi le seul fils de son frère ,

M'adopta , me servit et de maître et de père.

Son camp fut mon berceau ; là , parmi les guerriers, 35

Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,

De la cour avec lui dédaignant l'indolence ,

Ses combats ont été les jeux de mon enfance.

O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !

Barbare Montesquiou , moins guerrier qu'assassin , 100

Condé , déjà mourant , tomba sous ta furie.

J'ai vu porter le coup; j'ai vu trancher sa vie.

Il fut tué au siège de Rrruen , où il servait le Parti cU» Guises , qui l'opprimaient contre, les Piotestans qu'il aimait. Il mourut en 1562 , au même âge que François de Guise.

Vers 9". Le Prince de Conde , dont il est ici question , était frère, du roi de Navarre , et Oncle de Henri IV. Il fut long-tems le chef des Piotestans , et le grand ennemi des Guises. Il fut tué après la bataille de Jarnac , par Montesquiou , capitaine des gardes du duc d'Anjou , (depuis Henri III.) Le comte d3 Soissons , fils du mort, chercha par-tout Montesquiou et ses païens pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac , quoiqu'il n'eût pas quatorze ans , et il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

30 LA KENRIADE,

Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras Ne put ni prévenir , ni venger son trépas.

»< ~> Le ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse, Toujours
A des héros confia ma jeunesse. Coligny , de Condé le digne suc-
cesseur , De moi, de mon parti devint le défenseur : Je, lui dois
tout, madame, il faut que je l'avoue ;

no Et d'un peu de vertu , si l'Europe me loue, Si Rome a
souvent même estimé mes exploits , C'est à vous , Ombre illustre
, à vous que je le dois. Je croissais sous ses yeux , et mon jeune
courage Fit long-tems de la guerre un dur apprentissage ■ :

si5 II m'instruisait d'exemple au grand art des héros. Je voyais
ce guerrier blanchi dans les travaux , Soutenant tout le poids de
la cause commune , Et contre Médicis , eï contre la Fortune ;
Chéri dans son parti , dans l'autre respecté,

:so Malheureux quelquefois , mais toujours redouté ; Savant
dans les combats , savant dans les retraites ; Pius grand, plus glo-
rieux , plus craint dans ses défaites, Que Dunoïs tû Gaston ne
l'ont jamais été Dans le cours triomphant de leur prospérité.

1^5 Après dix ans ;entiers de succès et de pertes , Médicis, qui
voyait nos campagnes couvertes

Vers 107. Gaspard de Coligoi , amiral de France, fils de Gas-
pard de Coligni , maréchal de France , et de Louise dé ^Montmo-
renci - soeur du Connectable a'- * €!;àtiUon le 16 février i5i.f>.

Voyex Us remarque-- c-alvaates.

CHANT SECOND. 3i

D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit , Lasse enfin de
combattre et de vaincre sans fruit , Voulut , sans plus tenter des
efforts inutiles, Terminer , d'un seul coup , les discordes civiles.

130 La cour , de ses faveurs , nous offrit les attraits, Et n'ayant pu nous vaincre , on nous donna la paix. Quelle paix, juste Dieu I Dieu vengeur que j'atteste ! Que de sang arrosa son olive funeste ! Ciel ! faut-il voir ainsi les maîtres des humains, « Du crime à leurs sujets applanir les chemins.

Coligni , dans son cœur , à son Prince fidèle , Aimait toujours la France en combattant contre elle ; Il chérit , il prévint l'heureuse occasion, Qui semblait de l'état assurer l'union. 1 jo

Rarement un héros connaît la défiance , Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance ; Jusqu'au milieu du louvre il conduisit mes pas. Médicis en pleurant me reçut dans ses bras , Me prodigua long-terns des tendresses de mère , 145 Assura Coligni d'une amitié sincère , Voulait, par ses avis, se régler désormais, L'ornait ds dignités , le comblait de bienfsits, Montrait à tous les miens , séduits par l'espérance, Des faveurs de son fils la flatteuse apparence. »5p

Hélas ! nous espérions en jouir plus long-tems.

Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présens: Les dons d'un ennemi leur semblait trop à craindre. Plus ils se défiaient , plus le roi savait feindre : Dans l'ombre du secret, depuis peu Médicis, 153

A la fourbe , au parjure avait formé son fils ,

3a LA HENRIADE,

Façonnait aux forfaits ce cœur jeune et facile , Et le malheureux prince à ses leçons docile , Far son penclunt féroce à les suivre excité , Dans sa coupable école avait trop profité.

Enfin , pour mieux cacher cet horrible mystère , Il me donna sa sœur ; il m'appela son frère. O nom qui n'a trompé , vains sermens , nœud fatal ! Hymen , qui de nos maux fut le premier signal !

iS5 Tes flambeaux, que du ciel alluma la eolere , Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère. Je ne suis point injuste , et je ne prétends pas À Médicis encore imputer son trépas :

J'écarte des soupçons, peut-être légitimes,

370 Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes. Ma mère enfin mourut : pardonnez à des pleurs Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs. Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée Qu'au fatal dénouement la reine a réservée.

370 Le signal est donné sans tumulte et sans bruit C'était à la faveur ces ombres de la nuit :

Vers iC-- Marguerite de Valois, sœur de Charles IX^

fut mariée à Henri IV en 1612 , peu de jours avant les massacres.

Vers 166. Jeanne d'Albret, mère de Henri IV , attirée à Paris , avec le reste des Huguenots , mourut presque subitement entre le mariage de son fils et la Saint-Barthélemy ; mais Caillaud , son médecin , et Desnoëuds, son chirurgien , protestant passionnés , qui ouvrirent son corps , n'y trouvèrent aucune marque de poison.

De ce mois malheureux l'inégale courrière,

Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière.

Coligni languissait dans les bras du repos ,
 Et le Sommeil trompeur lui versait ses pavots. iS:>
 Soudain de mille cris le bruit épouvantable
 Vient arracher ses sens à ce. calme agréable:
 Il se levé : il regarde ; il voit de tous côtés
 Courir des assassins à pas précipités :
 Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes, i85
 Son palais embrasé, tout Un peuple en alarmes,
 Ses serviteurs sanglans , dans la flamme étouffés,
 Les meurtriers en foule , au carnage échauffés ,
 Criant A haute voix : « Qu'on n'épargne personne :
 >s C'est Dieu , c'est Médicia , ce.t le R"i qui l'ordonna. » icjo
 11 entend retentir le nom de Coligni ;
 Il aperçoit de loin le jeune Téligni ;
 Téligni dont l'amour a mérité sa fille ,
 L'espoir de son Parti , l'honneur de sa famille,

Vers 177. Ce fut la nuit du 25 au 24 août, fête de saint Barthelemi, en 1672 , que s'exécuta cette sanglante tragédie. L'amiral était logé dans la rue Bétizi , daas «ne maison qui est à présent une auberge appelée l'hôtel Saint-Pierre , où on voit encore sa chambre.

Vers 192. Le comte de Téliĝûi avait épousé, il y avait dix mois , la fille de l'attirai. Il avait un visage si agréable et si doux , que les premiers qui étaient venus pour le tuer , s'étaient laissé attendrir à sa vue ; mais d'autres, plu, baibares, le massacrèrent.

j\$5Qui sanglant , déchiré , traîné par des soldats 1 Lui •demandait vengeance , et lui tendait les Iras, Le héros malheureux , sans armes , sans défense , Voyant qu'il faut périr , et périr sans vengeance , Voulut mourir du moins comme il avait vécu ,

soo Avec toute sa gloire et toute sa vertu.

Déjà des assassins la nombreuse cohorte , Du sallon qui l'enferme allait briser la porte ; Il leur ouvre lui-même , et se montre à leurs yeux Avec cet œil serein , ce front majestueux, ^oSTel que dans les combats , maître de son courage, Tranquille il arrêtaït ou pressait le carnage.

A cet air vénérable , à cet auguste aspect ,

Les meurtriers surpris sont saisis de respect :

Une force inconnue a suspendu leur rage. 3io Compagnons , leur dit-il, achevez votre ouvrage i

Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs.

Que le sort des combats respecta quarante ans ;

Frappez , ne craignez rien , Coligni vous pardonne.

Ma vie est peu de chose et je vous l'abandonne... 2îj J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous...

Ces tigres , à ces mots, tombent à ses genoux ;

L'un saisi d'épouvante abandonne ses armes ,
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes ;
Et de ses assassins ce grand homme entouré , 2ao Semblait un
roi puissant , par son peuple adoré.

Besme , qui dans la cour attendait sa victime , Monte , accourt
indigné qu'on diffère son crime.

Vers aai. Besme était un Allemand , domestique de

Des assassins trop lents il veut hâter les coups,

Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.

A cet objet touchant , lui seul est inflexible ; i 225

Lui seul à la pitié toujours inaccessible ,

Aurait cru faire un crime et trahir Médicis ,

Si du moindre remords il se sentait surpris.

A travers les soldats il court d'un pas rapide ;

Coligni l'attendait d'un visage intrépide, a3o

Et bientôt dans le flanc , ce monstre furieux,

Lui plonge son épée , en détournant les yeux,

De peur que d'un coup d'œil , cet auguste visage

Ne fît trembler son bras , et glaçât son courage.

Du plus grand des Français tel fut le triste sort ; 235

On l'insulte , on l'outrage encore après sa mort.

la maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les Protestans , les Roclielois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique ; mais il fut tue' par un nomme Brétanville.

Vers 235. On pendit l'amiral de Coligni par les les pieds avec une chaîne de fer , au gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec sa cour jouir de ce spectacle horrible. Un des courtisans disant que le corps de Coligni sentait mauvais , le roi répondit comme Viteîhus : Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Les Protestans pre'tendent que Catherine de Médicis envoya au pape la tête de l'amiral. Ce fait n'est point assuré ; mais il est sur qu'on porta sa tête à la reine avec un coffre plein de papiers , parmi lesquels était l'histoire du tems écrite de la main de Coligni.

36 LA HENFvIADE,

Son corps percé de coups , privé de sépulture , Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ; Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis, a io Conquête digne d'elle , et digne de son fils. Médicis la reçut avec indifférence, Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance , Sans remords , sans plaisirs , maîtresse de ses sens, Et comme accoutumée à de pareils présens.

345 Qui pourrait cependant exprimer les ravages Dont cette nuit cruelle étala les images ? La mort de Coligni , prémices des horreurs , N'était qu'un faible essai' de toutes leurs fureurs ; D'un peuple d'assassins , les troupes effrénées ,

sjo Far devoir et par zèle , au carnage acharnées, Marchaient le fer en main , les yeux étincelans , Sur les corps étendus de nos

frères sanglans. Guise était à leur tête , et bouillant de colère ,
Vengeait sur tous les miens, les mânes de son père.

^55 Nevers , Gondi , Tavanne , un poignard à la main ,
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain :

Vers ^55. C'était Henri , duc de Guise , surnommé le Balafré ,
fameux depuis par les barricades, et qui fut tue à Blois. Il était fils
du duc François , assassiné par Toltrot.

Vers 255. Frédéric de G^nzague , de la maison de
Mantoue,duc de NeyQTO , l'un des auteuis de la Salnt-
Bartbelenii.

Ibid. Albert de Gondi , maréchal de Retz, favori de Catherine
de Médich.

CHANT SECOND. Zj

Et portant devant eux la liste de leurs crimes , Les condui-
saient au meurtre , et marquaient les victimes.

Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris , Le sang de
tous côtés ruisselant dans Paris, ' 260

Le nls assassiné sur le corps de son père, Le frère avec la sœur,
la fille avec la mère , Les époux expirans sous leurs toits embrasés ,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés : Des fureurs des
humains c'est ce qu'on doit attendre. a^5 Mais ce que l'avenir
aura peine à comprendre , Ce que vous même encore à peine
vous croirez , Ces monstres furieux , de carnage altérés , Excités
par la voix des prêtres sanguinaires , Invoquaient le Seigneur, en
égorgeant leurs frères j s7* Et , le bras tout souillé du sang des in-
nocens , Osaient offrir à Dieu cet exécration.

O combien de héros indignement périrent ! Renel et Pardaillan , chez les morts descendirent ;

Jbid- Gaspard de Tavarne , eievé page de François I Il courait dans les rues de Paris la nuit de la Saint-Barthelemy- , criant : Saignez ; la saignée est aussi bonne au mois d'août qu'au mois de mai. Son fils, qui a écrit des mémoires , rapporte que son père étant au lit à la mort, lit une confession ge'nérale de sa vie , et que le confesseur lui ayant dit d'un air étonné : Quoi ! vous ne parlez point de la Saint-Barthelemy ! Je la regarde , répondit le maréchal, comme une action méritoire eut doit effacer mes autres péchés.

Vers 24.. Antoine de Clermont-Knel se sauvant

2-3 Et vous . brave Guerchi , vous , sage Lavardin , Dignes de plus de vie et d'un autre destin. Parmi les malheureux que cette nuit cruelle Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle, Marillac et Soubise , au trépas condamnés ,

2So Défendent quelque temps leurs jours infortunés. Sanglants , percés de coups , et respirant à peine , Jusqu'aux portes du Louvre , on les pousse , on les traîne ; Ils teignent de leur sang ce palais odieux, En implorant leur roi , qui les trahit tous deux.

en chemise, fut massacré par le fils du baron des Adrets , et par son propre cousin , Bussi d'Amboise.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

Vers 27D. Guerchi se défendit longtemps dans la rue, et tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre ; mais le marquis de Lavardin n'eut pas le temps de tirer l'épée.

Vers 279. Marsillac , comte de la Rochefoucault , était favori de Charles IX , et avait passé une -partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu queîqu'envie de le sauver . et lui avait même dit de coucher dans le J'ouvre; mais enfin il le laissa aller, en disant : Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse.

ILid. Soubise portait ce nom , parce qu'il avait épousé l'héritière de la maison de Soubise. Il s'appelait Dupont- Quellcneq. Il se défendit très-long- teins , et tomba percé de coups sous le» fenêtrés de la reine. Les dames de la cour allèrent voir son corps nu et tout sanglant , par une curiosité barbare , digne de cette cour abominable.

Du* haut de ce palais excitant la tempête , aSj

Médecis 2 loîsrr contemplait cette fête j

Ses cruels favoris , d'un regard curieux ,

Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux,

Et de Paris en feu , les ruines fatales

Etaient de ces héros les pompes triomphales. 29*

Que dis-je ! ô crime , ô honte, o comble de nos maux! Le roi , le roi lui-même , au milieu des bourreaux, Poursuivant des pros- crits les troupes égarées , Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées : Et ce même Valois que je sers aujourd'hui , 29^

Ce roi , qui par ma bouche implore votre appui , Partageant les forfaits de son barbare frère , A ce honteux carnage excitait sa co- lère. Nt>n qu'après tout Valois ait un cœur inhumain , Rarement dans le sang il a trempé sa main : 3^

Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse , Et sa cruauté même était une faiblesse.

Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts, Du fer des assassins trompèrent les efforts. De Cāvjhiont , jeune enfant , l'étonnante aventure 005 Ira de bouche en bouche à la race future.

} ers 20,2. J'ai entendu dire ■ au dernier mare'chal de Tessé , qu'il avait connu dans sa jeunesse un vieillard de quatre-vingt-dix ans , lequel avait étépage de Charles IX7 et lui avait dit plusieurs fois , qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le roi avait tiré sur ses sujets Protestans la nuit de la Saiut-Baithelemi.

Vers 305. De Caumont , qui échappa à la Saint-

40 LA HENRIADE,

Son vieux père accablé sous le fardeau des ans , Se livrait au sommeil entre ses deux enfans : Un lit seul enfermait et le fils et le père.

^Io Les meurtriers ardens , qu'aveuglait la colère , Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard : Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard. L'Eternel en sqs mains tient seul nos destinées : Il sait , quand il lui plaît , veiller sur nos années ;

5x5 Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé. D'aucun coup, d'aucun trait y Caumont ne fut frappé» Un invisible bras armé pour sa défense , Aux mains des meurtriers déroba son enfance ; Son père à son côté , sous mille coups mourant r

5ao Le couvrait tout entier de son corps expirant , Et du peuple , et du roi , trompant la barbarie y Une seconde fois il lui donna la vie.

Cependant que faisais-je en ces affreux momens ! Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens , 3a5 Tranquille au fond du louvre , et loin du bruit des armes, Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes, -O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil ! L'appareil de la mort éclaira mon réveil.

Barthelemi , est le fameux maréchal de la Force , quv vécut jusqu'à Page de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des mémoires qui n'ont point été imprimés , et qui doivent être encore dans la maison de la Force. IL dit dans ces memuiies , que son père et son fiere furent massacre^ dans la rue des Petits-Cliamps; mais ces cii constances u» tont point du tout essentielles,

On avait massacré mes plus chers domestiques ;

Le sang, de tous côtés , inondait mes portiques ; 530

Et je n'ouvris les yeux que pour envisager

Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.

Les assassins sangians vers mon lit s'avancèrent ,

Leurs parricides mains devant moi se levèrent :

Je touchais au moment qui terminait mon sort ; 555

Je présentai ma tête , et j'attendis la mort.

Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres , Soit que de Médicis l'ingénieux courroux Trouvât pour moi la mort un sup-

plice trop doux ; 5 /Q Soit qu'enfin, s'assurant d'un port durant l'orage , Sa prudente fureur me gardât pour otage ; On réserva ma vie à de nouveaux revers , Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.

Coligni , plus heureux et plus digne d'envie, 545

Du moins en succombant ne perdit que la vie j Sa liberté , sa gloire , au tombeau le suivit .. Vous frémissiez , madame, à cet affreux récit ; Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur barbarie Je ne vous ai compté que la moindre partie. -^

On eût dit que , du haut de son Louvre fatal , Médicis à la France eût donné le signal. Tout imita Paris ; la mort sans résistance Couvrit en un moment la face de la France. Quand un roi veut le crime , il est trop obéi : Par cent mille assassins son courroux fut servi ; Et des fleuves français les eaux ensanglantées , Ne portaient que des morts aux mers épouvantées. Fin dit Chant second.

OJJ

ARGUMENT

Le Héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux Duc de Guise , connu sous le nom de Balafre. Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le chef de la Ligue. D'Aumale en est le héros. Réconciliation de Henri III et de Henri , Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elisabeth, Sa réponse à Henri de Bourbon.

\J uand l'arrêt des Destins eut, durant quelques jours, A tant de cruautés permis un libre cours , Et que des assassins fatigués de leurs crimes, Les glaives émoussés manquèrent de victimes , Le peuple , dont la reine avait armé le bras , Ouvrit enfin les yeux et vit ses attentats. Aisément sa pitié succède à sa furie : Il entendit gémir la voix de sa patrie. Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur \$ Le remords dévorant s'éleva dans son cœur. Des premiers ans du roi la funeste culture M'avait que trop en lui corrompu la nature :

Mais elle n'avait point étouffé cette voix ,
Qui , jusque sur le trône , épouvante les rois.
Par sa mère élevé , nourri dans ses maximes ,
Il n'était point , comme elle , endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours ;
Une langueur mortelle en abrégé le cours :
Dieu déployant sur lui sa vengeance sévère ,
Marqua ce roi mourant du sceau de sa colère,
Et par son châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
Je le vis expirant. Cette image effrayante
A mes yeux attendris semble être encor présente.
Son sang , à gros bouillons , de son corps élançé ,
Vengeait le sang français par ses ordres versé :

Il se sentait frappé d'une main invisible ;
Et le peuple , étonné de cette fin terrible ,
Plaignit un roi si jeune et sitôt moissonné ,
Un roi par les méchants dans le crime entraîné , 3©
Et dont le repentir promettait à la France ,
D'un empire plus doux quelque faible espérance.

Soudain du fond du Nord, au bruit de son trépas, L'impatient
Valois accourant à grands pas', Vint saisir dans ces lieux , tout fu-
mans de carnage, -5 D'un frère infortuné le sanglant héritage.

Vers a3. Il fut tonjtars malade depuis la Saint-Earthelemi , et
mourut environ deux an? après , le 30 mai n'4-?4 > tout 'baigné
dans son sang , .y.ù lui sortait par Tes pores.

La Pologne en ce terns avait, d'un commun choix', Au rang des
Jagellons placé l'heureux Valois : Son nom plus redouté que les
plus puissans princes,

40 Avait gagné pour lui les voix de cent provinces. C'est un
poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux; Valois ne soutint
pas ce fardeau d'angereux. Qu'il ne s'attende point que je le justi-
fie j Je lui peux immoler mon repos et ma vie ,

45 Tout , hors la vérité que je préfère à lui :

Je le plains \ je le blâme , et je suis son appui. Sa gloire avait
passé comme une ombre légère : Ce changement est grand j mais
il est ordinaire. On a vu plus d'un roi , par un triste retour ,

£0 Vainqueur dans les combats, esclave dans sa cour. Reine ,
c'e^t dans l'esprit qu'on voit le vrai courage. Valois reçut des
Cieux des vertus en partage : Il est vaillant, mais faible , et moins
roi que soldat, 11 n'a de fermeté qu'en un jour de combat.

55 Ses honteux favoris flattant son indolence,

De son cœur à leur gré gouvernaient l'inconstance : Au fond
de son palais , avec lui renfermés , Sourds aux cris douloureux
des peuples opprimés f ' Ils dictaient par sa voix leurs volontés
funestes,

Go Des trésors de la France ils dissipaient les restes j Et le
peuple accablé , poussant de vains soupirs , Gémissait de leur
luxue et payait leurs plaisirs.

Vers 57. La réputation qu'il avait acquise à Jarn^c et U Mou-
contour , soutenue de l'aident de la France, l'avant fait élire roi de
Pologne en 1 ->5. Il succéda à Sigismqnd U T daiuier prince de lu
race des Jagolions.

Tandis que sous le joug de ses maîtres avides , Valois pressait
l'état du fardeau des subsides, On vit paraître Guise , et le peuple
inconstant o«3 Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant :
Sa valeur, ses exploits , la gloire de son père , Sa grâce , sa beauté
, cet heureux don de plaire : Qui , mieux que la vertu , sait régner
sur les cœurs , Attiraient tous les vœux par des charmes vain-
queurs. 7m

Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire; Nul sur ses
passions n'eut jamais plus d'empire , Et ne sut mieux cacher ,
sous des dehors trompeurs , Des plus vastes desseins les sombres
profondeurs. Altier , impérieux , mais souple et populaire, 75

Des peuples en public il plaignait la misère , Détestait des impôts le fardeau rigoureux ; Le pauvre allait le voir , et revenait heureux : Il savait prévenir la timide indigence ; Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence : 80 Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait j Terrible et sans retour alors qu'il offensait , Téméraire en ses vœux , sage en ses artifices , Brillant par ses vertus , et même par ses vices , Connaissant le péril , et ne redoutant rien ; 83

Heureux guerrier , grand prince et mauvais citoyen.

Vers (35. Henri de Guise , le Balafre, jé en 1570 , de François de Guise ce d'Anne d'F.st. Il exécuta le grand projet de la Li^ue , formé par le cardinal de Loi raine, son oncle , au concile de Trente , et entamé par France i>, son père.

Quand il eut quelque tems essayé sa puissance , Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance , Il ne se cacha plus , et vint ouvertement , 9° Du trône de son roi briser le fondement. Il forma dans Paris cette Ligue funeste , Qui bientôt de la France infesta tout le reste : Monstre affreux qu'ont nourri les peuples et les grands, Engraissé de carnage , et fertile en tyrans.

9'J La France dans son sein vit alors deux monarques; L'un n'en possédant plus que les frivoles marques ; L'autre , portant par- tout l'espérance et l'effroi, A peine avait besoin du vain titre de Roi.

Valois se réveilla du sein de son ivresse.

100 Ce bruit , cet appareil , ce danger qui le presse , Ouvrirent un moment ses yeux appesantis : Mais du jour importun ses re-

gards éblouis Ne distinguèrent point , au fort de la tempête , Les foudres menaçans qui grondaient sur sa tête :

io5Et bientôt fatigué d'un moment de réveil , Las , et se reje-
tant dans les bras du Sommeil , Entre ses favoris , et parmi les
délices , Tranquille il s'endormit au bord des précipices.

Je lui restais encore , et , tout prêt de périr , ne* Il n'avait plus
que moi qui pût le secourir : Héritier après lui du trône de la
France , Mon bras, sans balancer , s'armait pour sa défense : J'of-
frais à sa faiblesse un nécessaire appui; Je courais le sauver, ou
me perdre avec lui. ï i5 Mais Guise trop habile , et trop savant à
nuire , L'un par L'autre en secret songeait à nous détruire.

Que dis-je ? il obligea Valois à se priver

De l'unique soutien qui pouvait le sauver.

De la religion le prétexte ordinaire

Fut un voile honorable à cet affreux mystère. iaç

Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé

Ranima son courroux encor mal étouffé.

Il leur représentait le culte de leurs pères ,

Les derniers attentats des sectes étrangères ,

Me peignit ennemi de l'Eglise et de Dieu. 12&"

« Il porte , disait-il , ses erreurs en tout lieu j

i> Il suit d'Elisabeth les dangereux exemples ;

» Sur vos temples détruits il va fonder ses temples ;

» Vous verrez dans Paris ses prêches criminels. »

Tout le peuple, à ces mots, trembla pour ses autels; T 30 Jusqu'au palais du roi l'alarme en est portée. La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée , Vient de la part de Rome annoncer à son roi , Que Rome lui défend de s'unir avec moi. Hélas ! le roi trop faible obéit sans murmure : !Ô5

Et lorsque je volais pour venger son injure , J'apprends que mon beau-frère , à la Ligue soumis , S'unissait pour me perdre avec ses ennemis ; De soldats malgré lui couvrait déjà la terre , Et par timidité me déclarait la guerre. i&

Je plains sa faiblesse , et sans rien ménager , Je cours le combattre au lieu de le venger. De la Ligue , en cent lieux , les villes alarmées , Contre moi , dans la France, enfantaient désarmées. Joyeuse , avec ardeur , venait fondre sur moi, 1.45

Ministre impétueux des faiblesses du roi.

Guisé , dont la prudence égalait le courage , Dispersait mes amis , leur fermait le passage. D'armes et d'ennemis , pressé de toutes parts, ôoJe les défiai tous et tentai les hasards.

Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse ; Vous savez sa défaite , et sa fin malheureuse : Je dois vous épargner des récits superflus.

Non , je ne reçois point vos modestes refus ;

ijjNon , ne me privez point , dit l'auguste princesse, D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse j N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Contras , Vos travaux , vos vertus , Joyeuse et son trépas. L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre.

160 Et peut-être suis-je digne de les entendre. Elle dit : le Hé-
ros , à ce discours flatteur , Sentit couvrir son front d'une noble
rougeur ; Et réduit à regret à parler de sa gloire , Il poursuivit
ainsi cette fatale histoire.

165 De tous les favoris qu'idolâtoit Valois ,

Qui flattaient sa mollesse , et lui donnaient des Ioix,

Vers 151. Il y a\ait dans les anciennes éditions :

>< L'arbitre des combats , a me; armes propice ,

•> De ma cause en ce jour protégea la justice :

>• Je combattis Joyeuse ; il fut vaincu : mon bras

» Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras. >>

Mais ce récit trop court n'avait rien ni de l'intérêt ni de la majesté
<-jue demande un poème épique.

Vers 165. Auuc , duc de Joyeuse, avait épousé la

Joyeuse ,

Joyeuse , né d'un sang chez les Français insigne ,

D'une faveur j, i haute étoit le moins indigne :

Il avait des vertus et, si de ses beaux jours

La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours , 17*

Sans doute aux grands exploits son ame accourturnée,

Aurait de Guise un jour atteint la renommée ;

Mais nourri jusqu'alors au milieu de la cour ,
 Dans le sein des plaisirs , dans les bras de l'Amour,
 Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage , 175
 Dans un jeune héros dangereux avantage.
 Les courtisans en foule attachés à son sort ,
 Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
 Des chiffres amoureux , gages de leurs tendresses ,
 Traçaient sur leurshabitslesnoms de leurs maîtresses; i3»
 Leurs armes éclataient du feu des diamans ,
 De leurs bras énervés frivoles ornemens.
 Ardents, tumultueux, privés d'expérience ,
 Ils portaient au combat leur superbe imprudence :

sœur de la femme de Henri III. Dans son ambassade à Rouie il fut traité comme frère du roi. Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-tems les deux secrétaires d'état dans l'anti* chambre du roi , il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le roi venait de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV, alors roi de Navarre , le 20 octobre 1687. On comparait son armée à celle de Darius, et l'armée de Henri IV à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux capitaines d'infanterie nommés Bovdoux et Descentiers.

113 orgueilleux de leur pompe, et liers d'un camp nombreux ,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue, Mon armée ,
en silence , à leurs yeux étendue , N'offrait , de tous côtés , que farouches soldats ,

190 Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats, Accoutumés au sang et couverts de blessures. Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures. Comme eux vêtu sans pompe , armé de fer comme eux, Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux ,

115 Comme eux , de mille morts affrontant la tempête, Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête. Je vis nos ennemis vaincus et renversés , Sous nos coups expirans , devant nous dispersés : A regret, dans leur sein, j'enfonçais cette épée ,

200 Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.

Il le faut avouer , parmi ces courtisans -, Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans , Aucun ne fut percé que de coups honorables. Tous fermes dans leur poste , et tous inébranlables,

205 Ils voyaient devant eux: avancer le trépas , Sans détourner les yeux , sans reculer d'un pas. Des courtisans français , tel est le caractère : La paix n'amollit point leur valeur ordinaire ; De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;

210 y ils flateurs à la cour, héros au champ de Mars. Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse , J'ordonnais , mais en vain , qu'on épargnât Joyeuse: Je l'aperçus bientôt , porté par des soldats , Pâle , et déjà couvert des ombres du trépas.

CHANT TROISIEME. 5i

Telle une tendre fleur qu'un matin voit colore 2i5 Des baisers
du Zéphyr et des pleurs de l'Aurore , Brille un moment aux yeux,
et tombe avant letems, Sous le tranchant du fer , ou sous l'effort
des vents.

Mais pourquoi rappeler cette triste victoire l Que ne puis-je
plutôt ravir à la mémoire 220

Les cruels monumens de ces affreux succès l Mon bras n'est
encor teint que du sang des Français ; Ma grandeur, à ce prix n'a
point pour moi de charmes , Et mes lauriers sanglans sont bai-
gnés de mes larmes.

Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir 22;} L'abîme
dont Valois voulait enfin sortir. Il fut plus méprisé quand on vit
sa disgrâce : Paris fut moins soumis j la Ligue eut plus d'audace ;
lit la gloire de Guise , aigrissant ses douleurs , Ainsi que ses af-
fronts , redoubla ses malheurs. 2->0

Guise , dans Vimori , d'une main plus heureuse , Vengea sur
les Germains la perte de Joyeuse.

Vers 221. On voit bien que l'auteur a change' ces vers à cause -
de la prononciation de français , qui ne se prononce plus comme
on faisait autrefois. Il y avait aupara-« vant :

« Des succès trop heureux , de'plore's tant de fois !

» Mon bras n'est encor teint que du sang des François, *

Mais l'auteur a pris le parti d'e'crire tou\ours français , pour
les raisons déjà alléguées dans la préface d3 31. ÿ\Iarmontel.

Vers 25 1, Dans le même tems eue l'armée du roi était

Accabla dans Anneau mes alliés surpris , Et couvert de lau-
riers se montra dans Paris. 235 Ce vainqueur y parut comme un
Dieu tutélaire. Valois vit triompher son superbe adversaire, Qui
toujours insultant à ce prince abattu , Semblait l'avoir servi
moins que l'avoir vaincu.

La honte irrite enfin le plus faible courage.

^4° L'insensible Valois ressentit cet outrage j Il voulut , d'un
sujet réprimant la fierté , Essayer dans Paris sa faible autorité.

11 n'en était plus tems : la tendresse et la crainte , Pour lui ,
dans tous les cœurs , était alors éteinte :

245 Son peuple audacieux, prompt à se mutiner, Le prit pour
un tyran dès qu'il voulut régner. On s'assemble ; on conspire; on
répand les alarmes: Tout bourgeois est soldat ; tout Paris est en
armes : Mille remparts naissans , qu'un instant a formés ,

a3o Menacent de Valois les gardes enfermés.

Guise , tranquille et fier au milieu de l'orage , Précipitait du
peuple ou retenait la rage.

battue a Contras , le duc de Guise faisait les actions d'un très -
habile général, centre une armée nombreuse de Beîtres venus au
secours de Kenii IV; <t , après les avoir harcelés et fatigués long-
te;us , il les dtiit au village «l'Anneau.

Vers s5i. Le duc de Guiie , a cette journée des barricades , se
contenta de renvoyer a Henri III ses £ardes; après les avoir
désarmés.

De la sédition gouvernait les ressorts ,
Et faisait , à son gré , mouvoir ce vaste corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie :
Si Guise eût dit un mot , Valois était sans vie :
Mais lorsque d'un coup d'oeil il pouvait l'accabler ,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler ;
Et des mutins lui-même arrêtant la poursuite.
Lui laissa , par pitié , le pouvoir de la fuite. afo
Enfin Guise attenta, quelque fût son projet ,
Trop peu pour un tyran , mais trop pour un sujet.
Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre ,
A tout à redouter , s'il ne veut tout enfreindre.
Guise en ses grands desseins , dès ce jour affermi , ^5
Vit qu'il n'était plus tems d'offenser à demi ;
Et qu'élévé si haut , mais sur un précipice ,
S'il ne montait au trône , il marchait au supplice.
Enfin , maître absolu d'un peuple révolté ,
Lô cœur plein d'espérance et de témérité ,
Appuyé des Romains , secouru des Ibères ,
Adoré des Français, secondé de ses frères,

Vers 265. Le cardinal de Guise , frère du duc , avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du roi entre ses jambes pour lui faire une couronne de moine. Madame de Montpensier , sœur des Guises , voulait qu'on se servit de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise de Henri ni ; c'étaient trois couronnes avec ces mots : Alanel uhùnà ccelo , auxquels les Ligueurs substituèrent ceux-ci : ManeL ultima çlauslo.

Ce sujet orgueilleux crut ramener ces tems , Où , de nos premiers rois les lâches descendans ,

27 5 Déchus presque'en naissant de leur pouvoir suprême, Sous un frce odieux cachaient leur diadème , Et dans l'ombre d'un cloître , en secret gémissans , Abandonnais l'empire aux mains de leurs tyran?. Valois , qui cependant -différait sa vengeance ,

3f- Tenait alors djns Blois les états de la France. Pen-t -être on vous a dit quels furent ces états': On proposa i\es loir ' n n'exécuta pas. De n:ii!e députés , l"él yuence stérile Y fit de nos abus un détail inutile :

aSoCar de tant de conseils , l'effet îe plus commun Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

Au milieu des états , Guise , avec arrogance, De 5011 prince offensé vint braver la présence ,

On connaît aussi ces deux vers latins : Qui dédit anle duas , unam ahstulit ; altéra nutat ; Ter ci a tonsoris est facienda manu.

On a trouvé dans la bibliothèque de feu M. le premier Président de Mêmes , cette traduction de ce dytique:

Valois , qui les dames n'aime, Deux couronnes posséda.
Eientôt sa prudence extrême , Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même , Grâce a ses heureux travaux :
Lue paire de ciseaux Lui baillera la troisième.
S'assit auprès du trône , et sûr de ses projets , aoo
Crut, dans ses députés , voir autant de sujets.
Déjà leur troupe indigne , à son tyran vendue ,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue ,
Lorsque , las de le craindre et las de l'épargner ,
Valois voulut enfin se venger et régner.
Son rival , chaque jour , soigneux de lui déplaire , agS
Dédaigneux ennemi , méprisait sa colère j
Ne soupçonnant pas même, en ce prince irrité ,
Pour un assassinat , assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait , son heure était venue.
Le roi le fit lui-même immoler à sa vue ; 500
De cent coups de poignards indignement percé ,
Son orgueil en mourant, ne fut point abaissé ;
Et ce front que Valois craignait encor peut-être ,
Tout pâleet tous anglant semblait braver son maître.

C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant , 305

De vices , de vertus , assemblage éclatant j

Le roi dont il ravit l'autorité suprême ,

Le souffrit lâchement , et s'en vengea de même.

Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris. Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris. 510

Vers 305. Il fut assassiné dans l'anti-chambre du roi , au château de Blois , un vendredi a3 décembre t583, par Laugnac , gentilhomme Gascon, et par quelques-uns des gardes de Henri III, qu'on nommait les Quarantecinq. Le roi leur avait distribue lui-même les poignards dont le duc fut percé. Les assassins étaient la Bastide , Montfivry, Saint-Malin, Saint-Gaudin , Samt-Capautel, Halfrem.T, H^rbelade, avec Laugnac leur capitaine.

Les vieillards désolés, les femmes éperdues , Vont du malheureux Guise embrasser les statues. Tout Paris croit avoir , en ce pressant danger, L'église à soutenir et son père à venger. 315De Guise , au milieu d'eux , le redoutable frère , .Mayenne , à la vengeance anime leur colère j Et plus par intérêt que par ressentiment , Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

Mayenne , dès long-tems nourri dans les alarmes , 320 Sous le superbe Guise avait porté les armes : Il succède à sa gloire ainsi qu'à ses desseins : Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains. Cette grandeur sans bornes, à ses désirs si chci'e , Le console aisément de la perte d'un frère»

Vers 3ao. On trouve quatre -vers dans l'édition de 1723, qui manquent dans Jes autres. Les voici :

« Mais Paris occupe d'un nom si glorieux ,

y> Sous un chef moins connu n'ai rétail point ses yeux ,

y Et ce guerrier si craint que tout un peuple adore »

T Si Guise était vivant ne serait rien encore*

» Il succède , etc.

Il est évident que l'auteur n'a retranché ces vers que parce qu'ils semblaient 'avilir Mayenne , qui doit être un des héros du Pceue,

Vers 3a4- Le duc de Mayenne , frerc pi.ine dn Balafré, tué à Blois , avait été long-tems jaloux de la réputation de son aine. Il avait toutes les grandes qualités «b ton frère 2 * l'açtiitc près»

Il servait à regret ; et Mayenne aujourd'hui 525

Aime mieux le venger que de marcher sous lui. Mayenne a , je l'avoue , un courage héroïque ; Il sait , par une heureuse et sage politique, Réunir sous ses loix mille esprits différens , Ennemis de leur maître , esclaves des tyrans. 330

Il connaît leurs talens ; il sait en faire usage : Souvent du malheur même il tire un avantage. Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux , Fut plu? grand, piushéros, mais non moins dangereux. Voilà quel est Mayenne et quelle est sa puissance. 355 Autant la Ligue altiere espère en sa prudence , Autant le jeune Aumale , au cœur présomptueux , Répand dans les esprits son courage orgueilleux. D'Aumale est du Parti le bouclier terrible j Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible: 340

Mayenne qui le guide au milieu des combats , Est l'ame de la Ligue, et l'autre en est le bras.

Vers 33t. Au lien de ce vers et des trois suivant, l'édition de 1720 met ceux-ci:

« < Mais souvent il se trempe a force de prudence ; > • 11 est ir-résolu par trop de prévoyance ; » Moins agissant qu'habile , et souvent la lenteur y> Dérobe à son Parti les fruits de sa valeur.

Vers 342. Voyez la remarque au quanieme chant, page 6G , vers 3a.

Vers 343. L'édition de 1723, moins ample que les autres , n-;et ainsi ces vers :

Cependant des Flamands l'oppresseur politique. Ce voisin dangereux , ce tyran catholique ,

^5 Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien , Ce roi , votre ennemi , mais plus encor le mien ; Philippe , de Mayenne embrassant la querelle, Soutient de nos rivaux la cause criminelle ; Et Rome qui devrait étouffer tant de maux,

35o Rome de la Discorde allume les flambeaux.

« Voila quel est Mayenne et quelle est sa puissance ; » Cependant l'ennemi du pouvoir Je la France ; » L'ennemi de l'Europe, et le votre et le mien, y> Ce roi dont l'artilice est le plus ^raud soutien ; » Philippe avec ardeur embrassant sa querelle , » Soutient des re'voltés la cause criminelle ; » Et ilome qui devrait , etc.
»

Vers 347. Philippe ïï , roi d'Espagne, fils de Charles- Quint. On l'appelait le Démon du midi , D-Ćemo.nium Meridianum , parce

qu'il troublait toute l'Europe , au midi de laquelle l'Espagne est située- Il envoya de puissans «ecours à la Lip,ue dans le dessein d- f.iire tomber la couronne de France à l'infante Claire-Eugénie , ou à quelque prince de sa famille.

Vers 3-jo. La cour de Rome, gagnée par les Guises, et soumise alo;s a ^Espagne , lit ce quelle pnt pour rainer la France. G' égoira XIII secourut la Ligue d'homme', et d'argent, et Sixta-Quhit commença son pontificat par le; excès les plus grands , et heureusement Jes plus J' "tues contre la maison royale , comme oq peut voir aus. rcaïai-yies sur le premier chant,.

CHANT TROISIEME. 5r>

Celui qui des Chrétiens se dit encor le père, Met aux mains de son fils un glaive sanguinaire. Des deux bouts île l'Europe , à mes regards surpris, Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris. Enfin, roi sans sujets , poursuivi , sans défense , 555 Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance. Il m'a cru généreux , et ne s'est point trompé: Des malheurs de l'état mon cœur s'est occupé ; Va danger si pressant a fléchi ma colère ; Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frere : 5Go Mon devoir l'ordonnait ; j'en ai subi la loi; Et roi , j'ai défendu l'autorité d'an roi. Je suis venu vers lui sans traité , sans otage : Votre sort , ai-je dit , est dans votre courage ; Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris. 555 Alors un noble orgueil a rempli ses esprits : Je ne me flatte point d'avoir pu , dans son ame, Verser, par mon exemple , une si bette flamme; Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu^ Il gémit du repos qui l'avait abattu : ?_

Valois avait besoin d'un destin si contraire ; Et souvent l'infortune aux rois est nécessaire. Tels étaient de Henri les sincères

discours. D-S Anglais cependant il presse le secours.

Vers 5Go. Kenri IV , alors roi de Navarre , eut la générosité d'aller à Tours voir Kextri III , suivi d'un page seulement, malgré Us défiances et les prières de ses vieux officiers , qui craignaienL jour lui une seconde Saiotliartheieini.

'." Déjà du haut des murs de la ville rebelle ,

La reix de la Victoire en son camp le rappelle; Mille jeunes Anglais vont bientôt sur ses pas , Fendre le sein ihs mers et chercher les combats»

Essex est à leur tête ; Essex , dont la vaillance "àSo A , des fiers Castillans , confondu ta prudence , Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin Duc îcîni ks lauriers qu'a\ait cueillis sa main.

Henri ne l'attend point. Ce chef que rien n'arrête, Impatient de vaincre , à son départ s'apprête.

5S5 Allez , lui. dit la reine , allez , digne Héros y Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots ; ISon , ce n'est point Valois , c'est vous qu'ils veulent suivie; A vos soins généreux mon amitié les livre : Au milieu des combats voiu- les verrez courir r

390 Plus pour vous imiter qua pour vous secourir.

Formés, par votre exemple^au grand ait de la guerre, Ils aor- rendront sous vous à servir l'Angleterre. Puisse bientôt la Ligue expirer sous vos coups. L'Espagne sert Mayenne,, et Rome est contre vous.

Vers 379. Robert de Dreux, comte d'Essex , fameua. par la prise de Cadix sur le, Espagnols , par la tendresse d'Elisabeth pour lui , et par sa mort trafique arrivée en iGoi. Il avait pris Cii-

Jix sur les Espagnols, et les avait battus pins d'une f is sur mer. La reine Elisabeth l'envoya effectivement en France en 1560, au secours de Henri IV , à la tête de cinq mille hommes..

CHANT TROISIEME. Gi

Allez vaincre l'Espagne, et songez qu'un grand homme ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Allez des nations venger la liberté , De Sixte et de Philippe abaissez la fierté.

Philippe , de son père héritier tyrannique , Moins grand, moins courageux , et non moins politique , se divisant ses voisins pour leur donner des fers , Du fond de son palais croit dompter l'univers.

Sixte au trône élevé du sein de la poussière , Avec moins de puissance a l'ame encor plus fiere : Le pâtre de Montalte est le rival des rois ; 4°5

Dans Paris , comme à Rome , il veut donner des lois ; Sous le pompeux éclat d'un triple diadème , Il pense asservir tout , jusqu'à Philippe même : Violent, mais adroit, dissimulé , trompeur, Ennemi des puissans , des faibles oppresseur r 4°i°

Vers 405. Sixte - Quint , (né aux Grottes dans la Marche d'Ancone , d'un pauvre ^i^neron nommé Peretti) homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant cordelier , il assomma de coups le neveu de son provincial , et se brouilla avec tout l'ordre. Inquisiteur à Venise , il y mit le trouble , et fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal , il composa en latin la Lettre d'excommunication lancée par le pape Pie V , contre la reine Elisabeth ; ce-

pendant il estimait cette reine , et l'appelait vs GRan cervello di PRia CIPESSA,

Ci LA II E N R I A D E ,

Dans Londres , dans ma cour il a formé n'es brigue?., Et l'univers qu'il trompe est plein de ses intrigues.

Voilà les ennemis que vous devez braver. Contre moi l'un et l'autre osèrent s'élever : 4⁵ L'un combattant eu Tain l'Anglais et les orages 3 Fit voir à l'Océâfi sa fuite et ses naufrages; Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint ; L'autre se tait dans Rome, et m'estime et me craint.

4-20 Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entreprise ; Si Mayenne est vaincu , Rome sera soumise.

Vers /\5. Cet événement était tout récent; car Henri IV est supposé voir secrètement Elisabeth en 1589 , et c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, destinée pour la conquête de 1 Angleterre , fut Luttue par l'amiral Drake , et dispersée par la tempête.

On a fait dan? nn journal de Trévoux, ô necritîqnè spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas , dit-on , à la reiue Eifsabéta de croire que lAoriie est complaisante pour les puissances , puisque Rome a\ait osé excommunier sot» père.

Mais le critique ne soDgeait pas que le pape n'avait cx<V)mi niunié le roi d'Angleterre Hem i "S lîl , que parce «Ja'il craignait dasautape l 'empereur Charles-Quint. Ce n'e->t pa-> la seule faute qui soit dans cet extrait de i , dosit l'auteur désavoué et condamné par la

. s , a mi-; dan; jes conjures peut-

être plus d'injures que de raïscas.

Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs , Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs; l'rête à vous condamner , facile à vous absoudre : C'est à vous d'allumer ou d'éteindre la foudre.

Fin du Chant troisième.

C4 LA HENRIADL.

ARGUME N T.

D*ÂfJMALE était près de se rendre maître du camp de Henri III , lorsque le Héros , revenant d'Angleterre , combat les Ligueurs et fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne et vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome , où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris , soulevé la Sorbonne , anime les Seiie contre le Parlement , et arme les Moines. On livre , à la main du Bourreau , des Magistrats qui tenaient pour le Parti des Rois. Troubles et confusion horrible dans Paris.

I ANDis que poursuivant leurs entretiens secrets, Et pesant à loisir de si grands intérêts , Ils épuisaient tous deux la science profonde , De combattre , de vaincre , et de régir le monde , La Seine , avec effroi , voit sur ses bords sanglants, Les drapeaux de la Ligue , abandonnés aux vents.

Valois , loin de Henri , rempli d'inquiétude, Db destin des combats craignait l'incertitude.

A ses desseins flottans il fallait un appui ,
Il attendait Bourbon , sûr de vaincre avec lui. ^m
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent j
Des portes de Paris , leurs légions sortirent :
Le superbe d'Aumale, et Nemours et Brissac ,
Le farouche Saint-Pel ,ia Châtre, Canillac,
D'un coupable Parti défenseurs intrépides, i5
Epouvantaient Valois de leurs succès rapides ;
Et ce roi, trop souvent sujet au repentir ,
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.

Parmi ces combattans , ennemis de leur maître , Un frère de
Joyeuse osa l'eng-tems paraître. ao

Ce fut lui que Paris vit passer tûfur-à-tour , Du siècle au fond
d'un cloître, et du cloître à la courj

Vers 20. Henri comte de Bouchage , frère puîné' du duc de
Joyeuse , tué à Coutras.

Un jour qu'il passait à Paris à quatre heures du matin , pi es
du couvent des capucins , après avoir passé la nuit en débauche ,
il s'imagina que les anges chantaient les jnatines dans le couvent.
Frappe de cette idée , il se fit capucin sous le nom de frère Ange.
Depuis il quitta son froc , et prit les armes contre Henri IV. Le
duc de Mayenne le ht gouverneur du Languedoc , duc et pair, et
maréchal de France. Eclin il lit son accommodement avec le roi :
mais un jour ce prince étant avec lui sur un balcon au-dessous

duquel beaucoup de peuple était assemblé : Mon cousin , lui dit Henri IV , ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un Apostat et un Renégat, Cette parole du roi lit rentrer Joyeuse dans son couvent » OÙ il mourut,

Vicieux, pénitent , courtisan , solitaire, ~ Il prit , quitta, reprit la cuirasse et la haire.

^5Du pied des saints autels arrosés de ses pleurs, Il courut de la Ligue animer les fureurs , Et plongea dans le sang de la France éplorée , La main qu'à l'Eternel il avait consacrée. Mais de tant de guerriers , celui dont la valeur

--Inspira plus d'effroi , répandit plus d'Tiorreur , Dont le cœur fut plus fier et la main plus fatale, Ce fut vous , jeune prince , impétueux d'Aumale \$ Vous , né du sang lorrain , si fécond en héros, Vous , ennemi des rois, desJois et du repos.

55 La fleur de la jeunesse en tout tems l'accompagne ; Avec eux , sans relâche , il fond dans la campagne : Tantôt dans le silence , et tantôt à grand bruit, A h clarté des cieux , clans l'ombre de la nuit. Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,

40Du sang àes assiégeans son bras couvrait la terre. Tels , du front du Caucase ou du sommet d'Athos , D'oùieeil découvre au loin l'air, la terre et les flots, Les aigles , les vautours , aux ailes étendues , D'un vol précipité fendant les vastes nues ,

& Vont dans les champs de l'ait enlever les oiseaux, Dans les bois , sur le pré déchirent les troupeaux ,

Vers 02. Le chevalier d'Aumale , frère du duc d'Aumale , de la maison de Lorraine , jeune homme impétueux , qui avait des qualités brillantes , qui était toujours à la tête des sorties pendant

le siège de Paris , et Inspirait aux habitants sa valeur et sa confiance»

Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes, Remportent à grands' cris ces dépouilles vivantes. Dans un de ces combats , de sa gloire enivré, Aux tentes de Valois il avait pénétré

• 50

La nuit et la surprise augmentaient les alarmes ; Tout pliait ; tout tremblait ; tout cédait à ses armes : Cet orageux torrent , prompt à se déborder , Dans son choc ténébreux allait tout inonder. L'aurore du matin commençait à paraître ; 55

Mornay , qui précédait le retour de son maître, Voyait déjà les tours du superbe Paris : D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris: Il court ; il aperçoit dans un désordre extrême: Les soldats de Valois , et ceux de Bourbon même : 60 « Juste ciel, est-ce ainsi que vous nous attendiez ! » Henri va vous défendre ; il vient , et vous fuyez ! » Vous fuyez compagnons ! » Au son de sa parole, Comme on vit autrefois au pied du capitole, Le fondateur de Rome , opprimé des Sabins , 65

Au nom de Jupiter arrêter ses Romains, Au seul nom de Henri les Français se rallient, La honte les enflamme; ils marchent; ils s'écrient: Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux. Henri dans le moment paraît au milieu d'eux, 70

Brillant comme l'éclair au fort de la tempête : Il voit aux premiers rangs ; il s'avance à leur tête ;

Vers 71. On trouve dans les premières éditions ces vers-ci :

« Soudain pareil au feu dont l'éclat fend la nue , » Henri vole à Paris d'une course imprévue :

Il combat ; on le suit j il change les destins:

La foudre est dans ses yeux ; la mort est dans ses main.,

75 Tous les chiefs ranimés autour de lui s'empressent* La Victoire revient • les Ligueurs disparaissent : Comme aux rayons du jour qui s'avance et qui luit , S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit. C'est en vain que d'Aumal* arrête sur ses rives ,

80 Des siens épouvantés , les troupes fugitives-

Sa voix, pour un moment, les rappelle aux combats: La voix du grand Henri précipite leurs pas ; De son front menaçant la terreur les renverse : Leur chef les réunit : la crainte les disperse.

*5D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné • Tel que du haut d'un mont de frimats couronné , Au milieu des glaçons et des neiges fondues , Tombe et roule un rocher qui menaçait les nues.

Mais que dis-je ? il s'arrête ; ii montre aux assiégeans, go il montre encor ce front redouté si long-tems.

» Il arrive; il combat; il change les destins : » La foudre est dans ses yeux ; la mort est dans ses mains. a Vers son indigne cloître on voit s'enfuir Joyeuse. » Au milieu de, mourans on voit tomber Saveuse. » fJouffiers , où courez-vous , trop jeune audacieux ? » Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux. » Respectez de Henri la valeur invincible: » Mais il tombe déjà sous cette main terrible ; » Ses beaux yeux sont noyés dans l'ombre du trépas- , » Et son sang qui le c Mivre efface ses appas , etc. » Il y a encore beaucoup de choses corrigées dans co ehant , et sur-tout la plupart des comparaisons.

CHANT QUATRIEME. Gg

Des siens qui l'entraînaient fougueux il se dégage;

Honteux de vivre encor , il retourne au carnage ;

Il arrête un moment son vainqueur étonné ;

Mais d'ennemis bientôt il est environné.

La mort allait punir son audace fatale. 9^

La Discorde le vit , et trembla pour d'Aumale : La barbare qu'elle est a besoin de ses jours: Elle s'élève en l'air , et vole à son secours. Elle approche, elle oppose au nombre qui l'accable, Son bouclier de fer , immense, impénétrable, 100

Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur, Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur. O fille de l'enfer , Discorde inexorable ! Pour la première fois tu parus secourable. Tu sauvas un héros , tu prolongeas son sort , 10S

De cette même main , ministre de la mort , De cette main barbare , accoutumée aux crimes , Qui jamais, jusques-là , n'épargna ses victimes. Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris, Sanguinant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis, it» Elle applique à ses maux une main salutaire : Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire. Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur , De ses mortels poisons elle infecte son cœur. Tel souvent un tyran , dans sa pitié cruelle , u5

Suspend d'un malheureux la sentence mortelle, A ses crimes secrets il fait servir son bras , Et quand ils sont commis , il le rend au trépas,

Henri sait profiter de ce grand avantage, Dont le sort des combats honora son courage. l2a

70 LA HENRI A DE,

Des momens dans la guerre il connaît tout le prix ; Il presse au même instant ses ennemis surpris : 11 veut que les assauts succèdent aux batailles : Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles,

1a5 Valois plein d'espérance , et fort d'un tel appui , Donne aux soldats l'exemple , et le reçoit lui : Il soutient les travaux , il brave les alarmes. La peine a ses plaisirs , le péril a ses charmes. Tous les chefs sont unis; tout succède à leurs vœux;

130Et bientôt la terreur qui marche devant eux , Des assiégés tremblans dissipant les cohortes , A leurs yeux éperdus allaient briser leurs portiers. Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ! Mayenne a pour soldats un peuple gémissant.

i55 Ici la fille en pleurs lui redemande un père :

Là , le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère : Chacun plaint le présent , et craint pour l'avenir ; Ce grand corps allarmé ne peut se réunir. On s'assemble; on consulte; on veut fuir ou se rendre;

140 Tous sont irrésolus , nul ne veut se défendre :

Vers 140. Après ces vers , on lit dans l'édition de 1720, les quatre suivans , qui sont beaux , et méritaient de rester.

« Où sont ces grands guerriers, ces fiers soutiens des loirs, y Ces Ligueurs redoutés qui font trembler les rois ? y Paris n'a dans

son sein que de lâches complices, y Qu'a déjà fait pâlir la craïute
des supplices; y Tant le faible vulgaire , etc. » ,

Ii est à croire que l'auteur les a retranchas , parce qu'il a craint
qu'Us ne sentissent trop la déclamation.

C H A M T O U A T R I E M E. 71

Tant le faible vulgaire , avec légèreté , Fait succéder la peur à
la témérité.

Mayenne en frémissant voit leur troupe éperdue, Cent des-
seins partageaient son arae irrésolue , Quand soudain la Discorde
aborde ce héros, i;>

Fait siffler ses serpens , et lui parle en ces mots:

Digne héritier d'un nom redoutable à la Frai ce, Toi qu'unit
avec moi le soin de ta vengeance , Toi , nourri sous mes yeux, et
formé sous mes loix, Entends ta protectrice, et reconnais ma
voix. 1j0

Ne crains rien de ce peuple , imbécille et volage, Dont un
faible malheur a glacé le courage ; Leurs esprits sont a moi, leurs
cœurs sont dans mes mains. Tu les verras bientôt , secondant nos
desseins , De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie , 155

Combattre avec audace , et mourir avec joie.

La Discorde aussitôt, plus prompte qu'un éclair, Fend d'un vol
assuré , les campagnes de l'air. Partout chez les Français le
trouble et les alarmes Présentent à ses yeux des objets pleins de
charmes : 160 Son haleine an cent lieux répand l'aridité , Le fruit
meurt en naissant dans son germe infecté ; Les épis renverses sur
la terre languissent; Le ciel s'en obscurcit , les astres en pâlisent

; Et la foudre en éclats , qui gronde sous ses pieds, ^ Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes , Que l'Erklan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels ; Rome jadis son temple et l'effroi des mortels -, i70

7z LA HENRIADE,

Rome dont le destin dans la paix , dans la guerre , Est d'être , en tous les teins, maîtresse de la terre. Par le sort des combats , on la vit autrefois , Sur leurs trônes sanglans , enchaîner tous les rois : i;5 L'univers tiédissait sous son aigle terrible : Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible: Elle a su sous son joug asservir ses vainqueurs , Gouverner les esprits et commander aux cœurs : Ses avis sont ses loix , ses décrets sont ses armes.

180 Près de ce capitole où régnaient tant d'alarme* , Sur les pompeux débris de Bellune et de Mar^ , Un Pontife est assis au trône des Césars. Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille, Les tombeaux des Catons , et la cendre d'Emile.

iS5 Le trône est sur l'autel , et l'absolu pouvoir

Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.

Là , Dieu même a fondé son église naissante , Tantôt persécutée , et tantôt triomphante : Là , son premier apôtre avec la Vérité
190 Conduisit la Candeur et la Simplicité.

Vers 186. Il y a dans l'édition de 172^, quatre vers que l'auteur a sagement supprimés : les voici cependant. « C'est de la que le Dieu qui pour nous voulut naître , » S'explique aux nation., parla

voix du grand piétie ; » Là , Sun premier disciple , avec la Vérité,
» Conduisit la Candeur et la Simplicité ; >* Mais Rome avait per-
du sa trace apostolique. >5 Alors au Vatican légua la Politique,
» Fille de l'intérêt , etc. #

Ses

Ses successeurs heureux quelque tems l'imitèrent,

D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.

Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;

La pauvreté soutint leur austère vertu ;

Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien désire, igG

Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.

Le tems , qui corrompt tout , changea bientôt leurs mœurs :

Le ciel, pour nous punir , leur donna des grandeurs.

Rome , depuis ce tems puissante et profanée ,

Aux conseils des méchants se vit abandonnée ; aoa

La trahison , le meurtre , et l'empoisonnement ,

De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.

Les successeurs du Christ , au fend du sanctuaire ,

Placèrent , sans rougir , l'inceste et l'adultère j

Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux , aoâ

Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux Dieux. *

On écouta depuis de plus sages maximes ;
On sut ou s'épargner , ou mieux voiler ses crimes ;
De l'église et du peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre et non l'effroi des rois» ai^
Sous l'orgueil imposant du triple diadème ,
La modeste vertu reparut elle-même :

* Voyez l'histoire des pape*,

Vers aïo. Voici les Ters curieux qui e'taient dans le* éditions
de Londres :

« .Sous des dehors plus doux la cour cacha ses crimes ; v> La
décence y régna ; le conclave eut ses lois; » La vwtu la plus pure y
régaa quelquefois.

74 LA HEN11IADE,

Mais l'art de ménager le reste des humains ,
Est , sur-tout aujourd'hui , la vertu des Romains.

2i5 Sixte alors était roi de l'Eglise et de Rome. Si pour être ho-
noré du titre de grand homme , Il suffit d'être faux , austère et re-
douté , Au rang des plus grands rois Sixte sera compté. Il devait
sa grandeur à quinze ans d'artifices ;

220 11 sut cacher quinze ans ses vertus et ses vices : Il sembla
fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir , Et s'en fit croire indigne afin
d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique , Au fond du Vatican régnait la Politique - ,

22D Fille de l'Intérêt et de l'Ambition,

Dont naquirent la Fraude et la Séduction. Ce monstre ingénieux , en détours si fertile , Accablé de soucis , paratt simple et tranquille ; Ses yeux creux et perçans , ennemis du repos ,

250 Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ; Par ses déguisemens à toute heure elle abuse Les regards éblouis de l'Europe confuse :

» Des Ursins , dans nos jours , a mérité des temples : » Mais d'un tel souverain , la terre a peu d'exemples , » Et l'église a compté , depuis plus de mille ans , » Peu de pasteurs sans tache et beaucoup de tyrans, » » Vers ai5. Sixte -Quint étant cardinal de Montait* contrefit si bien l'imbe'cille près de quinze anne'es , qu'on l'appelait commune'ment YAné d'Ancône. On sait avec quel artifice il obtint la papauté , et avec quelle hauteur ii régna.

Le mensonge subtil qui conduit ses discours ,

De la vérité même empruntant le secours ,

Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures , 2ZJ

Et fait servir le ciel à venger ses injures.

À peine la Discorde avait frappé ses yeux , Elle court dans ses bras d'un air mystérieux ; Avec un ris malin , la flatte, la caresse j Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse : *4<3 Je ne suis plus , dit-elle , en ces tems bienheureux , Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux, Où la crédule Europe, à mon

pouvoir soumise , Confondait dans mes loix , les loix de son église. Je parlais , et soudain les rois humiliés , 245

Du trône , en frémissant , descendaient à mes pieds, Sur la terre , à mon gré, ma voix soufflait les guerres^ Du haut du Vatican je lançais les tonnerres ; Je tenais dans mes mains la vie et le trépas ; Je donnais , j'enlevais , je rendais les états. a5<J

Vers s5o. On sait que , pendant les guerres du treizième «iecle , entre les empereurs et les pontifes de Rome , Grégoire IX, eut la hardiesse , non-seulement d'excommunier l'empereur Fre'deric II , mais encore d'offrir la couronne impériale à Robert , frère de Saint Louis. Le parlement de France assemble' , répondit au nom du roi , que ce n'était pas au pape à de'posse'der un souverain , ni au frère d'un roi de France à recevoir de la main d'un pape une couronne , sur laquelle ni lui, ni le saint père , n'avaient aucun droit. En i5yo , le parlement se'dentaire donna un fameux arrêt contre la bulle fa Cœna Do:jim.

Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat de la France Eteint presque en mes mains les foudres que je lance j Plein d'amour pour l'Eglise, et pour raoi plein d'horreur, Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur j

255 C'est lui qui , le premier, démasquant mon visage , Vengea la Vérité , dont j'empruntais l'image. Que ne puis je , ô Discorde , ardente à te servir , Le séduire lui-même , ou' du moins le punir î Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;

260 Commençons par la France à ravager la terre j Que ses superbes rois retombent dans nos fers. Elle dit , et soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome et des pompes mondaines, Des temples consacrés aux vanités humaines , 2");) Dont l'appareil superbe impose à l'univers , L'humble religion se cache en des déserts.

On connaît ses remontrances célèbres sous Louis XI , au sujet de la pragmatique-sanction ; celles qu'il fit à Henri III contre la bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appelait la Maison régnante génération bâtarde, etc. et sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

Vers 260. Dans les premières éditions de Londres :

« Ces monstres à l'instant pénètrent un asyle , » Où la religion solitaire et tranquille , » Sans pompe, sans éclat , belle de sa beauté , » Passait dans la prière et dans l'humilité', y Des jours qu'elle dérobe à la foule importune, etc. * Les éditions de Londres sont bien supérieures,,

Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;

Cependant que son nom , profané dans le monde ,

Est le prétexte saint des fureurs des tyrans ,

Le bandeau du vulgaire et le mépris des grands. 270

Souffrir est son destin ; bénir est son partage.

Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage ;

Sans ornement , sans art , belle de ses attraits ,

Sa modeste beauté se dérobe à jamais

Aux hypocrites yeux de la foule importune 373

Qui court à ses autels adorer la Fortune.

Son ame pour Henri brûlait d'un saint amour 3 Cette fille des
cieux sait qu'elle doit un jour , Vengeant de ses autels le culte lé-
gitime , Adopter pour son fils ce Héros magnanime ; Elle l'en
croyait digne , et ses ardents soupirs Hâtaient cet heureux tems ,
trop lent pour ses désirs. Soudain la Politique et la Discorde im-
pie , Surprennent en secret leur auguste ennemie. Elle levé à son
Dieu ses yeux mouillés de pleurs : J Son Dieu , pour l'éprouver ,
la livre à leurs fureurs.

Vers 283. Les premières éditions de Londres portent :

- « Soudain la Politique et la Discorde impie ,
- » Surprennent en secret leur auguste ennemie ;
- y> Sur son modeste front , sur ces charmes divins ,
- » Ils portent sans frémir leurs sacrilèges mains ;
- » Prennent ses vêtemens , et fiers de cette injure ,
- » De ses voiles sacrés ornent leur tête impure.
- » C'en est fait , et déjà leurs malignes fureurs ,
- » Dans Paris éperdu , yont changer tous les cœurs*.

Ces monstres , dont toujours elle a souffert l'injure , De ses
voiles sacrés couvrent leur tête impure , Prennent ses vêtemens
respectés des humains , *D° Et courent dans Paris accomplir
leurs desseins, D'un air insinuant , l'adroite Politique Se glisse au
vaste sein de la Sorbonne antique : C'est-là que s'assembraient
ces Sages révéérés , Des vérités du ciel interprètes sacrés ; 595 Qui
des peuples chrétiens arbitres et modèles , A leur culte attachés ,
à leur prince fidèles , Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur ,

Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur. Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse ! Zoo Du monstre déguisé la voix enchanteresse Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs. Aux plus ambitieux, elle offre des grandeurs j Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue: De l'avare en secret la voix lui fut vendue ; 3->5 Par un éloge adroit le savant enchanté ,

Pour prix d'un vain encens trahit la Vérité : Menacé par sa voix le faible s'intimide. On s'assemble en tumulte , en tumulte on décid*. Parmi les cris confus , la dispute et le bruit , gio De ces lieux , en pleurant , la Vérité s'enfuit. Alors , au nom de tous, un des vieillards s'écrie : « L'Eglise fait les rois , les absout, les châtie :

» D'un air insinuant , l'adroite Politique » Pénètre au va»te sein de la Sorbonne antique : » Elle y voit a grands flots accourir ces docteurs , » D« leurs faux argnments obstinés défenseurs, etc. »

i> En nous est cette église, en nous seuls est sa loi ; » Nous réprouvons Valois ; il n'est plus notre roi. 11 Sermens jadis sacrés nous brisons votre chaîne. » 5i5

A peine a-t-il parlé , la Discorde inhumaine Trace en lettres de sang ce décret odieux : Chacun jure par elle et signe sous ses yeux.

Soudain elle s'envole , et d'église en église , Annonce aux factieux cette grande entreprise : f.a0

Sous l'habit d'AUGUSTiN , sous le froc de François, Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix j

Vers 3 10. Il y avait dans les premières éditions :

- « On brise les liens de cette obéissance ,
- » Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
- » La Discorde aussitôt , de sa cruelle main ,
- » Trace en lettres de sang ce décret inhumain , etc. »

Vers 315. Le 17 janvier de l'an 1530 , la faculté d3 théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité , et pouvaient légitimement faire la guerre au roi. Le Fevre , doyen , et quelques-uns des plus sages refusèrent de signer. Depuis , dès que la Sorbonne fut libre , elle révoqua ce décret que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les ordres religieux , qui , comme la Sorbonne , s'étaient déclarés contre la maison royale , se rétractèrent depuis lors. Mais si la maison de Lorraine avait eu raison dessus , se serait-on rétracté ?

80 LA HENRIADE,

Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères. De leur joug rigoureux esclaves volontaires.

115 De la religion reconnaissez les traits ,

Dit-elle , et du Très-Haut vengez les intérêts. C'est moi qui viens à vous; c'est moi qui vous appelle. Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle , Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis ,

520 Par la main de Dieu-même , en la main est remis. Il est tems de sortir de l'ombre de vos temples ; Allez d'un zèle saint répandre les exemples : Apprenez aux Français , incertains de leur foi , Que c'est servir leur Dieu , que d'immoler leur roi.

355 Songez que de Lévi , la famille sacrée ,

Du ministère saint par Dieu même honorée , Mérita cet honneur , en portant à l'autel Des mains teintes du sang des enfans d'Israël. Que dii-jeî où sont ces tems , où sont ces jours prospères,

340 Ou j'ai vu les Français massacrés par leurs frères l C'était vous, prêtres saints, qui conduisiez leurs bras; Coligni par vous seuls a reçu le trépas : J'ai nagé dans le sang ; que le sang coule encere.

—,.. Montrez-vous, inspirez ce peuple qui m'adore.

Le monstre au même instant donne à tous le signal. Tous sont empoisonnés de son venin fatal; Il conduit dans Paris leur marche solennelle ; L'étendard de la croix flottait au milieu d'elle ; *50 Ils chantent , et leurs cris dévots et furieux Semblent à leur révolte associer les cieux. On les entend mêler , dans leurs vœux fanatiques , Les imprécations aux prières publiques^

Prêtres audacieux , imbécilles soldats ,

Du sabre et de l'épée ils ont chargé leurs bras ;

Une lourde cuirasse a couvert leur cilice. 35*

Dans les murs de Paris cette infâme milice ,

Suit , au milieu des flots , d'un peuple impétueux ,

Le Dieu , ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise , La méprise en secret , et tout haut l'autorise ; 36°

Il sait combien le peuple , avec soumission , Confond le fanatisme et la religion :

Il connaît ce grand art aux princes nécessaires , De nourrir la faiblesse et l'erreur du vulgaire. A ce pieux scandale enfin il applaudit j 36e

Le sage s'en indigne et le soldat en rit : Mais le peuple excité jusques aux cieux envoie Des cris d'emportement , d'espérance et de joie : Et comme à son audace a succédé la peur , La crainte en un moment fait place à la fureur. Zjo Ainsi l'ange des mers , sur le sein d'Amphitrite , Calme à son gré les flots , à son gré les irrite.

Vers 349- Dés que Henri III et le roi de Navarre parurent en armes devant Paris , la plupart des moines endossèrent la cuirasse , et rirent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du Poëme de'signe la procession de la Ligue , où douze cents moines arme's firent la revue dans Paris , ayant Guillaume Rose , e'vêque de Senlis à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il n& soit arrivé qu'après la mort de Henri III.

82 LA HENRI AD Er

La Discorde a choisi seize séditieux , Signalés par le crime entre les factieux.

^5 Ministres ins< 1 ns de leur reine nouvelle , Sur son char tout sanglant ils montent avec elle; L'Orgueil , la Trahison , la Fureur , le Trépas , Dans des ruisseaux de sang marchent devant leur pas. Nés dans 1" obscurité , nourris dans la bassesse ,

CISoLeur haine pour les rois leur tient lieu de noblesse Et jusques sous le dais par le peuple portés , Mayenne en frémissant les voit à ses côtés ; Des jeux de la Discorde ordinaires caprices ,

Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices-, 35 Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux , De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots ,

Vers 375. Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué l'abbé le Gendre dans sa petite histoire de France : mais on les nomma les Seize à cause des seize quartiers de Paris , qu'ils gouvernaient par leurs intelligences et leurs émissaires , et à la tête desquels ils avaient mis d'abord seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Bussy-le-Clerc , gouverneur de la Bastille , ci-devant maître en fait d'armes; ia Brujere , lieutenant particulier ; le commissaire Louehard ; Emmonot et Morin , procureurs ; Oudinet, Passait , et Sénant , commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui développa le premier cette question obscure et dangereuse du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son roi. Je dirai en passant que Sénaut était père du P. Sénaut , cet homme éloquent qui est mort générii \ des prêtres de l'oratoire en France.

Vers 58a. Les Seize lurent long-temps indépendant in,.

Le limon croupissant dans leurs grottes profondes , S'élève en bouillonnant sur la face des ondes : Ainsi dans les fureurs de ces embrasemens , Qui changent les cités en de funestes champs , 30,o Le fer , l'airain, le plomb que les feux amollissent, Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent»

Dans ces jours de tumulte et de sédition , Thémis résistait seule à la contagion ; La soif de s'agrandir , la crainte , l'espérance , 305 Rien n'avait dans ses mains fait pancher la balance ; Son temple était sans tache , et la simple équité , Auprès d'elle , en fuyant , cherchait sa sûreté.

Il est dans ce saint temple un sénat vénérable , Propice à l'innocence , au crime redoutable , 4^{oo}

Qui des loix de son prince et l'organe et l'appui , Marche d'un pas égal entre son peuple et lui. Dans l'équité des rois , sa juste confiance S'Duvent porte à leurs pieds les plaintes de la France; Le seul bien de l'état fait son ambition j 405

Il hait la tyrannie et la rébellion :

Toujours plein de respect, toujours plein de courage, De la soumission distingue l'esclavage ; Et pour nos libertés, toujours prompt i s'armer , Connaît Rome , l'honore et la sait réprimer.
410

Des tyrans de la Ligue une fiere cohorte , Du temple de Thémis environne la porte.

duc de Mayenne. L'un d'eux , nomme' Normand , dit un jour dans la chamSre du duc : Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.

Eussy les conduisait; ce vil gladiateur, Monté par son audace à ce coupable honneur , 4*5 Entre et parle en ces mots à l'auguste assemblée, Par qui des citoyens la fortune est réglée : « Mercenaires appuis d'un dédale de lois , » Plébéiens qui pensez être tuteurs des rois ;

Vers q\"b. Le 16 janvier 1689 , Bussv-le-Clerc , l'un des Seize , qui , de tireur d'armes , était devenu gouverneur de la Bastille , et le chef de cette faction, entra dans la grand chambre du parlement , suivi de cinquante satellites ; il présenta au parlement une requête ou plutôt un ordre pour fo.cei cette compagnie a ne plus reconnaître la maison royale. Sur le refus delà compagnie , il

mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti. Il les y fit jeûner au pain et à l'eau pour les obliger à se racheter plutôt de ses mains. Voilà pourquoi on l'appelait le grand. Pénitencier du parlement.

Même vers. Il y avait dans l'édition de Londres:.

On voyait à leur tête un vil gladiateur,.

Monté par son audace à ce coupable honneur j

Il s'avance au milieu de l'auguste assemblée ,

Par qui des citoyens la fortune est réglée :

« Magistrats , leur dit-il , qui tenez au Sénat,

» En la place du roi , mais colle de l'état ,

» Le peuple assez- long-tems opprimé par vous-mêmes,

» Vous instruit par m'a voix de ses ordres suprêmes.

» Las du joug des Capets qui l'ont tyrannisé ,

» Il leur ôte un pouvoir dont. ils ont abusé;

y> Je vous défends ici d'oser le reconnaître ;

» Songez que désormais le peuple est votre maître.

» Obéissez. » Ces mots prononcés fièrement

Portent dans les esprits un juste étouffement..

» Lâches , qui dans le trouble et parmi les cabales, y Mettez, l'honneur honteux de vos grandeurs vanales , 4ao ?> Timides dans la guerre y et tyrans dans la paix i » Obéissez au peuple ;

écoutez- ces décret³. » Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres. » Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos ancêtres. » Ce peuple fut long-tems par vous-même abusé ; 42[^] » Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé. » Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans doute ; » Ces mots de plein pouvoir qu'on hait et qu'on redoute. » Jugez au nom du peuple , et tenez au sénat , » Non la place du roi , mais celle de l'état. 43o

s> Imitiez la Sorbonne , ou craignez ma vengeance»

Le sénat répondit par un noble silence. Tels , dans les murs de Rome , abattus et brûlans , Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans , Attendaient fièrement , sur leur siège immobiles , 455 Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles. Bussy , plein de fureur , et non pas sans effroi , Obéissez , dit-il , tyrans , ou suivez-moi... Alors Harlai se levé , Harlai ce noble guide , Ce chef d'un parlement , juste autant qu'intrépide ; 44\$ Il se présente aux Seize ; il demande des fers , Du front dont il aurait condamné ses pervers. On voit auprès de lui les chefs de la justice , Brûlant de partager l'honneur de son supplice , Victimes de la foi qu'on doit aux souverains , 44.-

Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.

Le sénat indigné d'une telle insolence ,

Ne pouvant la punir garde un noble silence.

Musc t redites-moi ces noms chers à la France ; Consacrez ces héros qu'opprima la licence ; Le vertueux de Thou , Mole , Scarron , Bayeul ,

[^]5o Potier , cet homme juste ,ct vous , jeune Longueil r Vous en qui , pour hâter vos belles destinées , L'esprit et la vertu de-

vançaient les années; Tout le sénat enfin , par les Seize enchaîné ,
A travers un vil peuple en triomphe est mené ,

/j55 Dans cet affreux château * , palais de la vengeance , Qui
renferme souvent le crime et l'innocence. Ainsi ces factieux ont
changé tout l'état : La sorbonne est tombée ; il n'est plus de sé-
nat. Mais pourquoi ce concours et ces cris lamentables l

4&> Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables l Qui
sont ces magistrats que la main d'un bourreau , Par l'ordre des
tyrans précipite au tombeau : Les vertus dans Paris ont le destin
des crimes. Brisson , Larcher , Tardif, honorables victimes , '

Vers 4h9- ^e Thou , Augustin de Thou , président , oncle du
célèbre historien. Scaron était le bisayenl de Scarron , connu par
ses poésies , et par l'enjouement de son ejpiit.

îvicc îa> Potier de Novion, surnommé le Blanc-Ménil , parce
qu'il possédait la terre de ce nom. Il ne fut pas même a la Bastiile
avec les autres , mais emprisonne au Lou.re, et près d'être
condamné à être pendu par les Seize»

* La Bastille.

Vers. /fia. En i5oi , un vendredi 1 5 novembre , Bar- * ES «
Briwon , homme tiès-savant , et qui faisait les £on£-

Vous n'êtes point fléiris par ce honteux trépas : 4^J

Mânes trop généreux , vous n'en rougissez pas. Vos noms tou-
jours fameux vivront dans la mémoire ; Et qui meurt pour son roi
, meurt toujours avec gloire.

Cependant la Discorde au milieu des mutins S'applaudit du
succès de ses affreux desseins ; ^70

D'un air fier et content , sa cruauté tranquille Contemple les effets de la guerre civile , Dans ces murs tout sanglans, des peuples malheureux, Unis contre leur prince , et divisés entr'eux , Jouets infortunés des fureurs intestines , ^5

De leur triste patrie avançant les ruines , Le tumulte au-dedans , le péril au-dehors , Et par-tout les débris , le carnage et les morts.

tions d? premier président en l'absence d'Achille de Karlay , Claude Lareher, conseiller aux enquêtes, et Jean Tardif , conseiller au chatelet , furent pendus a uû« poutre dans le petit châtelet , par Tordre des Seize. 11 est a remarquer que Hamilton , curé de Saint-Cèine, furieux Ligueur , e'tait venu prendre lui-même Tardif dans sa maison , 2)antavec kù plusieurs prêtres qui sen aient d'archers.

Fin du Chant quatrième.

ARGUMENT

Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi, Elle appelle du fond des Enfers h Démon du Fanatisme qui conduit ce parricide. Sacrifices des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'armée.

VjEPENDANT s'avançaient ces machines mortelles, Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles-^ Et le fer et le feu volant de toutes parts , De cent bouches d'airain foudroyaient les remparts.

Vers t. Ce vers , dan, l'édition de 1723, est précéda des huit vers suivaas , retranchés dans les autres éditions^

- « De la noblesse Anglaise une nombreuse élite ,
- » Par le vaillant Essex en dos climats conduite,
- » Prête a nous secourir pour la première fois ,
- >» S'étonnaient , en marchant, de servir sous nos rois:
- >»- lu suivaient nos drapeaux dans Les champs de Neustrie;
- » C'est là qu'ils soutenaient l'honneur de leur patrie.
- » Orgueilleux de combattre et de vaincre en des lieux ,
- » Ou ia Seine autrefois vit régner leurs aïeux*
- » Cependant s'avançaient , etc. »

Les Seize et leur courroux , Mayenne et sa prudence , 5 D'un peuple mutiné la farouche insolence , Des docteurs de la loi les scandaleux discours , Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours ; La Victoire à grands pas s'approchait sur ses traces. Sixte , Philippe , Rome éclataient en menaces ; iç> Mais Rome n'était plus terrible à l'univers : Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs j Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire Privait les assiégés d'un secours nécessaire. Ses soldats dans la France errans de tous côtés, i5 Sans secourir Paris , désolaient nos cités. Le perfide attendait que la Ligue épuisée Pût offrir à son bras une conquête aisée , Et l'appui dangereux de sa fausse amitié Leur préparait un maître au lieu d'un allié j 1%

Lorsque d'un furieux la main déterminée Sembla pour quelque tems changer la destinée.

Tous , des murs de Paris tranquilles habitans , Que le ciel a fait naître en de plus heureux tems, Pardonnez si ma main retrace à la mémoire , „e

De vos aïeux séduits la criminelle histoire : L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous -9 Votre amour pour vos rois les a réparés tous.

L'Eglise a de tout tems produit des solitaires , Qui , rassemblés entr'eux , sous des règles sévères , 30 Et distingués en tout du reste des mortels, Se consacraient à Dieu par des vœux solennels. Les uns sont demeurés dans une paix profonde , Toujours inaccessibles aux vains attraits du monde 5

35 Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir , Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir. Les autres à l'état rendus plus nécessaires , Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires ; Mais souvent enivrés de ces talens flatteurs ,

4° Répandus dans le siècle , ils en ont pris les mœurs» Leur sourde ambition n'ignore point les brigues ; Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues. Ainsi chez les humains , par un abus fatal , Le bien le plus parfait est la source du mal.

45 Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie , Ont vu long-tems leur gloire en Espagne établie j Et de l'obscurité des plus humbles emplois , Ont passé tout-à-coup dans les palais d3S rois. Avec non moins de zèle , et. bien moins de puissance ,

50 Cet ordre respecté fleurissait dans la France , Protégé par les rois , paisible , heureux enfin , Si le traître Clément n'eût été clans son sein.

Clément dans la retraite avait , dès son jeune âge , Porté les
noirs accès d'une vertu sauvage :

55 Esprit faible et crédule en sa dévotion , Il suivait le torrent
de la rébellion.

Sur ce jeune insensé la Discorde Fatale Répandit le venin de
sa bouche infernale. Prosterné chaque jour aux pieds des saints
autels ,

60 Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels.

Vers 53. Jacques Clément, do l'ordre des Dominicains , natif
de Sorbormc , village près d3 Sens , était âgé d-5 vinat-cjintre ans
et demi , et venait de recevoir l'ordre da prètiise lorsqu'il commit
ce parricide.

On dit que tont souillé de cendre et de poussière , Un jour il
prononça cette horrible prière :

- « Dieu qui venges l'Eglise et punis les tyrans ,
- » Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans ,
- » Et d'un roi qui t'outrage armant les mains impures, 65
- » Favoriser le meurtre et bénir les parjures ?
- » Grand Dieu ! par tes fléaux , c'est trop nous éprouver.
- » Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
- * Détourne loin de nous la mort et la misère.
- » Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère. 70

» Viens , des deux enflammés abaisse la hauteur;)} Fais marcher devant toi l'ange exterminateur :

a Viens, descends, arme-toi, que ta foudre enflammée

j» Frappe , écrase à nos yeux leur sacrilège armée j

» Que les chefs , les soldats , les deux rois expirans , 75

)t Tombent comme la feuille éprise au gré des vents j

» Et que sauvés par toi , nos ligueurs catholiques,

» Sur leurs corps tous sanglans, t'adressent leurs cantiques. »

La Discorde attentive , en traversant les airs, Entend ces cris affreux , et les porte aux enfers, 80 Elle amené à l'instant de ces royaumes sombres, Le plus cruel tyran de l'empire des Ombres.

Vers Si. Après ce vers, on lit dans l'édition de 1723:

« Les enfers sont émus de ces accens funèbres : » Un monstre en ce moment sort du fond des ténèbres , >> Monstre qui de l'abîme et de ses noirs démons , » Réunit dans son sein la rage et les poisons ;

Il vient ; le Fanatisme est son horrible nom : Enfant dénaturé de la religion , 85 Armé pour la défendre , il cherche à la détruire, Et reçu dans son sein , l'embrasse et le déchire.

C'est lui qui dans Rabah , sur les bords de l'Arnon , Guidait les descendans du malheureux Ammon , Quand à Moïse, leur Dieu, des mères gémissantes

90 Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes. Il dicta de Jephthé le serment inhumain : Dans le cœur de sa fille il conduisit

sa main. C'est lui qui de Calchas ouvrant la bouche impie , Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.

^5 France , dans tes forêts il habita long-tems : A l'affreux Teutatès il offrit ton encens. Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides , Qu'à tes indignes Dieux présentaient tes Druides.

» Cet enfant de la nuit , fécond en artifices ,

» Sait ternir les vertus , sait embellir les vices ,

y> Sait donner , par l'éclat de ses pinceaux trompeurs,

» Aux forfaits les plus grands , les plus nobles couleurs.

» C'est lui qui, sous la cendre et couvert d'un cilice ,

» Saintement aux mortels enseigne l'injustice. »

Vers 87. Pavs des Ammonites, qui jetaient leurs enfans dans les flammes au son des tambours et des trompettes , en l'honneur de la divinité qu'ils adoraient sous le nom de Moloc.

Vers 96. Teutatès e'tait un des dieux des Gaulois. 11 n'est pas sur que ce fut le même que Mercure ; mais il est constant qu'on lui sacrifiait des nommes*

Du haut du capitule il criait aux Païens : Frappez , exterminatez , déchirez les Chrétiens. ioo

Mais lorsqu'au fils de Dieu, Rome enfin fut soumise, Du capitol en cendre il passa dans l'Eglise; Et dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs , De martyrs qu'ils étaient les fit persécuteurs. Dans Londres il a formé la secte turbulente , io5

Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante. Dans Madrid , dans Lisbonne , il allume ces feux, Ces bûchers solennels , où des Juifs malheureux Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres , Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres, no

Toujours il revêtait , dans ses déguisemens , Des ministres des cieus les sacrés ornemens : Mais il prit cette fois , dans la nuit éternelle, Pour des crimes nouveaux une forme nouvelle. L'Audace et l'Artifice en firent les apprêts. n 5

Il emprunte de Guise et la taille et les traits , De ce superbe Guise, en qui l'on vit paraître Le tyran de l'état , et le roi de son maître , Et qui toujours puissant , même après son trépas , Traînait encor la France à l'horreur des combats. 120

Vers 106*. Les Enthousiastes , qui étaient appelée indépendans , furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I , roi d'Angleterre.

Même vers. Il y avait dans la première édition de Londres :

« Dans Londres il inspira ce peuple de Sectaires , » Trembleurs, Indépendans , Puritains , Unitaires. »

D'un casque redoutable il a chargé sa tête: Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête : Son flanc même est percé des coups dont autrefois Ce héros factieux fut massacré dans Blois; 115 Et la voix de son sang qui coule en abondance , Semble accuser Valois, et demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil , Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil, 11 vint trouver Clément au fond de sa retraite.

i50 La superstition, la Cabale inquiète ,

Le faux Zèle enflammé d'un courroux éclatant , Veillaient tous à sa porte , et l'ouvrent à l'instant. Il entre , et d'une voix majestueuse et fière : Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux et ta prière;

i35 Mais n'aura-t-il de toi , pour culte et pour encens, Qu'une plainte éternelle et des vœux impuissans ? Au Dieu que sert la Ligue il faut d'autres offrandes; Il exige de toi les dons que tu demandes. Si Judith autrefois , pour sauver son pays ,

140 N'eût offert à son Dieu que des pleurs et des cris ;

Vers iXC. On imprima à Paris , et on débita publiquement, en 158g, une relation du martyre de frère Jacques Clément , dans laquelle on assurait qu'un ange lui avait apparu , lui avait montré une épée nue , et lui avait ordonné de tuer le tyran.

Cet écrit se trouve dans la satire Ménippée.

Vers 140. Frère Jacques Clément , étant déjà a Saint- Clond , quelques personnes qui se déliaient de lui

Si craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,

Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.

Voilà les saints exploits que tu dois imiter;

Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.

Mais tu rougis déjà de l'avoir différée. i45

Cours, vole , et que ta main dans le sang consacrée,

Délivrant les Français de leur indigne roi ,

Venge Paris et Rome , et l'Univers et moi.

Par un assassinat Valois trancha ma vie ,

Il faut d'un même coup punir sa perfidie ; *5©

Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi :

Ce qui fut crime en lui , sera vertu dans toi.

Tout devient légitime à qui venge l'Eglise :

Le meurtre est juste alors , et le ciel l'autorise.

Que dis-je ? il le commande; il t'instruit par ma voix, i55

Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :

Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance ,

Joindre le Navarrois au tyran de la France ;

Et si de ces deux rois , tes citoyens sauvés,

Te pouvaient.... Mais les tems ne sont pas arrivés. 160

Bourbon doit vivre encor ; le Dieu qu'il persécute

Réserve à d'autres mains, la gloire de sa chute.

Toi, de ce Dieu jaloux , remplis les grands desseins,

Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.

Le fantôme , à ces mots , fait briller une épée , i65 Qu'aux infernales eaux la haine avait trempée :

Tépiereat pendant la nuit : ils le trouvèrent dormant d'un profond sommeil , son bréviaire auprès de lui , omert à l'article

Judith.

Dans la/ main de Clément il met ce don fatal; Il fuit , et se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé, le jeune solitaire, 170 Des intérêts des cieux , se crut dépositaire. Il baise avec respect ce funeste présent ; Il implore à genoux le bras du Tout-puissant ; Et plein du monstre affreux dont la fureur le guide , D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

175 Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur ! Clément goûtait alors un paisible bonheur. Il était animé de cette confiance , Qui , dans le cœur des saints, affermit l'innocence : Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;

iSo Ses sacrilèges vœux , au ciel sont adressés; Son front de la vertu porte l'empreinte austère , Et son fer parricide est caché sous sa haine. Il marche : ses amis , instruits de son dessein , Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin ,

iS5 Remplis d'un saint respect aux portes le conduisent , Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent , placent déjà son nom parmi les noms sacrés , Dans les fastes de Rome à jamais ré-vérés, Le nomment à grands cris le vengeur de la France,

190 Et l'encens à la main l'invoquent par avance.

C'est avec moins d'ardeur , avec moins de transport , Que les premiers Chrétiens , avides de la mort ,

Vers 180. Il jeûna, se confessa, et communia avant de partir pour aller assassiner le roi.

Intrépides

Intrépides soutiens de la foi de leurs pères ,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas , 198
Et baisaient , en pleurant , les traces de leurs pas.
Le Fanatique aveugle, et le Chrétien sincère ,
Ont porté trop souvent le même caractère :
Ils ont même courage ; ils ont mêmes désirs ;
Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs ; 209
Du vrai zèle et du faux, valus juges que nous sommes:
Souvent des scélérats ressemblent aux grands hommes.

Mayenne dont les yeux savent tout éclairer , Voit le coup qu'on
prépare, et feint de l'ignorer: De ce crime odieux son prudent ar-
tifice *03

Songe à cueillir le fruit , sans en être complice ; Il laisse avec
adresse aux plus séditieux Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que de Ligueurs une troupe homicide , Aux portes de
Paris conduisait le perfide , p*«

Des Seize en même teras le sacrilège effort , Sur cet événement
interrogeait le Sort.

Jadis de Médicis l'audace curieuse Chercha de ses secrets la
science odieuse ,

Vers 20 t. Il y a dans la première e'dition de Londres :

x< On ne distingue point le vrai zèle et le faux ; » Comme la Vérité , l'Erreur a ses he'ros. »

Vers 2i5. Catherine der Médicis avait mis la mag:e si fort a la mode eo France, qu'un prêtre nommé Sécnelles, qui fut biille' en. Grève sous Henri III, pour sorcellerie,

ai5 Approfondit long-tems cet art surnaturel, Si souvent chimérique , et toujours criminel. Tout suivit son exemple , et le peuple imbécille, Des vices de la cour imitateur servile , Epris du merveilleux , amant des nouveaute's ,

S'abandonnaient en foule à ces impiétés

Dans l'ombre de la nuit, sous une voûte obscure, Le siience a conduit leur assemblée impure. A la pâle lueur d'un magique flambeau , S'élève un vil autel dressé sur un tombeau ;

225 C'est-là que des deux rois on plaça les images , Objets de leur terreur, objets de leurs outrages. Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'autel, A des noms infernaux , le nom de l'Eternel. Sur ces murs ténébreux cent lances sont rangées;

s30 Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées \$

accusa douze cents personnes de ce pre'tendu aime. L'ignorance et la stupidité étaient poussées si b>in dans ces tems-la , qu'on n'entendait pailer que d'exorcisme» et de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes a~i.cz sots pour se croire magiciens, et des juges supeistiiieux qui les punissaient de bonne toi comme tels.

Vers 200. L'édition de 1720 met ainsi ce vers et les suivons :

« La sont les instiუმens de ces sombres mystères, y Des métaux constellés, d'inconnus caiactei es ; y Des vases pleins de sang et de serpeus affieux; >> Le prêtre de ce temple est -un de ces Hébreux, y Qui, proscrits sur la terre et citoyens du monde , v Vont porter en tous lieux leur misère profonde» etc. »

Appareil menaçant de leur mystère affeux.

Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux ,

Qui , proscrits sur la terre, et citoyens du monde,

Portent de mers en mers leur misère profonde ,

Et d'un antique amas de superstitions, 255

Ont rempli dès-long-tems toutes les nations.

D'abord autour de lui les Ligueurs en furie

Commencent à grands cris ce sacrifice impie.

Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;

De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc. i.fo

Avec plus de terreur et plus encor de rage ,

De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image 5

Et pensent que la mort , fideile à Leur courroux,

Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu joint cependant la prière au blasphème: 2 j5 Il invoque l'abîme , et les cieux, et Dieu même ,

Mais il est aisé d voir que les vers de l'édition de

Londres et de celle-ci sont beaucoup plus parfaits.

Vers ?44- Plusieurs prêtres Ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui représentaient Henri III et le roi de Navarre : ils les mettaient sur l'autel , les perçaient pendant la messe quarante jours consécutifs, et le quarantième jour les perçaient au cœur.

Vers 2_j5. C'était ,pour l'ordinaire , des Juifs que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la maréchale d'Ancre et beaucoup d'autres employèrent des Juifs à ces prétendus sortilèges,

100 LA HENRIADE,

Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers , Et le feu de la foudre et celui des enfers. Tel fut, dans Gelboa , le secret sacrifice -!o Qu'à ses Dieux infernaux offrit la Pythonisse , Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel , Le simulacre affreux du prêtre Samuel.

Ainsi contre Juda, «ta haut de Samarie , Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie ; *55 Ou , tel chez les Romains , l'inflexible Atéius Maudit , au nom des Dieux , les armes de Crassus. Aux magiques accens que sa bouche prononce, Les Seize osent du ciel attendre la réponse : A dévoiler leur sort ils pensent le forcer : 260 Le ciel pour les punir voulut les exaucer. Il interrompt pour eux les lois de la nature ; De ces antres muets sort un triste murmure ; Les éclairs redoublés dans la profonde nuit , Poussent un jour affreux qui renaît et qui fuit. sG5 Au milieu de

ces feux , Henri brillant de gloire , Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire , Des lauriers couronnaient son front noble et se-rein , Et le sceptre des rois éclatait dans sa main. L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre ; L'autel couvert de feux tombe et fuit sous la terre ,

Vers c*55. Atéïus , tribun du peuple , ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Paithes, porta un brasier ardent a la porte de la ville , par ou Crassus sortait , y jeta certaines herbes , et maudit l'expédition de Crassus en invoquant les Divinités infer-

nale».

Et les Seize éperdus , l'Hébreu saisi d'horreur , Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Ces tonnerres , ces feux , ce bruit épouvantable, Annonçaient à Valois sa perte inévitable. Dieu , du haut de son trône avait compté ses jours ; 273 Il avait loin de lui retiré son secours : La mort impatiente attendait sa victime ; Et pour perdre Valois Dieu permettait un crime. Clément au camp royal a marché sans ef-froi. Il arrive ; il demande à parler à son roi ; a30

Il dit que, dans ces lieux amené par Dieu même, Il y vient réta-blir les droits du diadème , Et révéler au roi des secrets impor-tans. On l'interroge ; on doute ; on l'observe long-tems ; On craint sous cet habit un funeste mystère. ^35

Il subit , sans allarme , un examen sévère : Il satisfait à tout avec simplicité ; Chacun , dans ses discours, croit voir la vérité. La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.

L'aspect du souverain n'étonna point ce traître. ^{zc^>} D'un air humble et tranquille il fléchit les genoux ; Il observe à loisir la place de ses coups ; Et le mensonge adroit qui conduisait sa langue , Lui dicta cependant sa perfide harangue.

Souffrez , dit-il , grand roi , que ma timide voix ²⁹⁵ S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les roisj Permettez , avant tout , que mon cœur le bénisse Des biens que va sur vous répandre sa justice,

io2 LA HENRIADE,

Le vertueux Potier, le prudent Villeroi, ³⁰⁰ Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi ; Harlai, le grand Harlai, dont l'intrépide zèle Fut toujours formidable à ce peuple infidèle , Du fond de sa prison réunit tous les cœurs , Rassemble vos sujets, et confond les Ligueurs. ⁵⁰⁵ Dieu qui , bravant toujours les puissans et les sages , Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages , Devant le grand Harlai, lui-même m'a conduit. Rempli de sa lumière, et par sa bouche instruit, J'ai volé vei s mon prince , et vous rends cette lettre , SioQu'à mes fidelles mains Harlai vient de remettre. Valois reçoit la lettre avec empressement. Il bénissait les cieux d'un si prompt changement. Quand pourrai-je , dit-il, au gré de ma justice , Récompenser ton zèle et payer ton service?

Vers 299. Pctier , président du parlement, dont il est parlé ci-devant.

Villeroi , qui avait été secrétaire d'état sous Henri III, et nui avait pris le parti de la Ligue pour avoir été insulté en présence du roi par le duc d'Epernon.

Vers 50i. Achille de Harlai , qui était alors gardé à la Bastille par Bussy-le-Clerc.

Jacques Cii;i?ut présenta au roi une lettre de la part de ce magistrat. On n'a point su si la lettre était contrefaite ou non. C'est ce qui e^t étonnant dans un fait de cette importance, et c'est ce q û me ferait croire que la lettre était \éiitable, et qu'un l'aurait surprise au premier président de Harlai ; autrement on auait fait sonner bien baut cette fausseté contre la L

CHANT CINQUIEME. io3

En lui disant ces mots , il lui tondait les bras: 5i5

Le monstre au même instant tire son coutelas,

L'en frappe , et dans le flanc l'enfonce avec furie.

Le sang coule ; on s'étonne ; on avance ; on s'écrie:

Mille bras sont levés pour punir l'assassin :

Lui , sans baisser les yeux , les voit avec dédain ; 5ao

Fier de son parricide , et quitte avec la France ,

Il attend à genoux la mort pour récompense.

De la France et de Rome il croit être l'appui ;

Il pense voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui ;

Et demandant à Dieu la palme du martyr , 5^â

11 bénit , en tombant , les coups dont il expire.

Aveuglement terrible ! affreuse illusion !

Digne à la fois d'horreur et de compassion j
Et de la mort du roi moins coupable peut-être ,
Que ces lâches docteurs , ennemis <à leur maître ,35a
Dont la voix répandant un funeste poison ,
D'un faible solitaire égara la raison.

Déjà Valois touchait à son heure dernière ; Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière ; Ses courtisans en pleurs autour de lui rangés , 35u

Par leurs desseins divers en secret partagés , D'une commune voix formant les mêmes plaintes , exprimaient des douleurs , ou sincères , ou feintes. Quelques-uns que flattait l'espoir du changement , Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement. 5{0 Les autres qu'occupaient leur crainte intéressée , Pleuraient , au lieu du roi , leur fortune passée.

Parmi ce bruit confus , de plaintes , de clameurs, Henri , vous répandiez de véritables pleurs.

io4 LA HENRI A DE,

5^5I1 fut votre ennemi , mais les cœurs nés sensibles, Sont aisément émus dans ces momens horribles: Henri ne se souvint que de son amitié ; En vain son intérêt combattait sa pitié : Ce Kéros vertueux se cachait â lui-même ,

'•5oÇue U mort de son roi lui donne un diadème.

Valois tourna sur lui , par un dernier effort , Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort ; Et touchant de sa main, ses mains victorieuses, Retenez , lui dit-il , vos larmes généreuses 3

555 L'univers indigné doit plaindre votre roi :

Vous , Eourbon , combattez, réglez , et vengez-moi. Je rat urs
, et je vous laisse au milieu des orages , Assis sur un écueil cou-
vert de neige à l'insu des SufragÉs: Mon âme attend; mon âme vous
est dû ;

360 Jouissez de ce bien par vos mains défendu :

Mais songez que la foule en tout tems l'environne : Craignez,
en y montant, ce Dieu qui vous le donne. Tuissiez-vous , déracin-
né d'un dogme criminel, Rétablir , de vos mains , son culte et son
autel.

565 Adieu : réglez heureux ; qu'un plus puissant génie , Du
fer des assassins , défende votre vie. Vous connaissez la Ligue , et
vous voyez ses coups : Ils ont passé par moi , pour aller jusqu'à
vous.

Peut-être un jour viendra qu'une main plus baïbare... . Juste
ciel ! épargnez une vertu si rare. Permettez .. A ces mots l'impie-
toyable mort Vient fondre sur sa tête et termine son sort.

Voyez l'âme de Henri l'Éclairci de sa blessure le troisième

CHANT CINQUIÈME. 105

Au bruit de son trépas , Paris se livre en proie Aux transports
odieux de sa coupable joie : 075

De cent cris de victoire ils remplissent le. Les travaux
sont cessés ; les temples sont ouverts; De couronnes de fleurs ils
ont paré leurs têtes ; Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes.

d'août , a deux heures du matin , à Saint-Cloud , mais non point dans la même maison, où il avait pris, avec son frère , la résolution de la Saint-Barthelemi , comme l'ont éciit plusieurs historiens ; car cette maison n'était point encore bâtie du tems de la Saiut-Barthelemi.

Vers 678. Il y avait dans toutes les éditions , et même dans celle de 1701 , les vers suivans qui terminent le chant :

- « Insensés qu'ils e'taient .' ils ne découvraient pas
 - » Les abîmes profonds qu'ils creusaient sous leurs pa,s :
 - » Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs misères,
 - » Changer ce vain triomphe en des larmes ameres ;
 - » Ce vainqueur , ce Héros qu'ils osaient défier ,
 - » Henri du haut du trône allait les foudroyer.
 - » Le sceptre dans sa main rendu plus redoutable
 - » Annonce a ces mutins leur perte inévitable :
 - » Devant lui tous les chefs ont fléchi les genoux ,
 - » Pour leur roi légitime ils l'ont reconnu tous ,
 - » Et certains désormais du destin de la guerre ,
- H Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre. »

Mais il n'y a pa; de comparaison entre ce morceau et celui de la présente édition,

Bourbon n'est à leurs yeux qu'un héros sans appui ,

•SoQui n'a plus que sa gloire et sa valeur pour lui» Pourra-t-il résister à la Ligue affermie , À l'Eglise en courroux , à l'Espagne ennemie , Aux traits du Vatican , si craint , si dangereux , À l'or du nouveau monde encor plus puissant qu'eux l

IVi Déjà quelques guerriers , funestes politiques , Mus mauvais citoyens que zélés Catholiques, D'un scrupule affecté colorant leur dessein, Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin : Mais le reste enflammé d'une ardeur plus fidèle , ' 5^o Pour la cause des rois , redouble encor son zèle. Ces amis éprouvés , ces généreux soldats, Que long-tems la Victoire a conduit sur ses pas , De la France incertaine ont reconnu le maître : Tout le camp réuni le crjoit digne de l'être.

*PCes braves chevaliers , les Givris , les d'Aumonts, Les grands Montmorencis, les Sancis , les Crillons r Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre r Moins faits pour disputer, que formés pour la guerre : Fidèles à leur Dieu , fidèles à Leurs loix ,

4Co C'est l'honneur qui Leur parle, ils marchent à sa voix*

Mes amis , dit Bourbon , c'est vous dont le courage , Des héros de mon sang me rendra l'héritage : Les pairs , et l'huile sainte , et le sacre des rois , Font les pompes du trône et ne font pas mes droits, 4< 5 C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers maître* Recevoir les sermens de vos braves ancêtres,

CHANT CINQUIÈME

Le champ de la victoire est le temple où vos mains Doivent aux nations donner leurs souverains. C'est ainsi qu'il s'explique.: et bientôt il s'apprête A mériter son trône en marchant à leur tête.
Aia

Fin du Chant cinquième.

io8 LA HENRI A DE,

APRÈS la mort de Henri III , les Etats de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations , Henri IV livre un assaut à la ville ; V assemblée des Etats se sépare ; ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts ; description de ce combat. Apparition de Saint Louis à Henri IV*

CJ'EST un usage antique et sacré parmi nous , Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups , Et que du sang des rois , si chers à la patrie , Dans ses derniers canaux la source s'est tarie ,

5 Le peuple, au même instant, rentie en ses premiers droits;. Il peut choisir un maître ; il peut changer ses lois: Les états assemblés , organes de la France , Komment un souverain , limitent sa puissance, Ainsi , de nos aïeux les augustes décrets ,

i©Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.

La Ligue audacieuse , inquiète , aveuglée , Ose de ces états ordonner l'assemblée ,

fers »2. Comme on a plus d'égards, dans ua joème /

Et croit avoir acquis , par un assassinat , Le doit d'élire un maître , et de changer l'état. Ils pensaient , à l'abri d'un trône imaginaire, 15 Mieux repousser Bourbon , mieux tromper le vulgaire. Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs desseins, Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints; Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être: Et qu'enfin, tel qu'il soit, le Français veut un maître. 2°

Bientôt à ce conseil accoururent à grand bruit Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit , Les Lorrains , les Nemours , des prêtres en furie , L'ambassadeur de Rome , et celui d'Ibérie. Ils marchent vers le Louvre , où, par un nouveau choix , 5 Ils allaient insulter aux mânes de nos rois. Le luxe toujours né des misères publiques , Prépare avec éclat ces états tyranniques. Là ne parurent point ces princes , ces seigneurs , De nos antiques pairs augustes successeurs , 3<>.

Qui , près des rois assis , nés juges de la France , Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence. Là, de nos parlemens les sages députés Ne défendirent point nos faibles libertés. On n'y vit point des lys l'appareil ordinaire ; 3£

Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.

épique , à l'ordonnance du dessein qu'à la chronologie , on a placé immédiatement après la mort de Henri III , les états de Paris , qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

no LA HENRIADE,

Là , le légat de Rome est d'un siège honoré ; Pies de lui pour Mayenne un dais est préparé. Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables: 40 « Rois qui jugez la terre , et dont les mains

coupables >> Osent tout entreprendre et ne rien épargner , »
Que la mort de Valois vous apprenne à régner. s>

On s'assemble ; et déjà les partis , les cabales Font retentir ces
lieux de leurs voix infernales.

45 Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux. L'un , des fa-
veurs de Rome , esclave ambitieux, S'adresse au légat seul , et de-
vant lui déclare Qu'il est tems que les lys rampent sous la tiare*
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal ,

50 Ce monument affreux du pouvoir monacal ,

Que l'Espagne a reçu , mais qu'elle même abhorre ; Qui venge
les autels et qui les déshonore ; Qui , tout couvert de sang , de
flammes entouré , Egorge les mortels avec un fer sacré j

55 Comme si nous vivions dans ces tems déplorables , Où la
terre adorait des Dieux impitoyables , Que des prêtres menteurs ,
encorplus inhumains, Se vantaient d'appaiser par le sang des
humains.

Celui-ci corrompu par l'or de llbérie ; 6° A l'Espagnol qu'il hait
, veut vendre sa patrie. Mais un parti puissant , d'une commune
voix , Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.

Vers 50. L'Inquisition , Que l'es ducs de Guise voulurent éta-
blir en France,

CHANT SIXIEME. ni

Ce rang manquait encore à sa vaste puissance ;

Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance

Dévorait en secret , dans le fond de son cœur, 63

De ce grand nom de roi le dangereux honneur.
Soudain Potier se levé et demande audience :
La rigide vertu faisait son éloquence.
Dans ce tems malheureux , par le crime infecté ,
Potier fut toujours juste et pourtant respecté. 7e
Souvent on l'avait vu , par sa mâle constance ,
De leurs emportemens réprimer la licence ,
Et conservant sur eux sa vieille autorité ,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il élevé sa voix ; on murmure ; on s'empresse ; 75
On l'entoure ; on l'écoute , et le tumulte cesse.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots ,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante ,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante. 8c Tel paraissait Potier dictant ses justes iois ,
Et la confusion se taisait à sa voix.
« Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême^ j> Je
conçois votre erreur , je l'excuse moi-même.
Vers 67. Potier de Blanc-Ménil , président du parlement, dont
il est question dans le quatrième et le cinquième chant.

Il demanda publiquement au duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV. Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur , lui dit-il , mais je ne puis vous regarder comme maître.

Vers 70. On ne trouve pas ces vers dans les premières éditions. _

ii2 LA HENRIADE,

S5 s Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir \$

>> Et je le choisirais si je pouvais choisir.

» Mais nous avons nos loix , et ce héros insigne ,

>> S'il prétend à l'empire, en est dès-lors indigne. >>

Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain,

90 Avec tout l'appareil qui suit un souverain. Potier le voit entrer sans changer de visage : • « Oui, prince, poursuit-il d'un ton plein découragement ? » Je vous estime assez pour oser contre vous , » Vous adresser ma voix pour la France et pour nous.

15 » En vain nous prétendons le droit d'élire un maître ; » La France a des Bourbons, et Dieu vous a fait naître » Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper , » Pour soutenir le trône , et non pour l'usurper. • » Guise, du sein des morts n'a plus rien à prétendre >

100 » Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre j » S'il mourut par un crime , un crime l'a vengé. » Changez avec l'état que le ciel a changé j » Périssent avec Valois votre juste colère; » Bourbon n'a point versé le sang de votre frère :

*°5 ,> Le ciel , ce juste ciel qui vous chérit tous deux , o Pour vous rendre ennemis , vous fit trop vertueux. » Mais j'ent-ends le murmure et la clameur publique. » J'entends ces noms affreux de relaps , d'hérétique: » Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés ,

ïio,, Qui, le fer à la main. . Malheureux ! arrêtez : » Quelle loi , quel exemple , ou plutôt quelle rage » Peut à l'oïnt du Seigneur arracher votre hommage l » Le fils de Saint Louis , parjure à ses sermens, » Vient-il de nos autels briser les fondemens t

CHANT SIXIEME. n3

m Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire ; 1 15 » Il aime ; il suit les loix dont vous bravez l'empire. » Il sait dans toute secte honorer les vertus , >> Respecter votre culte et même vos abus. » Il laisse au Dieu vivant , qui voit ce que nous sommes , » Le soin que vous prenez de condamner les hommes. **o » Comme un roi , comme un père il vient vous gouverner; » Et plus Chrétien que vous il vient vous pardonner. » Tout est libre avec lui ; lui seul ne peut-il l'être i » Quel droit vous a rendus juges de votre maître l » Infidèles pasteurs, indignes citoyens ! \i5

» Que vous ressemblez mal à ces premiers Chrétiens, » Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre , >> Marchaient sans murmurer sous un maître idolâtre. » Expiraient- sans se plaindre , et sur les échafauds , >> 5anijlans, percés de coups , bénissaient leurs bourreaux ! i3o » Eux seul» étaient Chrétiens; je n'en connaispoint d'autres : » Ils mouiaient pour leurs rois ; vous massacrez les vôtres. » Et Dieu que vous peignez implacable et jaloux, » S'il aime à se venger , barbares , c'est de vous. »

A ce hardi discours, aucun n'osait répondre; i55 Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre; Ils repoussaient en vain de leur cœur irrité , Cet effroi qu'aux médians donne la vérité. Le dépit et la crainte agitaient leurs pensées , Quand soudain mille voix jusqu'au ciel élancées, 14° Font par- tout retentir , avec un bruit confus : Aux armes , citoyens , ou nous sommes perdus.

Les nuages épais que formait la poussière , Du soleil dans les champs dérobaient la lumière,

i*4 LA HENRI A DE,

Des tambours , des clairons, le son rempli d'horreur, l45 Do la mort qui les suit était l'avant-coureur. Tels des antres du nord , échappés sur la terre , Précédés par les vents , et suivis du tonnerre , D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs , i50 Les orages foudroyants parcourent l'univers.

> C'était du grand Henri la redoutable armée, Qui lasse du repos et de sang affamée, Faisait entendre au loin ses formidables cris , Remplissait les campagnes, et marchait vers Paris.

i55 Bourbon n'employait point ces momens salutaires , A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires , A parer son tombeau de ces titres brill[ans , Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans ; Ses matins ne chargeaient pointées rives désolées

»60 De l'appareil pompeux de ces vains mausolées , Par qui , malgré l'injure et des tems et du sort • La vanité des grands triomphe de la mort. II voulait à Valois , dans la demeure sombre , Envoyer des tributs plus dignes de son ombre ,

i60 Punir ses assassins , vaincre ses ennemis,

Et rendre heureux son peuple après l'avoir soumis;

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare , Des états consternés le conseil se sépare : Mayenne au même instant court au haut des rempart³, 17° Le soldat rassemblé vole à ses étendarts : Il insulte à grands cris le Héros qui s'avance. Tout est prêt pour l'attaque , et tout pour la défense»

CHANT SIXIÈME. n5

Paris n'était point tel en ces tems orageux , Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux. Cent forts qu'avait bâtis la fureur et la crainte , 12* > Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte. Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux et si grands , Que la main de la paix tient ouverts en tout tems , D'une immense cité superbes avenues , Où nos palais dorés se perdent dans les nues , 18# > Etaient de longs hameaux de remparts entourés , Par un fossé profond de Paris séparés.

Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance. Le voilà qui s'approche , et la mort le devance. Le fer avec le feu vole de toutes parts , *o }

Des mains des assiégeans, et du haut des remparts. Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvrages , S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages \$ On voit les bataillons rompus et renversés , ' Et loio d'eux dans les champs leurs membres dispersés; 19ft Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre , Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats , Les malheureux mortels avançaient leurs trépas. Avec moins d'appareil ils volaient au carnage , '9\$

Ec le fer dans Iturs mains suffisait à leur rage. De leurs cruels enfans l'effort industriel , A dérobé le feu qui brûle dans les cieus. On entendait gronder ces bombes effroyables , Des troubles de la Flandre enfans abominables.

Vers 200. C'est dans les guerres de Flandres , soiu Philippe II , qu'un ingénieur italien lit usage des bombes

nS LA HENRIADE,

Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé Vole avec la prison qui le tient renfermé; Il la brise , et la mort en sort avec furie. Avec plus d'art encor , et plus de barbarie ,

ao^Dans des antres profonds on a su renfermer Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer. Sous un chemin trompeur , où volant au carnage , Le soldat valeureux se fie à son courage , On voit en un instant des abîmes ouverts ,

3io Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs , Des bataillons entiers , par ce nouveau tonnerre, Emportés , déchirés , engloutis sous la terre. Ce sont-li les dangers où Bourbon va s'offrir ; C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.

2i5 Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes : L'enfer est sous leurs pas; la foudre est sur leurs têtes : Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi ; Ils ne regardent qu'elle , et marchent sans effroi. Mornay , parmi les flots de ce torrent rapide ,

220 S'avance d'un pas grave et non moins intrépide ; Incapable à la fois de crainte et de fureur, Sourd au bruit des canons , calme au sein de l'horreur, D'un œil ferme et stoïque il regarde la guerre Comme un fléau du ciel , affreux, mais nécessaire.

pour la première fois. Presque tous nos aïts sont dus aux Italiens.

Vers 220. Il y avait dans les dernières e'ditions :

« D'un œil ferme et stoïque il ne voit dans la guerre » Qu'un châtiment affreux des crimes de la terre. »

Mais l'auteur a préfère' l'autre leçon. La rime est raoiai

Il marche en philosophe où l'honneur le conduit, 225
Condamne les combats , plaint son maître et le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible , Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible. C'est-ia que le danger ranime leurs efforts : Ils comblent les fossés de fascines , de morts : s50

Sur ces morts entassés ils marchent ; ils s'avancent j D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent : Armé d'un fer sanglant , couvert d'un bouclier, Henri vole à leur tête , et monte le premier. Il monte : il a déjà , de ses mains triomphantes , 055 Arboré de ses lys les enseignes flottantes. Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi -9 Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi. Ils cédaient ; mais Mayenne à l'instant les ranime ; 11 leur montre l'exemple ; il les rappelle au crime : 24\$ Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts , Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards. Sur le mur avec eux , la Discorde cruelle Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle : Le soldat , à son gré , sous ce funeste mur , ^5

Combattant de plus près , porte un trépas plus sûr.

Alors on n'entend pkis ces foudres de la guerre , Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre ; Un farouche silence ,

enfant de la fureur , A ces bruyans éclats succède avec horreur.
?5«

riche; mais le sens est plus fort; et en ce cas il n'y a pas à balancer.

ii3 LA HENRIADE,

D'un bras déterminé , d'un œil brûlant de rage , Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage. On s'abandonne , on reprend , par un contraire effort , Ce rempart teint de sang , théâtre de la mort.

*j5 Dans ses fatales mains , la victoire incertaine Tient encore près des lys l'étendard de Lorraine. Les assiégeans surpris sont par-tout renversés , Cent fois victorieux , et cent fois terrassés : Pareils à l'Océan poussé par les orages ,

200 Qui couvre à chaque instant, et qui fuit ses rivages ,

Jamais le roi , jamais son illustre rival , Ils'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal. Chacun d'eux au milieu du sang et du carnage ,

a65 Maître de son esprit , maître de son courage , Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps, Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvemens.

Cependant des Anglais la formidable élite , Par le vaillant Essex à cet assaut conduite , Marchait sous nos drapeaux pour la première fois ,

270 Et semblait s'étonner de servir sous nos rois. Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie , Orgueilleux de combattre et de donner leur vie, Sur ces mêmes remparts , et dans ces mêmes lieux , Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux ,

27\$ Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale ; Tous deux jeunes, brillans , pleins d'une ardeur égale , Telsqu'auxrem-
partsdeTroieon peint lèsdemi-nieux: Leurs amis tout sanglans
sont en foule autour d'eux. Fiançais, Anglais, Lorrains .que la fu-
reur assemble,

»8o A-.auçai.-utjCoiiiLuUaieatjfiappaieat, mouraÉieat ea-
tèinMe .

Ange qui conduisiez leur fureur et leur bras , Ange extermina-
teur , ame de ces combats , De quel héros enfin prêtes-vous la
querelle ? Pour qui pencha des cieux la balance éternelle ? Long-
tem s Bourbon, Mayenne, Essex et son rival , aS5 Assiégeans , as-
siégés , font un carnage égal. Le parti le plus juste eut enfin
l'avantage : Enfin Bourbon l'emporte , il se fait un passage ; Les
Ligueurs fatigués ne lui résistent plus , Ils quittent les remparts ,
ils tombent éperdus. 29® Comme on voit un torrent , du haut
des Pyrénées, Menacer des vallons les Nymphes consternées ;
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux Soutiennent quelque
tems son choc impétueux j Mais bientôt renversant sa barrière
impuissante , 295 Il porte au loin le bruit , la mort et l'épouvante
, Déracine , en passant , ces chênes orgueilleux Qui bravaient les
hivers, et qui touchaient les cieuxj Détache les rochers du pen-
chant des montagnes , Etpoùrsuît les troupeaux fuyant dans les-
campagnes : 5^ Tel Bourbon descendait à pas précipités Du haut
des murs fdrnans qu'il avait emportés ; Tel d'un bras foudroyant
fondant sur les rebelles , Il moissonne en courant leurs trouoes
criminelles.

Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur , ^5

Egarés , confondus , dispersés par la peur.

Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :

Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.

Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main ,

Dans les faubourgs sanglans se répandent soudain. 51*

i*o L A HENRI A DE,

Du soldat effréné la valeur tourne en rage , Il livre tout au fer ,
aux flammes , au pillage. Henri ne les voit point ; son vol impé-
tueux Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.

315Sa victoire l'enflamme , et sa valeur l'emporte , Il franchit
les faubourgs , il s'avance à la porte : Compagnons , apportez et
le fer et les feux , Venez , volez , montez sur ces murs orgueilleux.
Comme il parlait ainsi , du profond d'une nue ,

520 Un fantôme éclatant se présente à sa vue. Son corps ma-
jestueux , maître des élémens , Descendait vers Bourbon sur les
ailes des vents , De la Divinité les vives étincelles Etalaient sur
son front des beautés immortelles :

"25 Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur, Ar-
rête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur ! Tu vas abandonner
aux flammes , au pillage, De cent Rois tes ayeux , l'immortel héri-
tage , Ravager ton pays, tes temples , mes trésors,

550 Egorger tes sujets , et régner sur des morts Arrête... A ces
accens plus forts que le tonnerre , Le soldat s'épouvante , il em-
brasse la terre , Il quitte le pillage : Henri plein de l'ardeur Que le
combat encor enflammait dans son cœur ,

555 Semblable à l'Océan qui s'appaise et qui gronde: O fatal habitant de l'invisible monde ! Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur ? Alors il entendit ces mots pleins de douceur :

Vers 556. Il y a dans l'c'dition d^ 1727 : « O fatal habitant de l'invisible monde,

Je

Je suis cet heureux Roi que la France révère ,

Le père des Bourbons , ton protecteur , ton père : 3 [o

Ce Louis , qui jadis combattit comme toi j

Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;

Ce Louis, qui te plaint , qui t'admire et qui t'aime.

Dieu sur son trône un jour te conduira lui-même.

Dans Paris , ô mon fils ! tu rentreras vainqueur , " j.3

Pour prix de ta clémence , et non de ta valeur.

C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie.

Le Héros , à ces mots , verse des pleurs de joie.

La paix a dans son cœur étouffé son courroux :

Il s'écrie , il soupire , il adore à genoux. 550

D'une divine horreur Son ame est pénétrée :

Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée j

Trois fois son père échappe à ses embrassements ,

Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Du faite cependant de ce mur formidable , 555

Tous les Ligueurs armés ,tout un peuple innombrable, Etrangers et Français, Chefs , Citoyens , Soldats , Font pleuvoir sur le Roi , le fer et le trépas. La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête , Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête. 55©

Il vit alors , il vit de quel affreux danger Le père des Bourbons venait le dégager. Il contemplait Paris d'un œil triste et tranquille, Français , s'écria-t-il , et toi fatale ville ,

9* Repond-il , quel dessein te transporte en ces lieux ! y> Sors-tu du noir abyme , ou descends-tu des cieux. ? » Que viens-tu m'annoncer l que dois-je taire encore ? » Faut-il que je t'en-cense , ou bien que je t'abhorre ? >> Es-tu mon mauvais ange , ou bien mon défenseur ' »

122 LA HEN1UADE,

565 Citoyens malheureux , peuple faible et sans foi , Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre roi ! Alors , ainsi que l'astre , auteur de la lumière , Après avoir rempli sa brûlante carrière , Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux ,

070 Et plus grand à nos yeux paraît fuir loin de nous , Loin des murs de Paris le Héros se retire , LecœurpleinduSaintRoi, plein du Dieuqui l'inspire, Il marche vers Vincennes , ou Louis autrefois , Au pied d'un chêne assis , dicta ses justes lois.

3;5Çue vous êtes changé , séjour jadis aimable ! Vincenne , tu n'es plus qu'un donjon détestable , Qu'une prison d'état , qu'un

lieu de désespoir , Où tombent si souvent du faite du pouvoir ,
Ces Ministres , ces grands qui tonnent sur nos têtes ,

580 Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,

Oppresseurs , opprimés , fiers, humbles tour-à-tour , Tantôt
l'horreur du peuple, et tantôt leur amour. Bientôt de l'Occident
où se forment les ombres , La nuit vient sur Paris porter ses
voiles sombres ;

35 Et cacher aux mortels , en ce sanglant séjour , Ces morts
et ces combats qu'avait vus l'œil du jour.

Vers 576. On sait combien d'illustres prisonniers d'état les
Cardinaux de Richelieu et de Mazarin firent enfermer a Vin-
cennes. Lorsqu'on travaillait à PHenriade , le Secre'taire d'état le
Blanc était prisonnier dans ce Château, et il y lit ensuite enfermer
ses ennemis.

Fin du Chant sixième.

ARGUMENT

Sj-INT Louis transporte Henri IV en esprit au Ciel et aux En-
fers , et lui fait voir , dans le Palais des Destins , sa postérité , et
les grands hommes que la France doit produire,

1_ J U Dieu qui nous créa la clémence infinie ,

Pour adoucir les maux de cette courte vie ,

A placé parmi nous deux êtres bienfaisans ,

De la terre à jamais aimables habitans ,

Soutiens dans les travaux , trésors dans l'indigence j

L'un est le doux Sommeil , et l'autre l'Espérance.

Tout le commencement de ce Chant est entièrement différent dans l'édition de 1723 ; le voici :

- « Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs,
- y Un silence profond régnait dans l'univers.
- » Henri, près d'affronter de nouvelles allarmes ,
- » Endormi dans son camp , reposait sur ses armes ;
- » Un Héros descendu de la voûte des cieux ,
- » Ministre de Dieu même , apparut à ses yeux.
- » C'était ce Saint guerrier, qui, loin du bord Celtique,
- » Alla vaincre et mourir sur les sables d'Afrique ;
- » Le généreux Louis , le père des Bourbons ,
- » A qui Dieu prodigua ses plus augustes dons,

i24 LA HENRI A DE,

L'un , quand l'homme accablé sent de son faible corps Les organes vaincus , sans force , sans ressorts , Vient par un calme heureux secourir la nature , 10 Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;

y Sur sa tête éclatait un brillant diadème ; y Au front du nouveau Prince il le posa lui-même, y Recevez-le, dit-il, «le là main de Louis , y Acceptez-moi pour père , et devenez mon fils. y La veitu qui toujours vous guida sur ma trace, » Du terns qui nous se pare a rapproche l'espace ; » Je reconnais mun sang que Dieu

vous a transmis, » Tout l'espoir de ma race en vous seul est remis. y Mais ce sceptre , mon iils , ne doit point vous suffire, y Possédez ma sagesse ainsi que mon empire, y C'est peu qu'un vain éclat qui passe et qui s'entuit , y Que le trouble accompagne , et que la mort détruit, y Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile» y Des humaines vertus recompense fragile. y D'un bien plus précieux osez être jaloux y y Si Dieu ne vous éclaire , il n'a rien fait pour vous. y Quand verrai-je , ô mon bis ! votre vertu guerrière , y Comme sous son appui , marcher à sa lumière ' y Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tem», y Où Dieu doit vous compter au rang de ses enfans ! y Que vous éprouverez de faiblesses hoateuses ! y Et que vous marcherez dans des routes trompeuses { y Osez suivre mes pas par de nouveaux chemins, » Et venez de la France apprendre les destins, y Henri crut à ces mots , dans un char de lumière , y Des cieux en un moment pénétrer la carrière ; » Comme on voit dans la nuit la foudre et les éclairs y Courir d'un pôle à l'autre et diviser les airs, y

L'autre anime nos cœurs , enflamme nos désirs ,

Et même en nous trompant donne de vrais plaisirs :

Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie ,

Elle n'inspire point une inhdeile joie ;

Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui : fô

Elle est inébranlable , et pure comme lui.

Louis , près de Henri tous les deux les appelle : Approchez vers mon fils , venez , couple ridelle. Le Sommeil l'entendit dans

ses antres secrets : Il marche mollement vers ses ombrages frais.

20

Les vents à son aspect s'arrêtent en silence ; Les songes fortunés , enfaas de l'Espérance , Voltigent vers le Pince , et couvrent ce Héros D'olive et de lauriers mêlés à leurs pavots.

Louis en ce moment prenant son diadème , 2.)

Sur le front du vainqueur il ie posa lui-même : Règne , dit-il , triomphe , et sois en tout mon fils , Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis : , Mais le trône , ô Bourbon , ne doit point te suffire ; Des présens de Louis le moindre est son empire. 50

C'est peud"étrc- un héros, un Conquérant , un Roi , Si le ciel ne t'éclaire , il n'a rien fait pour toi. Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile, Des humaines vertus récompense fragile ; Un dangereux éclat qui passe et qui s'enfuit , 55

Que le trouble accompagne , et que la mort détruit. Je vais te découvrir un plus durable empire , Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire. Viens , obéis , suis-moi par de nouveaux chemins , Vole au sein de Dieu même , et remplis tes destins.

Ho

126 LA IIENRIADE,

L'un et l'autre, à ces mots, dans un char de lumière, Des cieux en un moment traversent la carrière : Tels on voit dans la nuit la foudre et les éclairs Courir d'un pôle à l'autre , et diviser les airs ;
45 Et telle s'éleva cette nue embrasée ,

Qui dérobant aux yeux le maître d'Elisée , Dans un céleste
char de flamme environné , L'emporta loin des bords de ce globe
étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses , 50 Qui n'ont
pu nous cacher leur marche et leurs distances , Luit cet astre du
jour, par Dieu même allumé , Qui tourne autour de soi sur son
axe enflammé.

Vers 40. On trouve immédiatement après , dans l'edition de
Londres de 1727 :

« Parmi ces tourbillons que , d'une main féconde ,

» Disposait à l'éternel aux premiers jours du monde,

» Et, d'un globe élevé dans le faite (les cieux,

>> L'ont vu se dérober à nos profanes yeux.

Ja c'est là que le Très-Haut forme à sa ressemblance,

» Ces esprits immortels , enfans de son essence ,

» Qui soudain répandus dans les mondes divers ,

» Vont animer les corps et peupler l'univers.

» Là sont, après la mort , nos âmes replongées,

y De leur prison grossière à jamais dégagées ;

» Quand le Dieu qui les fit les rappelle en son sein,

» D'une course rapide elles volent soudain.

» Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines ,

» Avec un bruit confos , tomber du haut des chêne» ,

De lui partent sans fin des torrens de lumière;

Il donne , en se montrant , la vie à la matière,

Et dispense les jours, les saisons et les ans, G\$

A des mondes divers autour de lui flottans.

Ces astres asservis à la loi qui les presse ,

S'attirent dans leur course , et s'évitent sans cesse ,

Et servant l'un à l'autre et de règle et d'appui ,

Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui. Go

Au-delà de leur cours , et loin de cet espace ,

Où la matière nage , et que Dieu seul embrasse ,

Sont des soleils sans nombre , et des mondes sans fin;

Dans cet abyme immense il leur ouvre un chemin.

Par-delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside. {55

C'est- là que le Héros suit son céleste guide ; C'est-là que sont formés tous ces esprits divers , Qui remplissent les corps et peuplent l'univers j Là sont , après la mort , nos âmes replongées , De leur prison grossière à jamais dégagées.

Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds Ces immortels esprits que son souffle a créés. C'est cet être infini qu'on sert et qu'on ignore ; Sous des noms différens le monde entier l'adore

» Lorsque les Aquilons , messagers des hivers , » Ramènent la froideur, et sifflent dans les airs; » Ainsi , la mort entraîne en ces lieux redoutables , » Des mortels passagers les troupes innombrables. »

Vers 58. Que l'on admette , ou non , l'attraction de M. Newton , toujours demeure-t-il certain que les glob[^],

Du haut de l'empyrée il entend nos clameurs : 11 regarde en pitié ce long amas d'erreurs , Ces portraits insensés que l'humaine ignorance Fait avec pitié de sa sagesse immense. ^ La Mort auprès de lui , fille affreuse du Tcms

So De ce triste Univers conduit les habitans.

Elle amené à la fois les Bonzes , les Bracmanes , Du grand Confucius les Disciples profanes , Des antiques Persans les secrets successeurs , De Zoroastre encr aveugles sectateurs ;

85 Les pâles babrtait de ces froides contrées , Qu'assiègent de glaçons les mers hyperborées , Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts , De l'erreur invincible innornbral les sujets. Le Dervis étonné , d'une vue inquiète ,

90 A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète. Le Bonze avec des yeux sombres et pénitens , y vient vanter en vain ses vœux et ses tourmens.

cée*tes Rapprochant et éloignant tour-à tour , paraissent s'attirer et s'euter.

Vers 84. En Perse , les Gr.cbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion foudée par Zcroastie, et qui paiaît moins folle que les autres superstitions humaines , puisqu'ils

rendent un culte secret au soleil , comme à une image du Créateur.

Vers 92. Il y a dans l'édition de 1727 , après ce vers :

« Leurs tcurneus etieus vœux, leur foi, leur ignorance, >*
Comme sans châtiment restent sans re'compense; y Dieu ne les
punit point ù'avoiv fermé leurs veux » Aux clartés que iui-mèrne
il plaça si loin d'eux.

Eclairés à l'instant, ces morts, dans le silence , Attendent en
tremblant l'éternelle sentence. Dieu qui voit à la fois , entendit
connaît tout", çp

D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'oeil les absout. Henri
n'approcha point vers le trône invisible , D'où part à chaque in-
stant ce jugement terrible , Où Dieu prononce à tous ses arrêts
éternels , Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
100 a Quelle est, disait Henri , s'interrogeant lui-même, » Quelle
est de Dieu sur eux la justice suprême ? » Ce Dieu les punit-il
d'avoir fermé les yeux » Aux clartés que lui-même il plaça si loin
d'eux ? » Pourrait-il les juger , tel qu'un injuste Maître , 105 ?>
Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître' î> Non, Dieu
nous a créés, Dieu nous veut sauver tous . » Par-tout il nous ins-
truit , par-tout il parle à nous j » Il grave en tous les cœurs la loi
de la Nature , » Seule à jamais la même , et seule toujours pure. 1
î0

~~ ■ 1 11 1 ■ ^M^MIMl^

y Il ne les juge point, tel qu'an injuste Maître ,

» Sur les chrétiennes loix, qu'ils n'ont point pu connaître j

» Sur le zèle emporté de leurs saintes fureurs ;

y Mais sur la simple lui qui parle à tous les coeurs.

y La nature ici bas , sa fille et notre mère ,

v Nous instruit en son nom , nous guide et nous éclaire :

» De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir,

y Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir ;

y Mais pure en notre enfance et par l'âge altérée ,

y Elle pleure ses fils dont elle est ignorée ,

» Elle pleure, et ses cris que nous n'entendons pas.

y S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas, y

Mais ce qui se trouve dans les éditions suivantes et dans

la nôtre est fort supérieur à tous ces morceaux.

j> Sur cette loi, sans doute , il juge les Payers , m Et , si leur cœur fut juste , ils ont été Chrétiens,

Tandis que du Héros la raison confondue Portait sur ce mystère une indiscrete vue, n5 Aux pieds du trône même une voix s'entendit : Le ciel s'en ébranla , l'univers en frémit ; Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre-, Quand du Moïse-Sinaï Dieu parlait à la terre. Le cœur des Immortels se tut pour l'écouter ; Et chaque astre en son cours alla le répéter : A ta faible raison garde toi de te rendre , Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le comprendre* Invisible à tes yeux , qu'il règne dans ton cœur : Il confond l'injustice , il pardonne à l'erreur ; T-z^ Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;

Aîortel y ouvre les yeux , quand son Soleil f éclaire» Henri , dans ce moment d'un vol précipité , Est , par un tourbillon , dans l'espace emporté r Vers un séjour informe , aride , affreux, sauvage , i3o De l'antique chaos abominable image ,

Impénétrable aux traits de ces soleils brillans , Chefc-d'oeuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisant, Sur cette terre horrible et des Anges haïe , Dieu n'a point répandu la germe de la vie. i55 La mort , l'affreuse mort et la confusion , Y semblent établir leur domination.

Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables ! Quels torr-ns de fumée ! et quels feux effroyables ! Quels monstres, dii Bourbon, volent danscesciimats! i^o Quels gouffres enflammés s'entrouvrent sous mes pas'

CHANT SEPTIEME. i3r

O mon fils ! vous voyez les portes de l'abîme , Creusé par la justice , habité par le crime. Suivez-moi , les chemins en sont toujours ouverts. Ils marchent aussitôt aux portes des Enfers.

Là gît la sombre Envie à l'œil timide et louche , i45 Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche 5

Vers i44- Les Théologiens n'ont pas décide', comme un article de foi , que l'enfer fût au centre de la terre , ainsi qu'il l'était dans la The'olcgie païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le soleil; on i'a mis ici dans un globe destine uniquement à cet usage.

Vers i45. Au lieu de ce vers et des onze suivans , voici ce qu'on lit dans l'édition de 1720 :

<.< D'abord de tous côtés s'offrent sur leur passage,

» Le De'sespoir , la Mort , la Fureur, le Carnage:
 » Et ces vices affreux suivis par les douleurs ,
 » Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs ;
 » L'Orgueil au front d'airain , la luche perfidie ,
 » Qui d'abord , en rampant , se cache et s'humilie 5
 » Puis tout-à-coup levant un homicide bras ,
 » Fait siffler ses serpens , et porte le trépas ;
 » L'avarice au teint paie , et la Haine et l'Envie ,
 > Le Mensonge, et sur- tout sa soeur l'Hypocrisie,
 » Qui les regards baissés , l'encensoir à la main ,
 » Distille en soupirant sa rage et son venin ;
 y Le faux Zeie étalant , etc. »

Et , s'il m'est permis de le dire, je trouvé dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'auteur a rn»è

i,5s L A HENRI AD E,

Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans ; Triste amante des morts , elle hait les vivans : Elle aperçoit Henri , se détourne et soupire.

i5o Auprès d'elle est l'Orgueil qui se plaît et s'admire ; La Faiblesse au teint pâle , aux regards abattus , Tyran qui cède au crime , et détruit les vertus ; L'Ambition sanglante, inquiète , égarée, De trônes , de tombeaux , d'esclaves entourée ;

i55 La tendre Hypocrisie , aux yeux pleins de douceur r Le ciel
est dans ses yeux , l'enfer est dans son cœur j Le faux Ztle étalant
ses barbares maximes , Et l'Intérêt enfin , père de tous les crimes.

jÇ,} Des mortels corrompus ces tyrans effrénés , A l'aspect de
Henri paraissaient consternés. Ils ne l'ont jamais vu , jamais l'^ur
troupe impie N'approcha de son ame à la vertu nourrie. Quel
mortel , disaient-ils , par ce Juste conduit , Vient nous persécuter
dans l'éternelle nuit l

160 Le Héros , au milieu de ces esprits immondes , S'avancait
à pas lents sous ces voûtes profondes. Louis guidait ses pas : ciel !
qu'est-ce que je voi ! L'assassin de Valois ! ce. monstre devant
moi ! Mm père ! il tient encor ce couteau parricide,

170 Dont le conseil des Seize arma sa main perfide.

a !<?nr placo , soit dans les éditions de Londres , soit dans
celles de 1737 et 17 'fi,

N. B. Il n'v a qi-, a comparer , on verra » M. Langlei pe se
trompe pas.

CHANT SEPTIEME. i35

Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels , Osent de son
portrait souiller les saints autels , Que la Ligue l'invoque et que
Rome le loue , Ici dans les tourmens , l'Enfer les désavoue.

Mon fils, reprit Louis , de plus sévères lois i?5

Poursuivent en ces lieux les princes et les rois. Regardez ces
tyrans , adorés dans leur vie ; Plus ils étaient puissans , plus Dieu
les humilie. Il punit les forfaits que leurs mains ont commis ,
Ceus. qu'ils n'ont point vengés , et ceux qu'il» ont permis. l^° La

mort leur a ravi leurs grandeurs passagères , Ce faste , ces plaisirs
 , ces flatteurs mercenaires , De qui la complaisance , avec dextérité
 , A leurs yeux éblouis , cachait la Vérité. La Vérité terrible ici
 fait leurs supplices; l**

Eile est devant leurs yeux , elle éclaire leurs vices. Voyez,
 comme à sa voix tremblent ces conquérans , Héros, auxyeux du
 peuple, aux yeux de Dieu tyrans: Fléaux du monde entier, que
 leur fureur embrase; La foudre qu'ils portaient , à leur tour les
 écrase. 19° Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéans , Sur
 un trône avili , fantômes impuissans.

Vers 17 3. Le parricide Jacques Clément fat loué à Rome dans
 la chaire où l'on aurait du prononcer l'oraison funèbre de Henri
 III. On mit son poi trait , à Paris , sur les autels avec l'Eucharistie.
 Le Cardinal de Retz rapporte , que le jour des Barricades , sous îa
 minorité de Louis XIV , il vint un bourgeois poitant un hausse-col
 , sur lequel était gravé ce morne, avec ces mots : S ai.nt Jacques
 Clément.

io4 LA HENRI A DE,

Henri voit près des rois leurs insolens Ministres j 11 remarque
 sur-tout ces conseillers sinistres , .rj Qui des mœurs et des lois
 avarès corrupteurs, De Thémis et de Mars ont vendu les hon-
 neurs j Qui mirent les premiers à d'indignes enchères L'inesi-
 mable prix des vertus de nos pères. Etes-vous en ces lieux ,
 faibles et tendres cœurs , 20û Qui livrés aux plaisirs, et couchés
 sur les fleurs , Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse Vos
 inutiles jours filés par la mollesse l

Vers 199. Au lien de ce vers et des sept qui le suivent, en voici
 huit autres qu'on lit dans l'édition de ijaS.

« Le sujet révolte' , le lâche adulateur ; y Le juge corrompu, l'infâme délateur} >> Ceux même qui , nourris au sein de la mollesse, u N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faiblesse; » Ceux qui, livrés sans crainte a des penchans flatteurs , y N'ont connu , n'ont aimé que leurs douces erreurs ; y Tous enfin de la mort éternelles victimes , y Souffrent des chatimens qui surpassent leurs crimes. y Le généreux Henri , etc. y

Et dans celle de 1737 , voici comme ces derniers vers sont tournés :

« Il est , il est aussi dans ce lieu de douleurs , » Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs , y De- foules do mortels noyés dan» la mollesse , y Qu'entraîna ie plaisir, qu'endormit la paresse , etc. » On voit, par tous ces différens changement , avec quelle extrême attention et avec quelle sévérité l'auteur a revu son ouvrage. C'est ainsi que doit en user quiconque travaille pour ia posiéiité.

CHANT SEPTIEME. i35

Avec les scélérats seriez-vous confondus ,

Vous , mortels bienfaisans , vous , amis des vertus ,

Qui par un seul moment de doute ou de faiblesse , a05

Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?

Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.

Ah ! s'il est vrai , dit-il , qu'en ce séjour d'horreurs ,

La race des humains soit en foule engloutie ,

Si les jours passagers d'une si triste vie 210

D'un éternel tourment sont suivis sans retour ,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux ! s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
Ou si ce Dieu , du moins , ce grand Dieu si sévère ,
A l'homme , hélas ! trop libre , avait daigné ravir 3i5
Le pouvoir malheureux de lui désobéir.

Ne crois point , dit Louis, que ces tristes victimes Souffrent
deschâtimens qui surpassent leurs crimes, Ni que ce juste Dieu ,
créateurs des humains , Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses
mains : a20

Non, s'il est infini , c'est dans ses récompenses : Prodigue de
ses dons , il borne ses vengeances. Sur la terre on le peint
l'exemple des tyrans ; Mais ici c'est un père , il punit ses enfans -9
Il adoucit les traits de sa main vengeresse. a25

Il ne sait point punir des momens de faiblesse, Des plaisirs
passagers pleins de trouble et d'ennui , Par des tourmens affreux
éternels comme lui.

Vers 22S. On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles
et le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un , et
on le trouve expressément dans Yirgile,

i56 LA HENRI A DE.

II dit ; et dans l'instant l'un et l'autre s'avance

loyers les lieux fortunés qu'habite l'innocence. Ce n'est plus
des enfers l'affreuse obscurité , C'est du jour le plus pur l'immor-

telle clarté. Henri voit ces beaux lieux , et soudain à leur vue Sent couler dans son ame une joie inconnue ; 255 Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs ; La Volupté tranquille y répand ses douceurs. Amour, en ces climats, tout ressent ton empire : Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ~t C'est ce flambeau divin , ce feu saint et sacré,

24° Ce pur enfant des deux sur la terre ignoré.

De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent , Ils désirent sans cesse , et sans cesse ils jouissent , Et goûtent dans les feux d'une éternelle ardeur , Des plaisirs sans regrets , du repos sans langueur.

2^5 Là régneront les bons rois qu'ont produits tous les âges ; Là sont les vrais héros ; là vivent les vrais sages ; Là sur un trône d'or Charlemagne et Clovis Veillent du haut des deux sur l'empire des lys. Les plus grands ennemis , les plus fiers adversaires ,

a50 Réunis dans ces lieux , n'y sont plus que des frères. Le sage Louis douze, au milieu de ces rois , S'élève comme un cèdre et leur donne des lois. Ce Roi qu'à nos ayeux donna le ciel propice , Sur son trône avec lui fit asseoir sa justice ;

a55 Il pardonna souvent , il régna sur les cœurs , Et des yeux de son peuple il essaya les pleurs.

Vieis iji. Louis XII e^t le seul roi qui ait eu le surnom de Pare du Fcupê.

CHANT SEPTIEME. i37

D'Amboise est à ses pieds, ce ministre fidelle , Qui seul aima la France , et fut seul aimé d'elle , Tendre ami de son maître , et qui,

dans ce haut rang , 2go Ne souilla point ses mains de rapine et de sang. O jours ! ô mœurs ! ôtems d'éternelle mémoire \ Le peuple était heureux , le roi couvert de gloire ; De ses aimables loix chacun goûtait les fruits j Revenez , heureux tems , sous un autre Louis.

Plus loin sont ces guerriers prodiges de leur vie , ^S Qu'enflamma leur devoir , et non pas leur furie ; La Trimouille , Clisson , Montmorency , de Foix , Guesclin , le destructeur et le vengeur des Rois ;

Vers s57- Sur ces entrefaites mourut Georges d'Amboise , qui fut justement aimé de la France et de son Mat* tre , parce qu'il les aimait tous deu.\ également. Mezerai , Grande Histoire.

Vers 267. Paimi plusieurs grands hommes do ce nom , on a eu ici en vue Guy de la Trimouille, sur-nomme le Vaillant , qui portait l'oriflamme , tt qui refusa îJepée de Connétable sous Charles VI.

Ibid. Clisson , (le Connétable de) sou; Charles VI. Ibid. Montmorency. Il faudrait un volume pour spéci. Cor les services rendus a l'État par cette maison.

Uni. Gaston de Foix , Duc de Nemours , neveu de Louis XII , fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de tiavenne , qu'il avait gagnée.

Vers 268. Guesclin. (le Connétable du Guesclin.) Il sauva la Fiance sous Charles V , conquit la Castille , mit Henri de Traastamare sur le trône de Pierre-le-Ciuel , et fut Connétable de France et de Camille,

Le vertueux Bayard , et vous brave Amazone , 570 La honte des Anglais , et le soutien du trône.

Vers 269. Bayard , (Pierre du Terrail , surnommé le Chevalier sans peur et sans reproche.) Il arma François I. chevalier , à la bataille de Marignan J il fut tué , en 1563 , à la retraite de Rebec en Italie.

Ihil. Jeanne d'Arc , (connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans ,) servante d'h otellerie , née au village de Domremv-sur-Meuse , qui , se trouvant une force de corps et une hardiesse au-dessus de son sexe , fut employée par le Comte de Danois , pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiègne, en 1430 , conduite à Rouen , jugée comme sorcière par un Tribunal Ecclésiastique, également ignorant et barbare, et brûlée par les Anglais . qui auraient dû honorer son courage.

Vers 270. L'édition de 1774 met ici une longue suite de vers , que l'auteur a supprimés dans les autres éditions , les voici donc :

« Antoine de Navarre , avec des yeux surpris, » Voit Henri qui s'avance et reconnaît son fils. » Le Héros attendri tombe aux pieds de son père , y Trois fois il tend les bras à cette ombre si chère , y Trois fois son père échappe à ses embrassemens , y Tel qu'un léger nuage écarté par les vents. y Cependant il apprend à cette ombre charmée » Sa grandeur , ses desseins , l'ordre de son armée, y Et ses premiers travaux , et ses derniers exploits. y Tous les héros en foule accouraient à sa voix ; y Les Martel , les Pépins l'écoutaient en silence , » Et respectaient en lui la gloire de la France.

Ces héros , dit Louis , que tu vois dans les cieux , Comme toi ,
de la terre ont ébloui les yeux. La vertu , comme à toi, mon fils ,
leur était chère : Mais , enfant de l'Eglise, ils ont chéri leur mère :
Leur cceur simple et docile aimait la vérité : 275

Leur culte était le mien; pourquoi l'as-tu quitté ?

Comme il disait ces mots d'une voix gémissante , Le palais des
Destins devant lui se présente : Il fait marcher son fils vers ces
sacrés remparts , Et cent portes d'airain souvrent à ses regards.
280

Le tems, d'une aile prompte , et d'un vol insensible, Fuit et re-
vient sans cesse à ce palais terrible ; Et de-là sur la terre il verse à
pleines mains Et les biens et les maux destinés aux humains. Sur
un autel de fer un livre inexplicable , 285

Contient de l'avenir l'histoire irrévocable. La main de l'Eternel
y marqua nos désirs Et nos chagrins cruels , et nos faibles plai-
sirs. On voit la Liberté , cette esclave si fiere , Par d'invincibles
nœuds en ces lieux prisonnière ; 290 Sous un joug inconnu , que
rien ne peut briser , Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser; A ses
suprêmes loix d'autant mieux attachée , Que sa chaîne à ses yeux
pour jamais est cachée ,

» Enfin le Saint guerrier poursuivant ses desseins: » Suivez
mes pas, dit-il , au temple des Destins, » Avançons , il est tems de
vous faire connaître » Les rois et les héros qui de vous doivent
naître, » De ce temple déjà vous voyez les remparts, » Et ses
portes d'airain , etc. »

Uo LA HENRIADE,

W Qu'en obéissant même elle agit par son choix, Et souvent
aux Destins pense donner des toi*

Mon cher fils, dit Louis, c'est déili que la Grâce Fait sentir aux
humains sa faveur efficace ■

300 Cest^cesiieuxsacrés qu'un jour son trait vainqueur Doit
partir , doit brûler , doit embraser ton cœur Tu ne peux différer ,
ni hâter , ni connaître Ces momens précieux dont Dieu seul est le
maître

Maignu'ilssontencorloii,c,steins,reshcureLixtems, Ou Dieu
doit te compter au rang de ses enfans I 505Que tu dois éprouver
do faiblesses honteuses j Et que tu marcheras dans .Ls routes
trompeuses ! Retranches ,ô mon Dieu , des jours de ce grand Roi
, Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi ! 310 Mais dans ces
vastes lieu* quelle foule s'empresse? Elle entre à tout moment et
s'écoule sans cesse. Vous voyez , dit Louis , dans ce sacré séjour ,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour: Des siècles
à venir ces vivantes images M Rassemblent tous les lieux , de-
vantent tous les âges. Tdusles jours des humains, ctomptés avant
les tems , Aux yeux de l'Éternel à jamais sont présens. - Le Destin
marque ici l'instant de leur naissance , L'abaissement des uns ,
des autres la puissance 320 Les divers changemens attachés à
leur sort

Leurs vices, leurs vertus , leur fortune, leur mort. Approchons-
nous , le ciel te permet de connaître Les rois et les héros qui de
toi doivent naître. Le premier qui paraît c'est ton auguste nls : 11
soutiendra long-tems la gloire de nos lys ,

Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère j 525

Mais il n'égalerà ni son fils ni son père.

Henri dans ce moment voit sur des fleurs-de-lys Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis. Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à lachaîne; Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine j 530

Tous deux sont entourés de gardes , de soldats ; Il les prend pour des rois .. Vous ne vous trompez pas , Ils le sont , dit Louis , sans en avoir le titre ; Du Prince et de l'Etat l'un et l'autre est l'arbitre : Richelieu, Mazarin, ministres immortels , 355

Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels , Enfants de la Fortune et de la Politique , Marcheront à grands pas au pouvoir despotique ; Richelieu , grand , sublime , implacable ennemi ; Mazarin , souple , adroit , et dangereux ami : 3/|0

L'un fuyant avec art , et cédant à l'orage ; L'autre , aux flots irrités opposant son courage 5 Des princes de mon sang ennemis déclarés j Tous deux hais du peuple , et tous deux admirés ; Enfin par leurs efforts , ou par leur industrie , 5 (5

Utiles à leurs rois , cruels à la patrie. O toi , moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins , Toi , dans le second rang , le premier des humains ,

Vers ôⁱ. Le Cardinal de Mazarin fut obligé de sortir du royaume en 1651 , malgré la Reine Régente qu'il gouvernait ; mais le Cardinal de Richelieu se maintint toujours malgré ses ennemis , et même malgré le Roi , qui était dégoûté de lui,

Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance, 550 Fille de tes travaux, vient enrichir la France; Bienfaiteur de ce peuple , ardent à t'outrager , En le rendant heureux tu sauras t'en venger ;

Semblable à ce Héros , confident de Dieu même , Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphème.

555 Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux Est aux pieds de ce Roi* qui les fait trembler tous ! Quels honneurs ! quels respects ! jamais roi dans La France N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance. Je le vois comme vous par la gloire animé ;

360 Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé. Je le vois éprouvant des fortunes diverses , Trop fier dans ses succès , mais ferme en ses traverses j De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort , Admirable en sa vie et plus grand dans sa mort.

ZG5 Siècle heureux de Louis , siècle que la Nature

De ses plus beaux présens doit combler sans mesure, C'est toi qui dans la France amené les beaux arts j Sur toi tout l'avenir va porter ses regards ; Les Muses à jamais y fixent leur empire;

570 La toile est animée et le marbre respire.

Vers 35 1. Le peuple , ce monstre féroce et aveugle , detestait le grand Colbert , au point qu'il voulut dt-terrorer son corps ; mais la voix des gens sensés , qui prévaut a lu longue , a rendu sa mémoire à jamais chère et respectable.

* Louis XIV.

Quels Sages, rassemblés dans ces augustes lieux ,

Mesurent l'univers et lisent dans les cieux ,

Et dans la nuit obscure apportant la lumière ,

Sondent les profondeurs de la nature entière ?

L'Erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit , 3;5

Et vers la vérité le doute les conduit.

Et toi , fille du ciel , toi , puissante harmonie ,

Art charmant , qui polit la Grèce et l'Italie ,

J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,

Et tes sons souverains de l'oreille et du cœur. 380

Français , vous savez vaincre et chanter vos conquêtes ,

Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes j

Un peuple de Héros va naître en ces climats j

Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.

A travers mille feux je vois Condé paraître , 535

Tour-à-tour la terreur et l'appui de son Maître \$

Vers 572. L'Académie des Sciences , dont les Mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

Vers 585 et 587. Louis de Bourbon . appelé communément le Grand Coudé , et Henri , Vicomte de Turenne , ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur tems ; tous deux ont gagné de grandes victoires et acquis de la gloire , même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé semblait , à ce qu'on dit , plus propre pour un jour de bataille, et celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain que M. de Turenne remporta des avantages sur le Grand Condé à Giea , à Etampes , à Paris , à Arras , à la bataille des Dunes; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand homme.

Turenne, de Condé le généreux rival , Moins brillant , mais plus sage , et du moins son égal. Catinat réunit , par un rare assemblage , ^•9° Les talens du Guerrier et les vertus du sage. \ au-ban sur un rempert , un compas à la main, Rit du bruit impuis-sant de cent foudres d'airain.

Vers 090. Le Maréchal de Catinat , né en i(rW. Il ga_;nales batailles dsStuffarde et de la Marsaille , si obéit ensuite , sans murmurer , au [Maréchal de Viileroi , qui. lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quitta ie commandement sans peine , ne se plaignit jamais de personne , ne demanda rien au Roi , mourut en Philosophe dans une petite maison de campagne , à Saint - Oratien , n'avant ni augmente' ni diminué' son bien, et n'avant ja-mais démenti un moment son caractère de modération.

Vers 3gi. Le Maréchal de V au b a n , né en i6>5 , le plus grand ingénieur qui ait jamais été , a fait fortifier, selon sa nouvelle ma-nière, trois cents places anciennes, et en a bâti trente - trois ; il a conduit cinquante - trois sièges , et s'est trouvé à cent quarante actions. Il a laissé douze volumes manuscrits , pleins de projets pour le bien de l'Etat dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'Académie des Sciences , et lui a fait plus d'honneur que per-sonne , eu faisant servir les Mathématiques à l'avantage de sa Patrie.

Idem. î\ y avait dans les éditions précédentes : \

»< Ce Héros dont la main raffermi nos remparts ,

» C'est Y*uban , c'est i'ami des Vertus et des A'Tts. »

Mallie aïeux

CHANT SEPTIEME. i\$

IVTalheureux à la Cour , invincible à la guerre, Luxembourg fait trembler l'Empire et l'Angleterre.

Regardez dans Demain l'audacieux Villars , 3^5

Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars ;

Vers 394. François-Henri de Montmorivci , qui prit le nom de Luxembourg , Maréchal de Fraace , et Duc et Pair, gagna ^a bataille de Cassel , sous les ordres de Monsieur , frère de Louis XIV , et remporta en chef les fameuses victoires de Mons , de Fleuras, de Steinkerke , de Nenvinde , conquit des Provinces au Roi. Il fut mi» à la Bastille , et reçut mille dégoûts des -Ministres.

Veï'a 590. On s'était proposé de ne parler dans ce Poème d'aucun homme vivant ; on ne s'est écarté do cette règle qu'en Faveur du Maréchal de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingùe et colle du premier Hocotet. Îi est a remarquer qu'il occupa, dans cette bataille , le même tsrrein où se posta depuis le Duc de Mari' beroug , lorsqu'il remporta, contre d'autres Généraux* cette grande victoire du second Hocstet , si fatale a la France. Depuis , le Maréchal de Villars ayant repris locommandement des armées , donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet , dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis , et qui ne fut perdue que quand le Maréchal fut blessé.

Enfin , en 17 12 , lorsque les ennemis menaçaient da venir à Paris , et qu'on délibérait si Louis XIV quitterait Versailles > le Maréchal de Villars battit le Prince Eugène à Denam , s'empara

du dépôt de l'armée ennemie à JJarjhienne , fil lever le siège de Landrecy , nrit Doua] ,

Arbitre de la paix que la victoire amené ,

Digne appui de son Roi , digne rival d'Eugène.

Quel est ce jeune Prince * , en qui la majesté 4^{oo} Sur son visage aimable éclate sans fierté l

D'un œil d'indifférence il regarde le trône.

Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !

La Mort autour de lui vole sans s'arrêter ;

Il tombe aux* pieds du trône , étant près d'y monter. 405 o
mon fils ! des Français vous voyez le plus juste ;

Les Cieux le formeront de votre sang auguste.

Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains

Cette fleur passagère , ouvrage de vos mains ?

Hélas l que n'eût point fait cette ame vertueuse ? 410 La France
sous son règne eût été trop heureuse j

Il eût entretenu l'abondance et la paix ;

Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits;

Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !

O combien les Français vont répandre de larmes , 415 Quand
sous la même tombe il verront réunis

Et l'époux et la femme , et la mère et le fils !

Un faible rejeton * * sort entre les ruines De cet arbre fécond
coupé dans ses racines.

Quesnoy , B'ouchain , etc. à discrétion , et fit ensuite la paix à
Rastad, au nom du Roi , avec le même Prince Eugène , Plénipo-
tentiaire de l'Empereur.

* Feu Monsieur le Duc de Bourgogne.

**Ce Poëme fut composé dans l'enfance de Louis XY.

Les enfans de Louis , descendus au tombeau ,

Out laissé dans la France un MonarqVie au berceau , 4M

De l'état ébranlé douce et frêle espérance.

O toi, prudent Fleury , veille sur son enfance ,

Vers -j22. Au lieu de ce vers et des dix -huit qui le suivent ,
voici ce que met l'édition de 1725 :

*< De l'Empire Français douce et fiêle espérance :

y O vous qui gouvernez les jours de son enfance ;

» Vous , \ illeroi , Fleury , conservez sous nos vœux ,

» Du plus pur de mon sang le dépôt précieux ;

y Conduisez par la main son enfance docile :

y Le sentier des vertus a cet âge est facile :

» Age heureux où son coeur , exempt de passion ,

y r*s'a point du vice encor reçu l'impression ;

y Où d'une Cour trompeuse , ardente à nous séduire,
 y Le souffle empoisonne ne peut encor lui nuire :
 y Age heureux, où lui-même ignorant son pouvoir,
 y \ it tranquille et soumis aux règles du devoir.
 y Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître ;
 y Qu'il songe qu'il est homme , en venant qu'il est maître j
 y Qu'attentif aux besoins des peuples malheureux ,
 y Il ne les charge point de fardeaux rigoureux ;
 y Qu'il aime à pardonner , qu'il donne avec prudence
 y Aux services rendus leur juste récompense ;
 y Qu'il ne permette pas qu'un Ministre insolent
 » Change son règne aimable en un joug accablant ;
 y Que la simple vertu , de soutiens dépourvue,
 y Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue ;
 y Que de l'amitié même il chérisse les lois ,
 y Bien pur, présent du ciel, et peu connu des Rois;
 i48 LA HENRI A DE,

Conduis ses premiers pas , cultive sous tes yeux Du plus pur
 de in on sang le dépôt précieux.

^23 Tout Souverain. qu'il est, instruis-le à se connaître: Qu'il-
 sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître : Qu'aimé de ses

sujets , ils soient chers à ses yeux : Apprends-lui qu'il est Roi, qu'il n'est né que pour eux, France , reprends sous lui ta majesté première ,

430 Perce la triste nuit qui couvrait ta lumière ; Que les Arts , qui déjà voulaient l'abandonner , De leurs utiles mains viennent te couronner. L'Océan se. demande en ses grottes profondes , Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes.

455 Du Nil et de l'Euxin , de l'Inde et de ses ports , Le Commerce t'appelle et t'ouvre «es -trésors. Maintiens l'ordre et la paix , sans chercher la victoire, Sois l'arbitre des rois , c'est assez pour ta gloire ; Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

4;0 Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur * Un Héros que de loin poursuit la calomnie , Facile et non pas faible , ardent , plein de génie ; Trop ami des plaisirs , et trop des nouveautés , Remuant l'Univers du sein des voluptés ,

» Et que digne en effet de la grandeur supième , » Ilimite, s'il peut , Henri quatre et mui-même.»

A l'exception de ce dernier vers , tout ce que l'auteur a retranché ici n'est pas moins bien que ce qu'il a mis en sa

place.

* Vrai portrait de Philippe , Tue d'Orléans , Régent du royaume.

Par des ressorts nouveaux , sa politique habile m |5

Tient l'Europe en suspens , divisée et tranquille. Les Arts sont éclairés par ses vœux vigilans : Né pour tous les emplois , il a tous

les talents , Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître;
Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être. ^o

Alors dans un orage, au milieu des éclairs , L'étendard de la France apparut dans les airs : Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière De l'aigle des Germains brisait la tête altière. O mon père , quel est ce spectacle nouveau l HôS

Tout change , dit Louis , et tout a son tombeau. Adorons du Très-Haut la sagesse cachée , Du puissant Charles-Quint la race est retranchée. L'Espagne à vos genoux vient demander des rois : C'est un de nos neveux qui leur donne des lois. /fio

Philippe... A cet objet Henri demeure en proie A la douce surprise, aux transports de sa joie. Modérez, dit Louis, ce premier mouvement , Craignez encor , craignez ce grand événement. Oui , du sein de Paris, Madrid reçoit un maître : /6~ Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être. O rois nés de mon sang ! ô Philippe! ô mon fils ! France , Espagne , à jamais puissiez -vous être unis!

Vers 449. H y a dans l'édition de 1727 : *< Malheureux toutefois , dans le cours de sa vie , » D'avoir reçu ciel un trop vaste génie. » C'était -là une vérité dure.

i5o LA IIENRIADE,

Jusqu'à quand voulez-vous , malheureux politiques , -.Humer les flambeaux des discordes publiques i

Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus Qu'un assemblage vain de mille objets confus : Du temple des Destins les portes se fermèrent , Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipsèrent.

4/5 L'Aurore cependant au visage vermeil , Ouvrait dans l'Orient le palais du Soleil ; La nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres : Les Songes voltigeans fuyaient avec les ombres. Le Prince , en séveillant , sent au fond de son coeur

48° Une force nouvelle , une divine ardeur :

Ses regards inspiraient le respect et la crainte ; Dieu remplissait son front de sa majesté sainte. Ainsi , quand le vengeur des peuples d'Israël Eut sur le mont Sina consulté l'Eternel,

485 Les Hébreux , à ses pieds couchés dans la poussière , Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

Vers 469. Dans le tems eue ceci fut écrit , la branrhe de France et la branche d'Espagne semblaient désunies.

Fin eu Chant septième.

CHANT HUITIEME. i5i

ARGUMENT

Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne et des Ligueurs, Bataille d'Ivry , dans laquelle Mayenne est defait et d'Egmont est tue. Valeur et clémence de Henri le Grand.

J_ylS Etats dans Paris, la confuse assemblés

Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.

Au seul nom de Henri , les Ligueurs pleins d'effroi ?

Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.

Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine ,

Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne ,

Voici le commencement de ce chant clans l'édition de 1723.

«x Paris toujours injuste , et toujours furieux , » De la mort de son Roi rendait grâces aux cieux. y Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence, 9 S'enivrait follement de sa vaine espe'rance : » Mais Philippe , au re'cit de la mort de Valois , >> Trembla dans ses Etats pour la première lois ; » Il voyait des Bourbons les forces reunies , » Du trône sous leurs pas les routes applaa.'ei ,

i52 L A HENR I ADE,

Ils avaient confirmé, parleurs décrets honteux , Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux. Ce Lieutenant sans chef, ce Roi sans diadème ,

10 Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême. Un peuple obéissant , dont il se dit l'appui , Lui promet de combattre et de mourir pour lui ; Plein d'un nouvel espoir , au Conseil il appelle Tous ces chefs orgueilleux , vengeurs de sa querelle :

ï5 Les Lorrains , les Nemours , la Châtre, Canillac ,.

y Un chof infatigable et plein de fermeté' , y Instruit par le travail et par l'adversité, >> Et q;'i pouvait bientôt, conduit par la vengeance , y Reportei dans Madrid les malheurs de la Fiance; y II c: nt qu'il était tems d'envoyer ua secours y I; agiteras et dif-fère' toujours.

y Des rïi es de l'Escaut sur l°s bords de la Seine , y L': malheureux. d'Egmont vint se joindre a Mayenne» Presque tous ces vers, sont retransche's dans les autres éditions.

Vers 9. Il se fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat et du Royaume de France.

Vers 10. Les Lorrains. Le Chevalier d'Aumale , dont il est si souvent parlé , et son frère le Duc, étaient de la Maison de Lorraine.

Charles-Emmanuel , Duc de Nemours , frère utérin du Duc de Mayenne.

La Chastre était un des Maréchaux de la Ligue , que l'on appelait des bâtards , qui se feraient un jour.

Et l'inconstant Joyeuse , et Saint-Paul et Brissac : Ils viennent. La fierté , la vengeance, la rage, Le désespoir , l'orgueil , sont peints sur leur visage. Quelques-uns , en tremblant, semblaient porter leurs pas, Affaiblis par leur sang versé dans les combats ;
20

Mais ces mêmes combats, leur sang et leurs blessures, Les excitaient encore à venger leurs injures. Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger ; Tous , le fer dans les mains , jurent de le venger. Telle , au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie, ^5 Des enfans de la terre on peint la troupe impie , Entassant des rochers , et menaçant les cieux , Ivre du fol espoir de détrôner les Dieux.

La Discorde à l'instant entr'ouvrant une nue , Sur un char lumineux se présente à leur vue : 30

légitimer aux dépens de leur père. En effet , la Châtre fit là paix depuis , et Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

Vers 16. Joyeuse est le même dont il est parlé au qua* trieme chant. Voyez la remarque,

Saint-Paul , Soldat de fortune , fait Maréchal par le' Duc de Mayenne .homme emporte et d'une violeuce extrême. Il fut tue par le Duc de Guise , fils du Balafre.

Brissac s'était jeté dans le parti de la Ligue par indignatiou contre Henri III, qui avait dit qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer. ty négocia depuis secrette.nent avec Henri IV , et lui ouvrit les portes de Pari?, moyennant lehuton de Maréchal de France.

iS>4 LA HliN R I A DE,

Courage . leur dit-elle, on vient vous secourir» C'est, maintenant, français, qu'il faut vaincre ou mourir. D'Auniale , le premier , se levé à ces paroles : Il court , il voit de loin les lances Espagnoles :

35 Le voila , cria-t-il , le voilà ce secours Demandé si longtemps , et différé toujours. Amis, enfin l'Autriche a secouru la France. Il dit : Mienne alors vers les portes s'avance, le secours paraissait vers ces lieux révéérés ,

4° Qu'aux tombes de nos rois la mort a consacrés, Ce formidable amas d'armes étincelanles , Cet or , ce fer brillant , ces lances éclatantes , Ces casques , ces harnois , ce pompeux appareil , Défiaient dans les champs les rayons du soleil.

45 Tout le peuple au-devant court en foule avec joie , Ils bénissent le chef que Madrid leur envoie. C'était le jeune Egmont , ce guerrier obstiné , Ce fils ambitieux d'un père infortuné ;

Vers 4?- Le Comte d'Egmont , fils de l'Amiral d'Egmont , qui fut décapité à Bruxelles avec le Piince d'Orange.

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II, Roi d'Espagne , fut envoyé au secours du Duc de Mayenne à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris , il reçut les complimens de la ville : celui qui le saluait mêlé dans son discours les louanges de l'Amiral d'Egmont son père : Ne parlez y as de lui , dit le Comte, il méritait la mort, c'était un rebelle ; paroles d'autant* plus condamnables , que c'était à des rebelles* qu'il parlait , et duat il veuail d'être la cause

CHANT HUITIEME. 155

Dans les murs de Bruxelles il a reçu la vie. Son père , qu'aveugla l'amour de la patrie , 50

Mourut sur l'échafaud , pour soutenir les droits Des malheureux Flamans opprimés par leurs Rois. Le fils, courtisan lâche , et guerrier téméraire , Baisa long-tems la main qui fit périr son père , Servit , par politique , aux maux de son pays , 55

Persécuta Bruxelles et secourut Paris.

Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine , Comme un Dieu Tutélaire au secours de Mayenne j Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi Rapporter à son tour le carnage et l'effroi. 60

Le téméraire Orgueil accompagnait leur trace. Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyais cette audace ! Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat , Où semblaient attachés les destins de l'état !

Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure , ^ (35 Est un champ fortuné , l'amour de la nature :

Vers 64. Il manque ici quatre vers qui sont daas l'édition de 172D , et qu'on d Jît restituer.

- « Henri , loin des remparts de la ville alarmée,
- » Aux campagnes d'Ivri conduisit son armée ;
- y Attirant sur ses pas Mayenne et ses Ligueurs,
- » Que leur aveuglement poussait a leurs malheurs.»

N. B. L'Auteur les a retranchés afin que ces mots] loin des remparts , ne nuisissent pas à l'unité de lieu.

T'ers 60. Ce fut dans une plaine entre l'Iton et l'Eure> que se donua la bataille d'Ivri , le k, Ma- s 1090.

Vers 66. Après ce vers , on lit les suivans dans L'edi*

iS6 LA HENRIADE,

La guerre avait long-tems respecté les trésors Dont Flore et les ZéphyrS embellissaient ces bords. Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles, Au milieu des horreurs des discordes civiles : Protégés par le ciel et par leur pauvreté , Ils semblaient des soldats braver l'avidité ; Lt sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes , L'entendaient point le bruit des tambours et des armes. -5 Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux; La désolation par-tout marche avant eux. De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent , Les bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent,

tion de 1723 , dont la plupart sont changés dans les autres
e'ditions.

« La , souvent les bergers, conduisant leurs troupeaux,

y Du son de l«ur musette éveillaient les échos :

» Là, les Nj'mphes d'Anet, d'une course rapide,

y Suivaient le Daim léger et le Chevreuil timide ;

y Les tranquilles Zéphyr3 habitaient sur ces bord3 ;

y Ccrès v répandait ses utiles trésors.

y C'efit-là que le Destin guida les deux armées ,

y D'une chaleur égal? au combat animées;

y Céfès , en un moment , vit leurs fiers bataillons

y Ravaseï ses bienfaits naisj-ans dans les sillons :

y De l'Eure et de l'Iron les ondes s'ullarmeient ,

y Dans 1 fond des forêts les Nymph- -e cachèrent,

y Lt bergei plein d'cfhoi , chassé de ces beaux Leux,

> Du sein d. larmes aux) eux.

>; KUjitans malheureux , etc. y

CHANT HUITIEME. id7

Et leur tristes moitiés , compagnes de leurs pas , Emportent
leurs enfans gémissans dans leurs bras. 8a-

Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes , Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes ; S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix : Peuple, sa main sur vous répandra ses bienfaits , Il veut finir vos maux r il vous plaint , il vous aime , 85 lit dans ce jour affreux il combat pour vous-même. Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs Sur un coursier fougueux , plus léger que les vents , Qui fier de son fardeau , du pied frappant la terre , Appelle les dangers et respire la guerre. 9°

On voyait près de lui briller tous ces guerriers , Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers : D'Aumont, qui sous cinq rois avait portées armes ; Biron , dont le seul nom répandait les alarmes ;

Vers 95. Jean d'Aumont , Mare'chal de France , qui fit des merveilles à la bataille d'Ivii , était fils de Pierre d'Aumont , Gentilhomme de la Chambre , et de Françoise de Sully , héritière de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les Rois Henri II-, François II , Chai les Ii , Henri III et Henri IV.

Vers 9-j. Henri de Gontaud de Biron , Maréchal de France, Grand - Maitie de l'Artillerie, était un grand homme de guerre : il commandait a Ivri le corps de réserve , et contribua au gain de la bataille en se présentant à. propos à l'ennemi. Il dit à Henri-ie-Grand , api es la victoire : Sire, vous avez fait ce qu'il devait faire Biron ; et Bci'o1 , ce que devait fa re le Roi. Ce Maréchal fut tué d'un coup de canon, en i5gp, au sié&e d'Epeinay,

i58 LA HENRI ÀDE,

9° Et son fils, jeune eneor , ardent, impétueux, Qui depuis.... mais alors il était vertueux ; Sully , Nangis, Crillon , ces ennemis

du crime , Que La Ligue déteste, et que la Ligue estime ;

Vers cp. Charles Goxtaud de Birox , Maréchal et Duc et pair, HU du précédent , conspira depuis contre Henri IV , et fut décapité dans la cour de la Bastille en 1603. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échafaud.

Ibid. On voit dans l'édition de 1726 ce qui suit :

« Sanci , brave Guerrier , Ministre , Magistrat ,

y> Estimé dans l'Armée , à la Cour , au Sénat;

» La Trimouille , Clermont, Tournemine et d'Angenne,

» Et ce fier ennemi de la pourpre Romaine ,

y> Mornav dont l'éloquence égale la valeur,

» Soutien trop vaineux du parti de l'erreur.

» La paraissait Givry , Moailles et Feuquières,

» Le malheureux de JNesle , etc. »

Ces vers méritaient d'être conservés.

Vers 97. Rosny , depuis Duc de Sully , Sur-Intendant des Finances, Grand-Maître de l'Artillerie , fait Maréchal de France après la mort de Henri IV, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

[Sancis, homme d'un grand mérite et d'une véritable vertu; il avait conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le Duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon la loi]

Crillon était tuteur du Duc de Braye. Il offrit à Henri III de se battre contre le Duc de Guise. C'est à

CHANT HUITIEME. i5g

Turenne , qui , depuis , de la jeune Bouillon

Mérita dans Sedan la puissance et le nom , 100

Puissance malheureuse et trop mal conservée,

Et par Armand détruite aussi-tôt qu'éllevée.

Essex avec éclat parait au milieu d'eux ,

Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux ,

A nos ormes touffus mêlant sa tête altiere, 10>

Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.

Son casque étincelait des feux les plus brillans

Qu'étaient à l'envie l'or et les diamans ,

Dons chers et précieux , dont sa fiere maîtresse

Honora son courage , ou plutôt sa tendresse : n»

Ambitieux Essex vous étiez à la fois

L'amour de votre Reine et le soutien des Rois»

ce Crillon que Henri-le-Grand écrivit; Pends-toi , brave Crillon
, nous a vons comallu à Arques et tu n'y étais pas. , Adieu , brave
CriHon , je vous aime à tort et à travers*

Vers 99. Henri de la Tour d'Orliques , Vicomte de Turenne ,
Maréchal de France. Henri-le-Grand le maria a Charlotte de la
Mark , Piince de Sedan , en 1571. La nuit de ses noces , le Ma-
réchal alla prendre Stenay d'ussaut.

Cette souveraineté acquise par Henri de Turenne fut perdue par Frédéric Maurice , Duc de Bouillon, son fils , qui ayant trempé dans la conspiration de Cinq-Mars contre Louis XIII , ou plutôt contre le Cardinal de Richelieu , vint à Sedan pour conserver sa vie; il eut, en échange de sa Souveraineté , de très-grandes terres plus productives en revenu , mais qui donnaient plus de richesses et moins de puissance.

164 LA HENRIADE,

Plus loin sont la Trimouille , et Clermont et Feuquières , Le malheureux de Nesle, et Theureux Lesdiguières ; n5 D'Ailly , pour qui ce jour fut un jour trop fatal. Tous ces héros en foule attendaient le signal , Et rangés près du Roi lisaient sur son visage , D'un triomphe certain l'espoir et le présage.

Mayenne en ce moment , inquiet , abattu , dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu. Soit que de son parti connaissant l'injustice , Il ne crut point le ciel à ses armes propice ; Soit que l'ame-, en effet , ait des pressentimens 9 Avant-coureurs certains des grands événemens: ta5 Ce héros cependant , maître de sa faiblesse , Déguisait ses chagrins sous sa fausse alégresse. Il s'excite , il s'empresse , il inspire aux soldats* Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas. D'Egmont auprès de lui , plein de la confiance j.ôoQue dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,

Vers 11 5. Claude, Duc de la Trimouille , était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage , une ambition démesurée , de grandes richesses , et était le Seigneur le plus considérable parmi les Calvinistes. Il mourut à vingt-huit ans.

Balsac de Clermont d'Entraques , oncle de la fameuse Marquise de Verneuil , fut tué à la bataille d'Ivry ; Feuquières et de

Kesle , capitaines de cinquante hommes d'arme-. , y furent tués aussi.

Vers 114. Lesdiguieres. Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il commença par être simple Soldat , et finit par ctie Connétable sous Louis XIII.

CHANT HUITIEME. iSt

Impatient déjà d'exercer sa valeur ,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage ,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux, i55
Indocile , inquiet , plein d'un feu belliqueux ,
Levant les crins mouvans de sa tête superbe,
Impatient du frein , vole et bondit sur l'herbe ;
Tel paraissait Egmont : une noble fureur
Eclate dans ses yeux et brûle dans son cœur. 14©
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire ;
Il croit que son destin commande à la victoire :
Hélas i il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivri lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance , l',5 Et s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence , « Vous êtes nés Français , et je suis votre Roi, *v Voilà nos ennemis , marchez et suivez-moi ; » Ne perdez point de vue au fort de la tempête , » Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête ; i\$0

» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. >> A ces mots , que ce Roi prononçait en vainqueur, Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées ; Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.

Sur les pas de deux chefs alors en même tems ^5 On voit des deux partis voler les combattans, - — - __ ««.

Vers i50. On a taché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV7 a la bataille d'Ivri : Ralliez • vous à mon panache blanc , vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la gloù'C.

x62 LA HENRIADE,

Ainsi , lorsque des monts séparés par Alcide , Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide, Soudain les flots émus des deux profondes mers ,

'60 D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;

La terre au loin gémit , le jour fuit , le ciel gronde j Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas , Déjà de tous côtés porte un double trépas :

i<55 Cette arme que jadis pour dépeupler la terre , Dans Bayonne inventa le démon de la guerre , Rassemble en même-

tems , digne fruit de l'enfer , Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer. On se mêle , on combat ; l'adresse , le courage ,

>7° Le tumulte , les cris , la peur , l'aveugle rage, La honte de céder , l'ardente soif du sang , Le désespoir , la mort , passent de rang en rang. L'un poursuit un parent dans le parti contraire ; Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.

iy5 La nature en frémit , et ce rivage affreux S'abreuvait à regret de leur sang malheureux. Dans d'épaisses forêts de lances hérissées , De bataillons sanglants , de troupes renversées , Henri pousse , s'avance et se fait un chemin.

1So J__,e grand Mornay le suit, toujours calme et serein.

Vers 16G. La bayonnette au bout du fusil ne fut en usage que long-tems après. Le nom de Bayonnette vient de Bayonne , où l'on fit les premières Baïonnettes.

Vers 18O. Du Plessis Mornay eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang froid dont on le loue ici.

CHANT HUITIEME. i63

Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie :

Tel qu'on feignait jadis aux champs de la Phrygie

De la terre et des cieux les moteurs éternels ,

Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels ;

Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles , iS5

Ces puissances des cieux , ces êtres impassibles ,

Environnés des vents , des foudres , des éclairs ,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides ,
De lame d'un héros mouvemens intrépides , iço
Qui changent le combat , qui fixent le destin ;
Aux chefs des légions il le porte soudain j
L'Officier les reçoit ; sa troupe impatiente
Règle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps, "«95
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au Prince , il le suit, il l'escorte ,
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte:
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains. 200
De son roi seulement son ame est occupée :
Pour sa défense seule il a tiré l'épée ,
Vers 181. Il y avait dans l'édition de 1727 , et les autres:

*< Il veille autour de lui , tel qu'un puissant génie : » Voyez-vous , lui dit-il, cet escadron qui plie; » Ici , près de ce bois , Mayenne est arrêté , y D'Aumale vient à nous ; marchons de ce

cote' : » Ainsi , dans la mêlée , il assiste , il escurte. » Les vers de la présente édition sont bien supérieurs,

i64 LA HENRIADE,

Et son rare courage , ennemi des combats , Sait affronter la mort et ne la donne pas.

ft°5 De Turenne déjà la valeur indomptée

Repoussait de Nemours la troupe épouvantée. D'Aiily portait par-tout la crainte et le trépas, D'Aiily tout orgueilleux de trente ans de combats r Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle ,

aTo Reprend malgré son âge une force nouvelle. Un seul guerrier s'oppose à ses Coups menaçans j C'est un jeune héros à la fleur de ses ans , Qui dans cette journée illustre et meurtrière , Commença des combats la fatale carrière :

2i5D'un tendre Hymen à peine il goûtait les appas > Favori des Amours , il sortait de leurs bras ; Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes* Avide de la gloire , il volait aux alarmes. Ce jour, sa jeune épouse en accusant le ciel ,

a2o Fn détestant la Ligue et ce combat mortel,

Arma son tendre amant , et d'une main tremblante. Attacha tristement sa cuirasse pesante , Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux, Ce front si plein de grâce et si cher à ses yeux,

2^5 11 marche vers d'Aiily dans sa fureur guerrière. Parmi des tourbillons de flamme , de poussière , A travers les blessés , les morts et les mourans; De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs ; Tous deux sur l'herbe unie , et de sang colorée ,

a30 S'élancent , loin des rangs , d'une course assurée ,

Vers 206. Cet épisode est bien moins orné et ruoi as touchant dans les premières éditions.

Sanglans , couverts de fer , et la lance à la main , D'un choc épouvantable , ils se frappent soudain. La terre en retentit , leurs lances sont rompues ; Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues, Qui portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs , 255 Se heurtent dans les airs , et volent sur les vents: De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent ; La foudre en est formée , et les mortels frémissent. Mais loin de leurs coursiers , par un subit effort , Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort. a4? Déjà brille en leur main le fatal cimeterre. La Discorde accourut ; le démon de la guerre , La mort pâle et sanglante étaient à ses côtés : Malheureux, suspendez vos coups précipités 9 Mais un destin funeste enflamme leur courage , 245 Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage, Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas ; Le fer qui les couvrait , brille et vole en éclats , Sous leurs coups redoublés leur cuirasse étincelle, Leur sang qui rejaillit rougit leur main cruelle ; 200 Leur bouclier, leur casque , arrêtant leur effort , Pare encor quelques coups , et repousse la mort. Chacun d'eux étonné de tant de résistance , Respectait son rival , admirait sa vaillance. Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux , 25Û Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux. Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière ; Son casque auprès de lui roule sur la poussière. D'Ailly voit son visage , ô désespoir ! ô cris ! Il le voit , il l'embrasse : hélas ! c'était son fils. 26a

i6S LA HENRI A DE,

Ce père infortuné , les yeux baignés de larmes , Tournait contre son sein ses parricides armes ; On l'arrête , on s'oppose à sa juste fureur , Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur.

265 11 déteste à jamais sa coupable victoire ,

Il renonce à la cour , aux humains , à la gloire , Et se fuyant lui-même au milieu des déserts , Il va cacher sa peine au bout de l'univers. Là , soit que le Soleil rendît le jour au monde ,

>70 Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde , Sa voix faisait redire aux échos attendris , Le nom, le triste nom de son malheureux fils. Du héros expirant , la jeune et tendre amante , Par la terreur conduite , incertaine , tremblante,

a-5 Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords : Elle cherche , elle voit dans la foule des morts.... Elle voit son époux , elle tombe éperdue , Le voile de la mort se répand sur sa vue. Est-ce toi , cher amant ! Ces mots interrompus ,

580 Ces cris demi-formés ne sont point entendus ; Elle r'ouvre les yeux , sa bouche presse encore Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore ; Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant , Le regarde , soupire , et meurt en l'embrassant.

285 Père , époux malheureux , famille déplorable , Des fureurs de ces tems exemple lamentable , Puisse de ce combat le souvenir affreux Exciter la pitié de nos derniers neveux , Arracher à leurs yeux des armes salutaires ;

390 Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères

CHANT HUITIEME, rfy

Mais qui fait fuir ainsi ces Ligueurs dispersé* l Quel héros, ou quel Dieu les a tous renversés l C'est le jeune Biron, c'est lui dont le courage Parmi leurs bataillons s'était fait un pacage. D'Aumale les voit fuir , et bouillant de courroux , 29\$ Arrêtez , revenez... Lâches , où courez-vous l Vous fuir l vous , compagnons de M avenue et de Guise ? Vous qui devez venger Paris , Rome et l'Eglise l Suivez-moi , rappelez votre antique vertu , Combattez sous d'Aumale , et vous avez vaincu. 300 Aussitôt secouru de Beauveau , de Fosseuse , Du farouche Saint-Paul , et même de Joyeuse , Il rassemble avec eux ces bataillons épars , Qu'il anime en marchant du feu de ses regards. La fortune avec lui revient d'un pas rapide ; 305

Biron soutient en vain , d'un courage intrépide , Le cours précipité de ce fougueux torrent ; Il voit à ses côtés Parabere expirant ; Dans la foule des morts il voit tomber Feuquiere ; Nesle, Clermont, d'Angenne ont mordu la poussière : 3to Percé de coups lui-même , il est près de périr... C'était ainsi , Biron , que tu devais mourir ! * — — — —

Vers 50g. L'édition de 1727 porte ce qui suit:

« Que vois-je ! c'est ton roi qui vole à ton secours ,

» Il sait L'affreux danger qui nienace tes jours :

» Il le sait, il y vole , il laisse la poursuite

» De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite.

» Il arrive , il parait connue un Dieu menaçant :

» D'Aumale, a son aspect, recule en frémissant :

y> Tout tremble devant lui, tout a'ccavte, tout ^lie. >r

rSS LA HENRI ADE,

Un trépas si fameux , une chute si belle , Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.

515 Le généreux Bourbon sut bientôt le danger Où Biron trop ardent venait de s'engager. Il l'aimait , non en roi , non en maître sévère , Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire , Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil 320 Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'oeil. Henri , de l'amitié sentit les nobles flammes : Amitié, don du ciel , plaisir des grandes âmes! Amitié , que les rois, ces illustres ingrats , Sont assez malheureux pour ne connaître pas ! 5a5Il court le secourir; ce beau feu qui le guide , Rend son bras plus puissant , et son vol plus rapide. Biron , qu'environnaient les ombres de la mort , A l'aspect "de son Roi fait un dernier effort ; Il rappelle à sa voix les restes de sa vie , 330 Sous les coups de Bourbon , tout s'écarte , tout plie. Ton Roi , jeune Biron , t'arrache à ces soldats , Dont les coups redoublés achevaient ton trépas. Tu vis j songe du moins à lui rester fidèle.

Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle 335 Aux vertus du Héros opposant ses fureurs , D une rage nouvelle embrase les Ligueurs?.

Vers àji. Le Duc de Bi.ion tY.t blessé a IvraI niais

ce fut au combat de Fontaine-Française , que Uanri-Je-

Graud lui sauva la vie. Ou a transporté à la batailled'Jvii

cet évenement, jui n'étant poiat on fait principal , peut

aent être déplacé, .

Lue

Elle vole à leur tête , et sa bouche fatale ,
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ses sons trop connus , d'Aumale est excité ;
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté , 340
Il cherchait le Héros , sur lui seul il s'élance j
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas ,
Ces animaux hardis , nourris pour les combats ,
Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage , 545
Pressent un sanglier , en raniment la rage ;
Ignorant le danger , aveuglés , furieux ,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux ;
Les antres , les rochers , les monts en retentissent.
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent ; 350
Il est seul contre tous , abandonné du sort ,
Accablé par le nombre , entouré de la mort.
Louis , du haut des cieux , dans ce danger terrible ,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible ;
Il est comme un rocher qui menaçant les airs , 355
Rompt la course des vents et repousse les mers.

Qui pourrait exprimer le sang et le carnage

Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage?

Vers 353. Voici les vers qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'édition de 1726 :

» Egmont , courtisan lâche et soldat téméraire , » Esclave du tyran qui lit périr son père; » Malheureux , il osait , sur un bord étranger , » Chercher dans les combats la doire et le dau-er ;

i70 LA HENRIADE,

o vous , mânes sanglans du plus vaillant des rois , ' Z6o Eclairrez mon esprit et parlez par ma voix ! Il voit voler sur lui sa noblesse ridelle , Elle meurt pour son Roi , son Roi combat pour elle. L'effroi le devançait , la mort suivait ses coups , Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.

565 Long-tems cet étranger , trompé par son courage , Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage : Dût sa témérité le conduire au cercueil , L'honneur de le combattre irritait son orgueil. Viens , Bourbon , criait -il, viens augmenter ta gloire:

3/° Combattons , c'est à nous de fixer la victoire. Comme il disait ces mots , un lumineux éclair , Messenger des Destins , fend les plaines de l'air. L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre , Le soldat, sous ses pieds, sentit trembler la terre.

S'^D'Egmont croit que les cieuxlui doivent leur appui, Qu'ils défendent sa cause , et combattent pour lui t Que la nature attentive , attentive à sa gloire , Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire. D'Egmont joint le Héros , il l'atteint vers le flanc ;

230 II triomphait déjà d'avoir versé son sang.

Le Roi , qu'il a blessé , voit son péril sans trouble ; Ainsi que le danger , son audace redouble :

» Et de ses fers honteux che'rissant l'infamie; » Il n'osait point venger son père et sa patrie. » Il parut , le Héros le fit tomber soudain, r Le fer étincelant , etc, »

Son grand cœur s'applaudit d'avoir, au champ d'honneur ,

Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.

Loin de le retarder, sa blessure l'irrite, 355

Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite :

D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain ,

Le fer étincelant se plongea dans son sein.

Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent,

Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent ; ~^o

Et son ame en courroux s'envola chez les morts ,

Où l'aspect de son père excita ses remords,

Vers 587. Il y avait dans la première édition, et dans celle d'Evreux :

« Sur son corps tout sanglant , le Roi sans résistance , » Tel qu'un foudre éclatant , vers Mavenne s'avance : » Il l'attaque , il l'étonné , il le presse , et son bras » A chaque instant sur lui suspendait le trépas : » Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta \ic : » La Ligue en pâlisait, la guerre était finie ; » Mais d'Aumale et Saint-Paul accourent a l'instant ; » On l'entoure , on l'arrache a la morfqui l'attend. » Que vois-je ? au moment même une

main inconnue » Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue ;
y C'est ainsi qu'autrefois , dans ces tems fabuleux , » Que l'amour
du mensonge a rendu trop fameux , » Aux pieds de ces remparts
qu'Hector ne put défendre , » Dans ces combats sanglans, aux
rives de Scamandre , » On vit plus d'une fois des mortels furieux ,
» Par un fer sacrilège , oser blesser les Dieux.

Mais c© que l'Auteur y a substitué est incomparablement
mieax,

Espagnols tant vantés, troupe jadis si fiere , ^ Sa mort anéan-
tit votre vertu guerrière ; 3£PPour la première fois vous connûtes
la peur.

L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur S'empare en ce
moment de leur troupe alarmée : Il passe en tous les rangs , il
s'étend sur l'armée j Les chefs sont effrayés , les soldats éperdus ;
4°° L'un ne peut commander , l'autre n'obéit plus. * Ils jettent
leurs drapeaux , ils courent , se renversent , Poussent des cris af-
freux, se heurtent , se dispersent. Les uns, sans résistance, à leur
vainqueur offerts , ^ Fléchissent les genoux , et demandent des
fers. 4°5 D'autres, d'un pas rapide , évitant sa poursuite , Jus-
qu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite , Dans les pro-
fondes eaux vont se précipiter , Et courent au trépas qu'ils
veulent éviter. Les flots couverts de morts interrompent leur
course, 4»o Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Mayenne , en ce tumulte , incapable d'effroi, Affligé , mais
tranquille , et makre encor de soi , Voit d'un œil assuré sa fortune
cruelle , Et tombant-sous ses coups, songea triompher d'elle.

4*5 D'Aumale , auprès de lui , la fureur dans les yeux , Accu-
sait les Flamans, la fortune et les cieux. Tout est perdu , dit-il ,

mourons , brave Mayenne. Quittez, lui dit son chef , une fureur si vaine , Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur ,

4^o Vivez pour réparer sa perte et son malheur :

Que vous et Bois-Dauphin , dans ce moment funeste, De nos soldats épars assemble ce qui reste.

CHANT HUITIEME. i73

Suivez-moi, l'un et l'autre, aux remparts de Paris,

De la Ligue en marchant ramassez les débris :

De Coligni vaincu surpassons le courage. 42">

D'Aumale, en l'écoutant , pleure et frémit de rage.

Cet ordre qu'il déteste , il va l'exécuter ,

Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter ,

Qui docile à son maître , à tout autre terrible ,

A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible , AZo

Le suit d'un air affreux , le flatte en rugissant ,

Et paraît menacer , même en obéissant.

Mayenne cependant , par une fuite prompte , Dans les murs de Paris allait cacher sa honte.

Kenri , victorieux , voyait de tous côtés Lj3o

Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés : Des cieux, en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent , Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent. Louis , au milieu d'eux , du haut du

firmament , Vint contempler Henri dans ce fameux moment j 4-
i° Vint voir comme il saurait user de la victoire , Et s'il achèverait
de mériter sa gloire. Ses soldats près de lui , d'un œil plein de
courroux, Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups : Les
captifs , en tremblant, conduits en sa présence , j, j 5 Attendaient
leur arrêt dans un profond silence.

Vers 445- Voici ceux qu'on trouve dans l'édition de

«Vivez, s'écria- t-il , peuple né pour me nuire,

» Henri voulait vous vaincre , et non pas vous détruire.

i74 LA HENRIADE,

Le mortel désespoir , la honte , la terreur ,

Dans leurs yeux égarés , avaient peint leur malheur.

Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grâce ,

,roCù régnaient à la fois la douceur et l'audace. Soyez libres,
dit-il , vous pouvez désormais Rester mes ennemis , ou vivre mes
sujets. Entre Mayenne et moi reconnaissez un maître : Voyez qui
de nous deux a mérité de l'être.

Z55 Esclaves de la Ligue , ou compagnons d'un Roi , Allez gé-
mir sous elle, ou triomphez scus moi. Choisissez. A ces mots d'un
Roi couvert de gloire ,. Sur un champ de bataille , au sein de la
victoire , On voit en un moment ces captifs éperdus ,

/Ço Ccntens de leur défaite , heureux d'être vaincus. Leurs
yeux sont éch'.Tts , le-?rs ç.œnrs n'ont pins de haine Sa valeur les
vainquit , sa vertu les enchaîne ; Et s'honorant déjà du nom de
ses soldats , Four expier leur crime , ils marchent sur ses pas».

/A- Le tranquille vainqueur a cessé le carnage,
Maître de ces guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui , tout couvert de sang r
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang :
C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête et console la terre. 47°
v> C'est la seule vertu qui doit nous désarmer,
y Vivez, c'est trop me craindre, apprenez a m 'aimer..
y II dit , et dans l'instant arrêtant leur carnage ,
y Maître de ses soldats , il récnit leur courage.
» Ce n'e&t plus ce lien , etc. »

CHANT HUITIEME. i75

Sur ce front menaçant , terrible , ensanglanté ,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie ,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie ,
Et sur tous leurs dangers et sur tous leurs besoins, 4-5
Tel qu'un père attentif , il étendait ses soins.

Du vrai , comme du faux , la prompte messagère , Qui s'accroît
dans sa course , et d'une aile légère , Plus prompte que le tems ,
vole au-delà des mers , Passe d'un pôle à l'autre, et remplit l'uni-

vers; 43© Ce monstre , composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles , Qui rassemble
sous lui la curiosité , L'espoir , l'effroi , le doute et la crédulité ,
De sa brillante voix , trompette de la gloire , 4\$5

Du Héros de la France annonçait la victoire. Du Tage à l'Eri-
dan le bruit en fut porté , Le Vatican superbe en fut épouvanté.

Le Nord à cette voix tressaillit d'alégresse ; Madrid frémit d'ef-
froi , de honte", de tristesse. #&•

O malheureux Paris ! infidèles Ligueurs ! O citoyens trompés !
et vous , prêtres trompeurs , De quels cris douloureux vos
temples retentirent ! De cendre , en ce moment , vos têtes se cou-
vrirent. Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos esprits; 4jS Vain-
cu , mais plein d'espoir , et maître de Paris , Sa politique habile ,
au fond de sa retraite , Aux Ligueurs incertains déguisait sa dé-
faite. Contre un coup si funeste il veut les rassurer , En cachant sa
disgrâce ii croit la réparer. 50#

i7G LA HENRIADE,

Par cents bruits mensongers il ranimait leur zeie. Mais, mal-
gré tant de soins , la vérité cruelle Démentant à ses yeux ses dis-
cours imposteurs , Volait de bouche en bouche et glaçait tous les
cœurs.

&°5 La Discorde en frémit , et redoublant sa rage : I\"on , je ne
verrai point détruire mon ouvrage , Dit-elle, et n'aurai point,
dans ces mursmalheureux, Versé tant de poisons , allumé tant de
feux , De tant de flots de sang cimenté ma puissance ,

i io Pour laisser à Bourbon l'empire de la France. Tout terrible
qu'il est , j'ai l'art de l'affaiblir ; Si je n'ai pu le vaincre , on le peut

amollir. N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême; Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.

GiO C'e*t son cœur qu'il doit craindre, et je veux aujourd'hui L'attaquer, le combattre, et le vaincre par lui. Elle dit ; et soudain des rives de la Seine , Sur un char teint de sang , attelé par la Haine , Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour ,

^20 Elle part , elle vole , et va trouver l'Amour.

Fin du Chant huitième.

ARGUMENT

Description du Temple de V Amour. La Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque tem\$ auprès de Madame d'Estree , si célèbre sous le nom de LA belle Gabrielle. Mornay l'arrache à son amour , et le Roi retourne à son armée,

JUR les bords fortunés de l'antique Idalie > Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie , S'élève un vieux palais respecté par les tems: La nature en posa les premiers fondemens :

Vers 5. Cette deseiiption du Temple de l'Amour et la peinture de cette passion personnifiée , sont entièrement allégoriques. On a placé eu Chypre le lieu de la scène , comme on a mis à tlovae la demeure de la Politique ; perce que Les peuples de l'île de Chypre ont de tout tems passa pour être abandonnés a i' Amour , de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Eiuope.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme fil, de Vénus et comme un. Dieu de la Fable , mais. Gp»nie «ne passkui re-

présentée avec tous les plaisirs et tous, les désordres qui l'accompagnaient.

178 LA HENIADÉ,

5 Et l'artj ornant depuis sa simple architecture „ Par ses travaux hardis surpassa la Nature. Là,tousleschampsvisins, peuples de myrthes verts, N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers. Par-tout on voit mûrir , par-tout on voit éclore

io Et les fruits de Pomone et les présents de Flore j Et la terre n'attend pour donner ses moissons , l'i les vœux des humains , ni l'ordre des saisons. L'homme y semble goûter dans une paix profonde Tout ce que la Nature, aux premiers jours du monde

ij De sa main bienfaisante accordait aux humains ; Un éternel repos , des jours purs et sereins , Les douceurs , les plaisirs que promet l'abondance , Les biens du premier âge, hors la seule innocence. On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,

so Dont la molle harmonie inspire les langueurs , Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses, Qui célèbrent leur honte , et vantent leurs faiblesses,.

Vers iT. Au lieu des Viuit vers qui sont ici , on trouve les suivants dans l'édition de l'Y^S.

« Dans ces climats charmans habite l'Indolence ; » Les peuples paresseux, séduits par l'abondance, y, fVont jamais exercé , par d'utiles travaux , y, Leurs corps appesantis qu'énerve le repos; >î Dans un loisir profond, aux soîqs inaccessible , » La mollesse entretient un silence paisible: * Seulement quelquefois on entend dans les airs » Les son* l BÉminés des plus tendres concerts., » Les voix de mille amans , etc. »

CHANT NEUVIEME. i79

Chaque jour on les voit , le front paré de fleurs , De leur aimable maître implorer les faveurs ; Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire r Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire. La flatteuse Espérance au front toujours serein, A l'autel de l'Amour les conduit par la main. Près du temple sacré les Grâces demi-nues, Accordent à leurs voix leurs danses ingénues. go

La molle Volupté , sur un lit de gazons , Satisfaite et tranquille , écoute leurs chansons. On voit à ses côtés le Mystère en silence , Le Sourire enchanteur , les Soins, la Complaisance , Les Plaisirs amoureux et les tendres Désirs , yr

Plus doux , plus séduisants encor que les Plaisirs.

De ce temple fameux telle est l'aimable entrée \$ Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée , On porte au sanctuaire un pas audacieux , Quel spectacle funeste épouvante les yeux ! /(*>•

Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable et tendre j Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre : Les Plaintes , les Dégoûts , l'Imprudence , la Peur Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur. La sombre Jalousie , au teint pâle et livide, 45

Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide : La Haine et le Courroux , répandant leur venin, Marchent devant ses pas , un poignard à la main. La Malice les voit, et d'un souris perfide Applaudit en passant à leur troupe homicide. Le Repentir les suit , détestant leurs fureurs , Et baisse , en soupirant, ses yeux mouillés de pleurs

i8o LA II EN RI A DE,

G'est-Ii , c'est au milieu de cette cour affreuse, Des plaisirs des humains compagne malheureuse ,

55 Que l'Amour a choisi son séjour éternel. Ce dangereux enfant , si tendre et si cruel y Forte en sa faible main les destins de la terre , Dunne avec un souris ou la paix ou la guerre , Et répandant par-tout ses trompeuses douceurs ,

■Ço Anime l'univers , et vit dans tous les cœurs.

Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes r Il foulait à ses pieis Les plus superbes têtes , Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits , Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits..

C5 La Discorde soudain , conduite par Ta R3ge, Ecarte les Plaisirs , s'ouvre un libre passage , Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés , Le front couvert de sang et les yeux enflammés : Mon frère , lui dit-elle, où sont tes traits terribles t

7° Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ? Ah ! si de la Discorde allumant le tison , Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison , Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature , Viens , vole sur mes pas , viens venger mon injure;

*j5 Un Roi victorieux écrase mes serpens ,

Ses maiiis joignent l'olive aux lauriers triomphons.

Vers 56. Voici comme l'édition de 1723 a mi» ces deux terS:

« Sans cesse armé de traits pins prompts que le tonnerrie 7 »
Porte en sa faible main les destins de la terre. »

CHANT NEUVIEME. iSr

La Clémence avec lui marchant d'un pas tranquille, Au sein tumultueux de la guerre civile , Va sous ses étendards flottans de tous côtés , Réunir tous les cœurs par moi seule écartés. Encore une victoire , et mon trône est en poudre , Aux remparts de Paris Henri porte la foudre. Ce Héros va combattre, et vaincre et pardonner; De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner. C'est à toi d'arrêter ce torrent clans sa course. 85

Va de tant de hauts faits empoisonner la source. Que sous ton joug , Amour , il gémissse abattu j Va dompter son courage au sein de la vertu. C'est toi y tu t'en souviens , toi dont la main fatale, Fit tomber, sans effort, Hercule aux pieds d'Omphale. 9° Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers , Abandonnant pour toi les soins de l'univers , Fuyant devant Auguste , et te suivant sur l'onde , Préférer Cléopâtre à l'empire du monde .7 Henri te reste à vaincre après tant de guerriers : 95

Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers , Va du myrthe amoureux ceindre sa tête altière ; Endors entre tes bras son audace guerrière. A mon trône ébranlé cours servir de soutien ; Viens> macause est la tienne, et ton règne est le mien. 100

Ainsi parlait ce monstre , et la voûte tremblante Répétait les accents de sa voix effrayante. L'Amour qui l'écoutait , couché parmi les fleurs , D'un souris fier et doux répond à ses fureurs. Il s'arme cependant de ses flèches dorées ; joS

Il fend des vastes cieux les voûtes azurées ^

iB2 LA HENRI A DE,

Et précédé des Jeux , des Grâces , des Plaisirs , Il vole aux champs Français sur l'aile des Zéphirs. Dans sa course , d'abord ,

il découvre avec joie

ïloLe faible Xi mois, et les champs où fut Troie. Il rit en contemplant , dans ces lieux renommés t La cendre des palais par ses mains consumés. Il aperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde , Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde 7

ii5 Venise , dont Neptune admire le destin ,

Et qui commande aux flots renfermés dans son sein»

Il descend , il s'arrête aux champs de la Sicile , Où lui-même inspira Théocrite et Virgile , Où l'on dit qu'autrefois , par des chemins nouveaux r

120 De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.

Bientôt , quittant les bords de l'aimable Aréthuse , Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse , Asyleencor plus doux, lieuxoùdanssesbeauxjours r Pétrarque soupira ses vers et ses amours.

J25 II voit Jes murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure , Lui-même en ordonna la superbe structure-

Vers no. L'édition de 1725 met ainsi ce vers :

«< La campagne où jadis on vit les murs de Troie.»

Vers 122. Vaucluse, Vâlisclausa , près de Gordes , ea Provence , célèbre par le séjour que fit Pétrarque dansses enviions. L'on voit même encore près de sa source une maison qu'on appelle la maison de Pétrarque.

Vers 125. A>'et fut bâti par Henri II , pour Diane de Poitiers, dont les chiffre* sont mêles dans tous les ornemens de ce château

, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry,

CHANT NEUVIEME. 183

Far ces adroites mains avec art enlacés ,

Les chiffres de Diane y sont encor tracés.

Sur sa tombe en passant les Plaisirs et les Grâces

Répandirent les fleurs qui naissaient sur leurs traces. 110

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin. Le Roi, près d'en partir pour un plus grand dessein , Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre , Laissait pour un moment reposer son tonnerre ; Mille jeunes guerriers à travers les guerêts , 153.

Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts. L'Amour sent à sa vue une joie inhumaine ,. Il aiguise ses traits , il prépare sa chaîne , Il agite les airs que lui-même a calmés ; 11 parle , on voit soudain les éléments armés. i/je

D'un bout du monde à l'autre appelant les orages , Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages, De verser ces torrens suspendus dans les-airs , Et d'apporter la nuit, la foudre et les éclairs. Déjà les aquilons , à ses ordres fidèles , 145

Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs ailes ; La plus affreuse nuit succède au plus beau jour ; La Nature en gémit , et reconnaît l'Amour.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide, Le Roi marche incertain, sans escorte et sans guide: ^c L'Amour en ce moment allumant son flambeau , Fait briller devant lui ce prodige nouveau. Abandonné des siens , le Roi , dans ces bois

sombres, Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres ;
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés j5£ Suivre ces
feux ardents de la terre exhalés,

Ces feux, dont la vapeur maligne et passagère Conduit au pré-
cipice à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la Fortune , en ces tristes climats , lGo D'une
illustre mortelle avait conduit les pas.

Dans le fond d'un château , tranquille et solitaire , Loin du
bruit des combats elle attendait son père, Qui hdele à ses rois ,
vieilli dans les hasards , Avait du grand Henri suivi les étendards.
i65 D'Estrée était son nom; la main de la Nature De ses aimables
dons la combla sans mesure. Telle ne brillait point aux bords de
l'Eurotas , La coupable beauté qui trahit Ménélas j

Vers i65. Gaerielles d'Estrée , d'une ancienne Maison de Picar-
die , fille et petite-fille d'un Grand- .Maître de l'Artillerie , mariée
au Seigneur de Liancomt , et depuis Duchesse de Beaufort , etc.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles ; il se
dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa
en paysan , passa au travers des gardes ennemies , et arriva chez
elle , non sans courir risque d'être pris.

On peut voir ces de'tails dans l'histoire des amours du grand
Alcaudre, écrite par une Princesse de Conti.

Vers iG;. L'édition de 17-2S met ainsi ces deux vers .

♦x Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux >, y £»t
seule elle ignorait le pouvoir «le fie» yeux. »

CHANT NEUVIEME. i85

Moins touchante et moins belle, à Tarse on vit paraître Celle qui
des Romains avait dompté le maître , 170

Lorsque les habitans des rives du Cidnus , L'encensoir à la
main , la prirent pour Vénus. Elle entra dans cet âge , hélas !
trop redoutable , Qui rend des passions le joug inévitable. Son
cœur né pour aimer, mais fier et généreux, 175 D'aucun amant
encor n'avait reçu les vœux; Semblable en son printemps à la rose
nouvelle , Qui renferme en naissant sa beauté naturelle, Cache
aux vents amoureux les trésors de son sein , Et s'ouvre aux doux
rayons d'un jour pur et serein. iQq

L'Amour, qui, cependant, s'apprête à la surprendre, Sous un
nom supposé vient près d'elle se rendre : Il paraît sans flambeau ,
sans flèches , sans carquois j Il prend d'un simple enfant la figure
et la voix.

Vers 170. Cléopâtre allant à Tarse, où Antoine l'avait mandée,
fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or. et orné des plus belles
peintures ; les voiles étaient de pourpre , les cordages d'or et de
soie; Cléopâtre était habillée comme on représentait alors la
Déesse Vénus , ses femmes représentaient les Nymphes et les
Grâces ; la poupe et la proue étaient remplies des pins beaux, en-
fans ' déguisés en Amours. Elle avançait dans cet équipage sur le
fleuve Cidnus , au son de mille instrumens de musique. Tout le
peuple de Tarse la prit pour la Déesse. On quitta le tribunal d'An-
toine pour courir au-devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la
recevoir , et en devint éperdu d'amour. Piutarque.

186 LAHEN R I A DE,

:S5 On a vu , lui dit-il , sur la rive prochaine , S'avancer vers
ces lieux le vainqueur de Mayenne. Il glissait dans son cœur , en

lui disant ces mots , Un désir inconnu de plaire à ce Héros. Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.

190 L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle ; Que n'espérait-il point , aidé de tant d'appas ; Au-devant du Monarque il conduisit ses pas. L'art simple dont lui-même a formé sa parure , Paraît aux yeux séduits l'effet de la Nature :

!ÎP L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents, Tantôt couvre sa gorge et ses trésors naissans ; Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable- Sa modestie encor la rendait plus aimable : Non pas cette farouche et triste austérité ,

a00 Qui fait fuir les Amours et même la beauté ; Mais cette pudeur douce , - innocente , enfantine , Qui colore le front d'une rougeur divine , Inspire le respect , enflamme les' désirs , Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.

2û5 Ilfdit plus , (à l'Amour tout miracle est possible ,) Il enchante ces lieux par un charme invincible.

Vers 191. Voici ce que met l'édition de 1713 , au lieu d*

ce ver»: et de quelques suivans : •

« Au-devant du Monarque il conduisit ses pas. y Armé de tous ses traits, présent à l'entrevue , >» Il allume en leur ame une crainte inconnue , y Leur inspire ce troubla et cese'motions , » Que forment, en naissant , les grandes passions.);

Des myrtes enlacés , que d'un prodigue sein

La terre obéissante a fait naître soudain ,

Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage.

A peine a-r-on passé sous leur fatal ombrage , aïo
Par des liens secrets on se sent arrêter ;
On s'y plaît , on s'y trouble , on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse:
tes amans fortunés, pleins d'une douce ivresse ,
Y boivent à long traits l'oubli de leur devoir. at5
L'Amour en tous ces lieux fait sentir son pouvoir.
Tout y paraît changé , tous les cœurs y soupirent.
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent.
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers , leurs caresses , leurs chants. aao
Le moissonneur ardent , qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore ,
S'arrête , s'inquiète et pousse des soupirs :
Son cœur est étonné de ses nouveaux désirs.
Il demeure enchanté dans ces belles retraites , 2a5
Et laisse , en soupirant , ses moissons imparfaites.
Près de lui , la bergère oubliant ses troupeaux ,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée?

Par un charme indomptable elle était attirée. 230

Elle avait à combattre , en ce funeste jour ,

Sa jeunesse , son cœur, un Héros et l'Amour.

Quelque tems de Henri la valeur immortelle Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle, Une invisible main le retient malgré lui. 335

Dans sa vertu première il cherche un vain appui.

i88 LA HENRIADE,

Sa vertu l'abandonne, et son ame enivrée

N'aime , ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.

Loin de lui , cependant, tous ces chefs étonnés ,

240 Se demandent leur Prince , et restent consternés. Ils tremblaient pour ses jours : hélas ! qui l'eut pu croire , Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire ? On le cherchait en vain ; ses soldats abattus , Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus..

i.\S Mais le Génie heureux qui préside à la France , Ne souffrit pas long-tems sa dangereuse absence. 11 descendit des cieux à la voix de Louis , Et vint d'un vol rapide au secours de son fils. Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère ,

50 Pour y trouver un sage il regarda la terre.

il rie le chercha point dans ces lieux révéérés , A l'étude , au silence , au jeûne consacrés. Il alla dans Ivri. Là , parmi la licence, Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence ,

a55 L'Ange heureux des Français fixa son vol divin , Au milieu
des drapeaux des enfans de Calvin.

Vers a38. Après ce vers, voici ce qu'où lit dans l'édition de
172J :

« C'est alors que l'on vit, dans les bras du repos , » Les folâtres
Plaisirs désarmer ce Héros , y L'on tenait sa cuirasse, encor de
sang trempée, » L'autre avait détaché sa redoutable épée , » Et
riaît, en voyant dans ses débiles mains , >> Ce fer , l'appui du
trône et l'effroi des humains. y Tandis que de l'amour Henri goût-
tait Les charmes, » Son absence en son camp répandait les
alarmes, y Et ses chefs étonnés , ses soldats abattus, etc. »

Il s'adresse à Mornay ; c'était pour nous instruire Que souvent
la raison suffit à nous conduire j Ainsi qu'elle guida , chez des
peuples payens , Marc-Aurele ou Platon , la honte des chrétiens.
a6o

Non moins prudent ami , que philosophe austère , Mornay sur
l'art discret de reprendre et de plaire : Son exemple instruisait
bien mieux que ses discours, Les solides vertus furent ses seuls
amours -t Avide de travaux, insensible aux délices , 265

Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices. Jamais l'air
de la cour, et son souffle infecté N'altéra de son cœur l'austère
pureté.

Belle Aréthuse , ainsi ton onde fortunée Roule au sein furieux
d'Amphitrite étonnée; 270

Un crystal toujours pur et des flots toujours clairs , Que jamais
ne corrompt l'amertume des mers. Le généreux Mornay, conduit
par la sagesse, Part et vole en ces lieux où la douce mollesse Rete-

nait dans ses bras le vainqueur des humains , 275 Et de la France
en lui maîtrisait les destins. L'Amour à chaque instant redoublant
sa victoire , Le rendait plus heureux, pour mieux flétrir sa gloire,
Les plaisirs qui souvent ont des termes si courts , Partageaient,
ses momens et remplissaient ses jours. aso

L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère, A côté de Mor-
nay la Sagesse sévère • 11 veut sur ce guerrier lancer un trait ven-
geur , Il croit charmer ses sens , il croit blesser son coeur ; Mais
Mornay méprisait sa colère et ses charmes , 2g5 Tous ses traits
impuissanss'émoussaient sur ses armes.

190 LA HENRTADE,

Il attend qu'en secret le Roi s'offre à ses yeux ,

Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux. Au fond de ces
jardins , au bord d'une onde claire , 290 Sous un myrte amoureux
, asyle du mystère ,

D'JËstrée à son amant prodiguait ses appas ;

Il languissait près d'elle , il brûlait dans ses bras.

De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes ;

Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes , 2^5 De
ces larmes qui font les plaisirs des amans.

Ils sentaient cette ivresse et ces saissemens ,

Ces transports, ces fureurs , qu'un tendre amour inspire ,

Que lui seul fait goûter , que lui seul peut décrire.

Les folâtres Plaisirs , dans le sein du repos , 300 Les Amours
enfants désarmaient ce Héros :

L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,

L'autre avait détaché sa redoutable épée ,

Et riait , en tenant dans ses débiles mains ,

Ce fer , l'appui du trône , et l'effroi des humains. 505 La Dis-
corde de loin insulte à sa faiblesse ;

Elle exprime en grondant sa barbare alégresse :

Sa fière activité ménage ces instans.

Elle court de la Ligue irriter les serpens ;

Et tandis que Bourbon se repose et sommeille, 3 10 De tous
ses ennemis la rage se réveille.

Enfin , dans ces jardins , où sa vertu languit ,

Il voit Mornay paraître : il le voit et rougit.

L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence.

Le sage, es. l'abordant , garde un morne silence ; 3x5 Mais ce
silence même, et ses regards baissés

Se font entendre au Prince et s'expliquent assez.

Sur ce visage austère où régnait la tristesse,

Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse.

Rarement de sa faute 011 aime le témoin.

Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin. 3*o

Cher ami , dit le Roi , ne crains point ma colère :

Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.

Viens, le cœur de ton Prince est digne encor de toi :

Je t'ai vu, c'en est fait, et tu me rends à moi ,

Je reprends ma vertu que l'Amour m'a ravie : 3a5

De ce honteux repos fuyons l'ignominie.

Fuyons ce lieu funeste , où mon cœur mutiné

Aime encor les liens dont il fut enchaîné :

Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.

Partons , bravons l'Amour dans les bras de la Gloire, s3o

Et bientôt vers Paris répandant la terreur ,

Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.

A ces mots généreux, Mornay connut son maître ; C'est vous ,
s'écria-t-il , que je revois paraître j Vous de la France entière au-
guste défenseur , 355

Vous , vainqueur de vous-même , étroit de votre cœur ; L'A-
mour à votre gloire ajoute un nouveau lustre : Qui l'ignore est
heureux, qui le dompte est illustre.

Vers J20. Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de

« Tout autre eût , d'un censeur , haï le front se'vere. y> Cher
ami , dit le Roi , tu ne peux nie déplaire ; y> Viens , le cœur de

ton Prince , etc. »

Il dit : le Roi s'apprête à partir de ces lieux.

5*|o Quelle douleur , ô ciel ! attendrit ses adieux ! Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore , En condamnant ses pleurs il en versait encore. Entraîné parMornay , par l'Amour attiré , Il s'éloigne, il revient , il part désespéré.

3/p II part : en ce moment d'Estrée évanouie

Reste sans mouvement , sans couleur et sans vie. D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts , L'Amour qui l'aperçut jette un cri dans les airs : Il s'épouvante , il craint qu'une nuit éternelle

350 N'enlevé à son empire une Nymphé si belle , N'efface pour jamais les charmes de ces yeux, Qui devaient dans la France allumer tant de feux. Il la prend dans ses bras ; et bientôt cette amante Rouvre à sa douce voix sa paupière mourante,

355 Lui nomme son amant , le redemande en vain , Le cherche encor des yeux , et les ferme soudain, L'Amour , baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle , Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle ; D'un espoir séduisant il lui rend la douceur ,

360 Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur. Mornay , toujours sévère et toujours inflexible , Entraînait cependant son maître trop sensible. La Force et la Vertu leur montrent le chemin , La Gloire les conduit les lauriers à la main -3

5G5 Et l'Amour indigné, que le devoir surmonte, Va cacher loin d'Anet sa colère et sa "bonté.

Fin du Chant neuvième.

Chant.

Retour du Roi à son armée: il recommence le siège. Combat singulier du Vicomte de Turenne et du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la Ville. Le Roi nourrit lui mime le» habitans qu'il assiège. Le ciel récompense enfin ses vertus. La Vérité vient V éclairer. Paris lui ouvre ses portes , et la guerre est finie.

V^ES momens dangereux , perdus dans la mollesse , Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse. A de nouveaux exploits Mayenne est préparé. D'un espoir renaissant lu peuple est enivré.

Vers \. Voici de quelle manière commence i'éditioa de 172:1 :

« Le tems vole , et sa perte est toujours dangereuse , >> Eu vain du grand Bourbon la main victorieuse » Fit dans les champs d'Ivri triompher sa vertu. » Négliger ses lauriers , c'est n'avoir point vaincu. » Ceî jours, ces doux momens perdus dans la mollesse, » Rendaient aux ennemis l'audace et l'alegresse. y Déjà , dans leur asyle , oubliant les malheurs , m Vaincus, chargés d'op-proWei , ih parlaient e;- vainqueur*»

ic4 LA HENRI A DE,

5 Leur espoir les trompait ; Bourbon, que rien n'arrête,

Accourt impatient d'achever sa conquête.

Paris épouvanté revit ses étendarts;

Le Héros reparut aux pieds de ces remparts ,

De ces mêmes remparts où fume encor sa foudre , 10 Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre ,

Quand l'Ange de la France, appaisant son courroux,

Retint son bras vainqueur , et suspendit ses coups.

Déjà le camp du Roi jette des cris de joie ,

D'un œil d'impatience il dévorait sa proie. 15 Les Ligueurs cependant , d'un juste effroi troublés ,

Près du prudent Mayenne étaient tous assemblés.

Là , d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,

Leur tenait fièrement ce langage intrépide :

Nous n'avons point encore appris à nous cacher , 3° L'ennemi vient à nous , c'est-là qu'il faut marcher \$

C'est-là qu'il faut porter une fureur heureuse ;

Je connais des Français la fougue impétueuse.

L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.

Le Français qu'on attaque est à demi-vaincu. 25 Souvent le désespoir a gagné des batailles :

J'attends tout de nous seuls, et riende nos murailles.

Ke'ros qui m'écoutez , volez aux champs de Mars ;

Peuples qui nous suivez, vos chefssont vos remp. ts.

11 se tut à ces mots ; les Ligueurs en silence , **> Semblaient de son audace accuser l'imprudence. 11 en rougit de honte , et dans leurs yeux confus , 31 lut , en frémissant , leur crainte et leur refus. Lh bien ! poursuivit-il , si vous n'osez me suivre , Français , à cet affront je ne veux point survivre.

Vous craignez les dangers ; seul je m'y vais offrir, 55 Et vous apprendre à vaincre , ou du moins à mourir.

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte ; Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte, Il s'avance : un hérault , ministre des combats, Jusqu'aux tentes du Roi , marche devant ses pas , /{o Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire , Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire. D'Aumale vous attend } ennemis , paraissez.

Tous les chefs, à ces mots, d'un beau zèle poussés, Volaient contre d'Aumale essayer leur courage , 4^ Tous briguaient près du Roi cet illustre avantage , Tous avaient mérité ce prix de la valeur ; Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur. Le Roi mit dans ses mains la gloire de la France. Va , dit-il , d'un superbe abaisser l'insolence. 50

Combats pour ton pays , pour ton prince et pour toi, Et reçois en partant les armes de ton Roi. Le Héros, à ces mots , lui donne son épée , Votre attente , ô grand Roi , ne sera point trompée, Lui répondit Turenne , embrassant ses genoux : 55 J'en atteste ce fer , et j'en jure par vous. Il dit : le Roi l'embrasse , et Turenne s'élance Vers l'endroit où d'Aumale , avec impatience , Attendait qu'à ses yeux un combattant parût. Le peuple de Paris aux remparts accourut ; So

Les soldats de Henri près de lui se rangèrent j Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;

Chacun dans l'un des deux voyant son défenseur , Du geste et de la voix excitait sa valeur.

Go Cependant sur Paris s'élevait un nuage , Oui semblait ap-
porter le tonnerre et l'orage 5 Ses flancs noirs et brûlans, tout-à-
coup entr'ouverts, Vomissent dans ces lieux les monstres des en-
fers , Le Fanatisme affreux , la Discorde farouche ,

70 La sombre Politique , au cœur faux , à l'œil louche , Le dé-
mon des combats respirant les fureurs , Dieux enivrés de sang,
Dieux dignes des Ligueurs: Aux remparts de la Ville ils fondent ,
ils s'arrêtent , En faveur de d'Aumale au combat ils s'appêtent.

75^ oilà qu'au même instant du hautdes cieux ouverts, Ln
Ange est descendu sur le trône des airs , Couronné de rayons ,
nageant dans la lumière , Sur des ailes de feu parcourant sa car-
rière , Et laissant loin de lui l'occident éclairé

80 Des sillons lumineux dont il est entouré. 11 tenait d'une
main cette olive sacrée , Présage consolant d'une paix désirée;
Dans l'autre étinceiait ce fer d'un Dieu vengeur , Ce glaive dont
s'arma l'Ange exterminateur ,

85 Quand jadis l'Eternel , à la mort dévorante Livra les pre-
miers nés d'une race insolente. A l'aspect de ce glaive , interdits ,
désarmés , Les monstres infernaux semblent inanimés , La ter-
reur les enchaîne , un pouvoir invincible

90 Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible : Ainsi
de son autel , teint du sang des humains , Tomba ce fier Dagon ,
ce Dieu des Philistins :

Lorsque du Dieu des Dieux, en son temple apportée, A ses
yeux éblouis l'arche fut présentée.

Paris , le Roi , l'armée , et l'enfer et les deux , 9^ Sur ce combat
illustre avaient fixé les yeux. Bientôt les deux guerriers entrent

dans la carrière; Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière , Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier, lis ne se cachent point sous ces bustes d'acier; 100

Des anciens Chevaliers ornement honorable, Eclatant à la vue , aux coups impénétrable ; Ils négligent tous deux cet appareil , qui rend Et le combat plus long , et le danger moins grand. Leur arme est une épée , et sans autre défense , io.> Exposé tout entier , l'un et l'autre s'avance; O Dieu , cria Turenne , arbitre de mon Roi , Descends , juge sa cause , et combats avec moi. Le courage n'est rien sans ta main protectrice , J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice, no D'Aumale répondit , j'attends tout de mon bras ; C'est de nous que dépend le destin des combats; En vain l'homme timide implore un Dieu suprême; Tranquille au haut du ciel, il me laisse à moi-même: Le parti le plus juste est celui du vainqueur, u5

Et le Dieu de la guerre est la seule valeur. Il dit , et d'un regard enflammé d'arrogance , 11 voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous deux , Ils commencent enfin ce combat dangereux : iao

Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse , L'ardeur , la fermeté , la force , la souplesse ,

Parut des deux côtés en ce choc éclatant.

Cent coups étaient portés et parés à l'instant ; 1^5 Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite ;

L'autre , d'un pas léger , se détourne et l'évite.

Tantôt , plus rapprochés ils semblent se saisir ,

Leur péril renaissant donne un affreux plaisir 3

On se plaît à les voir s'observer et se craindre , i3o Avancer,
s'arrêter, se mesurer, s'atteindre;

Le fer étincelant , avec art détourné ,

Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.

Telle on voit du soleil la lumière éclatante

Briser ses traits de feu dans l'onde transparente, iSoEt se rom-
pant encor par des chemins divers ,

De ce cristal mouvant repasser dans les airs.

Le spectateur surpris , et ne pouvant le croire ,

Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.

D'Aumale est plus ardent , plus fort , plus furieux j i^o Tu-
renne est plus adroit et moins impétueux.

Maître de tous ses sens , animé sans colère ,

Il fatigue à loisir son terrible adversaire.

D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur ;

Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur. 145 Turenne, qui
l'observe , aperçoit sa faiblesse ;

Il se ranime alors , il le pousse , il le presse. •

Enfin j d'un coup mortel , il lui perce le flanc.

D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.

Il tombe , et de l'enfer tous les monstres frémirent; j50 Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :

Vers 152. Tous ces vers n'étaient pas dans les premières éditions.

« De la Ligue à jamais , le trône est renversé : » Tu l'emportes , Bourbon , notre règne est passé. Tout le peuple y répond par un cri lamentable. D'Aumale , sans vigueur , étendu sur le sabie, Menace encor Turenne , et le menace en v; i. 155

Sa redoutable épée échappe de sa main.

11 veut parler , sa voix expire dans sa bcuche ; L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche : 11 se levé , il retombe , il ouvre un œil mourant , Il regarde Paris , et meurt en soupirant. 160

Tu le vis expirer , infortuné Mayenne; Tu le vis , tu frémis , et ta chute prochaine Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant , des soldats , dans les murs de Paris Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale. , \$5 Ce spectacle sanglant , cette pompe fatale Entre au milieu d'un -peuple , interdit , égaré ; Chacun voit en tremblant ce corps défigure ,

Vers 160. Le Chevalier d'Àumale fut tue' dans ce tems-là à Saint-Denis , et sa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le Vicomte de Turenne n'est qu'une fiction ; mais ces combats singuliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les Chartreux , entre le sieur de .Marivaux , qui tenait pour les Royalistes , et le sieur Claude de Marottes , qui tenait pour les Ligueurs. Ils se battirent en présence du peuple et de l'armée , le jour même de l'assassinat de Henri III; mai» ce fut Marottes qui fut vainqueur.

Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte , *7° Cette tête panchée , et de poudre couverte ; Ces yeux ou le trépas étale ses horreurs. On n'entend point de cris , on ne voit point de pleurs. La honte , la pitié , l'abattement , la crainte , Etouffent leurs sanglots , et retiennent leurs plaintes ; ĩ75 Tout se tait , et tout tremble. Un bruit rempli d'horreur Bientôt de ce silence augmenta la terreur. Les cris àes assiégeans jusqu'au ciel s'élevèrent , Les chefs et les soldats près du Roi s'assemblèrent : Ils demandaient l'assaut. Le Roi dans ce moment 180 Modéra son courage et leur emportement. Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie , Il voulut la sauver de sa propre furie. Haï de ses sujets , prompt à les épargner, Eux seuls voulaient se perdre , il les voulut gagner. ĩ85 Heureux , si sa bonté prévenant leur audace , Forçait ces malheureux à lui demander grâce ! Pouvant les emporter , il les fait investir: Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir.

Vers 179. Au lieu Je. ce vers et des cinq qui ie suil eut voici ce que met 1 édition de 1723 :

- « Mais , d'un peuple barbare ennemi généreux ,
- » Henii retint ses traits déjà tournés sur eux;
- y II voulait les sauver de leur propre furie ;
- » Haï de ses sujets , il aimait sa patrie ;
- » Armé pour les punir, prompt à les épargner, etc. »

Vers 187. Henri IV bloqua Paris, en i5c)0 , avec moins de vinct miiie hommes,

Il crut que sans assauts , sans combats , sans alarmes , La di-
sette et la faim , plus fortes que ses armes , 190 Lui livreraient
sans peine un peuple inanimé, Nourri dans l'abondance , au luxe
accoutumé , Qui , vaincu par ses maux, souple dans l'indigence ,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence. Mais le faux zèle ,
hélas ! qui ne saurait céder , Tq5 Enseigne à tout souffrir ,
comme à tout hasarder.

Les mutins , qu'épargnait cette main vengeresse , Prenaient
d'un Roi clément la vertu pour faiblesse ; Et fiers de ses bontés ,
oubliant sa valeur , Ils défiaient leur maître , ils bravaient leur
vainqueur ;200 Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsqu'enfln les eaux de la Seine captive Cessèrent d'ap-
porter dans ce vaste séjour L'ordinaire tribut des moissons
d'alentour j Quand on vit dans Paris la Faim pâle et cruelle , 215
Montrant déjà la Mort, qui marchait après elle ; Alors on enten-
dit des hurlemens affreux ; Ce superbe Paris fut plein de malheu-
reux , De qui la main tremblante ,et la voix affaiblie, Deman-
daient vainement le soutien de leur vie. 210

Vers iq5. « Mais le faux zèle , hélas ! etc. »

Au lieu de ces deux vers , voici ceux que met l'e'dltio» de 1725 :

« < Mai? il ne prévît pas , en cette occasion r » Ce (\\q pou-
vaient les Seize et la Rehgipa, »

Bientôt le riche même , après de vains efforts y Eprouva la fa-
mine au milieu des trésors , Ce n'était plus ces jeux , ces festins et
ces fêtes , Oû de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes',

215 Ju , parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés , L.QS vins
les plus parfaits , les mets les plus vantés , Sous des lambris dorés

, qu'habite la Mollesse , De leur goût dédaigneux irritaient la paresse. On vit avec effroi tous ces voluptueux ,

a20 Pâles , défigurés et la mort dans les yeux , Périssant de misère au sein de l'opulence , Détester de leurs biens l'inutile abondance. Le vieillard , dont la faim va terminer les jours , Voit son fils au berceau , qui périt sans secours*

225 Ici meurt dans la rage une famille entière.

Plus loin , des malheureux couchés dans la poussière r Se disputaient encore , à leurs derniers momens , Les restes odieux des plus vils alimens. Ces spectres affamés , outrageant la Nature ,

a30 Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture ,

Vers û50. Ce fut l'Ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts ; conseil qui fut exécuté , et qui ne servit qu'a avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. Ces assiégés n'auront pas osé manger la chair de leurs compatriotes qui venaient d'eux ; mais ils mangeaient volontiers les os.

Des morts épouvantés les ossements poudreux , Ainsi qu'un pur froment , sont préparés par eux. Que n'osent point tenter les extrêmes misères ! On les vit se nourrir des cendres de leurs pères. Ce détestable mets avança leur trépas , a35

Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces prêtres , cependant, ces docteurs fanatiques, Qui , loin de partager les misères publiques , Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels , Vivaient dans l'abondance à l'ombre des

autels, a (o Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance, Al-
laient par-tout du peuple animer la constance. Aux uns, à qui la
mort allait fermer les yeux , Leurs libérales mains ouvraient déjà
les cieux. Alix autres ils montraient , d'un coup-d'œil prophé-
tique, 2^5 Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique , Paris
bientôt sauvé par des secours nombreux , Et la manne du ciel
prête à tomber pour eux. Hélas ! ces vains appâts , ces promesses
stériles , Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles: a5o
Par les Prêtres séduits , par les Seize effrayés , Soumis , presque-
contens, ils mouraient à leurs pieds : Trop heureux, en effet,
d'abandonner la vie.

D'un ramas d'étrangers la Ville était remplie ;

Vers 1 10. On lit la visite , dit Mézerai , dan* les loçis des Ec-
clésiastiques et dans les Couvens , qui se trouvèrent tous pourvus
, Dième celui des Capucins , pour plus d'un au,

a\$5 Tigres , que nos a) eux nourrissaient dans leur sein, Plus
cruels que la mort , et la guerre et la faim. Lis uns étaient Tenus
des campagnes Beligues , Les autres des rochers et des monts
Helvétiques ? Barbares , dont la guerre est l'unique métier , 26°
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer. De ces nouveaux
tvtrans les avides cohortes Assiègent les maisons , en enfoncent
les portes y Aux hôces effrayés présentent mille morts , "Non
pour leur arracher d'inutiles trésors, 2^5 von pour aller ravir ,
d'une main adultère , Une fille éplorée à sa tremblante mère : De
la cruelle faim le besoin consumant Semble étouffer en eux tout
autre sentiment y Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
270 Etait l'unique but de leur recherche affreuse.

Il n'est point de tourment , de supplice et d'horreur „ Que ,
pour en découvrir , n'inventât leur fureur.

Une femme.... grand Dieu ! faut-il à la mémoire Conserver le
récit de cette horrible histoire ?

Vers 269. Les Susses qui étaient dans Paris à la solde, du Duc
de 'Mayenne , y commirent des excès affreux , au rapport de tous
les historiens du tems ; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de
barbares , et non sur leur nation pleine de bon sens et de droiture
, et l'une des plus respectables nations du monde , puisqu'elle ne
songe qu'à conserver sa liberté , et jamais à opprimer celle des
autres.

Vers 170. Cette histoire est rapportée dans tous Us,

Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains, %j5

Un reste d'alimens arraché de ses mains.

Des biens que lui ravit la fortune cruelle ,

Un enfant lui restait , prêt à périr comme elle.

Furieuse , elle approche , avec un coutelas ,

De ce fils innocent qui lui tendait les bras ; 280

Son enfance , sa voix, sa misère et ses charmes ,

A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;

Elle tourne sur lui son visage effrayé ,

Plein d'amour , de regret , de rage , de pitié ;

Trois fois le fer échappe à sa main défaillante. a85

La rage enfin l'emporte , et d'une voix tremblante ,
Détestant son hymen et sa fécondité :
Cher et malheureux fils , que mes flancs ont porté ,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie ,
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie : 2g0
Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris ,
Errant et malheureux , pleurer sur ses débris ?
Meurs avant de sentir mes maux et ta misère ,
Rends- moi le jour , le sang que t'a donné ta mère ; 2o,5
Que mon sein malheureux te serve de tombeau ,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots , furieuse , égarée ,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce , en frémissant , le parricide acier ;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer , 3oQ
mémoires du tems. De pareilles horreurs arrivèrent au siège
de la \u{q de Saacerre,
2o6 LA HENRIADE,
Et , d'an bras que poussait sa faim impitoyable , Prépare avi-
dement ce repas effroyable.

Attirés par la faim , les farouches soldats Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas. 30£ Leur transport est semblable à la cruelle joie Des ours et des lions qui fondent sur leur proie ; A l'envi l'un de l'autre , ils courent en fureur , Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur ! Près d'un corps tout sanglant, à leurs yeux se présente Sio Une femme égarée , et de sang dégouttante :

Oui , c'est mon propre fils, oui , monstres inhumains, C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains. Que la mère et le fils vous servent de pâture. Craignez-vous plus que moi d'outrager le Nature ? 3i5 Quelle horreur, âmes yeux, semble vous glacer tous? Tigres , de tels festins sont préparés pour vous. Ce discours insensé , que sa rage prononce , Est sui vi d'un poignard , qu'en son cœur elle enfonce. De crainte , à ce spectacle, et d'horreur agités , 3aoCes monstres confondus courent épouvantés. Ils n'osent regarder cette maison funeste , lis pensent voir sur eux tomber le feu céleste; Et le peuple , effrayé de l'horreur de son sort , Levait les mains au ciel , et demandait la mort. 325 Jusqu'aux tentes du Roi mille bruits en coururent ; Son cœur en fut touché , ses entrailles s'émurent : Sur ce peuple infidelle il répandit des pleurs. O Dieu ! s'écria-t-il , Dieu , qui lis dans les cœurs, Qui vois ce que j'apuis , qui connais ce que j'ose , 33oDes Ligueurs et de moi tu sépares là cause.

Je puis lever vers toi mes innocentes mains:

Tu ie sais , je tendais les bras à ces mutins ;

Tu ne m'imputes point leurs malheur s et leurs crimes.

Que Mayenne, à son gré , s'immole ces victimes ;

Qu'il impute , s'il veut , des désastres si grands 355

A la nécessité , l'excuse des tyrans \$

De mes sujets séduits qu'il comble la misère ;

Il en est l'ennemi , j'en dois être le père.

Je le suis , c'est à moi de nourrir mes enfans ,

Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans. 340

Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même ;

Dussé-je , en le sauvant, perdre mon diadème ;

Qu'il vive , je le veux, il n'importe à quel prix:

Sauvons-le , malgré lui , de ses vrais ennemis ,

Et si trop de pitié me coûte mon empire , 345

Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :

« Henri de ses sujets , ennemi généreux ,

j> Aima mieux les sauver que de régner sur eux. »

Il dit , et dans l'instant il veut que son armée Approche sans éclat de la Ville affamée ; 550

Vers 349. Henri IV fut si bon , qu'il permettait à ses Officiers d'envoyer, comme le dit MéxeraY , des rafraichissemens à leurs anciens amis et aux Dames. Les soldats en faisaient autant, à l'exemple des Officiers. Le Roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par-là il arriva effectivement que les assiégeans nourrirent les assiégés.

ses LA IIIENRIADE,

Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix , Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits. A cet ordre divin ses troupes obéissent. Les murs en ce moment de peuple se remplissent ,

555 On voit sur les remparts avancer à pas lents Ces corps inanimés , livides et tremblans , Tels qu'on feignait jadis, que des royaumes sombres Les Mages , à leur gré , faisaient sortir les ombres , Quand leur voix du Cocyte arrêtant les torrens ,

36a Appelait les enfers , et ies mânes errans.

Quel est de ces mourans l'étonnement extrême ! Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même. Tourmentés 5 déchirés par leurs fiers défenseurs r lis trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.

565 Tous ces événemens leur semblaient incroyables , Ils voyaient devant eux ces piques formidables , Ces traits , ces instrumens des cruautés du sort , Ces lances qui toujours avaient porté la mort , Secondant de Henri la généreuse envie ,

370 Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie. Sont-ce là , disaient-ils , ces monstres si cruels l Est-ce là ce tyran si terrible aux mortels , Cet ennemi de Dieu , qu'on peint si plein de rage }. Hélas ! du Dieu vivant c'est la brillante image.

375 C'est un R.oi bienfaisant , le modèle des Rois. Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois. Il triomphe , il pardonne , il chérit qui l'offense. Puisse tout notre sang cimenter sa puissance. Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés , 5So Consacrons-lui ces jours cm/il nous a conservés*

De leurs cœurs attendris tel était le langage ; Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage , Dont la faible amitié s'exhale en vain discours , Qui quelquefois s'élève et retombe toujours ? Ces prêtres , dont cent fois la fatale éloquence 585

Ralluma tous ces feux qui consumaient la France, Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu : « Combattans sans courage, et chrétiens sans vertu , » A quel indigne appât vous laissez-vous séduire l s> Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre ? 690 j> Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui » Vivre pour l'outrager , pouvant mourir pour lui ' » Quand Dieu du haut des cieux nous montre la couronne , y> Chrétiens , n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne. » Dans sa coupable secte il veut nous réunir : 3^5 » De ses propres bienfaits songeons i le punir. >j Sauvons nos temples saints de son culte hérétique.» C'est ainsi qu'ils parlaient , et leur voix fanatique , Maîtresse du vil peuple , et redoutable aux rois > Des bienfaits de Henri faisait taire la voix ; - 400

Vers 099. Au lieu de ce vers et des treize qui suivent, il y avait dans l'édition de 1727.

- « Malgré tant de clameurs et de cris odieux ,
 - » La vertu de Henri pénétra dans les cieux , etc.
 - » Par des coups effrayans , souvent ce Dieu jaloux
 - » A. sur les nations , étendu son courroux ;
 - » Mais toujours pour le juste il eut des vœux propices^
- V H le soutient lui-même au bord des précipices,

aïo" LA HENRI ADE,

Et déjà quelqu'uns-uns reprenant leur furie , S'accusaient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs et ces cris odieux , La vertu de Henri pénétra dans les cieux.

405 Louis qui , du plus haut de la voûte divine , Veille sur les Bourbons , dont il est l'oïgine , Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis , Et que le Roi des Rois adopterait son fils. Aussi-tôt de son cœur il chassa les alarmes ,

410 La Foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes , Et la douce espérance , et l'amour paternel , Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.

An milieu dçs clartés d'un feu pur et durable , Dieu mil avant les terns son trône inébranlable. 'ID Le ciel est sous ses pieds ; de mille astres divers Le cours toujours régie l'annonce à l'univers.

» Epure sa vertu dan»s les adversités ,

» Combat peur sa défense et marche à ses côtés. »

Et quelques vers après :

« Enfin les tems affreux allaient être accomplis , » Qu'aux, plaines d'Albion le ciel avait prédits; » Le Saint Roi qui , du haut de la vente divine , » Veillait sur le Héros dont il est l'origine , V Touché de sa vertu , saisi de tant d'horreurs, » Aux pieds de l'Eternel apporte ses douleurs.

Mais l'Auteur a eu raison de les chauler.

La puissance , l'amour, avec l'intelligence ,
Unis et divisés , composent son essence.
Ses Saints , dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais , ^20
Pénétrés de sa gloire , et remplis de lui-même ,
Adorent à l'envi sa Majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux , ces brûlans Séraphins
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle , et de la terre ils vont changer la face , 4^5
Des puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains , vils jouets de l'erreur ,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main , frappant Rome asservie ,
Aux fiers enfans du nord a livré l'Italie , 430
L'Espagne aux africains , Solime aux Ottomans.
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.
Mais cette impénétrable et juste providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence ;
Quelquefois sa bonté , favorable aux humains , 4^5
Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le père des Bourbons à ses yeux se présente , Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante : Père de l'univers , si tes yeux quelquefois Honorent d'un regard les peuples et les Rois , 440

Vois le peuple Français à son Prince rebelle; S'il viole tes loix , c'est pour t'être fidelle. Aveuglé par son zèle il te désobéit , Et pense te venger alors qu'il te trahit. Vois ce Roi triomphant , ce foudre de la guerre , ^ /* L'exemple , la terreur et l'amour de la terre j

Avec tant fie vertus, n'a s- tu formé son cœur Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur ? Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage ,

/f50 A son Bieu , qu'il adore , offre un coupable hommage ? Ah ! si du grand Henri ton cuite est ignoré , Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ? Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître , Donne à l'Eglise un fils , donne à la France un maître ,

755 Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets , Rends les sujets au Prince, et le Prince aux sujets \$ Que tous les cœurs unis adorent ta justice, Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.

L'Eternel à ses vœux se laissa pénétrer , ^60 Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer. A sa. divine voix les astres s'ébranlèrent : La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblèrent. Le Roi , qui dans le ciel avait mis son appui , Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.

4ô5 Soudain la Vérité, si long-tems attendue ,

Toujours chere aux humains, mais souvent inconnue, Dans les tentes du Roi descend du haut des cieux : D'abord un voile épais

la cache à tous les yeux ; De moment en moment , les ombres qui
la couvrent

/70 Cèdent à la clarté dos feux qui les entr'ouvrent : Bientôt
elle se montre à ses yeux satisfaits , Brillante d'un éclat qui
n'éblouit jamais.

Henri , dont le grand cœur était formé pour elle , Voit,
connaît, aime enfin sa lumière immortelle.

Il avoue avec foi , que la Religion

Est au-dessus de l'homme , et confond la raison. 475

Il reconnaît l'Eglise ici-bas combattue ,

L'Eglise toujours une , et par-tout étendue ,

Libre , mais sous un chef -, adorant en tout lieu ,

Dans le bonheur des saints , la grandeur de son Dieu.

Le Christ , de nos péchés victime renaissante , 480

De ses élus chéris nourriture vivante ,

Descend sur les autels à ses yeux éperdus ,

Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Son cœur obéissant se soumet , s'abandonne

A ces mystères saints dont son esprit s'étonne. 485

Louis , dans ce moment qui comble ses souhaits , Louis , te-
nant en main l'olive de la paix, Descend du haut des cieus vers le
Héros qu'il aime, Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.

Les remparts ébranlés s'entrouvrent à sa voix ; ^Q Il entre au nom du Dieu qui fait régner les Rois. Les Ligueurs éperdus , et mettant bas leurs armes , Sont aux pieds de Bourbon , les baignent de leurs larmes. Les Prêtres sont muets , les Seize épouvantés En vain cherchent pour fuir des antres écartés. 4^5

Vers 4?7« Il Y avait dans l'édition de 1727.

« Il abjure avec foi ces dogmes se'dncteurs ,

» Ingénieux eafans de cent nouveaux Docteurs.

fin des Variantes recueillies j>ar M. l'Abbé Lenglet.

214 LA HENRIADE, etc.

Tout le peuple changé , clans ce jour salulaire, Reconnaît son vrai roi, son vainqueur et son père.

Dès-lors on admira ce règne fortuné , 500 Et commencé trop tard , et trop tôt terminé. L'Autrichien trembla. Justement désarmée Rome adopta Bourbon , Rome s'en vit aimée j La Discorde rentra dans l'éternelle nuit : A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit ; 505 Et soumettant enfin son cœur et ses provinces , Fut le meilleur sujet du plus juste des Princes.

Vers 498. Ce Blocus et cette famine de Paris ont pour époque l'année 15g/ù , et Henri IV n'entra dans Paris qu'an mois de Mars \5g .j. Îl s'était fait catholique en Juillet î 593 ; mais il a fallu rapprocher ces trois grands éveneniens , parce qu'on éciivait un Poème et non une Histoire.

Fin des Notes de l'Editeur.

TIREES DE L'EDITION PE M. L'ABBÉ LENGLET

Page 4 , vers 30.

J-jes peuples à ses pieds , etc. Le Duc d'Anjou fut élu Roi de Pologne par les rnouvemens que se donna Jean de Montluc , Evêque de Valence , Ambassadeur de France en Pologne , et Henri n'alla qu'à regret recevoir cette couronne : mais ayant appris, en 1674 , la mort de son frère , il ne tarda point à revenir en France.

Page 4 , vers 35.

Quéius et Saint- Mai grin , etc. La note de l'édition de 1723 est très-étendue, et contient même beaucoup de vérités et de curiosités historiques. Maugiron , Saint- Mai gr in , Joyeuse et (VEpernon.

C'était eux qu'on appelait les mignons de Henri III. Saint-Luc , Livarot , Viilléquier , Duguast, et

216 NOTES HISTORIQUES,

sur-tout Quéius, eurent part aussi et à sa faveur et à ses débauches. Il est certain qu'il eut pour ce dernier une passion capable des plus grands excès. Dans sa première jeunesse on lui avait déjà reproché ses goûts ; il av ait eu une amitié fort équivoque pour ce même Duc de Guise qu'il fit tuer à Blois. Le Docteur Boucher, dans son livre , de justâ Henrici tertii abdicatione , ose avancer que la haine de Henri III pour le Cardinal de Guise n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait essayés

dans sa jeunesse ; mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher est rempli.

Henri III mêlait avec ces mignons la religion à la débauche ; il faisait avec eux des retraites , des pèlerinages , il se donnait la discipline : il institua la confrérie de la mort , soit pour la mort d'un de ses mignons , soit pour celle de la Princesse de Condé , sa maîtresse ; les Capucins et les Minimes étaient les directeurs des confrères , parmi lesquels il admit quelques bourgeois de Paris ; ces confrères étaient vêtus d'une robe d'étamine noire avec un capuchon. Dans une autre confrérie, toute contraire, qui était celle des pénitens blancs, il n'admit que ses courtisans. Il était persuadé , aussi bien que certains théologiens de son temps , que ces moniales expiaient les péchés d'habitudes : on tient que les statuts de ces confrères , leurs habits , leurs règles, étaient des emblèmes de ses amours , et que le poète Desportes , Abbé de Tyron , l'un des plus

fin

fin courtisans de ce temps-là , les avait expliqués dans un livre qu'il jeta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette ; il couchait avec des gants d'une peau particulière , pour conserver la beauté de ses mains , qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de sa Cour : il mettait sur son visage une poutre préparée , et une espèce de masque par-dessus : c'est ainsi qu'en parle le livre des hermaphrodites, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher , sur son lever et sur ses habillemens. Il avait une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans sa parure; il était si attaché à ces petites choses,

qu'il chassa un jour le Duc d'Epéron de sa présence , parce qu'il s'était présenté devant lui sans escarpins blancs, et avec un habit mai boutonné.

Louis de Maugiron , Baron d'Ampus , dont il est ici question, était l'un des mignons pour qui Henri III eut le plus de faiblesse : c'était un jeune homme d'un grand courage et d'une grande espérance • il avait fait de fort belles actions au siège d'Issou , où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette disgrâce lui laissait encore assez de charmes pour être infiniment du goût du Roi : on le comparait à la princesse d'Eboli , qui , étant borgne comme lui, était dans le même tems maîtresse de Philippe II \ Roi d'Espagne. On dit que ce fut pour cette princesse et pour Maugiron , qu'un Italien fit ces quatre beaux vers , renouvelés depuis :

Lamine Acon dextro, capta est Leonida sinistro ,

Et poteratjournui i incere uterque Deos.

Tarve puer , lumen auod habes , concède puellce ; Sic tu cecus Amor , sic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27 d'Avril 1578 , en servant Quélus dans sa querelle.

Paul Sluart de Caussade de Saint-Maigrin , gentil-homme d'auprès de Bordeaux , fut aimé de Henri III autant que Quélus et Maugiron, et mourut d'une manière aussi tragique , il fut assassiné , le 21 juillet de la même année, dans la rue Saint-Honoré , sur les onze heures du soir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boissy , où étaient morts ses deux amis, et il y mourut le lendemain, de trente-quatre blessures qu'il avait reçues la veille. Le Duc de Guise , le Balafré , fut soupçonné de cet

assassinat, parce que Saint-Maigrin s'était vanté d'avoir couché avec la Duchesse de Guise. Les mémoires du tems rapportent que le Duc de Mayenne fut reconnu parmi les assassins , à sa barbe large et à sa main faite en épaule de mouton. Le Duc de Guise ne passait pourtant point pour un homme trop sévère sur la conduite de sa femme , et il n'y a pas d'apparence que le Duc de Mayenne , qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté , se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le Roi baisa Saint-Maigrin , Quélus et Maugiron après leur mort , les fit raser , et garda leurs blonds cheveux ; il ôta , de sa main , à Quélus , des boucles

d'oreilles qu'il lui avait attachées lui-même. M. de l'Etoile dit que ces trois mignons moururent sans aucune religion ; Maugiron en blasphémant ; Quélus en disant à tous momens : Ah ! mon Roi , mon Roi ! sans dire un seul mot de Jésus- Christ ni de la Herge. Ils furent enterrés à Saint-Paul : le Roi leur rit élever dans cette église trois tombeaux de marbre , sur lesquels étaient leurs figures à genoux ; leurs tombeaux furent chargés d'épithaphes en prose et en vers, en latin et en français ; on y comparait Maugiron à Horatius Coclès et à Annibal , parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épithaphes , quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris , imprimées sous le règne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monumens ; ce qu'il y a de meilleur est l'épithaphe de Quélus :

Non injuriant , sed mortem patienter tulit.

Il ne put souffrir un outrage ,

Et souffrit cous tain m eut la mort.

(Tiré de l'édition de 1723.)

Page 4 , vers 3c.

Des Guises cependant , etc. C'étaient deux frères, l'un Henri , Duc de Guise , fils de celui qui fut tué" à Orléans, par Poltrot , et lui-même tué à Blois par ordre de Henri III , en 1588; l'autre était Louis de Lorraine , cardinal de Guise , tué à Blois aussi bien que son frère. Le Duc de Guise sur-tout était le chef de la Ligue , et contraignit Henri III d'abandonner le Louvre et Paris , à la journée de Barri-

caes. C'est ce qui est exprimé par le vers 46 de la page suivante. : Du Louvre , etc.

Comme le nom de M. de Sully se trouve dans l'édition de 1728 , nous plaçons ici une remarque fort curieuse sur ce Seigneur , que M. de Voltaire y avait jointe.

Page 10 , vers 150.

De tous ses favoris , etc. On a choisi , dit M. de Voltaire , le Duc de Sully, parce qu'il était de la religion prétendue réformée , qu'il fut toujours inséparablement attaché à sa religion et à son maître , et que depuis même, il 11 , ;n qualité d'ambassadeur, en A. e. Il naquit à Rosny en 1569 , et mou-

rut à Viikbon en 1641. Ainsi il avait vu Henri II et Louis XIV. Il fut GrandVoyeur et Grand-Maître &c l'Artillerie , Grand-Maître des Ports en France , Sur-Iniendant des Finances, Duc et Pair, et Maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait ja- 1. donné le biton de Maréchal , comme une marque de disgrâce. Il ne l'eut

qu'en échange de la charge (\t Grand-Maître de l'Artillerie , que la Pleine régente lui ôta eu . Il était très-brave homme en . et encer meilleur Ministre, incapable R i , et d'être trompé par les fian- . pour les courtisans , dont l'avid ; , et qui trouvaient en lui une l'humeur économe de Henri IV.

Ils I le Négatif, et l'on disait que le it jamais dans sa bouche. Avec cette

CHANT PREMIER. 221 vertu sévère il ne plut qu'à sou maître , et le moment de la mort de Henri IV fut celui de sa disgrâce. Le Roi Louis XIII le fit revenir à la Cour quelques années après pour lui demander ses avis. Il y vint , quoiqu'avec répugnance. Les jeunes courtisans qui gouvernaient Louis XIII voulurent , selon l'usage , donner des ridicules à ce vieux Ministre , qui reparaissait dans une jeune Cour avec des habits et des airs de mode , passés depuis long-tems. Le Duc de Sully qui s'en aperçut , dit au Roi : Sire , quand le Roi votre père , de glorieuse mémoire , me faisait l'honneur de me consulter, nous ne commençons à parler d'affaire , qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins et les bouffons de la Cour.

Il composa dans la solitude de Sully des mémoires dans lesquels règne un air d'honnête homme , avec un style naïf , mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon , qui ne valent pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la Cour , sous la régence de Marie de Médicis :

Adieu maisons , châteaux , armes , caaons du Roi j Adieu
consens, trésors déposé» à ma foi; Adieu munitions , adieu

grands équipages; Adieu tant de lâchants , adieu tant de menaces; Adieu faveurs, grandeur i le rems- qui court;

Adieu les amitiés et les amis de Cour , etc.

Il ne voulut J.,::; ; 1 *ef 'de' religion ; cep " dârtf il fut des premier à fœa\$eilkr à Heiui ly

222 NOTES HISTORIQUES, d'aller à la messe. Le cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le calviniste , il lui répondit : Je me ferai catholique quand vous aurez supprima l'évangile ; car il est si contraire à l'église romaine, que je ne peux pas croire que l'un et l'autre aient été inspirés par le même esprit.

Le Pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges sur la sagesse de son ministère ; le Pape finissait sa lettre comme un bon pasteur , par prier Dieu qu'il ramenât sa brebis égarée , et conjurait le Duc de Sully de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le Duc lui répondit sur le même ton ; il l'assurait qu'il priait Dieu tous les jours pour la conversion de sa Sainteté. Cette lettre est dans ses mémoires. (Tiré de Védition de 1723.)

Mais la substitution du nom de Mornay , que le poète a mis en la place de celui de Sully , a obligé l'auteur d'y mettre une autre remarque , qu'on trouve dans les notes au bas des pages.

Page 18 , vers 2q3.

En voyant V Angleterre , etc. Dans l'édition de 1723, la rencontre du vieillard se fait en Angleterre , au lieu que dans les autres éditions elle se fait dans l "île de Jersey ; et voici la note de M. de Voltaire sur cet endroit, dans son édition de 1723, qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV en Aneleterre.

Ceux qui n'approuvent point cet épisode , peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainsi le men~

senge à la vérité dans une histoire si récente; que les savans dans l'histoire de France en doivent être choqués , et les ignorans peuvent être induits en erreur; que si les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique , il faut que le lecteur les reconnaisse aisément pour telles; que quand on personnifie les passions , que l'on peint la Politique et la Discorde allant de Rome à Paris , l'Amour enchaînant Henri IV , etc. personne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que lorsque l'on voit Henri IV passer la mer pour demander du secours à une Princesse de sa religion , on peut croire facilement que ce Prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot, un tel épisode doit être moins regardé comme une imagination de poëte que comme un mensonge d'historien.

Ceux qui sont du sentiment contraire peuvent opposer à ces raisons , que non-seulement il est permis à un poëte d'altérer l'histoire dans les faits qui ne sont pas des faits principaux , mais qu'il est impossible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement disposé par le hasard , qu'on pût en faire un poëme épique sans y rien changer; qu'il ne faut pas a-voir plus de scrupule dans le poëme que dans la tragédie , où l'on pousse beaucoup plus loin la liberté de ces changemens : car si l'on était trop servilement attaché à l'histoire , on tomberait dans le défaut de Lucain , qui a fait une gazette en vers , au lieu d'un poëme épique. A la vérité il serait ridicule de transporter des événemens principaux et dépendais les uns des

autres , de placer la bataille d'Ivri avant la bataille de Coutras, et la Saint-Barthelemi avec les Barricades : mais l'on peut bien

faire passer secrètement Henri IV en Angleterre , sans que ce voyage, qu'on suppose ignoré des Parisiens même , chanpe en rien la suite des événemens historiques. Les mêmes lecteurs qui sont choqués qu'on lui fasse faire un trajet de mer de quelques lieues , ne seraient point étonnés qu'on le fit aller en Guienne , qui est quatre fois plus éloigné. Que si Virgile a fait venir en Italiï Enée , qui n'y alla jamais ; s'il l'a rendu amoureux de Didon , qui vivait trois cents ans après lui , on peut , sans scrupule , faire rencontrer ensemble Henri IV et la Reine Elisabeth , qui s'estimaient l'un l'autre, et eurent toujours un grand désir de se voir. Virgile , dira-t-on , parlait d'un feins très-éloigné : il est vrai ; mais ces événemens, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité , étaient fort connus. L'Iliade et l'histoire de Carthage étaient aussi familières aux Romains , que nous le sont les histoires les plus récentes. Il est aussi permis à un poète français de tromper le lecteur de quelques lieues , qu'à Virgile de le tromper de trois cents ans. Enfin , ce mélange de l'histoire et de la fâble . est une règle établie et suivie, non-seulement dans tous les poètes, mais dans tous les romans. Ils sont remplis d'aventures , qui , à la vérité, ne sont pas rapportées dans l'histoire , mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre , de trouver un tems ou l'histoire ne donne point à ce Prince d'autres occupa-

CHANT PREMIER. 225 tions. Or , il est certain , qu'après la mort de Guise, Henri a pu faire ce voyage , qui n'est que de quinze jours au plus , et qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cet épisode est d'autant plus vraisemblable, que la Reine Elisabeth envoya effectivement, six mois après , à Henri-ie-Grand , quatre mille Anglais. De plus, il faut remarquer qu'il n'y a que Henri IV , le Héros du Poème , qui puisse conter dignement l'his-

toire de la Cour de France , et qu'il n'y a guère qu'Elisabeth qui puisse l'entendre. Enfin , UVàgt de savoir si les choses que se disent Henri IV et la Reine Elisabeth sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, et pour autoriser ceux qui l'approuvent.

Page 19 , vers 3i3.

Aux murs de Westminster , etc. C'était anciennement une abbaye et une ville unie à celle de Londres , et où il y a maintenant un Chapitre de Chanoines.

Voyez au Poème la note su? le vers 3i3. Page 19, vers 33 1.

// aperçoit la Tour , etc. La Tour de Londres est un vaste bâtiment flanqué de plusieurs tours , bâti sur les bords de la Tamise par Guillaume-le- Conquérant , Duc de Normandie , et depuis Roi d'Angleterre. C'est dans ce vieux Château qu'est l'Arsenal , la garde des archives de la Couronne , la Monnaie , et même la prison des criminels d'ttat.

(Tiré en partie de l'édition de 17[^]7.)

Page 23 , vers 5.

J E ne décide -point , etc. Quelques lecteurs peu attentifs pourront s'effaroucher de la hardiesse de ces expressions. Il est juste de ménager sur cela leur scrupule , et de leur faire considérer que les mêmes paroles qui seraient une impiété dans la bouche d'un catholique , sont très-séantes dans celle du Roi de Navarre. Il était alors calviniste; beaucoup de nos historiens même nous le peignent flottant entre les deux religions , et certainement s'il ne jugeait de l'une et de l'autre que par la conduite des deux parties , il deyait se défier des deux cultes , qui n'étaient

soutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce Poème pour un homme de bien qui cherche de bonne foi à s'éclaircir : par-là on satisfait à l'obligation de tout écrivain , qui doit être moral et instructif. (Tiré de V édition de 1723.)

Page 28 , vers 88.

Mon père malheureux , etc. Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, père du plus intrépide et du plus ferme de tous les hommes , fut le plus faible et le moins décidé ; il était huguenot et sa femme catholique. Ils changèrent tous deux de religion presque en même tems.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre , mais Antoine chancela toujours dans sa catholicité,

jusque-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les Protestans qu'il aimait , et servit Catherine de Médicis qu'il: détestait.

Il songea à la régence après la mort de François II. La Reine mère l'envoya chercher. « Je sais , lui dit- » elle , que vous prétendez au gouvernement , je î» veux que vous me le cédiez tout-à-1'heure par un j> écrit de votre main , et que vous vous engagiez » à me remettre la régence , si les Etats vous la » défèrent. * Antoine de Bourbon donna l'écrit que la Reine lui demandait, et signa ainsi son d-éshonneur. C'est à cette occasion que l'on fit ces vers que j'ai lus dans les manuscrits de M. le premier Président de Mesmes :

Marc- Antoine , qui pouvait être

Le plus grand Seigneur et le Maître

De son pays, s'oublia tant,
Qu'il se contenta d'être Antoine ,
Servant lâchement une Royns.
Le JSavarrois en fait autant.

Après la fameuse conjuration d'Amboise , un: nombre infini de gentilshommes vinrent offrir leurs services et leurs vies à Antoine de Navarre ; il se mit à leur tête ; mais il les congédia bientôt en leur promettant de demander grâce pour eux. Songez seulement à l'obtenir pour vous , lui répondit un vieux capitaine ; la noire est au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans d'un coup d'arquebuse , reçu dans l'épaule gauche au siège de Kouen où il commandait. Sa mort arriva le 17

22S NOTES HISTORIQUES, novembre 1662 , le trente-cinquième jour de sa blessure. L'incertitude qu'il avait eue pendant sa vie le troubla dans ces derniers momens : et quoiqu'il eût reçu ses sacremens selon l'usage de l'église romaine, on douta s'il ne mourut point Protestant ; il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le tems qu'il pis&ait. Aussi lui rit-on cette épitaphe :

Ami Fiançais , le Prince ici pissant "\ éfcit sans gloire, et mourut en pissant.

Il y en aune dans M. le Laboureurqui ressemble à celle-là , et finit parle même hémistiche. M. Jurieu assure que , lorsque Louis , Prince de Coudé , était en prison à Orléans, le Roi de Navarre, son frère , allait solliciter le Cardinal de Lorraine , et que celuici

recevait assis et couvert le Roi de Navarre , qui lui parlait debout et nu - tête : je ne sais où M. Jurieu a pu déterrer ce fait. (Tiré de V édition de 1723*)

Page 29 , vers 98..

Condé qui vit en moi , etc. La remarque de l'édition de 1723 est trop curieuse pour ne la pas mettre ici. La voici donc :

Louis de Condé , frère d'Antoine , Roi de Navarre , le septième et dernier des enfans de Charles de Bourbon , Duc de Vendôme , fut un de ces hommes extraordinaires , nés pour le malheur et pour la gloire de leur patrie. Il fut long - tems le chef des Réformés , et mourut , comme on le sait , à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis , le cheval du Comte de la Roche foucault , son beau-frere ,

lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce Prince , sans daigner se plaindre , s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : apprenez , leur dit-il , que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. Un moment après il leur dit , avec un bras en écharpe et la jambe cassée , le Prince de Condé ne craint point de donner la bataille , puisque vous le suivez , et chargea dans le moment.

Brantôme dit qu'après que le Prince se fut rendu prisonnier à Dargence dans cette bataille , arriva un très-honnête et très-brave gentilhomme , nommé Montcsquiou , qui ayant demandé qui c'était , comme on lui dit que c'était M. le Prince de Condé : Tue\ , Xue\ , mordieu , dit-il , et lui tira un coup de pistolet dans la tête. Ce Prince était bossu et petit , et cependant plein d'agrémens, spirituel , galant , aimé des femmes. On fit sur lui ce vau-deville :

Ce petit homme tant joli Toujours cause et toujours rit , Et toujours baise sa mignonne.

Dieu gaid' de mal ce petit homme.

La Maréchale de Saint-André se ruina pour lui, et lui donna entr'autres présens la terre de Valleiy, qui depuis est devenue la sépulture des Princes de la maison de Condé.

Jamais général ne fut plus aimé de ses soldats; on en vit à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ses troupes, et sur-tout pour les Reitres , qui étaient venus à son secours, et qui menaçaient de l'abandonner. 11 osa proposer

130 NOTES HISTORIQUES,

à son armée , qu'il ne payait point , de payer ellemême L'armée auxiliaire ; et ce qui ne pouvait jamais arriver que dans une guerre de religion , et sous un général tel que lui , toute son armée se cotisa, jusqu'au moindre goujat.

Il fut condamné sous François II , à Orléans, à perdre la tête ; mais on ignore si l'arrêt fut signé. La France fut étonnée de voir un Pair , Prince du sang , qui ne pouvait être jugé que par la Cour des Pairs , les chambres assemblées , obligé de répondre devant des Commissaires ; mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces Commissaires même fussent tirés du corps du Parlement. C'étaient Christophe de Thou , depuis premier Président , et père de l'Historien, Bartheïemi Faye, Jacques Viole , Conseillers , Bourdm , Procureur-Général, et du Tillet, Greffier , qui tous , en acceptant cette commission , dérogeaient à leurs droits , si jamais on leur eût voulu donnera eux-mêmes, dans l'occasion, d'autres juges que leurs juges naturels. On prétend que Madame Renée de

France, fille de Louis XII , et Duchesse de Ferrare, qui arriva en France dans ce même tems , ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de Cour dont on se servit pour perdre ce Prince , qui se nommait Louis. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le représentait : il y avait pour légende Louis XIII , Roi de France. On fit tomber cette médaille entre les mains du Connétable de Montmorenci > qui la montra tout en colère au Roi , persuadé que

le Prince de Condé l'avait fait frapper. (Tiré presque tout de V édition de 1723.) Il est parlé de cette médaille dans Brantôme et dans Vigneul de M ar ville. Page 30 , vers 107.

Coligni de Condé , etc. Gaspard de Coligni r Amiral de France , fils de Gaspard de Coligni, Maréchal de France, et de Louise de Montmorenci, sœur du Connétable , né à Châtillon , le 16 Février 1516. Après la mort du Prince de Condé , il fut déclaré chef du Parti des réformés en France. Catherine de Médicis et Charles IX surent l'attirer à la Cour pour le mariage de Henri IV et de Marguerite de Valois , sœur de Charles IX et de Henri III. Il fut massacré le jour de la Saint-Barthelemi ; c'était principalement à ce Seigneur qu'on en voulait. (Tiré en partie de Védition de 1787. J Mais je ne veux pas omettre ici la remarque de l'édition de 1723. La voici :

Quelques personnes ont reproché à l'auteur de la Henriade d'avoir fait son Héros , dans ce second chant , d'un huguenot révolté contre son Roi , et accusé par la voix publique de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée ?ur l'obéissance au Souverain , qui doit faire le principal caractère

d'un Héros Français ; mais il faut considérer que c'est ici Henri IV qui parle : il avait fait ses premières campagnes sous l'Amiral qui lui avait tenu lieu de père. Il avait été accoutumé à le respecter , et ne devait ni ne pouvait le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme , et sur-tout au sujet de la justification publique de Coligni ,

qui ne pouvait point paraître douteuse au Roi de Navarre,

A l'égard de la révolte , ce n'était point à ce Prince à regarder comme un crime , dans l'Amiral , son union avec la maison de Bourbon contre des Lorrains et une Italienne. Quant à la religion , ils étaient tous deux protestans ; et les huguenots , dont Henri IV était le chef , regardaient l'Amiral comme un martyr.

Page 32 , vers 167.

Je ne suis point injuste, etc. Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres huguenots , mourut, après cinq jours , d'une fièvre maligne ; le tems de sa mort , les massacres qui la suivirent , la crainte que son courage aurait pu donner à la Cour ; enfin , sa maladie , qui commença après avoir acheté des gants et des collets parfumés chez un parfumeur nommé René , venu de Florence avec la Reine , et qui passait pour un empoisonneur public , tout cela fit croire qu'elle était morte de poison. On dit même que ce René se vanta de son crime , et osa dire publiquement qu'il en préparait autant à deux grands Seigneurs qui ne s'en doutaient pas. Mézerai , dans sa grande histoire, semble favoriser cette opinion, en disant que les chirurgiens, qui ouvrirent le corps de la Reine , ne touchèrent point à la tête , où l'on soupçonnait que le poison avait laissé des traces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soupçons dans la bouche de Henri IV ,

parce qu'il est juste de se défier de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des grands à des causes naturelles. Le

peuple , sans rien approfondir , regarde toujours comme coupables de la mort du Prince ceux à qui cette mort est utile. On poussa la licence de ces soupçons jusqu'à accuser Catherine de Médicis de la mort de ses propres enfans ; cependant il n'y a jamais eu de preuves ni que ces Princes , ni que Jeanne d'Albret , dont il est ici question , soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai , (comme le prétend Mézerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la Reine de Navarre ; elle avait recommandé expressément qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête accompagnées de démangeaisons, et 'avait ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal , afin qu'on pût le guérir dans ses enfans s'ils en étaient atteints. La Chronologie Novennaire rapporte formellement que Caillard , son Médecin , et Desnoeuds , son Chirurgien , disséquèrent son cerveau , qu'ils trouvèrent très-sain j qu'ils aperçurent seulement des petites hubes d'eau, logées entre le crâne et la pellicule qui enveloppe le cerveau , ce qu'ils jugèrent être la cause d[^]s maux de tête, dont la Reine s'était plainte ; ils attestèrent d'ailleurs qu'elle était morte d'un abcès formé dans la poitrine. Il est à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots , et qu'apparemment ils auraient parlé de poison , s'ils y avaient trouvé quelque ressemblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnés par la Cour : mais Desnoeuds , Chirurgien de Jeanne d'Albret, huguenot passionné,

écrivit des libelles contre la Cour : ce qu'il n'eût pas fait s'il se fût vendu à elle, et dans ces libelles il ne dit point que Jeanne d'Albret ait été empoisonnée. De plus , il n'est pas croyable qu'une femme aussi habile que Catherine de Médicis , eût chargé d'une pareille commission un misérable parfumeur , qui avait , dit-on , l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530, de Henri d'Albret, Roi de Navarre, et de Marguerite de Valois, sœur de François I. A l'âge de douze ans Jeanne fut mariée à Guillaume , Duc de Clèves ; elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après par le Pape Paul III , et elle épousa Antoine de Bourbon. Ce second mariage , contracté du vivant du premier mari , donna lieu depuis aux Prédicateurs de la Ligue de dire publiquement, dans leurs sermons contre Henri IV , qu'il était bâtard ; mais ce qu'il y eut de plus étrange , fut que les Guises , et , entr'autres , ce François de Guise , qu'on dit avoir été si bon Chrétien , abusèrent de la faiblesse d'Antoine de Bourbon , au point de lui persuader de répudier sa femme , dont il avait des enfans , pour épouser leur nièce , et se donner entièrement à elle. Peu s'en fallut que le Roi de Navarre ne donnât dans ce piège. Jeanne d'Albret mourut à quarante-quatre ans , le 9 Juin 1572.

M. Bayle , dans ses réponses aux questions d'un Provincial , dit qu'on avoit vu , de son tems , en Hollande , le fils d'un Ministre , nommé Goyon , qui passait pour le petit-fils de cette Reine. On prétendait qu'après la mort d'Antoine de Navarre ,

CHANT SECOND. 235 elle s'étoit remariée en secret à un Gentilhomme nommé Goyon , dont elle avait eu ce Ministre. (Tiré de l'édition de 1728.)

On l'insulte , etc. Il est impossible de savoir s'il est vrai que Catherine de- Médicis ait envoyé la tête de l'Amiral à Rome , comme l'assurent les pretestans. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine avec un coffre plein de papiers , parmi lesquels était l'histoire du tems , écrite de la main de Coligni. La populace traîna son corps par les rues , et le pendit par les pieds , avec une chaîne de fer , au gibet de Mont faucon.

Le Roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa Cour à Montfaucon, jouir de cet horrible spectacle; quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'Amiral sentait mauvais , il répondit comme Vitellius : le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Le Parlement rendit un Arrêt contre le mort , par lequel il ordonna que son corps , après avoir été traîné sur la claie, serait pendu en Grève , ses enfans déclarés roturiers , et incapables de posséder aucune charge , sa maison de Châtillon-sur-Loin rasée , les arbres coupés , etc. et que tous les ans on ferait une procession le jour de la Saint-Barthelemi , pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration, à laquelle l'Amiral n'avait point songé. Le Parlement avait mis , quelques années auparavant , sa tête à cinquante mille écus. Il est assez singulier que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du Cardinal Mazarin.

Le génie

des Français est de tourner en plaisanterie les événemens les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : Passio Domini noëtri Gaopardi Coligni , secundùm Bartholomœum.

Mézcrain rapporte , dans sa grande histoire , un fait dont il est très-permis de douter : il dit que , quelques années auparavant ,

le Gardien du Couvent des Cordeliers de Saintes , nommé Michel Crellet , condamné par l'Amiral à être pendu , lui prédit qu'il mourrait assassiné , qu'il serait jeté par les fenêtres , et ensuite pendu lui-même.

De nos jours un Financier ayant acheté une terre qui avait appartenu aux Coligni , y trouva , dans le parc, à quelques pieds sous terre , un coffre de fer rempli de papiers , qu'il fit jeter au feu , comme ne produisant aucun revenu. (Tiré de l'édition de 1728 , et de celle de 1787.) Page 3ç , vers 292.

Le Roi , le Roi lui-même , etc. Voici ce que Brantôme ne fait pas de difficulté d'avouer lui-même dans ses mémoires. Quand il fut jour , le Roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre , et voyait aucune dans le Fauxbourg Saint-Germain qui se remuaient et se sauvaient : il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avait , et en tira tout plein de coups à eux , mais en vain , car V arquebuse ne tira si loin : incessamment criait : Tue^ , tue{.

Voici maintenant de quelle manière est couchée la note de l'édition de 1728.

Le Roi, te Roi lui-même , aa milieu des Bourreaux.

Charles IX avait eu la barbarie de tirer lui-même

CHANT SECOND. 2*7 avec une arquebuse sur les huguenots qu'il voyait fuir. Plusieurs personnes ont entendu conter à M. le Maréchal de Tessé , que dans son enfance il avait vu un vieux gentilhomme âgé de plus de cent ans , qui avait été fort jeune dans les gardes de Charles IX. 11 interrogea ce vieillard sur la Saint Barthelemi , et lui demanda s'il était vrai que le Roi eut tiré

sur les huguenots. C'était moi , Monsieur , répondit le vieillard , qui chargeait son arquebuse.

Henri IV dit publiquement plus d'une fois, qu'après la Saint-Barthelemy une nuée de corbeaux était venue se percher sur le Louvre , et que pendant sept nuits le Roi , lui et toute sa cour , entendirent des gémissemens et des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il disait que quelques jours avant les massacres , jouant aux dez avec le Duc d'Alençon et le Duc de Guise , il vit des gouttes de sang sur la table , que par deux fois il les fit essuyer , que deux fois elles reparurent , et qu'il quitta le jeu saisi d'effroi.

Voyez au poëme , la note du vers 292 , tirée presque toute de l'édition de ijij.

Page 39 , vers 305.

De Caumont , jeune enfant , etc. Mézerai , dans sa grande histoire , dit que son père , son frère et lui couchaient dans le même lit . que son père et son frère y furent massacrés , et qu'il échappa comme par miracle , etc. C'est sur la foi de cet historien que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonstances dont Mézerai appuie son récit

ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte : mais depuis , Monsieur le Duc ne la Force m'a fait voir les mémoires manuscrits de ce même Maréchal de la Force , écrits de sa propre main. Le Maréchal y conte son aventure d'une autre façon ; cela fait voir comme il faut se fier aux historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses que le Maréchal de la Force raconte de la Saint- Barthelemy.

Deux jours avant la Saint-Barthelemy , le Roi avait ordonné au Parlement de relâcher un Officier qui était prisonnier à la conciergerie; le Parlement n'en ayant rien fait , le Roi avait envoyé quelques-uns de ses gardes enfoncer les portes de la prison , et tirer de force le prisonnier ; le lendemain le Parlement vint faire ses remontrances au Roi. Tous ces Messieurs avaient mis leur bras en écharpe pour faire voir à Charles IX qu'il avait estropié sa justice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit, et au commencement du massacre on persuada d'abord aux huguenots , que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une sédition excitée dans le peuple à l'occasion de l'affaire du Parlement.

Cependant , un maquignon qui avait vu le Duc de Guise entrer avec des satellites chez l'Amiral de Coligny , et qui , se glissant dans la foule , avait été témoin de l'assassinat de ce Seigneur , courut aussi-tôt en donner avis au sieur de Caumont de la

Force, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force et ses deux fils logeaient au Fauxbourg Saint-Germain, aussi bien que plusieurs calvinistes; il n'y avait point encore de pont qui joignît ce Fauxbourg à la ville. On s'était saisi de tous les bateaux , par ordre de la Cour , pour faire passer des assassins dans le Fauxbourg. Ce maquignon se jette à la nage , passe à l'autre bord , et avertit M. de la Force de son danger. La Force était déjà sorti de sa maison , il avait encore eu le tems de se sauver ; mais voyant que ses enfans ne venaient pas , il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui que les assassins arrivent : un nommé Martin à leur tête entre dans sa chambre , le désarme , lui et ses deux enfans , et lui dit , avec des sermens affreux , qu'il faut mourir. La Force lui proposa une rançon de deux mille écus ; le Capitaine l'accepte ; la Force lui jure de la payer

dans deux jours , et aussi-tôt les assassins , après avoir tout pillé dans sa maison , disent à la Force et à ses enfans de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux , leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule ; c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la rivière , et les amènent dans la Ville. Le Maréchal de la Force assure qu'il vit la rivière couverte de morts : son père , son frère et lui abordèrent devant le Louvre : là ils virent égorger plusieurs de leurs amis ; et entre autres le brave de Piles, père de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De-là le Capitaine Martin

240 NOTES HISTORIQUES,

mena ses prisonniers dans sa maison , rue des Petits- Champs , lit jurer à la Force que ni lui ni ses enfans ne sortiraient point de-là avant d'avoir payé les deux mille écus , les laissa en garde à deux soldats Suites., et alla chercher quelques autres calvinistes à massacrer dans la Ville.

L'un des doux Suisses , touché de compassion , offrit aux prisonniers de les faire sauver. La Force n'en vouloit rien faire , il répondit qu'il avait

donné sa parole , et qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer : une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus , et l'on allait les délivrer au Capitaine Martin , lorsque le Comte de Conon , celui-là même à qui depuis on coupa le cou , vint dire à la Force que le Duc d'Anjou demandait à lui parler.

Aussi-tôt il fit descendre le père et les enfans nus et sans manteau. La Force vit bien qu'un le menait à la mort ; il suivit Conon , en le priant d'épargner ses deux enfans innocens. Le plus jeune , âgé de treize ans, qui s'appelait Jacques Nompar, et

qui a écrit ceci , éleva la voix , et reprocha à ces meurtriers leurs crimes , en leur disant qu'ils en seraient punis de Dieu. Cependant les deux enfans sont emmenés avec leur père au bout de la rue des Petits-Champs ; on dorme d'abord plusieurs coups de poignard à l'aîné , qui s'écrie : Ah. ! mon père , ah ! mon Dieu , je suis mort; clans le même marnent le pere tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune , couvert de leur sang , mais qui, par un knirâcie étonnant, n'avait reçu aucun coup , eut la prudence de s'écrier aussi : Je suis

mon y

mort ; il se laissa tomber entre son pejeet son frère, dont il reçut las derniers soupirs. Les meurtriers les croyant tous morts s'en allèrent, «n disant : Les voilà bien tous trois. Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps ; il restait un bas de toile au jeune de la Force , un marqueur du jeu de paume du Verdelet voulut avoir ce bas de toile; en le tirant , il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant: Hélas /dit-il , c'est bien dommage : celui-ci n'est qu'un enfant , que pouvait-il avoir fait! Ces paroles de compassion obligèrent le petit de la Force à lever doucement la tête , et à lui dire tout bas : je ne suis pas mort ; ce pauvre homme lui répondit : Ne bouge-i , mon enfant , aye{ patience» Sur le soir il le vint chercher , il lui dit : Leve*vous , ils n'y sent plus , et lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisait y quelqu'un des bourreaux lui demanda : Qui est ce. jeune garçon l c'est mon neveu , lui dit-il , qui s'est enivré ; vous voye\ comme il s'est accommodé , je m'en vais bien lui donner le fouet. Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui , et lui .demanda trente écus pour sa récompense. De-là le jeune de la Force se fit conduire, déguisé en gueux , jusqu'à l'Arsenal , chez

le Maréchal de Biron , son parent , Grand-Maître de l'Artillerie ; on le cacha quelque tems dans la chambre des filles ; enfin, sur le bruit que la Cour le faisait chercher pour s'en défaire , on le fit sauver en habit de Page , sous le nom de Baupuy.

Page 55 , vers 300.

J-ie Roi le fit lui même , etc. Le Duc de Guise fut tué le vendredi 23 Décembre de l'an i558 , à huit heures du matin. Les historiens disent qu'il lui prit une faiblesse dans l'anti-chambre du Roi , parce qu'il avait passé la nuit avec une femme de la Cour : c'était Madame de Noirmoutier , selon la tradition. Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort disent que ce Prince , dès qu'il fut entré dans la chambre du Conseil , commença à soupçonner son malheur par les mouvemens qu'il aperçut. D'Aubigné rapporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'Espinac , Archevêque de Lyon , son confident. Celui-ci , qui en même tems se douta de quelque chose , lui dit , en présence de Larchant , Capitaine des gardes , à propos d'un habit neuf que le Duc portait : Cet habit est bien léger au tems qui court ; vous en auriez dû prendre vn plus fourré. Ces paroles , prononcées avec un air de crainte , confirmèrent celle du Duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du Roi j qui conduisait à un cabinet , dont le Roi avait fait condamner la porte. Le Duc ignorant que la porte fût murée , levé , pour entrer , la tapisserie qui la couvrait ; dans le moment plusieurs

de ces garçons , qu'on nommait les quarante-cinq, le percent srvec des poignards que le Roi leur avait distribués lui-même.

Montseri ou Montsivry fut celui qui donna le premier coup ; il fut suivi de Lognac , de la Bastide et de Saint - Malin , qui se je-

tèrent en même tems sur le Duc.

On montre encore , dans le château de Blois , une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant , et qui fut la première teinte de son sang. Quelques Lorrains , en passant par Blois, ont baisé cette pierre , et la raclant avec un couteau, en ont emporté précieusement la poussière.

On ne parle point dans le poème de la mort du Cardinal de Guise , qui fut aussi tué à Blois ; il est aisé d'en voir la raison : c'est que le détail de l'histoire ne convient pas à l'unité du poème , parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage, (Edition de 1723.)

Page 66 , vers 323.

Cette grandeur sans borne , etc. On lit , dans la grande histoire de Mézerai , que le Duc dd Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au Roi , où il l'avertissait de se défier de son frère. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractère qu'on donne ici au Duc de Mayenne , caractère naturel à un ambitieux, et sur-tout à un chef de parti»

Page 76 , vers 25 1.

\s et heureux tems n est plus , etc. Qu'il me soit permis d'ajouter ici quelques observations sur la note qui se trouve au poème sur le vers 25 1 , tirée de V édition de 1787.

Premièrement , il ne s'agit point de Parlement du tems de Saint Louis , le Parlement n'avant été fixé que dans le commencement du quatorzième siècle. L'histoire marque que ce furent les envoyés de Saint Louis qui firent à ceux du Pape la réponse du Roi ; et ils firent connaître depuis à l'Empereur Frédéric II , que

comme la Couronne de France vient par un droit successif, il était plus glorieux d'être Roi de France que d'être Empereur , dignité qui ne s'obtient que par l'élection , et qu'il suffisait à Robert d'être frère d'un aussi grand Prince que le Roi de France. *

Page 86 , vers 450.

"Potier , cet hommes juste , etc. Voici la remarque des deux éditions de 1723 et 1787.

Nicolas Potier de Novion de Blancménil , Prec-

* A'. B. Cette observation est de M. l'Abbé Langlet , et l'Auteur de la Henrlade a avoué que cet Abbé avait raison, et que l'Auteur des premières notes avait attribué au Farlemect de Paris ce qui ne lui appartient pas.

sident à Mortier. Il se nommait Blancménil à cause de la terre de ce nom , qui depuis tomba dans la maison de Lamoignon par le mariage de sa petitefille avec le Président de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas à la vérité conduit à la Bastille avec les autres membres du Parlement, car il n'était pas venu ce jour-là à la Grand Chambre : mais il fut depuis emprisonné au Louvre dans le tems de la mort de Brisson. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce Président. On l'accusait d'avoir une correspondance secrette avec Henri IV". J.-es Seize lui firent son procès dans les formes , afin de mettre de leur côté les apparences de la justice , et de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées que l'on regardait comme des assassinats.

Enfin ; comme Blancménil allait être condamné à être pendu , le Duc de Mayenne revint à Paris. Ce Prince avait toujours eu pour Blancménil une vénération qu'où ne pouvait refuser à sa

vertu. Il alla lui-même le tirer de prison. Le prisonnier se jeta à ses pieds ; et lui dit : « Monseigneur, je vous » ai obligation de là vie , mais je vous demande un » plus grand bienfait, c'est de me permettre de me » retirer auprès de Henri IV , mon légitime Roi : » je vous reconnaîtrai toute ma vie pour mon bien- » faiteur ; mais je ne puis vous servir comme mon » maître. » Le Duc de Mayenne , touché de ce discours , le releva , l'embrassa et le renvoya à Henri IV. Le récit de cette aventure , avec l'interrogatoire de Blancménil sont encore dans les pa-

£4<5 NOTES HISTORIQUES, piers de M le Président de Novion d'aujourd'hui. Eussy-le-Clerc avait été d'abord Maître en fait d'armes , et ensuite Procureur : quand le hasard et le malheur des tems l'eurent mis en quelque cr il prit le surnom de Bussy , comme s'il eût été aussi redoutable que le fameux Bussy d'Amkuue, il se faisait appeiler Bussy grar.de puissance.

7isz'z.'œz~-*je**am

Page co , vers 53.

V' LÉ M ENT dans la retraite, etc. La fie: ion qui règne dans ce cinquième Chant , et qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, jv'est point nouvelle. La malice des Ligueurs et le fanatisme des .Moines de ce tems liront passer pour certain , dans l'esprit du peuple , ce qui n'est ici qu'une invention du poète.

L'on imprima et l'on débita publiquement une relation du martyr de frère Jacques-Clément ,dans laquelle on assurait qu'un Ange lui avait apparu , et lui avait ordonné de tuer le tyran , en lui montrant une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public , que quelques confrères de Jacques- Clément ,

abusant de la faiblesse de ce misérable , lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit , et avaient aisément troublé sa tête , échauffée par le jeûne et par la superstition. Quoi qu'il en soit >

Clément se prépara au parricide , comme un boa chrétien ferait au martyre , par les mortifications et par la prière. On ne peut douter qu'il n'y eût de la bonne foi dans son crime ; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter plutôt comme un esprit faible , séduit par la simplicité , que comme un scélérat déterminé par son mauvais penchant.

Jacques-Clément sortit de Paris le dernier juillet 1589 •> et ^at arné à Saint-Cloud par la Guéle , Procureur-Général. Celui-ci , qui soupçonnait un mauvais coup de la part de ce Moine , l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond sommeil : son bréviaire était auprès de lui , ouvert et tout gras , au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu soin , dans le Poème , de présenter l'exemple de Judith à Jacques Clément , à l'imitation des Prédicateurs de la Ligue , qui se servaient de l'écriture sainte pour prêcher le parricide. (Tiré de l'édition de IJ23)

CHANT S I X I E il

.ti»

E sixième et le septième Chant sont ceux où M. de Voltaire a fait plus de changemens. * Celui

* N. B. Qit3 quand on imprima la Henriade en \~i~> , sous le nom de la Ligne , cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il fut imprimé avec beaucoup de lacunes , sur une copie qui fut dérobée à l'Auteur , et qui fut beaucoup altérée à l'impression.

qui était le sixième dans la première édition de 1723 , est le septième dans l'édition de Londres in-4.0 et dans les autres qui l'ont suivie ; ainsi le commencement de ce Chant est tiré du Chant neuvième de l'édition de 1723. Il est bon d'abord de remarquer que , comme on a plus d'égard dm: Poëine épique à l'ordonnance du dessin qu'à la chronologie , on a placé , immédiatement après la mort de Henri III , les Etats de Paris , qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après. C'est ce que l'Auteur explique plus en détail clans la remarque sur le neuvième Chant , dans L'édition de 1723 ; la voici :

Il y aura sans doute des lecteurs qui seront étonnés de la suppression de plusieurs évtneniens considérables dans le neuvième Chant, et de quelques dérangemens de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matière mérite d'être éclaircie.

Ce Chant contient trois faits principaux ; i.° Les Etats de Paris ; 2.° Le siège de cette Ville; 3.° La conversion de Henri IV , qui occasionna la réduction de cette Ville ; mais ce dernier article est réservé pour le Chant dixième dans les éditions ordinaires.

Selon la vérité de l'histoire , Henri-le-Grand assiégea Paris quelques tems après la bataille d'Ivry , en iôçø , au mois d'Avril. Le Duc de Parme lui en fit lever le siège au mois de Septembre. La Ligue , long-tems après , en i5ç3 , assembla les Etats pour élire un Roi à la place du Cardinal de Bourbon , qu'elle avait reconnu sous le nom de Charles X ,

et qui était mort depuis deux ans et demi ; et sur la fin de la même année 1Ô93 , au mois dd juillet , le Roi fit son abjuration dans Saint-Denis , et n'entra dans Paris , qu'au mois de Mars 1694.

De tous ces événemens , on a supprimé l'arrivée du Duc de Parme , et le prétendu règne de Charles , Cardinal de Bourbon : il est aisé de s'apercevoir que faire; paraître le Duc de Parme sur la scène , eût été avilir Henri IV , le Héros du Poëme, et agir précisément contre le but de l'ouvrage ; et qui serait une faute impardonnable.

A l'égard du Cardinal de Buurbon , ce n'était pas la peine de blesser l'unité , si essentielle dans tout ouvrage épique , en faveur d'un Roi en peinture tel que ce Cardinal : il serait aussi inutile dans le Poëme qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot , on passe sous silence le Duc de Parme , parce qu'il était trop grand, et le Cardinal de Bourbon , parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les Etats de Paris avant le siège , parce que , si on les eût mis dans leur ordre , on n'aurait pas eu les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du Héros : on n'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux assiégés , ni le faire aussitôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs , les Etats de Paris ne sont point du nombre des événemens , qu'on ne peut déranger de leur point chronologique : la poésie permet la transposition de tous les faits qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années , et qui n'ont entre eux aucune liaison nécessaire. Par

250 NOTES HISTORIQUES,

exemple , je pourrais , sans qu'on eût rien à m* reprocher , faire Henri IV amoureux de Gabriel] e d'Estrées du vivant de Henri III , parce que la vie et la mort de Henri III n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV pour Gabrielle d'Estrées. Les Etats de la Ligue sont dans le même cas par rapport au siège de Paris : ce sont deux événemens absolument indépendant l'un de

l'autre.; Ces Etats n'eurent aucun effet : on n'y prit nulle résolution 7 ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti : le hasard aurait pu les assembler avant le siège comme après ; ils sont bien mieux placés avant le siège dans le Poème. De plus il faut considérer qu'un Poème épique n'est pas une histoire: on ne saurait trop présenter c^tte règle aux lecteurs qui n'en seraient pas instruits.

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit phlegmatique

Garde dans ses fureurs un ordre didactique :

Qui , chantant d'un Héros les exploits éclatans ,

Maigres Historiens , suivront l'ordre des tems.

Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue ; • •

Pour prendre Dole , il faut que Lille soit rendue ;

Et que leur vers exact, ainsi que Mézerai ,

Ait fait tomber dé;a les rempaits de Cour ti ai, etc.

CHANT SEPTIEME. 25r

" ■' hiwiihi^ii— I' ni1 ■■' im~i

Page i38 , vers 209.

J2j t vous brave Ama\oane , ef«;. Voici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur h Pucelle d'Orléans : C'est Monstrelet , Auteur comtemporain , qui parle.

« En l'an 1428 vint devers le Roi Charles de » France à Chinon où il se tenait , une pucelle , » jeune fille âgée de vingt ans , nommée Jeanne , » laquelle était vêtue et habillée en guise d'homme ,

» et était née des parties entre Bourgogne et Lor- »> raine , d'une ville nommée Droimi , à présent » Domrerni , assez près de Vaucouleurs ; laquelle » pucelle Jeanne fut grand espace de tems cham- }> brière en une hôtellerie ; et était hardie de chei> vau-cher chevaux, les mener boire, et faire telles » autres apertises et habiletés que jeunes filles n'ont n point accoutumé de faire , et fut mise à voie , et » envoyée devers le Roi par un Chevalier nommé » Messire Robert de Baudrencourt , Capitaine , de ?> par le Roi , de Vaucouleur , etc. »

On sait comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français , qui avaient besoin d'un miracle : il suffi., qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un poète soit en droit de la placer dans le Ciel avec les Héros. Mézerai dit tout bonnement que Saint Michs: , le Prince de la Milice Csleçte , apparut à cette fille, etc. Quoi qu'il en soit , si les

Français ont été trop crédules sur la pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faisant brûler : car ils n'avaient rien à lui reprocher que son courage et leurs défaites. (Tiré de l'édition de ijz3.)

Je voudrais bien ajouter un mot de remarque à ce sujet , sans faire néanmoins une dissertation. Peut-on s'empêcher de louer le courage et la résolution si prudente et si bien concertée d'une fille de vingt ans , élevée et nourrie dans la campagne , uniquement occupée à la garde des moutons , fille simple dans ses mœurs , toujours sage dans sa conduite et dans ses réponses , sans se démentir en rien tant qu'elle fut à la tête de nos armées l Elle avait paru devant le Roi en 1429 , avec une fermeté et une résolution extraordinaire ; mais toujours cependant avec une modestie convenable à son sexe et à son âge. Elle lui promit de délivrer la

ville d'Orléans, et de le conduire à Reims pour y être sacré : ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'est-ce pas un prodige de voir que les idées d'une pauvre fille sans talens et sans expérience , renversent les desseins les mieux concertés de ces hommes prudents , et même si bien établis dans le royaume , et que par une conduite simple , mais généreuse , elle énerve les forces les plus redoutables que l'on cormût alors ! Cependant bien des Auteurs du tems même avouent qu'il y eut quelque chose de surnaturel dans la conduite de cette elle : c'est ce qui est examiné dans le livre de Y Histoire justifiée contre les Romans.

Page i5ç , vers 102, après ce vers:

JoJ T par Armand détruite , etc. On voit dans l'édition de 17-23 ce qui suit :

Sancy , brave guerrier , Ministre , Magistrat , etc.

Sur quoi l'Auteur fait une remarque très-curieuse au sujet de M. de Sancy.

-Nicolas de Harlay de Sancy fut successivement Conseiller au Parlement , Maître des Requêtes , Ambassadeur en Angleterre et en Allemagne. Colonel général des Suisses , premier Maître-d'Hôtel du Roi , Surintendant des finances , et réunit ainsi en sa personne le Ministère , la Magistrature et le commandement des armées. Il était fils de Robert de Harlay , Conseiller au Parlement , et de Jacqueline de Morvilliers; il naquit en 1546, et mourut en

N'étant encore que Maître des Requêtes , il se trouva dans le Conseil de Henri III , lorsqu'on délibérait sur les moyens de soutenir la guerre contre la Ligue • il proposa de lever une armée de

Suisses. Le Conseil , qui savait que le Roi n'avait pas un sou, se moqua de lui. Alessieurs , dit Sancy , puisque d.e tous ceux qui ont reçu du Roi tant de bienfaits , il ne s'en trouve pas un qui veuille le secourir , je vous déclare que ce sera moi qui lèverai cette armée,

254 NOTES HISTORIQUES, On lui donna sur-le-champ la commission , et point d'argent, et il partit pour la Suisse. Jamais négociation ne fut si singulière : d'abord il persuada aux Genevois et aux Suisses de faire la guerre au Duc de Savoie , conjointement avec la France : il leur promit de la cavalerie qu'il ne leur donna point : il leur fit lever dix mille hommes d'infanterie , et les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il se vit à la tête de cette armée , il prit quelques places au Duc de Savoie : ensuite il sut tellement gagner les Suisses , qu'il engagea l'armée à marcher au secours du Roi. Ainsi on vit pour la première fois les Suisses donner des hommes et de l'argent.

Sancy , dans cette négociation , dépensa une partie de ses biens ; il mit en gage ses pierreries , et entr'autres ce fameux diamant nommé le Sancy , qui est à présent à la couronne.

Ce diamant qui passait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appartenu au malheureux Roi de Portugal , Dom Antoine , chassé de son pays par Philippe II. Dorn Antoine s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries, et un petit coffre, dans lequel il y avait quelques diamans. Celui dont il est question est un diamant assez large, qu'il mettait à son chapeau, et qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier : il le mit en gage entre les mains de Sancy , qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet. Le Roi n'étant point en

état de rendre cette somme , le diamant demeura à Sancy , qui fut honteux d'avoir, pour une somme si modique , une

CHANT HUITIEME. 255 piccc d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au Roi Dora Antoine , et eût pu même en donner davantage.

Sancy , étant Surintendant des finances sous Henri IV , fut disgracié , au rapport de M.deThou, parce qu'il avait dit à la Duchesse de Beaufort que ses enfans ne seraient jamais que des fils de P. 11 y a plus d'apparence que le Roi lui ôta les finances parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de Rosny. Sancy même ne fut point disgracié , puisque le Roi , en 1604. , le nomma Chevalier de l'Ordre.

Il s'était fait Catholique quelque tems après Henri IV , disant qu'il fallait être de la religion de son Prince. C'est sur cela que d'Aubigné , qui ne l'aimait pas, composa l'ingénieuse et mordante satire intitulée : La Confession Catholique de Sancy , imprimée avec le journal de Henri III. (Tiré de l'édition de Ijl3.)

Page 171 , vers 10 des Variantes.

Frappe le Grand Henri , etc. Ce vers donne lieu à l'Auteur de faire, dans l'édition de 1728 , une remarque qui n'est point dans les autres éditions , parce que l'on a supprimé les vers qui y ont donné lieu : la voici cependant :

Ce ne fut point à Ivri , ce fut au combat d'Auînale que Henri IV fut blessé : il eut la bonté depuis de mettre Je soldat qui l'avait blessé dans ses-gardes.

Le lecteur s'aperçoit bien sans doute que l'on n'a ou parler de tous les combats de Kenri-le-Grand,

dans un Poëme où il faut conserver l'unité d'action. Ce Prince fut blessé à Auraale ; il sauva la vie au Maréchal de Biron à Fontaine-Française. Ce sont-là des événemens qui méritent d'être mis en œuvre par le Poète ; mais il ne peut les placer dans les temps où ils sont arrivés : il ômt qu'il rassemble , autant qu'il peut , ces actions séparées ; qu'il les rapporte à la même époque ; en un mot , qu'il compose un tout de diverses parties : sans cela il est absolument impossible de faire un poëme épique fondé sur une histoire.

Henri IV ne fut donc point blessé à Ivri ; mais il courut un grand risque de la vie ; il fut même enveloppé de trois cents Cornettes Walonnes , et y aurait péri , s'il n'eût été dégagé par le Maréchal d'Aumont et par le Duc de la Trémoille. Les siens le crurent mort quelque temps , et jetèrent de grands cris de joie , quand ils le virent l'épée à la main , tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai ou'après la blessure du Roi à Aumale , Duplessis-Moruay lui écrivit : S IRE, J oui avei asseï fait V Alexandre ,
 // est temps que vous fassiez le César : c'est à nous à mourir pour votre Majesté , et ce vous est gloire , Sire , de vivre pour nous ; et j'ose vous dire que ce vous est devoir.

Fin des Notes historiques sur la Henriade , tirées de l'édition de M. l'Abbé Langlet.

DE HENRI IV

Les plus horrible acculent qui soit jamais arrivé en Europe , a produit les plus odieuses conjectures. Presque tous les mémoires du tems de la mort de Henri IV , jettent également des soupçons sur les ennemis de ce bon Roi , sur les courtisans , sur les Jésuites , sur sa maîtresse , sur sa femme même. Ces accusations durent encore , et en ne parle jamais de cet assassinat sans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuse avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'Etat , aux hommes en place. On veut se venger de leur grandeur , en les accusant ; on veut se faire valoir en racontant fies anecdotes étranges. Il en est de la conversation comme d'un spectacle , comme d'une tragédie dans laquelle il faut attacher par de grandes passions et par de grands crimes

258 Dissertation

Des voleurs assassinent Vergier dans la rue ; tout Paris accuse de ce meurtre un grand prince. Une rougeole pourprée enlevé des personnes considérables , il faut qu'elles aient été toutes empoisonnées. L'absurdité de l'accusation , le défaut total de preuves , rien n'arrête \ et la calomnie passant de bouche en bouche , et bientôt de livre en livre , devient une vérité importante aux yeux de la postérité toujours cruelle. Depuis que je m'applique à l'Histoire, je ne cesse de m'indigner contre ces accusations sans preuves, dont les Historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mère de Henri IV mourut d'une pleurésie ; combien d'auteurs la font empoisonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés , et qui était , dit-on , l'empoisonneur à

brevet de Catherine de Médicée. On ne s'avise guère de douter que le Pape Alexandre VI ne soit mort du poison qu'il avait préparé pour le Cardinal Cométo . et pour quelques autres Cardinaux , dont il voulait , dit-on , être l'héritier. Guicciardin , auteur contemporain , auteur respecté , dit qu'on imputait la mort de ce Pontife à ce crime et à ce châiiment du crime : il ne dit pas que le Pape fût un empoisonneur , il le laisse entendre , et l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi , j'ose dire à Guicciardin : L'Europe est trompée par vous , et vous l'avez trompée par votre passion.

sur la Mort de Henri IV. 25ç

Voilà l'ennemi du Pape , vous avez trop cru votre haine et les actions de sa vie. Il avait , à la vérité , exercé des vengeances cruelles et perfides contre des ennemis aussi perfides et aussi cruels que lui ; de là vous concluez qu' un Pape de soixante et quatorze ans n'est pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez , sur des rapports vagues , qu'un vieux Souverain , dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or , voulut empoisonner quelques Cardinaux pour s'emparer de leur mobilier ; mais ce mobilier était-il un objet si important ? Ces effets étaient presque toujours enlevés par les valets-de-chambre avant que les Papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hasarder, pour un aussi petit gain, une action si infâme, une action qui demandait des complices, et qui , tôt ou tard , eût été découverte ? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du Pape , plutôt qu'un bruit populaire ? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce. Il n'y a pas le moindre vestige de preuve de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils Borgia tom-

ba malade dans le temps de la mort de son père ; voilà ie seul fondement de l'histoire du poison. Le père et le fils sont malades en même teins ; donc ils sont empoisonnés : ils sont l'un et l'autre de grands politiques , des princes sans scrupule ; donc ils sont atteints du poison même qu'ils destinaient à douze Cardinaux. C'est ainsi que raisonne l'animos'hé c'est la logique d'un peuple qui déleste son maître;

260 Dissertation

mais ce ne doit pas être celle d'un historien. Il se porte pour juge , il prononce les arrêts de la postérité : il ne doit déclarer personne coupable sans des preuves évidentes.

Ce que je dis de Guicciardin , je le dirai des mémoires de Sull) iu sujet de la mort de Heuri IV. Ces mémoires lurent composés par des secrétaires du Duc de Suliy , alors disgracié par Marie de Médiciï ; on y laisse échapper quelques soupçons sur cette Princesse , que la mort de Henri IV faisait maîtresse du royaume , et sur le Duc d'Epéron , qui servit à la faire déclarer régente. Mézerai , plus hardi que judicieux, fortifie ces soupçons: et Celui qui vient de faire imprimer le sixième tome des mémoires de Coudé , fait ses efforts pour donner au malheureux Ravaillac les complices les plus respectables. N'y a-t-il donc pas assez de crimes sur la terre ? faut-il encore en chercher où il n'y en a point l

On accuse à la fois le P. Alagona , Jésuite , oncle du Duc de Lerme , tout le Conseil espagnol ; la Reine Marie de Médicis , la maîtresse de Henri IV , madame de Verneuil et le Duc d'Epéron. Choisissez donc. Si la maîtresse est coupable , il n'y a pas d'apparence que l'épouse le soit ; si le Conseil d'Espagne , a mis , dans Naples , le couteau à la main de Ravaillac , ce n'est donc pas le

Duc d'Epéron qui Ta séduit dans Paris ; lui que Ravaiillac appelait

.tut la Mort de Henri IV. 26 1

Catholique à gros grains , comme il est prouvé au procès ; lui qui n'avait fait que des actions généreuses , lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât Ravaiillac à l'instant qu'on le reconnut tenant son couteau sanglant , et qui voulut qu'on le réservât à la question et au supplice.

Il y a des preuves , dit Mézerai , que des Prêtres avaient mené Ravaiillac jusqu'à Naples. Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le procès criminel de ce monstre , vous y trouverez tout le contraire. Je ne sais quelles dépositions vagues d'un nommé du Jardin et d'une Descomans, ne sont pas des allégations à opposer aux aveux que fit Ravaiillac dans les tortures. Rien n'est plus simple , plus ingénu, moins embarrassé , moins inconstant ; rien par conséquent de plus vrai que toutes ses réponses. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abusé .' Je conçois bien qu'un scélérat associé à d'autres scélérats de sa trempe , celé d'abord ses complices. Les brigands s'en font un point d'honneur ; car il y a de ce qu'on appelle honneur jusque dans le crime ; cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aura séduit , un fanatique à qui on aura fait accroire qu'il sera protégé , ne décélèrait-il pas ses séducteurs l Comment , dans l'horreur des tortures , n'accuserait-il pas les imposteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? N'est-ce pas là le premier mouvement du cœur humain l

Ravaillac persiste toujours à dire dans ses interrogatoires : J'ai cru bien faire en tuant un Roi qui voulait faire la guerre au Pape ; j'ai eu des visions , des révélations ; j'ai cru servir Dieu ; je reconnais que je me suis trompé , et que je suis coupable d'un crime horrible ; js n'y ai été jamais excité par personne. Voilà la substance de toutes ses réponses. Il avoue que le jour de l'assassinat il avait été dévotement à la messe : il avoue qu'il avait voulu plusieurs fois parler au Foi , pour le détourner de faire la guerre en faveur des Princes hérétiques : il avoue que le dessein de tuer le Roi l'a déjà tenté deux fois , qu'il y a résisté : qu'il a quitté Paris pour se rendre le crime impossible ; qu'il y est retourné vaincu par son fanatisme. 11 signe l'un de ses interrogatoires : François Ravaillac.

Que toujours dans mon cœur Jésus soit lo vainqueur.

Qui ne reconnaît , qui ne voit à ces deux vers , dont il accompagna sa signature , un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoisonné de tous les venins de la Lipue !

Ses complices étaient la superstition et la fureur, qui animèrent Jean Châtel, Pierre Barrière , Jacques Clément. C'était l'esprit de Poltrot qui assassina le Duc de Guise ; c'étaient les maximes de Balthazard Gérard , assassin du Prince d'Orange. Ravaillac avait été Feuillant > et il suffisait alors d'avoir été

sur la Mort de Henri IV. :51

moine pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un Prince ennemi de sa religion. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie de Henri IV , le meilleur des Rois; on devrait s'étonner que les assassins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque superstitieux avait continuellement devant les yeux Aod

assassinant le Roi des Philistins , Judith se prostituant a. Holoferne , pour l'égorger dormant entre ses bras , Samuel coupant par morceaux un Roi prisonnier de guerre, envers qui Saül n'osait violer le droit des nations. Rien n'avertissait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions , des inspirations , des ordres qui ne tiraient point à conséquence : on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démente, tout consacrait le parricide. Il me paraît bien prouvé par l'esprit de superstition , de fureur et d'ignorance qui dominait , et par la connaissance du cœur humain , et par les interrogatoires de Ravallac , qu'il n'eut aucun complice. Il faut surtout s'en tenir à ses confessions , faites à la mort devant les juges. Ces confessions prouvent expressément que Jean Châtel avait commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné, et Ravallac dans l'espérance d'être sauvé.

Il le faut avouer, ces monstres étaient fervens dans la foi. Ravallac se recommande , en pleurant , à Saint François , son patron , et à tous les Saints : il se confesse avant de recevoir la question ;

264 Dissertation

il charge deux Docteurs, auxquels il s'est confessé , d'assurer le greffier que jamais il n'a parlé à personne du dessein de tuerie Roi : il avoue seulement qu'il a parlé au P. d'Aubigny , Jésuite , de quelques visions qu'il a eues ; et le P. d'Aubigny dit très-prudemment qu'il ne s'en souvient pas : enfin le criminel jure jusqu'au dernier moment , sur sa damnation éternelle , qu'il est le seul coupable , et il le jure plein de repentir. Sont-ce-là des raisons ! Sont-ce-là des preuves suffisantes !

Cependant l'éditeur du sixième tome des mémoires de Condé insiste encore ; il recherche un passage des mémoires de l'Etoile , dans lequel on fait dire à Ravaillac dans la place de l'exécution: On m'a bien trompé quand on m'a voulu persuader que le coup que je ferais serait bien reçu du peuple, puisqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer. Premièrement ces paroles ne sont point rapportées dans le procès- verbal de l'exécution. Secondement , il est vrai , peut-être , que Ravaillac dit , ou voulut dire : On m'a bien trompé quand on me disait : Le Roi est haï ; on se réjouira de sa mort» Il voyait le contraire , et que le peuple le regrettait ; il se voyait l'objet de l'horreur publique , il pouvait bien dire : On m'a trompé. En effet, s'il n'avait jamais entendu justiner dans les conversations le crime de Jean Châtel , s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue , il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique sens de

ces

sur la mort de Henri IV. 26b

ces paroles. Mais les a-t-il prononcées ! Qui l'a dit à M. de l'Etoile ! Un bruit de ville qu'il rapporte , prévaudra-t-il sur un procès-verbal ! Dois - je en croire M. de l'Etoile , qui écrivait le soir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour ? Défions-nous de tous ces journaux , qui sont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus , il y a quelques années , dix-huit tomes in-folio ~ des mémoires du feu marquis de Dangeau, j'y trouvai ces propres paroles : «1 La Reine d'Es- » pagne , Marie-Louise d'Orléans , est morte em- » poisonnée par le marquis de Masfeld ; le poison » avait été mis dans une tourte d'anguilles : la » comtesse de Per-

nits , qui mangea la desserte de> » la Reine , en est morte aussi ; trois Caméristes en)> ont été malades : le Roi l'a dit ce soir à son petit s> couvert. » Qui ne croirait un tel fait circonstancié, appuyé du témoignage de Louis XIV , et rapporté par un courtisan de ce Monarque , par un homme d'honneur qui avait soin de recueillir toutes les anecdotes ? Cependant il est très-faux que la comtesse de Pernits soit morte alors ; il est tout aussi faux que Louis XIV ait prononcé des paroles aussi indiscrettes. Ce n'était point M. de Dangeau qui faisait ces malheureux mémoires ; c'était un vieux valet-de-chambre imbécille qui se mêlait de faire , à tort et à travers , des gazettes manuscrites de toutes les sottises qu'il entendait dans les antichambres. Je suppose cependant que ces mémoires

266 Dissertation sur la Mort de Henri TP. tentassent , dans cent ans , entre les mains de quelque compilateur; que de calomnies alors sous presse! f]ue de mensonges répétés dans tous les journaux i Il faut tout lire avec défiance. Aristote avait bien raison , quand il disait que le doute eut le commencement de la sagesse.

■■■amMBHnamaMœMMMMMt

CHAPITRE PREMIER II

.Des différens goûts des Peuples.

\J N a accablé presque tous les arts d'un nombre prodigieux de règles , dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouvons par-tout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus

aisé que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter : il y a cent poétiques contre un poème. On ne voit que des maîtres d'éloquence , et presque pas un orateur : le monde est plein de critiques , qui , à force de commentaires , de définitions , de distinctions , sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares , que de puérilités pédantesques on entassait, il n'y a pas long-tems , dans la tête d'un

268 Essai sur la Poésie épique ,

jeune homme , pour lui donner , une année ou deux, une très-fausse idée de l'éloquence , dont il aurait pu avoir une connaissance très-vraie en peu de mois , par la lecture de quelques bons livres ! La voie par laquelle on a si long-tems enseigné l'art de penser , est assurément bien opposée au don de penser.

Mais c'est sur-tout en fait de poésie que les commentateurs et les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes que l'imagination des poètes a créées en se jouant. Ce sont des tyrans qui ont voulu asservir à leurs loix une nation libre dont ils ne connaissent point le caractère -, aussi ces prétendus législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les états qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont discoursu avec pesanteur de ce qu'il fallait sentir avec transport , et quand même leurs règles seraient justes , combien peu seraient -elles utiles ! Homère , Virgile , le Tasse , Milton , n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles , tant de liens lie serviraient qu'à em-

barrasser les grands hommes dans leur marche , et seraient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière , et non pas s'y traîner avec des béquilles. Presque tous les critiques ont cherché dans Homère des règles qui n'y sont assurément point. Mais comme ce poète Grec a composé deux poèmes d'une nature absolument différente, ils ont été bien en peine pour réconcilier Homère avec lui-même..

Chapitre

Virgile venant ensuite , qui réunit dans son ouvrage le plan de l'Iliade et celui de l'Odyssée , il fallut qu'ils cherchassent encore de nouveaux expéditions pour ajuster leurs règles à l'Enéide. Ils ont fait à peu-près comme les astronomes , qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires , et créaient ou anéantissaient un ciel ou deux de cristal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme savans , et qui se croient tels, venait vous dire : Le Poème épique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale , et dans laquelle un Héros achevé quelque grande action , avec le secours des Dieux , dans l'espace d'une année ; il faudrait lui répondre : votre définition est très-fausse ; car , sans examiner si l'Iliade à Homère est d'accord avec votre règle , les Anglais ont un poème épique , dont le héros , loin de venir à bout d'une grande entreprise par le secours céleste en une année , est trompé par le Diable et par sa femme en un jour , et chassé du paradis terrestre pour avoir désobéi à Dieu. Ce poème cependant est mis , par les Anglais , au niveau de

l'Iliade , et beaucoup de personnes le préfèrent à Homère , avec quelque apparence de raison.

Mais , me direz-vous , le poème épique ne serat-il donc que le récit d'une aventure malheureuse ? Non : cette définition serait aussi fausse que l'autre. h' Œdipe de Sophocle, le Cinna de Corneille ', VATHalie de Racine , le César de Shakespear , le Caton à'Adisson > la Mérope du marquis Scipien Maffei ,

270 Essai sur la Poésie épique ,

le Roland de Quinault , sont toutes de belles tragédies , et j'ose dire , toutes d'une nature différente. On aurait besoin en quelque sorte d'une définition particulière pour chacune d'elles.

11 faut , dans tous les arts , se donner bien de garde de ces définitions trompeuses , par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues , ou que la coutume ne nous a point encore rendues familières. 11 n'en est point des arts , et sur-tout de ceux qui dépendent de l'imagination , comme des ouvrages de la nature : nous pouvons définir les métaux , parce que leur nature est toujours la même ; mais presque tous les ouvrages des hommes changent , ainsi que l'imagination qui les produit. Les coutumes , les langues , le goût des peuples les plus voisins diffèrent. Que dis-je l la même nation n'est plus reconnaissable au bout de quatre siècles. Dans les arts qui dépendent- purement île Hmagmaiion , il y a autant de révolutions que dans les états : ils changent en mille manières , tandis qu'on cherche à les fixer.

La musique des anciens Grecs , autant que nous 'pouvons juger, était très-différente de la nôtre, Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de Luigi et de Carissimi : des airs Persans ne plairaient pas assurément à des oreilles Européanes ; mais , sans

aller si loin , un Français accoutumé à nos opéra , ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie. Autant en fait un Italien à l'opéra de Paris , et tous deux ont également tort , ne considérant point que le réci

Chapitre T

tatif n'est autre chose qu'une déclamation notée ; que le caractère des deux langues est très-différent; que ni l'accent , ni le ton ne sent les mêmes ; que cette différence est sensible dans la conversation , plus encore sur le théâtre tragique , et doit par conséquent l'être beaucoup dans la musique. Nous suivons à-peu- près les règles d'architecture de Vitruve ; cependant les maisons bâties en Italie par Palladio , et en France par nos architectes , ne ressemblent pas plus à celle de Plin et de Cicéron , que nos habillemens ressemblent aux leurs.

Mais pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre sujet : Qu'était la tragédie chez les Grecs ! Un chœur nui demeurait presque toujours sur le théâtre ; point de division d'actes ; très-peu d'action , encore moins d'intrigue. Chez les Français , c'est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq actes , avec une intrigue amoureuse. En Angleterre , la tragédie est véritablement une action ; et si les auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pièces , un style naturel avec de la décence et de la régularité, ils l'emporteraient bientôt sur les Grecs et sur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts , il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers d'un génie différent des nations qui les

cultivent.

Quelle sera donc l'idée que nous devons nous former de la poésie épique ? Le mot Epique vient du mot Grec *JiVfl,-* , qui signifie Discours : l'usaga a attaché ce nom particulièrement à des récits en vers d'aventures héroïques , comme le met *tiOratio* chez les Romains , qui d'aiord signifiait aussi *Dis**

Essai sur la Poésie épique

cours , ne servit dans la suite que pour les discours d'appareil ; et comme le titre à *Imperator* , qui appartenait aux Généraux d'armée , fut ensuite conféré aux seuls Souverains de Rome.

Le poème épique , regardé en lui même , est donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que l'action soit simple ou complexe, qu'elle s'achève dans un mois ou dans une année , ou qu'elle dure plus longtemps 5 que la scène soit fixée dans un seul endroit, comme l'*Iliade* ; que le héros voyage de mers en mers , comme dans *V Odyssée* ; qu'il soit heureux ou infortuné , furieux comme *Achille*, ou pieux comme *Enée* ; qu'il y ait un principal personnage ou plusieurs ; que l'action se passe sur la terre ou sur la mer ; sur le rivage d'Afrique , comme dans la *Lusiade* , dans l'Amérique comme dans *VARacauna* ; dans le ciel , dans l'enfer , hors des limites de notre monde , comme clans le Paradis de *Milton* , il n'importe ; le poème sera toujours un poème épique, un poème héroïque , à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite. Si vous faites scrupule , disait le célèbre *M Adisson* , de donner le titre de poème épique au Paradis perdu de *Milton* , appelez- le , si vous voulez , un poème divin; donnez-lai

tel nom qu'il vous plaira , pourvu que vous confessiez que c'e-t un ouvrage aussi admirable en son genre que YTLiade,

Ne disputons jamais sur les noms. Irai-je refuser le nom de comédie aux pièces de M. Congreve , ou â celles de C aider on , parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs l La carrière des arts a plus d'étendue

Chapitre T

^u'on ne pense : un homme qui n'a lu que les auteurs classiques, méprise tout ce qui est écrit dans les langues vivantes ; et celui qui ne sait que la langue de son pays , est comme ceux qui , n'étant jamais sortis de la Cour de France , prétendent que le reste du monde est peu de chose , et qui a vu Versailles a tout vu.

Mais le point delà question et de la difficulté est de savoir sur quoi les nations polies se réunissent , et sur quoi elles diffèrent. Un poème épique doit par-tout être fondé sur le jugement , et embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon sens, appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action une et simple , qui ne coûte point une attention fatigante , leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monstrueuses. On souhaite généralement que cette unité si sage soit ornée d'une variété d'épisodes qui soient comme les membres d'un corps robuste et proportionné. Plus l'action sera grande , plus elle plaira à tous les hommes , dont la faiblesse est d'être séduits par tout ce qui est au - delà de la vie commune. H faudra sur-tout que cette action soit intéressante ; car tous les cœurs veulent être remués ; et un poème parfait d'ailleurs, s'il ne

touchait point , serait insipide en tout temps et en tout pays. Elle doit être entière , parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être satisfait , s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'en est promis d'avoir.

Telles sont à-peu-près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les

2^e 4 Essai sur la Poésie épique ,

lettres ; mais la machine du merveilleux , l'intervention d'un pouvoir céleste, la nature des épisodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, et «le cet instinct qu'on nomme goût ■ voilà sur quoi il y a mille opinions, et point de règles générales.

Mais , me direz-vous , n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaisent également à toutes les nations ? il y en a sans doute en très grand nombre. Depuis le temps de la renaissance des lettres , qu'on a pris les anciens pour modèles , Homère , Démosthènes , Virgile , Cicéron , ont en quelque manière réuni sous leurs lois tous les peuples de l'Europe , et fait de tant de nations différentes une seule république des lettres ; mais , au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque pays un goût particulier.

Vous sentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique ; leurs fleurs et leurs fruits sont échauffés et mûris par le même soleil ; mais ils reçoivent du terrain qui les nourrit , des goûts, des couleurs et des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français , un Anglais , un Espagnol à son style, comme aux traits de son visage , à sa prononciation et à ses manières. La douceur et la mollesse de la langue Italienne s'est insinuée dans le génie des auteurs ita-

liens. La pompe des paroles, les métaphores , un style majestueux , sont, ce me semble, généralement parlant , le caractère des écrivains Espagnols. La force , l'énergie , la hardiesse , sont pUis particulières aux. Anglais ; ils s©n£ sur-tout

Chapitre 1. 2j

amoureux de^ allégories et des comparaisons. Les Français ont pour eux la clarté , l'exactitude , l'élégance ; ils lias ardent peu , ils n'ont ni la force Anglaise, qui leur paraîtrait une force gigantesque et monstrueuse , ni la douceur Italienn^, qui leur semble dégénérer en une mollesse efféminée.

De toutes ces différences naissent ce dégoût et ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ces jours cette différence qui se trouve entre les goûts des peuples voisins, considérons maintenant leur style.

On approuve avec raison, en Italie , ces vers de la troisième stance du premier chant de la Jérusalem,

Cos\ ail' egro fanciui' porgiamo aspersi Di soave licor' §li orli dól vaso :

Succhi amari iugaaaaato iatanto ci beve , E dall' inganno suo vita riceve.

Cette comparaison du charme des fables , qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère , donnée à un enfant dans un vase bo^dé de miel , ne serait pas soufferte dans un poëme épique Français. Nous lisons avec plaisir dans Montagne,

qu'il faut emmieller la viande salubre à l'enfant. Mais cette image , qui nous plaît dans son style familier , ne nous paraîtrait pas digne de la majesté de l'Epopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé*, et qui mérite de l'être. C'est dans le chant seizième de la Jérusalem , orsqu'Armide commence à soupçonner la fuite de son amant ;

2j6 Essai sur la Poésie épique ?

Volea gi idar : dove , o cradel , me sola Lasci \ ma il varco al suoq chiuse il dolore ; Si Hie torao la llebile parola Più a mai a ia dietro a rimbombar su'l cuore.

Ces quatre vers Italiens sont très-touchans et trèsnatureh ; n\$ts si on les traduit exactement , ce sera un gjlimjt'us en Français. « Elle voulait crier : >j Cruel , pourquoi me laisses-tu seule l maisla dou- » leur ferma le chemin à sa voix , et ces paroles » douloureuses reculèrent avec plus d'amertume , » et retentirent sur son cœur. »

Apportons un autre exemple tiré d'un des sublimes endroits du poème singulier de Miïton , dont j'ai déjà parlé ; c'est au premier livre, dans la description de Satan et des Enfers.

Pvound he throw his baleful eyes

That witness'd huge affliction and dismay r

Mix'd wit obdurate pride , and stedfast hâte..

At oDce , as far as angels ken , he views

The dismal situation wast and wiLd :

A di ngeon horrible , on ail sides round ,

As cne £ieat furnace ,. flam'd yet from those fiâmes

ÎSo lighth , but rather darkness visible ,

SeiVd on y to discover sights of woe;

Reg < ns of sorrow ! doleful shades ! where peace

And re^t can ne ver dwel ! hope ne ver cornes

That cornes to ail ; etc.

« II promené de tous côtés ses tristes yeux, dan* n lesquels sont peints le désespoir et l'horreur, avec n l'orgut il et l'irréconciliable haine II voit d'ua ». coup-d'ceil aussi loin que les regards des Ché- » iubiui> peuvent percer , ce séjour épouvantable %

Chapitre I

i> ces déserts désolés , ce donjon immense , enflam- >> nié comme une fournaise énorme. Mais de ces » flammes il ne sortait point de lumière ; ce sont des x ténèbres visibles , qui servent seulement à décou- >> vrir des spectacles de désolation , des régions de » douleur , dont jamais n'approchent le repos ni 9 la paix ; où l'on ne connaît point l'espérance , » connue par-tout ailleurs. »

Antonio de Solis , dans son excellente histoire de la conquête du Mexique , après avoir dit que l'endroit où Monté\ume consultait ses Dieux , était une large voûte souterraine , où de petits soupiraux laissaient à peine entrer la lumière , ajoute : O permit-tian solamente lo que bastava porque se viesse la oscuridad : " Où

laissaient entrer seulement au- ?) tant de jour qu'il en fallait pour voir l'obscurité. » Ces ténèbres visibles de Milton ne sont point condamnés en Angleterre , et les Espagnols ne reprennent point cette même pensée dans Solis. Il est très-certain que les Français ne souffriraient point de pareilles libertés. Ce n'est pas assez que l'on puisse excuser la licence de ces expressions , l'exactitude Française n'admet rien qui ait besoin d'excuse.

Qu'il me soit permis , pour ne laisser aucun doute sur cette matière y de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés. Je le prendrai dans l'éloquence de la chaire. Qu'un homme comme le père Bourdaloue prêche devant une assemblée de la Communion Anglicane , et qu'animant par un geste noble un discours pathétique 3 il s'écrie : « Oui %

27\$ Essai sur la Poésie épique ,

» chrétiens , vous étiez bien disposés ; mais le sang" » de cette veuve que vous avez abandonnée , mais » le sang de ce pauvre que vous avez laissé oppri- » mer , mais le sang de ces misérables dont vous » n'avez pas pris en main la cause; ce sang retom- » bera sur vous , et vos bonnes dispositions ne ser- » viront qu'à rendre sa voix plus forte pour de- » mander à Dieu vengeance de son infidélité. Ah ! » mes chers auditeurs , etc. » Ces paroles pathétiques , prononcées avec force, et accompagnées de grands gestes, feront rire un auditoire Anglais. Car autant qu'ils aiment sur le théâtre les expressions ampoulées et les mouvemens forcés de l'éloquence , autant ils goûtent dans la chaire une simplicité sans ornement. Un sermon en France est une longue déclamation scrupuleusement divisée en trois points, et récitée avec enthousiasme. En Angleterre, un s3rrnon est une dissertation solide , et quelquefois sèche , qu'un homme lit au peuple sans geste

et sans aucun éclat de voix. En Italie, c'est une comédie spirituelle. En voilà assez pour faire voir combien est grande la différence entre les goûts des nations. Je sais qu'il y a plusieurs personnes qui ne sauraient admettre ce sentiment. Ils disent que la raison et les passions sont par-tout les mêmes; cela est vrai , mais elles s'expriment par-tout diversement. Les hommes ont, en tout pays , un nez, des yeux et une bouche : cependant l'assemblage de§ traits , qui fait la beauté en France , ne réussira pas en Turquie ; ni une beauté Turque à la Chine ; et , ce qu'il y a de plus aimable en Asie et en Europe,

Chapitre I. o~q

serait regardé comme un monstre dans îe pays de Guinée. Puisque la nature est si différente d'ellemême , comment veut-on asservir à des loix générales des arts sur lesquels la coutume , c'est-â-dire, l'inconstance a tant d'empire ? Si donc nous voulons avoir une connaissance un peu étendue de ces arls , il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les nations. Il ne suffit pas, pour connaître l'Epopée , d'avoir lu Virgile et Homère ; comme ce n'est point assez , en fait de tragédie , d'avoir lu Sophocle et Euripide.

Nous devons admirer ce qui est universellement beau chez les anciens , nous devons nous prêter à ce qui était beau dans leur langue et dans leurs mœurs ; mais ce serait s'égarer étrangement que de les vouloir suivre en tout à la piste. Nous ne parlons point la même langue ; la religion , qui est presque toujours le fondement de la poésie épique , est parmi nous l'opposé de leur mytho-

logie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des héros du siège Troye que de celles des Américains. Nos combats , nos sièges , nos flottes n'ont pas la moindre ressemblance ; notre philosophie est en tout le contraire de- la leur. L'invention de la poudre , celle de la boussole, de l'imprimerie , tant d'autres arts qui ont été apportés récemment dans le monde y ent , en quelque façon, changé la face de l'universli faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens ; mais il ne faut pas peindre la même chose.

Q\X' Homère- nous représente ses Dieux s'enivrant

280 Essai sur la Poésie épique,

de nectar, et riant sans fin de la mauvaise grâce dont Vulcain leur sert à boire , cela était bon de son tems , où les Dieux étaient ce que les Fées sont dans le nôtre : mais assurément personne ne s'avisera aujuurd'hui de représenter dans un poème une troupe d'anges et de saints buvant et riant à table. Que dirait-on d'un auteur qui irait , après Virgile , introduire des harpies enlevant le dîner de son h«ros , et qui changerait de vieux raisseaux en belles nymphes .' En un mot , admirons les anciens; mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle ; et ne faisons pas cette injustice à la nature humaine et à nous - mêmes , de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder et n*aimer que ses anciennes productions , dont nous ne pouvons pas juger avec tant de sûreté.

Il n'v a point de monument en Italie qui méritent plus l'attention d'un voyageur que la Jérusalem du Tasse ; Milton fait autant d'honneur à l'Angleterre que Newton. Camoëns est en Portugal ce que Milton est en Angleterre. Ce serait sans doute un grand

plaisir , et même un grand avantage pour un homme qui pense , d'examiner tous ces poèmes épiques de différentes natures , nés en des siècles et dans des pays éloignés les uns des autres. Il me semble qu'il y a une satisfaction noble à regarder les portraits vivans de ces illustres personnages Grecs, Romains, Italiens , Anglais ; tous habillés , si je l'ose dire , à la manière de leurs pays.

C'est une entreprise au-delà de mes forces que

Chapitre I. 2 Si

je prétends les peindre ; j'essaierai seulement de crayonner une esquisse de leurs principaux traits: c'est au lecteur à suppléer aux défauts de ce dessein : je ne ferai que proposer ; il doit juger , et son jugement sera juste , s'il lit avec impartialité , et s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école , ni cet amour-propre mal entendu , qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas dans nos mœurs. Il verra la naissance , le progrès , la décadence de l'art ; il le verra ensuite sortir comme de ses ruines ; il le suivra dans tous ses changemens ; il distinguera ce qui est beauté ou défaut dans tous les tems, et chez toutes les nations , d'avec ces beautés locales , qu'on admire dans un pays et qu'on méprise dans un autre. Il n'ira point demander à Aristote ce qu'il doit penser d'un auteur Anglais ou Portugais, ni à M. Perrault, comment il doit juger de l'Iliade ; il ne se laissera point tyranniser par Sauter , ni par le Bossu : mais il tirera ses règles de la nature et des exemples qu'il aura devant les yeux, et il jugera entre les Dieux à Homère et le Dieu de Milton , entre Caïpso et Didon , entre Armide et Eve.

Si les nations de l'Europe , au lieu de se mépriser injustement les unes les autres , voulaient faire une attention moins superficielle aux ouvrages et aux manières de leurs voisins , non pas pour en rire , mais pour en profiter , peut-être de ce commerce mutuel d'observations naîtrait ce goût général qu'où cherche si inutilement.

Essai sur h Poésie épique ,

OMERE vivait probablement environ huit cent cinquante années avant l'ère chrétienne : il était certainement contemporain d'Hésiode. Or , Hésiode nous apprend qu'il écrivait dans l'âge qui suivait celui de la guerre de Troye , et que cet âge dans lequel il vivait finirait avec la rrénération qui existait alors. Il est donc certain qu Homère fleurissait deux générations après la guerre de Troye ; ainsi il pouvait avoir vu, dans son enfance, quelques vieillards qui avaient été à ce siège , et il devait, avoir parlé souvent à des Grecs d'Europe et d'Asie qui avaient vu Uly-.se , Matelas et Achille»

Quand il composa Vilidde , (supposé qu'il soit l'auteur de tout cet ouvrage) il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'histoire et des fables de son tems. Les Grecs n'avaient alors que des poètes pour historiens et pour théologiens ; ce ne fut même que quatre cents ans après Heoiode et Homère qu'-in se réduisit à écrire l'histoire en prose. Cet usage , qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs , était très-raisonnable. Un livre dans ce tems-là était une chose aussi rare qu'un bon lirre l'est aujourd'hui : loin de donner au public l'histoire in-folio de chaque village , comme on fait à présent , on ne transmettait à la postérité que le-s

Chapitre II

grands événemens qui devaient l'intéresser. Le culte des Dieux et l'histoire des grands hommes étaient les seuls sujets de ce petit nombre d'écrits. On les composa long-tems en vers chez les Egyptiens et riiez les Grecs , parce qu'ils étaient destinés à être retenus par cœur , et à être chantés : telle était la coutume de ces peuples , si différens de nous. Il n'y eut , jusqu'à Hérodote , d'autre histoire parmi eux qu'en vers , et ils n'eurent , en aucun terns , de poésie sans musique.

À l'égard d'Homère , autant ses ouvrages sont connus , autant est on dans l'ignorance sur sa personne. Tout ce qu'on sait de vrai , c'est que , longtemps après sa mort , on lui a érigé des statues et eh. v<: les temples. Sept villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vu naître ; mais la commune opinion est que , de son vivant , il mendiait dans sept villes , et que celui dont la postérité a fait un Dieu , a vécu méprisé et misérable ; deux choses très-compatibles.

L'Iliade , qui est le grand ouvrage à'Homere , e-st plein de Dieux et de combats peu vraisemblables. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes, ils aiment ce qui leur paraît terrible ; ils sont comme les enfans qui écoutent avidement ces contes de sorciers qui les effraient. Il y a des fables pour tout âge , et il n'y a point de nation qui n'ait eu les siennes. De ces deux sujets qui remplissent l'Iliade , naissent les deux grands reproches que l'on fait à Homère : on lui impute l'extravagance de ses Dieux , la grossiste té de ses Héros. C'est reprocher

à un peirrre d'avoir donné à ses figures des habillemens de son tems. Homère a peint les Dieux tels qu'on les croyait , et les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'est pas un grand mérite de trouver de l'absurdité dans la théologie païenne ; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'Homère. Si l'idée des trois Grâces qui doivent accompagner la déesse de la beauté , si la ceinture de Vénus sont de son invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette religion que nous lui reprochons ! Et si ces fables étaient déjà reçues avant lui , peuton mépriser un siècle qui avait trouvé des allégories si justes et si charmantes ?

Quant à ce qu'on appelle grossièreté dans les héros d'Homère , on peut rire tant qu'on voudra de voir Patrocle , au neuvième chant de l'Iliade , mettre trois gigots de moutons dans une marmite, allumer et souffler le feu, et préparer le dîner avec Achille ; Achille et Patrocle n'en sont pas moins éclatans ; Charles XII , Roi de Suède , a fait six mois sa cuisine à Demir - Tccca , sans perdre rien de son héroïsme : et la plupart de nos généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces héros qui faisaient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la Princesse Nausica , qui , suivie de toutes ses femmes , va laver ses robes et celles du Roi et de la Reine ; on peut trouver ridicule que les filles d'Auguste aient filé les habits de leur père, lorsqu'il était maître de la moitié de l'univers : cela n'em-

Chapitre II

péchera pas qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe , la mollesse et l'oisiveté dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries.

Que si l'on reproche à Homère d'avoir tant loué la force de ces héros , c'est qu'avant l'invention de la poudre , la force du corps décidait de tout dans les batailles ; c'est que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes ; c'est que par cette supériorité seule les nations du nord ont conquis notre hémisphère depuis la Chine jusqu'au Mont- Atlas. Les anciens se faisaient une gloire d'être robustes j leurs plaisirs étaient des exercices violens ; ils ne passaient point leurs jours à se faire traîner dans des chars , à couvert des influences de l'air , pour aller porter ianguissamment , d'une maison dans une autre , leur ennui et leur inutilité. En un mot, Homère avait à représenter un Ajax et un Hector , non un courtisan de Versailles ou de Saint- James.

Après avoir rendu justice au fond du sujet des poèmes à Homère , ce serait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités , et d'oser juger du prix de ses ouvrages. Mais tant de plumes savantes ont épuisé cette matière , que je ine bornerai à une seule réflexion , dont ceux qui s'appliquent aux Belles - Lettres pourront peut - être tirer quelque utilité.

Si Homère a eu des temples , il s'est trouvé bien des infidèles qui se sont moqués de sa divinité ; il y a eu , dans tous les siècles , des savans , des rai-

2*5 Essai sur la Poésie épique ,

sonneurs , qui l'ont traité d'écrivain pitoyable ,

tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce père de la poésie est , depuis quelque tems, un grand sujet de dispute en France. Perrault commença la querelle contre Despréaux ; mais il apporta à ce combat des armes- trop inégales ; il composa son livre du parallèle des anciens et des modernes , où Ton voit un esprit -très-superficiel, nulle méthodd et beaucoup de méprises. Le redoutable De sprcaux accabla son adversaire en s'attachait uniquement à relever ses bévues ; de sorte que la dispute fut terminée par rire aux dépens de Perrault , sans Qu'on entamât seulement le fond de la question. Houdar de la Motte a depuis renouvelé la querelle : il ne savait pas la langue Grecque ; mais l'esprit a suppléé en lui , autant qu'il est possible , à cette connaissance. Peu d'ouvrages sont écrits avec autant d art, de discrétion et de finesse que ses dissertations sur Homère. Madame Dacier , connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme , soutint la cause à' Homère avec l'emportement d'un commentateur. On eût dit que l'ouvrage de M. de la Motte était d'une femme d'esprit , et celui de Madame Dacier , d'un homme savant. L'un, par son ignorance dans la langue Grecque , ne pouvait sentir les beauté de l'auteur qu'il attaquait ; l'autre , toute remplie de la superstition des commentuteurs , était incapable d'apercevoir des défauts dans l'auteur qu'elle adorait.

Pour moi , lorsque je lus Homère , et que je vis ces fautes grossières , qui juitiûent les critiques , et

Chapitre II

ces beautés plus grandes que ces fautes , je ne pus croire d'abord que le meute génie eût composé tous les chants de l'Iliade. Eu effet , nous ne connaissons parmi les Latins ni parmi nous aucun auteur qui soit tombé si bas , après s'être élevé si haut. Lo grand Corneille , génie pour le moins égal à Homère , a fait , à la vérité , Per charité , Suréna , Agésilas , après avoir donné Cinna et Pvlieucte ; mais Suréna et Perlharite sont des sujets encore plus mal choisis que mai traités. Ces tragédies sont très- faibles ; mais non pas remplies d'absurdités , de contradictions et de fautes grossières. Enfin , j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais ; et le paradoxe de la réputation d'Homère m'a été développé. Shakespear , leur premier poète tragique , n'a guère , en Angleterre , d'autre épithete que celle de Divin. Je n'ai jamais vu à Londres la salle de la comédie aussi remplie à Y Andromaque de Racine , toute bien traduite qu'elle est par Philivps, ou au Caton à'Adisson , qu'aux anciennes pièces de Shakespear. Ces pièces sont des monstres en tragédie. Il y en a qui durent plusieurs années ; on y baptise , au premier acte , le héros qui meurt de vieillesse au cinquième ; on y voit des sorciers, des paysans , des ivrognes , des bouffons , des fossoyeurs qui creusent une fosse , et qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin , imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux et de plus absurde , vous le trouverez dans Shakespear. Quand je commençais à apprendre la langue Anglaise , je ne pouvais comprendre comment une

288 Essai sur la Poésie épique ,

nation si éclairée pouvait admirer un auteur si extravagant; mais dès que j'eus une plus grande connaissance de la langue , je

m'aperçus que les Anglais avaient raison , et qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment , et ait tort d'avoir du plaisir. Ils voyaient comme moi les fautes grossières de leur auteur favori ; mais ils sentaient mieux que moi ses beautés , d'autant plus singulières que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde, Il y a cent cinquante années qu'il jouit de sa réputation. Les auteurs qui sont venus après lui ont servi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand sens de l'auteur de Caton , et ses talens qui en ont fait un Secrétaire d'Etat , n'ont pu le placer à côté de Shakespear. Tel est le privilège du génie d'invention; il se fait une route où personne n'a marché avant lui ; il court sans guide , sans art , sans règle ; il s'égare dans sa carrière ; mais il laisse loin derrière lui tout ce qui n'est que raison et qu'exactitude. Tel à-peu-près était Homère ; il a créé son art et l'a laissé imparfait : c'est un chaos encore , la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le Clovisàe Desmarets , la Pucelle de Chapelain , ces poèmes , fameux par leur ridicule , sont , à la honte des règles , conduits avec plus de régularité que l'Iliade , comme le Pyrame de Pradon est plus exact que le Cid de Corneille. Il y a peu de petites Nouvelles où les événemens ne soient mieux ménagés , préparés avec plus d'artifice , arrangés avec mille fois plus d'industrie que dans Homère.

Cependant

Chapitre II

Cependant douze beaux vers de Viliade sont audessus de la perfection de ces bagatelles autant qu'un gros diamant , ouvrage brut de la nature , l'emporte sur des Colifichets de fer ou de laiton , quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite à' Homère est d'avoir été un peintre sublime, inférieur de beaucoup à Virgile dans tout le reste , il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, c'est un feu dévorant , qui , poussé par les vents , consume la terre devant lui. Si c'est un Dieu qui s© transporte d'un lieu à un autre , il fait trois pas , et au quatrième il arrive au bout de la terre. Quand il décrit la ceinture de Vénus , il n'y a point de tableau de Valbane qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d' Achille , il personifie les prières ; elles sont filles du Maître des Dieux , elles marchent tristement , le front couvert de confusion , les yeux trempés de larmes , et ne pouvant se soutenir sur leurs pieds chancelans ; elles suivent de loin l'Injure , l'Injure altière qui court sur la terre d'un pied léger , levant sa tête audacieuse. C'est ici sans doute qu'on ne peut sur-tout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu la Aïotte Houdar , de l'Académie Française, qui , dans sa traduction à'Homere, étrangle ce beau passage, et le raccourcit ainsi en deux vers :

On apaise les Dieux ; mais par des sacrifices , De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'esprit,

2go Essai sur la Poésie épique ,

s'il a empêché M. de la Motte de se tirer ces grandes beautés d'imagination , et si cet académicien si ingénieux a cru que quelques antithèses , quelques tours délicats pourraient suppléer à ces grands traits d'éloquence ! La Motte a ôté beaucoup de défauts à Homère ; mais il n'a conservé aucune de ses beautés : il a fait un petit squelette d'un corps démesuré et trop plein d'embonpoint. En vain tous les journaux ont prodigué les louanges à la Motte ; en vain , avec tout l'art possible , et soutenu de beaucoup de mérite , s'était-il fait un parti considérable ; son parti , ses éloges , sa traduction , tout a disparu , et Homère est resté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes à Homère en faveur de ses beautés , sont la plupart des esprits trop philosophiques , qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les Pensées de M. Pascal , qu'il n'y a point de beauté poétique , et que faute d'elle on a inventé de grands mots , comme fatal laurier , bel astre , et que c'est cela qu'on appelle beauté poétique. Que prouve un tel passage , sinon que l'auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas ! Pour juger des poètes , il faut savoir se sentir , il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître ; comme pour décider sur la musique , ce n'est pas assez , ce n'est rien même de calculer en mathématicien la proportion des tons , il faut avoir de l'oreille et de l'âme. Qu'on ne croie point encore connaître les poètes par les traductions ; ce serait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les traductions

Chapitre II

fermentent les fautes d'un ouvrage , et en gâtent les beautés. Qui n'a lu que Madame Qacier , point lu Homère ; c'est dans le Grec seul qu'on peut voir le style du poète , plein de négligences extrêmes , mais jamais affecté , et paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlé les hommes. Enfin , on verra Homère lui-même , qu'on trouvera , comme ses héros , tout plein de défauts , mais sublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de son poème ! Heureux qui peindrait les détails comme lui ! et c'est précisément par ces détails que la poésie charme les hommes.

VIRGILE

L ne faut avoir aucun égard à la vie de Virgile , qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des ouvrages de ce grand homme. Elle est pleine de puéilités et de contes ridicules. On y représente Virgile comme une espèce de maquignon et de faiseur de prédictions , qui devine qu'un poulain qu'on avait envoyé à Auguste était d'une jument malade , et qui , étant interrogé sur le secret de la naissance de l'Empereur , répond qu' Auguste était fils d'un Boulanger, parce qu'il n'avait été jusqu'à récompensé de l'Empereur qu'en rations de pain. Je ne sais par quelle fatalité la mémoire des grands

29 2 Essai sur la Poésie épique '9

hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides. Tenons nous-en à ce que nous savons certainement de Vir-

gile. Il naquit l'an 684 de la fondation de Rome , dans le village d'Andez , à une lieue de Mantoue , sous le premier Consulat du grand Pompée et de Crassus. Les Ides d'octobre , qui étaient ie quinze de ce mois , devinrent à jamais fameuses par sa naissance : octchris Maro consecravit Idus , dit Martial. Il ne vécut que cinquante deux ans , et mourut à Blindes , comme il allait en Grèce pour mettre , dans la retraite , la dernière main à son Enéide , qu'il avait été onze ans à composer. Il est le seul de tous les poètes épiques qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages et l'amitié d'Auguste , de Mécène , de Tucca , de Pollicn , d'Horace , de Gallus , ne servirent pas peu , sans doute , à diriger les jugemens de ses contemporains , qui peut-être sans cela ne lui auraient pas rendu si-tôt justice. Quoi qu'il en soit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome , qu'un jour , comme il vint paraître au théâtre après qu'on y eût récité quelques-uns de ses vers , tout le peuple se leva avec des acclamations , honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'Empereur. Il était né d'un caractère doux , modeste , et même timide. Il se dérobaît très-souvent , en rougissant , à la multitude qui accourait pour le voir. Il était embarrassé de sa gloire , ses mœurs étaient simples , il négligeait sa personne et ses habillemens ; mais cette négligence était aimable. Il faisait les délices de ses amis par cette simplicité ,

Chapitre III

qui s'accorde si bien avec le génie , et qui semble être donnée aux véritablement grands hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talens sont bornés , et qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois , il n'était plus le même lorsqu'il écrivait en prose. Sénèque le philosophe nous apprend que Virgile n'avait pas mieux réussi en prose que Cicéron ne passait pour avoir réussi en vers. Cependant il nous reste de très-beaux vers de Cicéron. Pourquoi Virgile n'aurait-il pu descendre à la prose , puisque Cicéron s'éleva quelquefois à la poésie.

Horace et lui furent comblés de biens par Auguste. Cet heureux tyran savait bien qu'un jour, sa réputation dépendrait d'eux. Aussi est-il arrivé que l'idée que ces deux grands écrivains nous ont donnée A' Auguste , a effacé l'horreur de ses proscriptions ; ils nous font aimer sa mémoire , ils ont fait , si j'ose le dire , illusion à toute la terre. Virgile mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à Tucca , à Varius , à Mécénas et à l'Empereur même. On sait qu'il ordonna par son testament que l'on brûlât son *Enéide* , dont il n'était point satisfait ; mais on se donna bien de garde d'obéir à sa dernière volonté. Nous avons encore les vers qu'Auguste composa au sujet de cet ordre que Virgile avait donné en mourant ; ils sont beaux , et semblent partir du cœur.

Ergone supremis potuit vox improba verbis Tarn dirum roandare nefas \ ergo ibit in ignés Magoaque doctiloqui morietur Musa Maronis? etc.

294 Essai sur U Poésie épique,

Cet ouvrage , que l'autsur avait condamné aux flammes , est encore , avec ses défauts , le plu* beau monument qui nous reste de toute l'antiquité. Virgile tira le sujet de son poème des traditions fabuleuses que la superstition populaire avait transmises

jusqu'à lui ; à-peu-près comme Homère avait fondé son Iliade sur la tradition du siège de Troye ; car en vérité il n'est pas croyable qu'Homère et Virgile se soient soumis par avance à cette règle bizarre , que le père le Bossu a prétendu établir -y c'est de choisir son sujet avant ses personnages , et de disposer toutes les actions qui se passent dans le poème avant que de savoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la comédie , qui n'est qu'une représentation des ridicules du siècle , ou dans un roman frivole , qui n'est qu'un tissu de petites intrigues, lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'histoire , ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les poètes épiques , au contraire , sont obligés de choisir un héros connu , dont le nom seul puisse imposer au lecteur , et un point d'histoire qui soit par lui-même intéressant. Tout poète épique qui suivra la règle de le Bossu sera sûr de n'être jamais lu ; mais heureusement il est impossible de la suivre : car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination , et que vous cherchiez ensuite quelque événement dans l'histoire pour l'adapter à votre fable , toutes les annales de l'univers ne pourraient pas vous fournir un événement entièrement conforme à votre plan : il faudra , de nécessité , que vous

Chapitre III. 2^e

altériez l'un pour le faire cadrer avec l'autre ; et y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire ?

Virgile rassembla donc dans son poëme tous ces differens matériaux qui étaient épars dans plusieurs livres , et dont on peut voir quelques-uns dans Denis d'Halicar nasse. Cet historien trace exactement le cours de la navigation à'Enée , il n'oublie ni la fable des Harpies, ni les prédictions de Célieno , ni le petit Ascané , qui s'écrie que les Troyens ont mangé leurs assiettes , etc. Pour la métamorphose des vaisseaux à'Enée en Nymphes , Denis d'Halicarnasse n'en parle point. Virgile lui-même prend soin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition, *Prisca fi des facto , sed fama perennis*. Il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile , et qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même en se rappelant la créance publique. Si on considérait dans cette vue plusieurs endroits de Virgile , qui choquent au premier coup-d'œil, on serait moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai que nous permettrions à un auteur Français qui prendrait Clovis pour son héros de parler de la Sainte Ampoule , qu'un pigeon apporta du ciel dans la ville de Reims pour oindre le Roi , et qui se conserve encore avec foi dans cette ville ? Un Anglais qui chanterait le Roi Arthus , n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchantement Merlin ! Tel est le sort de toutes ces anciennes fables , où se perd l'origine de chaque peuple , qu'on respecte leur antiquité en riant de leur ab-

296 Essai sur la Poésie épique ,

surdité. Après tout , quelque'excusable qu'on soit de

mettre en œuvres de pareils contes , je pense qu'il

vaudrait encore mieux les rejeter entièrement ; un

seul lecteur sensé que ces faits rebutent . mérite

{dus d être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les

croit.

A l'égard de la construction de la fable, Virgile est blâmé par quelques critiques, et loué par d'autres , de s'être asservi à imiter Homère. Pour moi , si j'ose hasarder mon sentiment , je pense qu'il ne mérite ni ces reproches ni ces louanges. 11 ne pouvait éviter de mettre sur la scène les Dieux à'Homere , qui étaient aussi les siens , et qui , selon la tradition, avaient .eux-mêmes guidé Enée en Italie. Mais assurément , il les fait agir avec plus de jugement que le poète Grec. Il parle comme lui du siège de Troie ; mais j'ose dire qu'il y a plus d'art , et des beautés plus touchantes dans la description que fait Virgile de la prise de cette ville , que dans toute l'Iliade à'Homere. On nous crie que l'épisode de Didon est d'après celui de Circé et de Cal ipso ; çpiEnee ne descend aux enfers qu'à l'imitation à 'Misse. Le lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé , il y trouvera une prodigieuse différence. Homère a fait Virgile , dit-on. Si cela est , c'est sans doute son plus bel ouvrage.

Il est bien vrai que Virgile a emprunté du Grec quelques comparaisons , quelques descriptions , dans lesquelles , même pour l'ordinaire , il est audessous de l'original : quand Virgile est grand , il

Chapitre III

est lui-même ; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à Virgile de la stérilité dans l'invention. On le compare à ces -peintres qui ne savent point varier leurs figures. Voyez , dit-on , quelle profusion de caractères Homère a jetée dans son Iliade; au lieu que dans l' Enéide , le fort Cloanthe , le brave Gias et le fidèle Achate , sont des personnages insipides , des domestiques à'Enée , rien de plus , dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juste ; mais j'ose dire qu'elle tourne à l'avantage de Virgile. Il chante les actions à'Enée , et Homère l'oisiveté à! Achille. Le poète Grec était dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal héros , et comme son talent était de faire des tableaux , plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante , il a suivi l'impulsion de son génie , en représentant , avec plus de force que de choix , des caractères éclatans , mais qui ne touchent point. Virgile , au contraire , sentait qu'il ne fallait point affaiblir son principal personnage , et le perdre dans la foule. C'est au seul Enée qu'il a voulu et qu'il a dû nous attacher, aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait- gâté son poème.

S aint-Ev remont dit qu'Enée est plus propre à être fondateur d'un Ordre de Moines que d'un Empire. Il est vrai qu'Enée passe , auprès de bien des gens, plutôt pour un dévot que pour un guerrier; mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils ont du

£cy8 Essai sur la Poésie épique \

courage; Ils ont les yeux éblouis de la fureur d' Achille , ou des exploits gigantesques des héros de roman. Si Virgile avait été moins sage , si an lieu de représenter le courage calme d'un chef prudent, il avait peint la témérité emportée à'Ajax et de Dicmede , qui combattent contre des Dieux , il aurait plu davantage à ces

critiques; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes sensés.

Je viens à la grande et universelle objection que l'on fait contre l'Enéide. Les six derniers chants, dit-on, sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ce défaut; je suis persuadé qu'il le sentait lui-même, et que c'était la vraie raison pour laquelle il avait eu le dessein de brûler son ouvrage. Il n'avait voulu réciter à Auguste que le premier, le second, le quatrième et le sixième livre, qui font effectivement la plus belle partie de l'Enéide. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'Enée aux enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de Didon. La terreur et la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troye. De cette haute élévation où il était parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guère que descendre. Le projet du mariage d'Enée avec Lavinie qu'il ne connaissait pas, ne saurait nous intéresser après les amours de Didon. La guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troye.

Chapitre III

Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse; cependant il ne faut pas croire que les six derniers chants de l'Enéide soient sans beautés: il n'y en a aucun où vous ne reconnaissiez Virgile. Ce que la force de son art a tiré de ce terrain ingrat est presque incroyable. Vous voyez par-

tout la main d'un homme sape qui lutte contre les difficultés : il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination & Homère avait répandu avec une profusion sans règle.

Pour moi , s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers livres de VEnéïde, c'est qu'on est tenté, en les lisant , de prendre le parti de Turnus contre Enée. Je vois en la personne de Turnus un jeune Prince passionnément amoureux, prêt à épouser une Princesse qui n'a point pour lui de répugnance ; il est favorisé dans sa passion par la mère de Lavinie , qui l'aime comme son fils. Les Latins et les Rutules désirent également ce mariage , qui semble devoir assurer la tranquillité publique , le bonheur de Turnus , celui à'Amate , et même de Lavinie. Au milieu de ces douces espérances , lorsqu'on touche au moment de tant de félicités , voici qu'un étranger , un fugitif arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une Ambassade au Roi Latin pour obtenir un asyle ; le bon vieux Roi commence par lui offrir sa fille , qu'Enée ne demandait pas : de-là suit une guerre cruelle, encore ne commence-t-elle que par hasard et par une aventure commune et petite. Turnus , en combattant pour sa maîtresse est tué impitoyable*

300 Essai svr la Poésie épique ,

ment par Enée ; la mère de Lavinie au désespoir, se donne la mort , et le faible Roi Latin , pendant tout ce tumulte , ne sait ni refuser ni accepter Turnus pour son gendre , ni faire la guerre ni la paix ; il se retire au fond de son palais , laissant Turnus et Enée se.batfïe pour sa fille , sûr d'avoir un gendre r quoi qu'il arrive. Il eût été aisé , ce me semble r de remédier à ce grand défaut : il fallait peut-être qu'Enée eût à délivrer Lavinie d'un ennemi , plutôt qu'à combattre un jeune et aimable amant ? qui avait tant de

droits sur elle , et qu'il secourut le vieux Roi Latinus , au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de Lavinie ; j'aimerais qu'il en fût le vengeur , je voudrais qu'il eût un rival que je pusse haïr , afin de m'intéresser au héros davantage. Une telle proposition eût été une source de beautés nouvelles. Le père et la mère de Lavinie, cette jeune Princesse même , eussent eu des personnages plus convenables à jouer. Mais ma présomption va trop loin -3 ce n'est point à un jeune peintre à oser reprendre les défauts d'un Raphaël , et je ne puis pas dire comme le Corrège , son Pittor anche io.

/\PRÈS avoir levé les yeux vers Homère et Virgile, il est inutile de les arrêter sur leurs copistes. Je passerai sous silence Statius et Silius italicus , Tua

Chapitre If. 301

faible , l'autre monstrueux imitateur de l'Iliade et de VEnéide ; mais il ne faut pas omettre Lucain , dont le génie original a ouvert une route nouvelle : il n'a rien imité , il ne doit à personne ni ses beautés , ni ses défauts, et mérite , par cela seul , une attention particulière.

Lucain étoit d'une ancienne maison de l'Ordre des Chevaliers : il naquit à Cordoue en Espagne , sous l'empereur Caïgula. Il n'avait encore que huit mois lorsqu'on l'amena à Rome , où il fut élevé dans la maison de Sénèque , son oncle. Ce fait suffit pour imposer silence à des critiques qui ont révoqué en doute la pureté de son langage. Ils ont pris Lucain pour un Espagnol , qui a fait des vers latins. Trompés par ce préjugé , ils ont cru trouver dans

son style des barbarismes qui n'y sont point , et qui , supposé qu'ils y fussent , ne peuvent assurément être aperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de Néron , jusqu'à ce qu'il eut la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la poésie , et le dangereux honneur de le remporter. Le sujet qu'ils traitèrent tous 3eux était Orphée. La hardiesse qu'eurent les juges de déclarer Lucain vainqueur, est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissait dans les premières années de ce règne.

Tandis que Néron fit les délices des Romains , Lucain crut pouvoir lui donner des éloges , il le loue même avec trop de flatterie j et en cela seul il a imité Virgile , qui avait eu la faiblesse de donner à Auguste un encens que jamais un homme ne doit

302 Essai- sur la Poésie épique,

donner a un autre homme , quel qu'il soit. Néron démenti!: bientôt les louanges outrées dont Lucain l'avoit comblé. Il força Sénèque à conspirer contre lui : Lucain entra dans cette fameuse conspiration , dont la découverte coûta la vie à trois cents Romains du premier rang. Etant condamné à la mort , il se fit ouvrir les veines dans un bain* chaud , et mourut en récitant des vers de sa Pharsale , qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un poème épique. Varius , contemporain , ami et rival de Virgile , mais dont les ouvrages ont été perdus , avait exécuté avec succès cette dangereuse entreprise. La proximité des tems, la notoriété publique de la guerre civile, le siècle éclairé , politique et peu superstitieux, où vivaient César et Lucain , la solidité de son sujet , étaient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse. La grandeur véritable des héros réels qu'il fallait peindre

d'après nature , était une nouvelle difficulté. Les Romains, du tems de César, étaient des personnages bien autrement importants que Sarpedon , Diomedé , Mé\ence et Turnus. La guerre de Troye était un jeu d'enfans en comparaison des guerres civiles de Rome , où les plus grands Capitaines et les plus puissans hommes, qui aient jamais été , disputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire : par là il a rendu son poème sec et aride, 11 a voulu supplée*

Chapitre IV. 30

au défaut d'invention par la grandeur des sentimens ; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé qu' Achille et Enée , qui étaient peu importans par eux-mêmes , sont devenus grands dans Homère et dans Virgile , et que César et Pompée sont petits quelquefois dans Lucain. 11 n'y a dans son poème aucune description brillante comme dans Homère. Il n'a point connu , comme Virgile , l'art de narrer et de ne rien dire de trop ; il n'a ni son élégance ni son harmonie. Mais aussi vous trouverez dans la Pharsale des beautés qui ne sont ni dans l'Iliade ni dans l'Enéide. Au milieu de ces déclamations ampoulées , il y a de ces pensées mâles et hardies, de ces maximes politiques dont Corneille est rempli : quelques-uns de ces discours ont la majesté de ceux de Tite-Live , et la force de Tacite : il peint comme Salluste , en un mot , il est grand par-tout où il ne veut point être poète. Une seule ligne telle que celle-ci ; en par-

lant de César : Nil actum reputans si quid superesset agendum ,
vaut bien assurément une description poétique.

Virgile et Homère avaient fort bien fait d'amener les Divinités sur la scène. Lucain a fait tout aussi bien de s'en passer. Jupiter , Junon , Mars , Vénus , étaient des embellissemens nécessaires aux actions A'Enée et à'Jgamemnon. On savait peu de chose de ces héros fabuleux; ils étaient comme ces vainqueurs des jeux olympiques que Pindare chantait , et dont il n'avait presque rien à dire. Il fallait

30+ Essai sur la Poésie épique ,

qu'il se jetât sur les louages de Castor , de Pollux et d'Hercule. Les faibles commencemens de l'empire Romain avaient besoin d'être relevés par l'intervention des Dieux ; mais César, Pompée, Caton, Labienus , vivaient dans un autre siècle c\u. Enée ; les guerres civiles de Rome étaient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle César jouerait-il dans la plaine de Pharsale , si Iris venait lui apporter son épée , ou si Venus descendait dans un nuage d'or à son secours l

Ceux qui prennent les commencemens d'un art pour les principes de l'art même , sont persuadés qu'un poëme ne saurait subsister sans Divinités , parce que l'Iliade en est pleine ; niais ces Divinités sont si peu essentielles au poëme , que le plus bel endroit qui soit dans Lucain , et peut-être dans aucun poëte , est le discours de Caton. , dans lequel ce stoïque ennemi des fables , dédaigne d'aller voir dans le Temple Jupiter Hammon, Je me sers de la traduction de Brébeuf, malgré ses défauts :

Laissons , laissons , dit-il , un secours si honteux

A ces âmes qu'agite un avenir douteux.
Pour être convaincu que la vie est à plaindre ,
Que c'est un long combat dont l'issue est à craindre ,
Qu'une mort glorieuse est préférable aux fers ,
Je ne consulte point les Dieux ni les Enfers.
Alors que du néant nous passons jusqu'à l'être ,
Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître;
Nous trouvons Dieu par-tout , par-tout il parle à nous :
Kûus savons ce qui fait eu détruit soja courroux.

Chapitre IF. 30

Et chacun porte en soi ce conseil salutaire , Si le charme des sens ne le force à se taire. Pensez-vous qu'a ce Temple un Dieu soit limité ? Qu'il ait , dans ces déserts caché la vérité ! Faut-il d'autre séjour à ce Monarque auguste , Que les cieux , que la terre et que le cœur du juste ? C'est lui qui nous soutient , c'est lui qui nous conduit ; C'est sa main qui nous guide et son feu qui nous luit. Tout ce que noue voyons est cet être suprême , etc.

C'est bien assez, Romains, de ces vives leçons, Qu'il grave dans notre ame au point que nous naissons* Si nous n'y gavons pas lire nos aventures, Percer avant le tems dans les choses futures , I-oin d'appliquer en vain nos soins à le chercher , Ignorons sans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait usage du ministère des Dieux , mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes , que Lucain est inférieur à Virgile. Faut-il qu'après avoir peint César , Pompée , Caton avec des traits si forts, il soit faible quand il les fait agir ! Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations ; il me semble que je vois un portique hardi et immense , qui me conduit à des ruines*

305 Essai sur la Poésie épique,

LE TRISSIN

APRÈS que l'empire Romain eut été détruit par les Barbares , plusieurs langues se formèrent des débris du Latin , comme plusieurs royaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome ; les conquérans portèrent dans tout l'Occident leur barbarie et leur ignorance. Tous les arts périrent ; et lorsqu'après huit cents ans ils commencèrent à renaître , ils renaquirent Goths et Vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'architecture et de la sculpture de ces tems-là , est un composé bizarre de grossièreté et de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les moines conservèrent la langue Latine pour la corrompre : les Francs , les Vandales , les Lombards , mêlèrent à ce Latin corrompu leur jargon irrégulier et stérile. Enfin , la langue Italienne , comme la fille aînée de la Latine , se polit la première ; ensuite l'Espagnole ; puis la Française et l'Anglaise se perfectionnèrent.

La poésie fut le premier art qui fut cultivé avec succès. Dante et Pétrarque écrivirent dans un tems où l'on n'avait pas encore un ouvrage de prose supportable : chose étrange , que presque

toutes les nations du monde aient eu des poètes avant que d'avoir aucune autre sorte d'écrivains. Hcmere

Chapitre V. 20j

fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parût un historien. Les cantiques de Moïse sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé des chansons chez les Caraïbes , qui ignoraient tous les arts. Les Barbares des côtes de la mer Baltique avaient leurs fameuses rimes runiques, dans les tems qu'ils ne savaient pas lire ; ce qui prouve en passant que la poésie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit , le Tasse était encore au berceau , lorsque le Trissin , auteur de la fameuse Sophonisbe , la première Tragédie écrite en langue vulgaire , entreprit un poème épique. Il prit pour son sujet l'Italie délivrée des Goths par Belisaire , sous l'empire de Juàtinien. Son plan est sage et régulier -, mais la poésie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit , et cette aurore du bon goût brilla pendant quelque temps , jusqu'à ce qu'elle fut absoibée dans le grand jour qu'apporta le Tasse.

Le Trissin était un homme d'un savoir très-étendu, et d'une grande capacité. Léon X l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut Ambassadeur auprès de Charles-Quint ; mais enfin il sacrifia son ambition et la prétendue solidité des affaires à son goût pour les lettres ; bien différent en cela de quelques hommes célèbres , que nous avons vu quitter et même mépriser les lettres , après avoir fait fortune par elles. Il était , avec raison, charmé des beautés qui sont dans Homère , et cependant sa grande faute

est de l'avoir imité; il en a tout pris , hors le génie. Il s'appuie sur Homère pour

308 Essai sur la Poésie épique ,

marcher , et tombe en voulant le suivre : il cueille les fleurs du poète Grec , mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur : le Trissin , par exemple , a copié ce bel endroit à'Homere , où Junon , parée de la ceinture de Vénus , dérobe à Jupiter des caresses qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'empereur Justinien a les mêmes vues sur son époux dans VItalia liberata* Elle commence par se baigner dans sa belle chambre; elle met une chemise blanche , et après une longue énumération de tous les amquets d'une toilette , elle va trouver l'Empereur qui est assis sur un gazon dans un petit jardin : elle lui fait une menterie avec beaucoup d'agacerie , et enfin Justinien

Le diede un bascio Soave , e le getto ie braccia al coilo , Ed ella stette; e sorridendo disse :

Sigaor mio doice , or che voleté fare ? Che se venisse alcuno in questo luogo , E ci vedesse , avrei tanta vergogna , Che più non ai dsrei iever la froate : Entriamo nelle uostre usate stanze , Chiu-diam gli n.sci , e sopra il vostro letto Pofliam ci , e tate poi quel che vi piace. L'Tinperator rispose : Aiuaa mia vita , Non dubitate délia vista altrui , Che qui noQ puô v nir persoa uraana , Se non per la mia stanza , «d io la chiusi Corne qui venni , e ho la chiave a canto , E penso", che aacor voi ehiudesle l'uscio » Che vien in esso dalle stanze vo»tre ;

Chapitre V

Perché già ni ai non lo lasciaste aperto. E detto questo , subito ubbracciolla ; Poi si colcar nella minuta erbetta , La quale aliegia gli fioria d' intorno , etc.

L'Empereur lui donna un doux baiser , et lui jeta les bras au cou. Elle s'arrêta , et lui dit en souriant : « Mon doux Seigneur , que voulez-vous faire l)> Si quelqu'un entrerait ici et nous découvrirait , je » serais si honteuse , que je n'oserais plus lever les » yeux : allons dans notre appartement ; fermons 3» les portes , mettons-nous sur le lit , et puis faites >> ce que vous voudrez. » L'Empereur lui répondit : « Ma chère ame , ne craignez point d'être aperçue ; » personne ne peut entrer ici que par ma chambre ; >> je l'ai fermée , et j'en la clef dans ma poche. Je ?» présume que vous avez aussi fermé la porte de » votre appartement , qui entre dans le mien; car » vous ne le laissez jamais ouvert. Après avoir » ainsi parlé , il l'embrasse et la jette sur l'herbe tendre qui semble partager leurs plaisirs , et qui les » couronne de fleurs. » Ainsi ce qui est décrit noblement dans *Humere* devient aussi bas et aussi dégoûtant dans le *Trissin* , que les caresses d'un mari et d'une femme devant le monde.

Le *Trissin* semble n'avoir copié Homère que dans des descriptions ; il est très-exact à peindre les habillemens et les meubles de ses héros ; mais il ne dit pas un mot de leurs caractères. Cependant je ne fais pas mention de lui pour remarquer seulement ses fautes , mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite d'avoir été le premier moderne en Europe qui ait

310 Essai sur la Poésie épique ,

fait un poëme épique régulier et sensé , quoique faible , et qui ait osé secouer le joug de la rime. De plus , il est le seul des poètes Italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots ni pointes , et celui de tous ceux qui a le moins introduit d'enchanteurs et de héros enchantés dans ses ouvrages ; ce qui n'était pas un petit mérite.

LE C A M O E N S

1 ANDIS nue le Trissin , en Italie , suivait d'un pas timide et faible les traces des anciens , le Camoens , en Portugal , ouvrait une carrière toute nouvelle , et s'acquérait une réputation qui dure encore parmi ses compatriotes , qui l'appellent le Virgile Portugais.

Camoens , d'une ancienne famille Portugaise , naquit en Espagne dans les dernières années du règne célèbre de Ferdinand et d'Isabelle , tandis que Jean II régnait en Portugal. Après la mort de Jean . il vint à la Cour de Lisbonne , la première année du règne d' Emmanuel -le -Grand , héritier du trône et des grands desseins du Roi Jean. C'étaient alors les beaux jours du Portugal , et le temps marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel déterminé à suivre Je projet qui avait échoué tant de fois , de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan , fit partir , en 1497>

Chapitre VI

Vasco de Gama , avec une flotte pour cette fameuse entreprise, qui était regardée comme téméraire et impraticable, parce qu'elle était nouvelle. Gama, et ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui , passèrent pour des insensés qui se sacrifient de gaîté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le Roi : tout Lisbonne vit oartir avec indignation et avec larmes ces aventuriers, et les pleura comme morts : cependant l'entreprise réussit, et fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camoens n'accompagna point Vasco de Gama dans son expédition , comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes ; il n'alla aux grandes Indes que long-tems après. Un désir vague de voyager et faire fortune , et l'éclat que faisaient à Lisbonne ses galanteries indiscrettes , ses mécontentemens de la Cour , et surtout cette curiosité assez inséparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à sa patrie : il servit d'abord volontaire sur un vaisseau , et il perdit un œil daus un combat de mer. Les Portugais avaient déjà un Vice-Roi dans les Indes : Camoens étant à Goa , en fut exilé par le Vice-Roi. Etre exilé d'un lieu qui pouvait être regardé luimême comme un exil cruel , était un de ces malheurs singuliers que la destinée réservait i Camoens, Il languit quelques années dans un coin de terre barbare sur les frontières de la Chine , où les Portugais avaient un petit comptoir , et où ils començaient à bâtir la ville de Macao. Ce fat-là qu'il

312 £55*2/ sur la Poésie épique ,

composa son poëme de la découverte des ïndes , qu'il intitula Luàade , titre qui a peu de rapport au sujet, et qui, à proprement

parler, signifie la Portugade.

Il obtint un petit emploi à Macao même , et de-là retournant ensuite à Goa , il fit naufrage sur les côtes de la Chine , et se sauva , dit-on , en nageant d'une main , et de l'autre tenant son poëme , seul bien qui lui restait. De retour à Goa , il fut mis en prison ; il n'en sortit que pour essuyer un plus grand malheur , celui de suivre en Afrique un petit gouverneur arrogant et avare. Il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin , il revint à Lisbonne avec son poëme pour toute ressource. Il obtint une petite pension d'environ 800 livres de notre monnaie d'aujourd'hui ; mais on cessa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite et d'autre secours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie, et qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort , qu'on s'empressa de lui faire des épitaphes honorables , et de le mettre au rang des grands hommes. Quelques villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné la naissance. Ainsi il éprouva en tout le sort à'Homere. Il voyagea comme lui ; il vécut et mourut pauvre , et n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'est point par le génie qu'on fait fortune et qu'on vit heureux.

Le sujet de la Lusïade , traité par un esprit aussi vif que le Çamoens , ne pouvait que produire une

nouvelle

Chapitre VI

nouvelle espèce d'Epopée. Le fond de son poème n'est ni une guerre ni une querelle de héros , ni le monde en armes pour une femme ; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : « Je chante ces hommes » au-dessus du vulgaire , qui des rives occidentales » de la Lusitanie , portés sur des mers qui n'avaient » point encore vu de vaisseaux , allèrent étonner » la Taprobane de leur audace : eux dont le » courage ,; patient à souffrir des travaux au-

> delà des forces humaines , établit un nouvel y empire sous un ciel inconnu et sous d'autres) étoiles. Qu'on ne vente plus les voyages du fameux Troyen qui porta ses Dieux en Italie . ni

> ceux du sage Grec qui revit Ithaque après vingt » ans d'absence , ni ceux d'Alexandre , cet impie tueux conquérant. Disparaissent , drapeaux que » Trajan déployait sur les frontières de l'Inde: voici

> un homme à qui Neptune a abandonné son trident;) voici des travaux qui surpassent tous les vôtres.

>•> Et vous , Nymphes du Tage , si jamais vous m'avez inspiré des sons doux et touchants., si j'ai » chanté les rives de votre aimable fleuve , donnez- ; moi aujourd'hui des accents fiers et hardis ; qu'ils) aient la force et la clarté de votre cours , qu'ils

> soient purs comme vos ondes , et que désormais

> le Dieu des vers préfère vos eaux à celles de la fontaine sacrée. ;»

De-là le poète conduit la flotte Portugaise à l'embouchure du Gange ; il décrit en passant les côtes occidentales , le midi et l'orient de l'Afrique , et

3 1 4 Essai sur la poésie épique ,

les différens peuples qui vivent sur cette côte ; il entremêle avec art l'histoire du Portugal. On voit dans le troisième chant la mort de la célèbre Inês de Castro , épouse du Roi D. Pedro , dont l'aventure déguisée a été jouée depuis peu sur le théâtre de Paris. C'est , à mon gré , le plus beau morceau du Camoens ; il y a peu d'endroits dans Virgile plus attendrissans et mieux écrit. La simplicité du poème est rehaussée par des fictions aussi neuves que le sujet. En voici une qui , je l'ose dire , doit réussir dans tous les teins et chez toutes les nations.

Lorsque la flotte est prête à doubler le Cap de Bonne-Espérance , appelé alors le promontoire des tempêtes , on aperçoit tout-à-coup un formidable objet. C'est un fantôme qui s'élève du fond de la mer ; sa tête touche aux nues , les tempêtes , les vents , les tonnerres sont autour de lui , ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux : ce monstre , ou ce Dieu , est le gardien de cet océan , dont aucun vaisseau n'avait encore fendu les flots ; il menace la flotte , il se plaint de l'audace des Portugais , qui viennent lui disputer l'empire de ces mers ; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuyer dans leur entreprise. Cela est grand en tout pays , sans doute.

Voici une autre fiction qui fut extrêmement du goût des Portugais , et qui me paraît conforme au génie Italien ; c'est une île enchantée qui sort de la mer pour le rafraîchissement de Gama et

de sa flotte. Cette île a servi , dit-on , de modèle à l'île d'Armide , décrite quelques années a, près par le

Chapitre VI. 31

Tasse. C'est-là que Vénus , aidée des conseils du Père Éternel , et secondée en même tems des flèches de Cupidon , rend les Nereides amoureuses des Portugais. Les plaisirs les plus lascifs y sont peints sans ménagement ; chaque Portugais embrasse une Néréide , et Tkétis obtient Vasco de Gama pour son partage. Cette Déesse le transporte sur l'île d'Algarve, haute montagne , qui est l'endroit le plus délicieux de l'île , et de -là lui montre tous les royaumes de la terre et lui prédit les destinées du Portugal.

Camoens , après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette île , et des plaisirs où les Portugais sont plongés , s'avise d'informer le lecteur que toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer qu'une île enchantée , dont Venus est la Déesse , et où des Nymphes caressent des Matelots après un voyage de long cours , ressemblé plus à un Aïusico d'Amsterdam qu'à quelque chose d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du Camoens prétend que dans ce poëme Vénus signifie la Sainte Vierge , et que Mars est évidemment Jésus - Christ. A la bonne heure , je ne m'y oppose pas ; mais j'avoue que je ne m'en serais pas aperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raison de tout ; on ne sera plus tant surpris que Gama , dans une tempête , adresse ses prières à Jesus-Christ , et que ce soit Vénus qui

vienne à son secours. Bacchus et la "Vierge Marie se trouveront tout naturellement ensemble.

Le principal but des Portugais , après l'établis-

316 Essai sur la Poésie épique ,

ment de leur commerce , est la propagation de la toi , et Vénus se charge du succès de l'entreprise. A [arler sérieusement , un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sentes ; il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce- poème ; mais la poésie du style , et l'imagination dans l'expression l'ont soutenu , de même que les beautés de l'exécution ont placé Paul Véronese parmi les grands peintres , quoiqu'il ait placé des Pères Bénédictins et des Soldats Suisses dans des sujets de l'ancien Testament.

Le Camocns tombe presque toujours dans de telles disparates. Je me souviens que Vasco , après avoir raconté ses aventures au Roi de Mélinde , lui dit : O Roi ! juge\ si Ulysse et Enée ont voyagé aussi loin que moi , et couru autant de péril ! Comme si un barbare Africain des côtes de Zanguebar savait son Homère et son Virgile. Mais de tous les défauts de ce poème , le plus grand est le peu de liaison qui règne dans toutes ses parties ; il ressemble au voyage dont il est le sujet. Les aventures se succèdent les unes aux autres , et le poète n'a d'autre art que celui de bien conter les détails. Mais cet art seul , par le plaisir qu'il donne , tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage est plein de grandes beautés , puisque depuis deux cents ans il fait les délices d'une nation spirituelle qui doit en connaître le» fautes.

Chapitre FIL ZiJ

1 ORQUATO Tasso commença sa Gierusalemme liberata dans le terns que la Lusiade du Camoens commençait à paraître. Il entendait assez le Portugais pour lire ce poëme et pour en être jaloux ; il disait que le Camoens était le seul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte , si elle était sincère , était très-mal fondée; le Tasse é\?.\t autant au-dessus de Camoens , que le Portugais était supérieur à ses Compatriotes. Le Tasse eût eu plus de raison d'avouer qu'il était jaloux de VArioste , par qui sa réputation fut si long tems balancée , et qui lui est encore préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici VArioste parmi les poètes épiques. Il est vrai que VArioste a plus de variété , plus d'imagination que tous les autres ensemble ; et si on lit Homère par une espèce de devoir , on lit et on relit VArioste pour son plaisir. Mais il ne faut pas confondre les espèces. Je ne parlerais point des comédies de l'Avare et du Joueur , en traitant de la tragédie. "L'Orlando furioso est d'un autre genre que Vlliade et VEneïde. On peut même dire que le genre , quoique plus agréable au commun des lecteurs , est cependant très-inférieur au véritable poëme épiqu**

3 1 S Essai sur la poésie épique ,

J1 en est des écrits comme des hommes. Les caractères sérieux sont les plus estimés ; et celui qui domine son imagination est supérieur à celui qui s'y abandonne. Il est plus aisé de peindre des o-gres et des géants que des héros, et d'outrer la nature owe de la suivre.

Le Tasse nûquit à Surrento , en i544 > le onzième Mars, de Bernardo Tasso et de Portia de Rossi. La nvison dont il sortait

était une des plus illustres d'Italie', et avait été long-tems une des plus posantes. Sa grand-mere était une Cornaro : on sait assez qu'une noble Vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouser un homme d'une qualité médiocre ; mais toute cette grandeur passée ne servit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son "psre , né dans le déclin de sa maison , s'était attaché au Prince de Salerne -, qui fut dépouillé de sa principauté par Charles-Quint. De plus , Bernardo était poète lui-même : avec ce talent , et le malheur qu'il eut d'être domestique d'un petit Prince, il n'est pas étonnant qu'il ait été pauvre et malheureux.

Terquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique , la seule richesse qu'il avait reçu de son r>ere , se manifesta dès son enfance. Il faisait des vers à l'âge de sept ans. Bernardo , banni de Naples avec les partisans du Prince de Salerne , et qui connaissait, par une dure expérience, le danger de h poésie et d'être attaché aux grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclaves II l'envoya étu» dier le droit à Padoue. Le jeune Tasse y réussit ,

Chapitre VII

parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ses degrés en philosophie et en théologie. C'était alors un grand honneur ; car on regardait comme savant un homme qui savait par cœur la logique à'Aristote , et ce bel art de disputer pour et contre en termes intelligibles , sur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme ? entraîné par l'impulsion irrésistible du génie , au milieu de toutes ces études qui n'étaient point de

son goût , composa, à l'âge de dix -sept ans, son poème de Renaud , qui fut comme le précurseur de sa Jérusalem. La réputation que ce dernier ouvrage lui attira le détermina dans son penchant pour la poésie. Il fut reçu dans l'Académie des ALtherei de Padoue , sous le nom de Ai Pcntilo , •du Repentant , pour marquer qu'il se repentait du tems qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du droit «t dans les autres où son inclination ne l'avait pas appelé.

Il commença la Jérusalem à l'âge de vingt-deux tins. Enfin , pour accomplir la deslinge que son père avait voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du Diic de Ferrure , et crut qu'être logé et nourri chez un Prince pour lequel il faisait des vers était un établissement assuré. À l'âge de vingt-sept ans il alla en France . à la suite du Cardinal à'E\$t. Il fut reçu du Roi Charles IX , disent les historiens Italiens, avec des distinctions dues à son mérite , et revint à Ferrare comblé d 'honneurs et de biens. Mais ces biens et ces honneurs tant vantés se réduisaient à quelques iouanres : c'eit

310 Essai sur la Poésie épique ,

la fortune des poètes. On prétend qu'il fut amoumeux , à la Cour de Ferrare , de la sœur du Duc, et que cette passion , jointe aux mauvais traîtemeus qu'il reçut dans cette Cour , fut la source de cette humeur mélancolique , qui le consuma vingt années , et qui fit passer pour fou un homme qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages.

Quelques chants de son poème avaient déjà paru sous le nom de Godefroi. Il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans , sous le titre plus judicieux de la Jérusalem délivrée. Il pouvait

dire alors comme un grand homme de l'antiquité : J'ai vécu assez pour le bonheur et pour la gloire.. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations. Enveloppé , dès l'âge de huit ans , dans le bannissement de son père ; sans patrie , sans bien , sans famille , persécuté par les ennemis que lui suscitaient ses talens ; plaint , mais négligé par ceux qu'il appelait ses amis, il souffrit l'exil, la prison , la plus extrême pauvreté , la faim même et ce qui devait ajouter un poids insupportable à tant de malheurs , la calomnie l'attaqua et l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare , où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison : il alla à pied , couvert de haillons , depuis Ferrare jusqu'à Surrento , dans le royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avait , et dont il espérait quelques secours , mais dont probablement il n'en reçut point , puisqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare , où il fut emprisonné encore. Le désespoir altéra sa constitution robuste , et le rejeta

Chapitre VII 021

clans des maladies violentes et longues qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit U!i jour avoir^été guéri par le secours de la Sainte Vierge et de Sainte Scholastique , qui lui apparurent clins un grand accès de fièvre. Le Marquis Manso di Villa rapporte ce fait comme certain; mais tout ce que la plupart des lecteurs en croiront, c'est que le Tasse avait la fièvre.

Sa gloire poétique , cette consolation imaginaire dans des malheurs réels , fut attaquée de tous côtés.- Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un tems sa réputation. Il fut presque regardé

comme un mauvais poète : enfin , après vingt années, l'envie fut lasse de l'opprimer, son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs et de la fortune , mais ce ne fut que lorsque son esprit , fatigué d'une suite de malheurs si longue , était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appelé à Rome par le Pape Clément VIII , qui , dans une Congrégation de Cardinaux , avait résolu de lui donner la couronne de laurier , et les honneurs du triomphe , cérémonie bizarre qui paraît ridicule aujourd'hui , sur-tout en France , et qui était alors très-sérieuse et très-honorable en Italie. Le Tasse fut reçu à un mille de Rome par les deux Cardinaux neveux , et par un grand nombre de Prélats et d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du Pape : Je désire, lui dit le Pontife, que vous honoriez la couronne de laurier qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée. Les deux Cardinaux Aldobrandins , neveux du Pape , qui

Essai sur la Poésie épique , aimaient et admiraient le Tasse , se chargèrent de l'appareil du couronnement ; il devait se faire au Capitole ; chose assez singulière , que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits , triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient désolé par leurs conquêtes. Le Tasse- tomba malade dans le tems de ces préparatifs , comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment : il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le tems qui sappe la réputation des ouvrages médiocres , a assuré celle du Tasse. La Jérusalem 'délivrée est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie , comme les poèmes à l'honneur de Téthée en Grèce ; et on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de Virgile et à l'Homère , malgré ses fautes, et malgré la critique de M. Despreaux.

La Jérusalem paraît , à quelques égards , être d'après l'Iliade : mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troie; si Renaud est une copie d'Achille , et Godefroy à l'Agamemnon , j'ose dire que le Tasse a été bien au-dessus de son modèle, lia autant de feu qu'Homère dans ses batailles , avec plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différens comme ceux de l'Iliade ; mais ces caractères sont mieux annoncés , plus fortement décrits , et infiniment mieux soutenus ; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente chez le poète Grec, et pas un qui ne soit invariable dans l'Italien.

Il a peint ce qu'Homère crayonnait , il a perfec-

Chapitre VII

tionné l'art de nuancer les couleurs et de distinguer les différentes espèces de vertus , de vices et de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi Godefroy est prudent et modéré ; l'inquiet Aladin a une politique cruelle ; la généreuse valeur de Tancrede est opposée à la fureur d'Argant ; l'amour dans Armide est un mélange de coquetterie et d'emportement ; dans Terminus , c'est une tendresse douce et aimable : il n'y a pas jusqu'à l'Émile Pierre qui ne fasse un personnage dans le théâtre , et un beau contraste avec l'écritateur Témén ; et ces deux figures sont assurément au-dessus de Calphas et de Thalyblus. Renaud est une imitation d' Achille ; mais ses fautes sont plus excusables , son caractère est plus aimable , son loisir est mieux employé. Achille éblouit , et Renaud intéresse.

Je ne sais si Homère a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour Priam, l'ennemi des Grecs; mais c'est sans doute un coup de l'art d'avoir rendu Aladin odieux. Sans cet artifice plus d'un lecteur se serait intéressé pour les Mahométans contre les Chrétiens ; on serait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir du fond de l'Europe désoler un pays sur lequel ils n'avaient aucun droit , et massacrer de sang -froid un vénérable Monarque âgé de quatre-vingts ans , et tout un peuple innocent qui n'avait rien à démêler avec eux

C'était une chose bien étrange que la folie des croisades. Les Moines prêchaient ces saints brigandages, moitié par enthousiasme, moitié par intérêt.

324 Essai sur la Poésie épique,

La Cour de Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faiblesse d'autrui. Des Princes quittaient leurs états, les épuisaient d'hommes et d'argent, et les laissaient exposés au premier occupant , pour aller se battre en Syrie. Tous les Gentils-hommes vendaient leurs biens et partaient pour la Terre-Sainte avec leurs maîtresses. L'envie de courir , la mode , la superstition , concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique» Les croisés mêlaient les débauches les plus scandaleuses , et la fureur la plus barbare , avec des sentimens tendres de dévotion ; ils égorgèrent tout dans Jérusalem , sans distinction de sexe ni d'âge ; Jaais quand ils arriveront au Saint Sépulchre , ces monstres , ornés de croix blanches , encore toutes dégouttantes du sang des femmes qu'ils venaient de massacrer après les avoir violées , fondirent tendrement en larmes , baisèrent la terre et se frappèrent la poitrine , tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes.

Le Tasse fait voir , comme il le doit , les croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de héros qui , sous ta conduite d'un chef vertueux , vient délivrer du joug des infidèles une terre consacrée par la naissance et la mort d'un Dieu. Le sujet de la Jérusalem , à le considérer dans ce sens est le plus grand qu'on ait jamais choisi. Le Tasse l'a traité dignement. Il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage est bien conduit, presque tout y est lié avec art ; il amené adroitement les aventures j il distribue sagement les lumières et les..

Chapitre VII

ombres. Il fait passer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour , et de la peinture des voluptés il le ramené aux combats ; il excite la sensibilité par degrés ; il s'élève au-dessus de lui-même de livre en livre. Son style est presque par-tout clair et élégant , et lorsque son sujet demande de l'élévation , on est étonné comment la molesse de la langue Italienne prend un nouveau caractère sous ses mains et se change en majesté et en force.

On trouve , il est vrai , dans la Jérusalem environ deux cents vers , où l'auteur se livre à des jeux de mots et à des concetti puériles : mais ces faiblesses étaient une espèce de tribut que son génie payait au mauvais goût que son siècle avait pour les pointes , et qui même a augmenté depuis lui , mais dont les Italiens sont entièrement désabusés,

Si cet ouvrage est plein de beautés qu'on admire par-tout , il y a aussi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie , et quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me semble que

c'est une faute par tout pays d'avoir débuté par un épisode , qui ne tient en rien au reste du poëme. Je parle de l'étrange et inutile talisman que fait le sorcier Ismeno avec une image de le Vierge Marie , et de l'histoire à Olindo et Scphrcnia, Encore si cette image de la Vierge servait à quelque prédiction ; si Clindo et Suphronia , près d'être les victimes de leur religion, étaient éclairés d'en haut y et disaient un mot de ce qui doit arriver ; mais ils sont entièrement hors d'œuvre. On croit d'abord q.ue ce sont les principaux personnages du poëme ;

326 Essai sur la Poésie épique ,

mais te poète ne s'est épuisé à décrire leur aventure avec tous les embellissemens de son art , et n'excite tant d'intérêt et de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reste de l'ouvrage. Sophronie et Olinde s'ont aussi inutiles aux affaires des ChrétteïMS , que l'image de la Vierge l'est aux Mahométans.

Il y a dans l'épisode frArmide , qui d'ailleurs est un chef-d'œuvre , des excès d'imagination , qui assurément ne seraient point admis en France et en 'Angleterre. Dix Princes Chrétiens métamorphosés en poissons , et un perroquet chantant des chansons de sa propre coip.position , sont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur sensé , accoutumé i n'approuver que ce qui est naturel. Les enchantemens ne réussiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais. Mais du tems du Tasse , ils étaient reçus dans toute l'Europe , et regardés presque comme un point de foi par le peuple superstitieux d'Italie. Sans doute , un homme qui vient de lire M. Loche ou M. Addisson , sera étrangement révolté de trouver dans la Jérusalem un sorcier Chrétien , qui tire Renaud des mains des sorciers Mahométans. Quelle fantaisie d'envoyer Ubaïde et son compagnon à un vieux et saint ma-

gicien, qui les conduit jusqu'au centre de la terre ! Les deux Chevaliers se promènent là sur le bord d'un ruisseau rempli de pierres précieuses de tout genre. De ce lieu on les envoie à Ascaïon , vers une vieille, qui les transporte aussi-tôt, dans, uh

Chapitre VII

petit bateau , aux îles Canaries. Ils y arrivent sous la protection de Dieu ., tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambassade, et ramènent au camp des Chrétiens le brave Renaud , dont toute l'armée avait grand besoin.

Encore ces imaginations, dignes des contes de Fées , n'appartiennent-elles pas au Tasse ; elles sont copiées de Yarioste , ainsi que son Armlde est une copie à' Aï ci de. C'est-là sur-tout ce qui fait que tant de littérateurs Italiens ont mis Yarioste beaucoup au-dessus du Tasse,

Mais quel était ce grand exploit qui était réserve à Renaud t Conduit par enchantement depuis le Pic de Ténériffe jusqu'à Jérusalem , la Providence l'avait destiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt. Cette forêt est le grand merveilleux du poëme. Dans les premiers chants , Dieu ordonne à l'Archange Michel de précipiter dans les enfers les Diables répandus dans Tair , qui excitaient des tempêtes , et qui tournaient son tonnerre contre les Chrétiens en faveur des Mahométans, Aichel leur défend absolument de se mêler désormais des affaires des Chrétiens, Ils obéissent aussi-tôt et se plongent dans l'abîme. Mais bientôt après le magicien ismenà les en fait sortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de Dieu , et sous le prétexte

de quelques distinctions sophistiquées, ils prennent possession de la forêt où les Chrétiens se préparaient à couper le bois nécessaire pour la

328 Essai sur la Poésie épique,

charpente d'une tour. Les Diables prennent une infinité de différentes formes , pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. Tancrede y trouve sa Clorinde enfermée dans un pin , et blessée d'un coup qu'il a donné au tronc de cet arbre. Armide s'y présente à travers l'écorce d'un myrthe , tandis qu'elle est à plusieurs milles dans l'armée d'Egypte. Enfin les prières de l'Hermite Pierre , et le mérite de la contrition de Renaud rompent l'enchantement.

„ Je crois qu'il est à propos de faire voir comment Lucain a traité différemment dans sa Pharsale un sujet presque semblable. César ordonne à ses troupes de couper quelques arbres dans la forêt sacrée de Marseille , pour en faire des instrumens et des machines de guerre. Je mets sous les yeux du lecteur les vers de Lucain et la traduction de Brébeuf, qui , comme toutes les autres traductions , est audessous de l'original.

« Lucus erat longo nunquam violatus ab aeo ;

» Obscurum cingens connexis aëra ramis ,

» Et gelidas altè summotis solibus timbras.

» Hunc non nigricolae panes , nemorumque potentes

» Sylvani , Nymphæque tenent ; sed barbara ritu

» Sacra Deum , structas diris feralibus aia ,

- » Ornaïs et humanis lustrata cruoribus arbos.
- » Si inia fideſn meruit Superos mi rat a vetuſta»,
- >v Iiſc et voducreg metuunt inſiſtere ramis,
- » Et luſtiià recubare feras : nec ventus ici illas
- » Incubait ſylvas , excuſſaque nubibus atris
- » Fuigura: dou ullis frondem prcbentibus auri*,

Chapitre VII

y Arboribas ſuus horror inest. Tùm plurima nigris » Fontibus unda cadit , ſimulaciaque mceſta Deoruni y Arte carent , caeſiſquè extant iuformia truncis. » Ipſe ſitus , putrique facit jam robore pallor » Attonitos : non vulgatiſ ſacrata ſignis » IS'umina ſic metuunt : tantùm terroribus addit y Quos timeant , non noſſe Deos. Jam fama fertbat y Saepe cavaſ motu terras mu[^]ire cavernas , » Et procuinbentos iterùm conſurgere taxos , » Et non ardentis fulgere incendia ſylva , » Roboraque amplexos circnmfulſiſſe dracnes ; » Non illum cultu populi proprioſe fréquentant , y Scd ceſſère Deis. Medio cùm Phœbus in axe eſt , » Aut cœlum nox atra tenet , pavetipſe ſacerdos » Accessus dominumque timet deprendere luci. » Ha ne jubet immiſſo ſylvam procumbere ferro : >> Nam vicina operi , belloque intacta priori , » ĩnter nudates ſtabat denſiſſima montes. y Sed fortes tremuère m anus , motique verendà >s Majeſtate loci , ſi robora ſacra ferirent, >> In ſua credebant reſtitutas membra ſecures. » Implicilas magno Caesar terrore cobertes v Lt \idit, primas raptam ubrare bipen-

nem » Ausus , et aëriam ferro proscindere quercum, y Effatur ,
 merso viclata in robora ferro : >> Jam ne quis vestrùm dubitet
 subvertere sylvam , » Crédite me fecisse nefas. Tune paruit omnis
 y Imperiis , non sublato secura pavore , » Turba ; sed expensa
 Superiorum et Caesaris ira » Procumbunt orni , nodosa impellitur
 ilex , y Sylvaque Dodones , et fluctibus altior alnus , » Et non ple-
 beios luctus testata enpressus. » Tùm primùm posuère comas , et
 fronde carentes y Admisère diem , propulsaque robore denso y>
 Sustinuit se sylva cadens. Genuère \identes >> Cruliorum populi
 : mmis sed clausa juventus

33 o Essai sur la Poésie épique »

» Exultât. Quis enim Isesos impunè putaret » Esse Deos ? *

Voici la traduction de Brébeuf. On sait qu'il était plus ampoulé
 que Lucain ; il a gâté souvent son original en voulant le surpasser
 ; mais il y a toujours dans Brébeuf quelques vers heureux.

On voit auprès du camp une forêt sacrée , Formidable aux hu-
 mains et des Dieux révérée , Dont le feuillage sombre et les ra-
 meaux épais Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits ;
 Sous la noire épaisseur des ormes et des hêtres , Les Faunes , les
 Sjlvains et les Nymphes champêtres Ne vont point accorder aux
 accens de leur voix Le sou des chalumeaux ou celui des hautbois
 » Cette ombre destinée a de plu» noirs offiees , Cache aux yeux
 du Soleil ses cruels sacrifices , Et les vœux criminels qui s'offrent
 en ces lieux , Offensent la ISature en re'veïant les Dieux. La , du
 sang des humains , on voit suer les marbres, On voit fumer la
 terre , on voit rougir les arbres ; Tout v ressent l'horreur , et
 même les oiseaux Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
 Les Sangliers, les Lions, les bêtes les pins fieres , N'osent pas y

chercher leur bauge ou leurs tanières ; La Foudre , accoutumeVa punir les forfaits, Craint ce lieu si conpaj»!© et n'y tombe jamais ; La de cent Dieux divers les grossières images, Impriment l'épouvante et forcent les hommages. La mousse et la pâleur de leurs membres hideux Semblent mieux attirer les respects et les vœux : Sous un air plus connu la Divinité peinte Trouverait moins d'oncens , produirait moins de crainte; Tant aux faibles mortels il est bon d'ignorer Le» Dieux qu'il leur faut craindra et qu'il faut adorer.

Chapitre VU, Va

La d'une obscure source il coule une Onde obscure , Qui semble du Cocyte emprunter la teinture ; Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour , Et l'on entend mugir les roches d'alentour : Souvent du triste éclat d'une flamme ensoufrée La forêt est couverte , et n'est pas dévorée ; Et l'on a vu cent lois les troncs entortiliés, De cérastes hideux et de dragons ailés. Les voisins de ce bois , si sauvage et si sombre , Laissent a ces démons son horreur et son ombre ; Et le Druide craint , en abordant ces lieux , D'y voir ce qu'il adore, et d'y trouver ses Dieux. Il n'est rien de sacré pour des mains sacrilèges , Les Dieux même , les Dieux n'ont point de privilèges ; César veut qu'à l'instant leurs droits soient violés, Les arbres abattus, les autels dépouillés ; Et de tous les soldats les âmes étonnées Craignent de vuir contre eux retourner leurs coignées, Il querelle leur crainte, il frémit de courroux , Et le fer a la main porte les premiers coups. Quittez , quittez , dit-il , l'effroi qui vous maîtrise , Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les méprise : Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux , Et

seul je prends sur moi tout le courroux des Dieux, A ces mots
tous les siens cédant à leur contrainte, Dépouillent le respect
sans dépouiller la crainte. Les Dieux parlent encore à ces' cœurs
agités ; Mais quand Jule commande ils sont niai écoutés. Alors
on voit tomber sous un fer terne; aire , Des chênes et des ifs aussi
vieux que leur mère , Des pins et des cyprès dont les feuillages
verts Conservent le printems au milieu des hi\ei 's. A ces forfaits
nouveaux tous les peuples frémissent, A ce lier attentat tous les
prêtres gémirent, flarseiile seulement , qui les voit de ses tours.
Pu crime des Latins fait son plus grand secuui s.

382 Essai sur la Poésie épique ,

Elle croit que les Dieux d'au c'ckt de tonnerre , Vont foudroyer
Ce'sar et terminer la guerre.

J'avoue que toute la Pharsale n'est pas comparable à la Jérusalem délivrée ; mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un héros réel est au-dessus de celle d'un héros imaginaire , et combien les pensées fortes et solides surpassent ces inventions qu'on appelle des beautés poétiques , et que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides , propres à amuser les enfans.

Le Tasse semble avoir reconnu lui-même sa faute, et il n'a pu s'empêcher de sentir que ces contes ridicules et bizarres , si fort à la mode alors, non-seulement en Italie , mais encore dans toute l'Europe , étaient absolument incompatibles avec la gravité de la poésie épique. Pour se justifier , il publia une préface, dans laquelle il avança que tout son poëme était allégorique. L'armée des Princes chrétiens , dit-il , représente le corps et l'ame. Jérusalem est la figure du vrai bonheur qu'on acquiert par le travail et

avec beaucoup de difficulté. Godefroy est l'ame, Tancrede , Renaud , etc. en sont les facultés. Le commun des soldats sont les membres du corps. Les Diables sont à la fois figures et figurés , *figura e figurato*. Armide et Ismeno sont les tentations qui assiègent nos âmes •> les illusions de la foret enchantée représentent les faux raisonnemens , fahi

Chapitre VII

îlîogîsmi , dans lesquelles nos passions nous entraînent.

Telle est la clef que le Tasse ose donner de son poème. Il en use en quelque sorte avec lui-même , comme les commentateurs ont fait avec Homère et avec Virgile. Il se suppose des vues et des desseins qu'il n'avait pas probablement quand il fit son poème ; ou si par malheur il les a eus , il est bien incompréhensible comment il a pu faire un si bel ouvrage avec des idées si alambiquées. Si le Diable joue dans son Poème le rôle d'un misérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y est exposé avec majesté , et , si j'ose le dire , dans l'esprit de la religion. Les processions , les litanies , et quelques autres détails de pratiques religieuses sont représentées dans la Jérusalem délivrée sous une forme respectable. Telle est la force de la poésie qui sait annobier tout , et étendre la sphère des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais esprits les noms de Pluton et d'Alecton , et d'avoir confondu les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il est étrange que la plupart des poètes modernes soient tombés dans cette faute. On dirait que nos Diables et notre enfer chrétien auraient quelque chose de bas et

de ridicule , qui demanderait d'être annobli par l'idée de l'enfer païen. Il est vrai que Pluton , Proserpine , Rhadamante , Tisiphone , sont des noms plus agréables que BeU

334 Essai sur la Poésie épique ,

lebut et A^tarot ; nous rions du mot de Diable, nous respectons celui de Furie. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité ; il n'y a pas jusqu'à L'enfer qui n'y gagne.

DON ALONZO D'ERCILLA

JUR la fin du seizième siècle , l'Espagne produisit un poëme épique , célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent , aussi bien que par la singularité du sujet ; mais encore plus remarquable par le caractère de l'Auteur.

Don Alonio (VErcilla y Cuniga , Gentilhomme de la Chambre de l'Empereur Maximilien , fut élevé dans la maison de Philippe II , et combattit à la bataille de Saint-Quentin , où les Français furent défaits. Après un tel succès , Philippe , moins jaloux d'augmenter sa gloire au-dehors que d'étatabler ses affaires au-dedans , retourna en Espagne. Le jeune Alonio , entraîné par une insatiable avidité du vrai savoir , c'est-à-dire , de connaître les hommes , et de voir le monde , voyagea par toute la France , parcourut l'Italie et l'Allemagne , et séjourna long-tems en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire que quelques provinces du Pérou et du Chily avaient pris les armes contre les Espagnols , leurs conquérans et leurs tyrans. Je dirai en passant ,

que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté est traitée de rébellion par les auteurs Espagnols. La passion qu'il

336 Essai sur la Poésie épique ,

avait pour là gloire , et le désir de voir et d'entreprendre des choses singulières , l'entraînèrent dans ces pays du nouveau monde. Il alla au Chilv , à la tête de quelques troupes, et il y resta pendant tou» le tems de la guerre.

Sur les frontières du Chily , du côté du sud , est une petite contrée montagneuse , nommée Araucaria , habitée par une race d'hommes plus robustes et plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique. Ils combattirent pour la défense de leur liberté avec plus de courage et plus long-tems que les autres Américains, et ils furent les derniers que les Espagnols sou-mirent. Alowio soutint contre eux une pénible et longue guerre. Il courut des dangers extrêmes , il vit et fit les actions, les plus étonnantes, dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers , et de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du P«.oi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre , Àlonio conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même-tems le conquérant et le poète ; il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissait à en chanter les événements, et faute de papier , il écrivit la première partie de son poème sur de petits morceaux de cuir , qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le poème s'appelle Araucana du nom de la contrée.

Il commence par une description géographique du Chilv , et par la peinture des mœurs et des coutumes des habitans. Ce com-

mencement, qui serait

insupportable

Chapitre FUI

insupportable dans tout autre poëme , est ici nécessaire , et ne déplaît pas dans un sujet où h\ scène est par-delà du Tropicque , et où les héros sont des sauvages qui nous auraient été toujours inconnus , s'il ne les avait pas conquis et célébrés. Le sujet , qui était neuf, a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au lecteur pour échantillon , comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'auteur.

« Les Araucaniens , dit-il , furent bien étonnés m de voir des créatures pareilles à des hommes » portant du feu dans leurs mains, et montés sur >> des monstres qui combattaient sous eux ; ils les »j prirent d'abord pour des Dieux descendus du >> ciel , armés du tonnerre , et suivis de la destruc- » tion ; et alors ils se soumirent , quoiqu'avec » peine. Mais dans la suite s'étant familiarisés avec » leurs conquérans , ils connurent leurs passions » et leurs vices , et jugèrent que c'étaient des » hommes. Alors honteux d'avoir succombé sous des >> mortels semblables à eux , ils jurèrent de laver » leur erreur dans le sang de ceux qui l'avaient » produite , et d'exercer sur eux une vengeance ;> exemplaire , terrible et mémorable.;»

Il est à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième chant , dont le sujet ressemble beaucoup au commencement de l'Iliade , et qui , ayant été traité d'une manière différente , mérite

d'être mis sous les yeux des lecteurs qui jugent sans partialité. La première action de Yaraucana est une querelle qui naît entre les chefs des barbares

338 Essai sur la Poésie épique ,

comme dans Homère entre Achille et Apamemnon.

La dispute n'arrive pas au sujet d'une captive ; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces Généraux sauvages vante son mérite et ses exploits ; enfin la dispute s'échauffe tellement , qu'ils sont près d'en venir aux mains. Alors un des Caciques , nommé Colocolo , aussi vieux que Nestor , mais moins ouvertement prévenu en sa faveur que le héros Grec , fait la harangue suivante.

« Caciques , illustres défenseurs de la patrie , le j> désir ambitieux de commander n'est point ce qui ?j m'engage à vous parler. Je ne me plains pas que >» vous disputiez avec tant de chaleur un honneur » qui peut - être serait dû à ma vieillesse , et » qui ornerait mon déclin. C'est ma tendresse pour » vous , c'est l'amour que je dois à ma patrie , qui » me sollicite à vous demander attention pour ma » faible voix.f Hélas ! comment pouvons-nous avoir » assez bonne opinion de nous-mêmes , pour prés> tendre à quelque grandeur , et pour ambitionner î» des titres fastueux , nous qui avons été les mal- » heureux sujets et les esclaves des Espagnols l s Votre colère , Caciques , votre fureur ne de- » vraient-elles pas s'exercer plutôt contre nos ty- » rans ? Pourquoi tournez-vous contre vous-mêmes » ces armes qui pourraient exterminer vos ennemis , » et venger notre patrie ?jAh î si vous voulez périr , » cherchez une mort qui vous procure de la gloire. » D'une main brisez le joug honteux , et de l'autre » attaquez les

Espagnols , et ne répandez pas , dans » une querelle stérile , les précieux restes d'un sang

Chapitre Vîl. 33g

» que les Dieux vous ont laissé pour vous venger.

> J'applaudis , je l'avoue , à la fiere émulation i de vos courages. Ce même orgueil que je conp damne augmente l'espoir que je conçois. Mais i que votre valeur aveugle ne combatte pas contre » elle-même, et ne se serve pas de ses propres y forces pour détruire le pays qu'elle doit défendre. i Si vous êtes résolus de ne point cesser vos que-

> relies , trempez vos glaives dans mon sang glacé :

> j'ai vécu trop long-tems : heureux qui meurt sans 5 voir ses compatriotes malheureux , et malheu- » reux par leur faute. Ecoutez donc ce que j'ose

> vous proposer. Votre valeur , ô Caciques, esc

> égale ; vous êtes tous également illustres par i votre naissance , par votre pouvoir , par vos richesses , par vos exploits : vos âmes sont également dignes de commander , également capables de subjuguier l'univers. Ce sont ces présens célestes qui causent vos querelles. Vous manquez de chef , et chacun de vous mérite de l'être ; ainsi , puisqu'il n'y a aucune différence entre vos courages , que la force du corps décide ce que l'égalité de vos vertus n'aurait jamais décidé , etc. » L,e vieillard proposa alors un exercice digne

d'une nation barbare, qui était de porter une grosse poutre , afin que celui qui en soutiendrait le poids plus long-tems fût revêtu du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût est de comparer ensemble des choses de même nature, opposez le discours de Nestor à celui de Colocolo , et renonçant à cette adoration

3/j.o Essai sur la Poésie épique ,

que nos esprits justement préoccupés rendent an grand nom à' Homère , pesez les deux harangues dans la balance de l'équité et de la raison. Après qu'Achille , instruit et inspiré par Minerve , Déesse de la Sagesse , a donné à Agamemnom les noms ([l'Ivrogne et de Chien ; le sage Nestor se levé pour adoucir les esorits irrités de ces deux héros , et parle ainsi : « Quelle satisfaction sera-ce aux

> Troyens , lorsqu'ils entendront parler de vos disi cordes !
Votre jeunesse doit respecter mes années.,

> et se soumettre à mes conseils. J'ai vu autrefois

> des héros supérieurs à vous. Non , mes yeux ne

> Verront jamais des hommes semblables à l'invin-

> cible Pirithoûs , au brave Ceneus , au divin) Thésée , etc. . . .
J'ai été à la guerre avec eux , •> et quoique je fusse jeune , mon éloquence perj suasive avait du pouvoir sur leurs esprits, lis

> écoutaient Nestor y jeunes guerriers écoutez

> donc les avis que vous donne ma vieillesse. Atride ,

> vous ne devez pas garder l'esclave à' Achille ; fils
 > de Thétis , vous ne devez pas traiter avec hau-
 > teur le chef de l'armée. Achille est le plus gi-'and,
 > le plus courageux des guerriers : Agamemnon est
 > le plus grand des Rois , etc. » Sa harangue fut infructueuse ,
 Agamemnon loua son éloquence et
 méprisa son conseil.

Considérez d'un côté l'adresse avec laquelle le barbare Colocolo s'insinue dans l'esprit des Caciques , la douceur respectable avec laquelle il calme leur animosité , la tendresse majestueuse de ses paroles; combien l'amour du pays l'anime , combien les

Chapitre VIII. 3 + i

sentimens de la vraie gloire pénètrent son cœur j avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur , avec quel art il ne donne la supériorité à aucun. C'est un censeur , un panégyriste adroit. Aussi tous se soumettent à ses raisons, confessant la force de son éloquence , non par de vaines louanges, mais par une prompte obéissance. Qu'on juge d'un autre côté si Nestor est si sage de parler tant de sagesse ; si c'est un moyen sûr de s'attirer l'attention des Princes Grecs , que de les rabaisser et de les mettre au-dessous de leurs yeux ; si toute l'assemblée peut entendre dire avec plaisir à Nestor qv fÀckille est le plus courageux des

chefs qui sont H présens. Après avoir comparé le babil pré-somptueux et impoli de Nestor avec le discours modeste et mesuré de Colocolo , l'odieuse différence qu'il met entre le rang d'Agamemnon et le mérite à' Achille avec cette portion égale de grandeur et de courage attribuée avec art à tous les Caciques : que le lecteur prononce. Et s'il y a un général dans le monde qui souffre volontiers qu'on lui préfère son inférieur pour le courage ; 6'il y a une assemblée qui puisse supporter , s.ins s'émouvoir , un harangueur qui , leur parlant avec mépris , vante leurs p-^iécesseurs à leurs dépens ' alors Homère pourra, être préféré à Alou~o dans ce

cas particulier.

Il est vrai que si AJonio est dans un seul endroit supérieur à Homère , il est dans tout le reste audessous du moindre des poètes : on est étonné de

342 Essai tur la Poésie épique ,

le voir tomber si bas après avoir pris un vol si haut, Il v a sans doute beaucoup de feu dans ses batailles ; mais nulle invention , nul plan , point de variété dans les descriptions , point d'unité dans le dessein. Ce poème est plus sauvage que les nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur , qui est un des premiers héros du poème , fait pendant la nuit une longue et ennuyeuse marche , suivi de quelques soldats ; et , pour passer le tems, il fait naître entre eux une dispute au sujet de Virgile , et piincipalement sur l'épisode de Didon. Alo&io saisit cette occasion pour entretenir ses soldats de la mort de Didsn , telle qu'elle est rapportée par les anciens historiens ; et ann de mieux donner

le démenti à Virgile , et de restituer à Ja Reine de Carthage sa réputation , il s'amuse à en discourir pendant deux chants.

Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre do son poème d'être composé de trente-six chants très longs. On peut supposer , avec raison , qu'un auteur qui ne sait , ou qui ne peut s'arrêter , n'est pas propre à fournir une telle carrière.

Un si grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre Michel Cervantes de dire que V Araucaria peut être comparé avec les meilleurs poèmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a sans doute dicté ce faux jugement à l'auteur Espagnol. Le véritable et solide amour de la patrie consiste à lui faire du bien , et à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible : mais disputer seu-

Chapitre FUI

ïement sur les auteurs de notre nation , nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poètes que nos voisins , c'est plutôt sot amour de nous - mêmes qu'amour de notre pays.

344 Essai sur la Poésie épique ,

V7 N trouvera ici, touchant Aliltcn , quelques particularités omises dans l'abrégé de sa vie, qui est au - devant de la traduction Française de son Paradis perdu. Il n'est pas étonnant qu'ayant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand homme , j'aie découvert des circonstances ue sa vie que le public ignore.

Milieu , voyageant en Italie dans sa jeunesse , \ it représenter à Milan une comédie intitulée , Adam , ou le péché originel, écrite par un certain Andreino, tt dédiée à Marie de Médicis , Reine de France j 3e sujet de cette comédie était la chute de l'homme. Les acteurs étaient , Dieu le père , les Diables , les Anges , Adam , Eve , le Serpent , la Mort et les Sept Péchés mortels. Ce sujet digne du génie absurde du Théâtre de ce tems-là , était écrit d'une manière qui répondait au dessein.

La scène s'ouvre pai un chœur à'Ànges , et Michel parle ainsi au nom de ses confrères. " Que î> l'arc- en -ciel soit l'archet du violon du firmament, ?) que les sept planettes soient les sept notes de n notre musique , que le teins batte exactement la » mesure , que les vents jouent de l'orgue , etc. »

Chapitre IX

Toute la pièce est dans ce goût. J'avertis seulement les Français qui en riront , que notre théâtre ne valait guère mieux alors ; que la mort de Saint Jean-Baptiste , et cent autres pièces sont écrites dans ce style > mais que nous n'avions ni Pastor- Fido ni Aminte.

Alilton , qui assista à cette représentation , découvrit , à travers l'absurdité de l'ouvrage , la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent dans des choses , où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne se fait apercevoir qu'aux hommes de génie. Les sept péchés mortels dansant avec le Diable , sont assurément le comble de l'extravagance et de la sottise ; mais l'univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme, les bontés et les vengeances du Créateur , la source de nos malheurs et de nos

crimes , sont des objets dignes du pinceau le plus hardi. Il y a, sur-tout dans ce sujet , je ne sais quelle horreur ténébreuse , un sublime sombre et triste qui ne convient pas mal à l'imagination Anglaise. Milton conçut le dessein de faire une tragédie de la farce à'Andreino , il en composa même un acte et demi. Ce fait m'a été assuré par des gens de lettres qui le tenaient de sa fille , laquelle est morte lorsque j'étais à Londres.

La tragédie de Alilton commençait par ce monologue de Satan , qu'on voit dans le quatrième chant de son poème épique. C'est lorsque cet esprit de révolte s'échappant du fond des enfers , découvre le soleil qui sortait des mains du Créateur.

346 Essai sur la Poésie épique ,

« Toi , sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits , v Soleil , astre de feu , jour heureux que je hais , y Jour qui fait mon supplice , et dont mes vœux s'étonnent, y Toi , qui semble le Dieu des deux qui t'environnent , » Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit ; » (^ui fait pâlir le front des astres de la nuit : » Image du Très-Haut qui régla ta carrière, » Hclas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière. » Sur la voûte des cieux élevé plus que toi , >> Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi; » Je suis tombé , l'Orgueil m'a plongé dans l'abîme. »

Dans le temps qu'il travaillait à cette tragédie , la sphère de ses idées s'élargissait à mesure qu'il pensait, Son plan devint immense sous sa plume , et enfin, au lieu d'une tragédie , qui après tout n'eût été que bizarre et non intéressante , il imagina un poème épique ; espèce d'ouvrage dans lequel les hommes sont convenus d'approuver souvent le bizarre sous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre cterent longtems à Milton le loisir nécessaire pour l'exécution d'un ii grand dessein. Il était né avec une passion extrême pour la liberté. Ce sentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des sectes qui avaient la fureur de dominer dans sa patrie. II* ne voulut fléchir sous le joug d'aucune opinion humaine , et il n'y eut point d'église qui pût se vanter de compter Milton pour un de ses membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civile du Roi et du parlement. Il fut un des plus ardens ennemis de l'infortuné P.oi Charles L II

Chapitre IX. Z^y

entra même assez avant dans la faveur de Cromwel, et par une fatalité qui n'est que trop commune , ce zélé républicain fut le serviteur d'ui tyran. Il fut secrétaire & Olivier Cromwel y de Richard Cromwel et du parlement , qui dura jusqu'au tems de la restauration. Les Anglais employèrent sa plume pour justifier la mort de leur Roi , et pour répondre au livre que Charles II avait fait écrire par Saumaise , au sujet de cet événement tragique» Jamais cause ne fut plus belle , et ne fut si mai plaidée de part et d'autre. Saumaise défendit en pédant la parti d'un Roi mort sur l'échafaud , d'une famille royale errante dans l'Europe , et de tous les Rois même del'Europeintéressés dans cette querelle. Alilton soutint en mauvais déclamateur , la cause d'un peuple victorieux qui se vantait d'avoir juge son Prince selon les ioix. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, et les livres de Saumaise et de Alilton sont déjà ensevelis dans l'oubli.

Milton , que les Anglais regardent aujourd'hui comme un poète divin , était un très-mauvais écrivain en prose.

Il avait cinquante- deux ans lorsque la famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amnistie que Charles II donna aux ennemis de son père ; mais il fut déclaré , par l'acte même d'amnistie , incapable de posséder aucune charge dans le royaume. Ce fut alors qu'il commença son poème épique , à l'âge où Virgile avait fini le sien. A peine avait - il mis la main à cet ouvrage , qu'il fut privé de la vue. Il trouva pauvre, abandonné

3^e Essai sur la Poésie épique,

et aveugle , et ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer le Paradis perdu. Il avait alors très-peu de réputation , les beaux-esprits de la cour de Charles II , ou ne le connaissaient pas , ou n'avaient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant qu'un ancien secrétaire de Cromwel , vieilli dans la retraite , aveugle et sans bien , fût ignoré en un pays où il avait fait succéder à l'austérité du gouvernement du protecteur toute la galanterie de la cour de Louis XIV , et dans laquelle on ne goûtait que les poésies efféminées , la mollesse de Waller , les satires du comte de Rochester , et l'esprit de Couley.

Une preuve indubitable qu'il avait très - peu de réputation ; c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un Libraire qui voulût imprimer son Paradis perdu. Le titre seul révoltait , et tout ce qui avait quelque rapport, à la religion était alors hors de mode. Enfin Tompson lui donna trente pistoles de cet ouvrage , qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce Tompson. Encore le Libraire avait-il si peur de faire un mauvais marché , qu'il stipula que la moitié de ces trente pistoles ne serait payable qu'en

cas qu'on fît une seconde édition du poème : édition que Milton n'eut jamais la consolation de voir. Il resta pauvre et sans gloire : son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le Paradis perdu fut donc négligé à Londres , Et Milton mourut sans se douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le Lord Sommers et

Chapitre IX

le Docteur Atterbury, depuis Evêque de Rochester , qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poème épique. Ils engagèrent les héritiers de Tompson à faire une belle édition du Paradis perdu. Leur suffrage en entraîna plusieurs. Depuis , le célèbre M. Addison écrivit en prose pour prouver que ce poème égalait ceux de Virgile et d'Homère. Les Anglais commencèrent à se le persuader , et la réputation de Milton fut fixée.

Il peut avoir imité plusieurs morceaux du grand nombre des poèmes latins faits de tout temps sur ce sujet ; l'Adamus exul de Grotius , un nommé Marston ou Maienius , et beaucoup d'autres , tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans le Tasse la description de l'enfer; le caractère de Satan; Vexil des Démons. Imiter ainsi ce n'est point être plagiaire ; c'est lutter , comme dit Boileau , contre son original ; c'est enrichir sa langue des beautés des langues étrangères ; c'est nourrir son génie , et l'accroître du génie des autres ; c'est ressembler à Virgile qui imita Homère. Sans doute Milton a joué contre le Tasse avec des

armes inégales ; la langue Anglaise ne pouvait rendre l'harmonie des vers Italiens :

Chiama gli abitatori dell' ombre eterne

Il rauco suon délia taitarea t'Omba;

ïreman le spaziose atre caverne ,

E l'aercieco à quel runior îimbomba, etc

Cependant Milton a trouvé l'art d'imiter heureusement tous ces beaux morceaux. 11 est vrai que ce

2bo Essai sur la Poésie épique ,

qui n'est qu'un épisode dans le Tasse est le sujet même dans Alilton. Il est vrai que sans la peinture des amours à' Adam et Eve , comme sans l'amour de Renaud et à'Armide , les Diables de Alilton et du Tasse n'auraient pas eu un grand succès. Le judicieux Despréaux , qui a presque toujours eu raison , excepté contre Quinault , a dit à tous ces poètes :

Eh ! quel objet enfin à présenter aux yeux ,

Que le Diable toujours hurlant contre les cieux

Je cfois qu'il y a deux causes du succès que le Paradis perdu aura toujours : la première , c'est l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes et fortunées , qu'un être puissant et jaloux , par sa séduction , rend coupables et malheureuses : la seconde est la beauté des détails.

Les Français riaient encore , quand on leur disait que l'Angleterre avait un poëine épique , dont le sujet était le Diable combattant contre Dieu , et un serpent qui persuade à une femme de

manger une pomme : ils ne croyaient pas qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des vaudevilles , lorsque M. du Pré de Saint- Maur donna une traduction en prose Française de ce poëme singulier On fut étonné de trouver , dans un sujet qui paraît si stérile , une si grande fertilité d'imagination. On admira les traits majestueux avec lesquels il ose peindre Dieu , et le caractère encore plus brillant qu'il donne au Diable. On lut avec beaucoup de plaisir la descrip-

Chapitre IX

tion du jardin à'Eden , et des innocentes amours d'Adam et d'Ève. En effet , il est à remarquer que dans tous les autres poèmes , l'amour est regardé comme une faiblesse , dans Aliûton seul il est une vertu. Le poète a su lever d'une main chaste le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion, il transporte le lecteur dans le jardin des délices ; il semble lui taire goûter les voluptés pures dont Adam et Eve sont remplis : il ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine , mais au-dessus de la nature humaine corrompue , et comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour , il n'y en a point d'une pareille poésie.

Mais tous les critiques judicieux dont la France est pleine , se réunirent à trouver que le Diable parle trop souvent et trop iongtems de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes , ils jugèrent qu'il y en a plusieurs d'outrées , et que l'auteur n'a rendu que puériles , en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette subtilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'enfer , avec des

colonnes d'airain et de beaux chapiteaux d'or , pour haranguer les Diables auxquels il venait de parler tout aussi - bien en [itin air. Pour comble de ridicule , les grands Diables , qui auraient occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, se transforment en Pygmées , afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

Après la tenue des états infernaux , Satan s'apprête à sortir de l'abîme ; il trou\le la mort à la

362 Essai tur la Poésie épique ,

porte qui veut se battre contre lui. Us étaient prêts à en venir aux mains , quand le Péché , monstre féminin , à qui des dragons sortent du venlre , court au devant de ces deux champions. « Arrête , » ô mon père ! dit- il au Diable ; arrête , ô mon » fils ! dit-il à la Mort. Et qui es-tu donc , répond » le Diable , toi qui m'appelles ton père : Je suis » le Péché , réplique ce monstre : tu accouchas de j> moi clans le ciel : je sortis de ta tête par le côté » gauche , tu devins bientet amoureux de moi , » nous couchâmes ensemble ; j'entra nai beaucoup r> de -.Chérubins dans ta révolte ; j'étais grosse » quand la bataille se donna dans le ciel ; nous » f mes précipités ensemble. J'accouchai dans l'en- » fer , et ce fut ce monstre que tu vois , dont je » fus père : il est ton fils et le mien. A peine fut- » il né , qu'il viola sa mère , et qu'il me fit tous >> ces enfans que tu vois , qui sortent à tous mo- » mens de mes entrailles , qui y rentrent et qui » les déchirent. >> Après cette dégoûtante et abominable histoire , le Péché ouvre à Satan les portes de l'enfer ; il laisse les Diables sur le bord du Phlégéton , du Stvx et du Léth  : les uns jouent de la harpe , les autres courent la bague ; quelquesuns disputent sur la grâce et sur la prédestination. Cependant Satan voyage dans les espaces imagi-

naires y il tombe dans le vide, et il tomberait encore si une nuée ne l'avait repoussé en haut. Il arrive dans le pays du chaos, il traverse le paradis des fous, the Paradise of fooïs : c'est l'un des endroits qui ne sont point traduits en Français, il

Chapitre IX

trouve dans ce paradis les indulgences , les Agnus Del , les chapelets , les capuchons et les scapulaires des moines.

Voilà des imaginations dont tout lecteur sensé a été révolte , et il faut que le poème soit bien beau d'ailleurs , pour qu'on ait pu le lire , malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies désagréables.

La guerre entre les bons et les mauvais Anges a paru aussi aux connaisseurs un épisode , où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage , il faut qu'il conserve DR air de vraisemblance , et qu'il soit traité avec goût : les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût , ni vraisemblance , ni raison. Ils ont regardé comme une grande faute contre le goût, la peine que prend Miïten de peindre le caractère de Raphaël , de Michel, d'Abdiel, d'Uriel, de Moloc , de Nisrot , d'Astarot , tous êtres imaginaires dont le lecteur ne peut se former aucune idée , et auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. Homère , en parlant de ses Dieux , les caractérisait par leurs attributs que l'on connaissait; mais un lecteur chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connaître à fond Nisrot , Moloc et Abdiel. On a reorché à Homère les Iongues et inutiles harangues , et sur-tout les plaisanteries de ses héros. Comment

souffrir dans Aïlton les harangues et les railleries des Anges et des Diables , pendant la bataille qui se donne dans le ciel ? Ces mêmes critiques ont jugé ejne Miiton péchait contre le vraisemblable , d'avoir placé du

354 Essai sur la Poésie épique,

canon dans l'armée de Satan , et d'avoir armé d'épées tous ces esprits qui ne pouvaient se blesser ; car il arrive que , lorsque je ne sais quel Ange a coupé en deux je ne sais quel Diable , les deux parties du Diable se réunissent dans le moment.

Ils ont trouvé que Milton choquait évidemment la raison par une contradiction inexcusable , lorsque Dieu le père envoie ses fidèles Anges combattre , réduire et punir les rebelles. « Allez, dit Dieu à » Michel et à Gabriel, poursuivez mes ennemis ^ jusqu'aux extrémités du Ciel ; précipitez-les loin j> de Dieu et de leur bonheur dans le Tartare, qui jj ouvre déjà son brûlant chaos pour les engloutir.» Comment se peut-il, qu'après un ordre si positif la victoire reste indécise l et pourquoi Dieu donnet-il un ordre inutile ? Il parle et n'est point obéi , il veut vaincre et on lui résiste ; il manque à la fois de prévoyance et de pouvoir : il ne devait point ordonner â ses Anges de faire ce que son fils unique seul devait faire.

C'est ce grand nombre de fautes grossières qui fit dire sans doute à Dryden dans sa préface sur l [Enéide , que Milton ne vaut gueres mieux que notre Chapelain et notre le Moine. Mais aussi ce sont les beautés admirables de Milton qui dht fait dire à ce même Dryden , que la nature l'avait formé de l'ame d'Homère et de celle de Virgile. Ce n'est pas la première fois qu'on a porté du même ouvrage, des jugemens contradictoires. Quand on arrive à

Versailles du côté de la cour , on voit un vilain petit batimsnt écrasé avec sept croisées

Chapitre IX

de face, accompagné de tcut ce que Ton a pu imaginer de plus mauvais goût. Quand on le regarde du côté des jardins , on voit un palais immense, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorsque j'étais à Londres , j'osai composer en Anglais un petit essai (i) sur la poésie épique, dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons juges Français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu est arrivé , et la plupart des critiques de ce paysci ont jugé , autant qu'on le peut faire sur une traduction, que le Paradis perdu est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de grâces et de hardiesse que de choix -9 dont le sujet est tout idéal, et qui semble n'être pas fait pour l'homme.

Nous n'avions point de poème épique en France, et je ne sais même si nous en avons aujourd'hui. La Henrrade , à la vérité, a été imprimée souvent; mais il y aurait trop de présomption à regarder ce poème comme un ouvrage qui doit passer à la postérité , et effacer la honte qu'on a reprochée si long-tems à la France de n'avoir pu produire un poème épique. C'est au tems seul à confirmer la

(1) C'est en partie celui-ci même, qui en plusieurs endroits est une traduction littéiale de l'ouvrage Anglais de A.J. ae Voltaire*

réputation des grands ouvrages. Les artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus.

Il est honteU'i pour nous, à la vérité, que les étrangers se vantent d'avoir des poèmes épiques, et que nous qui avons réussi en tant de genres , nous soyons forcés d'avouer sur ce point notre stérilité et notre faiblesse. L'Europe a cru les Français incapables de l'Epopée ; mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les Chapelains , les le Moines , les Desmareis , les Cassa ignés et les Scuderys. Si un écrivain , célèbre d'ailleurs , avait échoué dans cette entreprise; si un Corneille, un Despréaux , un Racine, avaient fait de mauvais poèmes épiques , on aurait raison de croire l'esprit Français incapable de cet ouvrage; mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre ; il n'y a eu que les plus faibles qui aient osé porter ce fardeau , et ils ont succombé. En effet , de tous ceux qui ont fait des poème épiques , il n'y en a aucun qui soit connu par quel qu'autre écrit un peu estimé. La comédie des Visionnaires de Desmare t s est le seul ouvrage d'un poète épique , qui ait eu en son terns quelque réputation; mais c'était avant que Molière eût fait goûter la bonne comédie. Les Visionnaires de Desmirets étaient réellement une très-mauvaise pièce, aussi bien que la Marianne de Tristan , et V Amour tyrannique de Scudery , qui ne devaient leur réputation passagère qu'au mauvais goût du siècle.

Quelques uns ont voulu réparer notre disette, en donnant au Télémaque le titre de poème épique;

Chapitre IX. ^bj

mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas : on confond toutes les idées , on transpose les limites des arts , quand on donne le nom de poème à la prose. Le Télémaque est un roman moral , écrit , à la vérité , dans le style dont on aurait du se servir pour traduire Homère en prose. Mais l'illustre auteur du Télémaque avait trop de goût , était trop savant et trop juste pour appeler son roman du nom de poème. J'ose dire plus, c'est que si cet ouvrage était écrit en vers Français , je dis même en beaux vers, il deviendrait un poème ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre poésie , et que de longs discours politiques et économiques ne plairaient pas assurément en vers Français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre nation sentira qu'il serait ridicule d'exprimer en vers, (i) Qu'il faut distinguer les citoyens en sept classes; habiller la première de blanc avec une frange d'or , lui donner un anneau et une médaille ; habiller la seconde de bleu avec un anneau et point de médaille ; la troisième de vert avec une médaille sans anneau et sans franges , etc. et enfin donner aux esclaves des habits gris-brun. Il ne conviendrait pas davantage de dire , Qu'il faut qu'une maison soit tournée à un aspect sain, que les logemens en soient dégagés , que l'ordre et la propreté s'y conservent , que l'entretien soit de peu de dépense et que chaque maison un peu consi-

(i) Livre douze.

358 Essai sur la Poésie épique ,

dérable ait un salon et un petit péristyle , avec de petites chambres pour les hommes libres. En un mot , tous les détails

dans lesquels Mentor daigne entrer , seraient aussi indignes d'un poëme épique qu'ils le sont d'un Ministre d'état.

On a encore accusé long-tems notre langue de n'être pas assez sublime pour la poésie épique. Il est vrai que chaque langue a son génie formé en partie par le génie même du peuple qui la parle , et en partie par la construction de ses phrases , par la longueur ou par la brièveté de ses mots, etc. Il est vrai que le latin et le Grec étaient des langues plus poétiques et plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne ; mais sans entrer dans un plus long détail , il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre langue est plus forte que l'Italienne , et plus douce que l'Anglaise. Les Anglais et les Italiens ont des poëmes épiques ; il est donc clair que , si nous n'en n'avions pas , ce ne serait pas la faute de la langue Française.

On s'en est pris aussi à la gêne de la rime , et avec encore moins de raison. La Jérusalem et le Roland furieux qui sont rir-
nés , sont beaucoup plus longs que YEnéïde , et ont de plus l'uni-
formité des stances ; et non-seulement tous les vers, et presque
tous les mots finissent par une de ces voyelles , a, e , / , o : cepen-
dant on lit ces poëmes sans dégoût, et le plaisir qu'ils font em-
pêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

11 faut avouer qu'il est plus difficile à un Français qu'à un
autre de faire un poëme épique \$ mais cC

Chapitre IX

n'est ni à cause de la rime , ni à cause de la sécheresse de notre langue. Oserai-je le dire ! C'est que de toutes les nations polies , la nôtre est la moins poétique. Les ouvrages en vers qui sont le plus à la mode en France , sont les pièces de théâtre. Ces pièces doivent être écrites dans un style naturel, qui approche assez de celui de la conversation. Despréaux n'a jamais traité que des sujets didactiques qui demandent de la simplicité. On sait que l'exactitude et l'élégance font le mérite de ses vers comme ceux de Racine, et lorsque Despréaux a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été Despréaux.

Ces exemples ont en partie accoutumé la poésie Française à une marche trop uniforme ; l'esprit géométrique , qui de nos jours s'est emparé des belles-lettres , a encore été un nouveau frein pour la poésie : notre nation , regardée comme si légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-mâtres , est de toutes les nations la plus sage la plume à la main ; la méthode est la qualité dominante de nos écrivains ; on cherche le vrai en tout, on préfère l'histoire au roman ; les Cyrus, les Clélie et les Astrées ne sont aujourd'hui lus de personne. Si quelques romans nouveaux paraissent encore , et s'ils font pour un tems l'amusement de la jeunesse frivole , les vrais gens de lettres les méprisent. Insensiblement il s'est formé un goût général, qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'épopée , on se moquerait également d'un auteur qui emploierait les Dieux du Paganisme , et de celui qui se servirait de nos Saints : Venus

360 Essai sur la Poésie épique, Chapitre IX. et Junon doivent rester dans les anciens poèmes grecs et latins : Sainte Geneviève ,

Saint Denis , Saint Roch et Saint Christophe , ne doivent se trouver que dans notre légende ; les cornes et les queues des Diables ne sont tout au plus que des sujets de raillerie ; on ne daigne pas même en plaisanter.

Les Italiens s'accommodent assez des Saints, et les Anglais ont donné beaucoup de réputation au Diable ; mais bien des idées qui seraient sublimes pour eux, ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me souviens que , lorsque je consultai, il y a plus de douze ans , sur ma Henriade , feu M. de Malepeux , homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense , il me dit : vous entreprenez un ouvrage qui n'est pas fait pour notre nation- les Français n'ont pas la tête épique. Ce furent ces propres paroles , et il ajouta : Quand vous écrieriez aussi- bien que Messieurs Racine et Despréaux , ce sera beaucoup si on vous lit.

C'est pour me conformer à ce génie sage et exact qui règne dans le siècle où je vis , que j'ai choisi un héros véritable; au lieu d'un héros fabuleux j que j'ai décrit des guerres réelles, et non des batailles chimériques ; que je n'ai, employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sachent ; c'est à la Henriade seule à parler en sa défense , et le teins seul peut désarmer l'envie.

Fin de VEssai sur la Foésis épique.

LE

FONTENOY

U O I ! du siècle passé le fameux satyrique * Aura fait retentir la trompette héroïque , Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés , Ses défenseurs mourans , ses flots épouvantés , Son Dieu même en fureur effrayé du passage , Cédant à nos ayeux son onde et son rivage ! Et vous, quand votre Roi , dans des plaines de sang, Voit ^a mort devant lui voler de rang en rang , Tandis que de Tournay foudroyant les murailles , Il suspend les assauts pour courir aux batailles ; Quand des bras de l'hymen s'éiançant au trépas , Son fils , son digne fils suit de si près ses pas ; Vous,heureuxpar ses loix, et grands par sa vaillance. Français , vous garderiez un indigne silence !

Venez le contempler aux champs de Fontenoy. O vous ! Gloire , Vertu , Déesses cle mon Roi ,

* Boileau.

Qa

Redoutable Belione , et Minerve chérie , Passion des grands cœurs, amour de la patrie , Pour couronner Louis prêtez-moi vos lauriers -y Enflammez mon esprit du feu de nos gueriers > Peignez de leurs exploits une éternelle image ; Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage -9 J'y vois ces combattans que vous conduisez tous»

C'est là ce fier Saxon (i) qu'on croit né parmi nous; Maurice oui , touchant à l'inférieure rive , Rappelle pour son roi son ame fugitive , Et qui demande à Jvîars , dont il a la valeur , De vivre encore un jour, et de mourir vainqueur^ Conservez , justes cieux

, ses hautes destinées j Pour Loï'15 et pour nous prolongez ses années.

Déjà de la tranchée (2) Harcourt est accouru , Tout poste est assigné , tout danger est prévu ; Noailles (3), pour son Roi , plein d'un amour fidelle, Voit la France en son maître , et ne regarde qu'elle. Ce sang de tant de Rois , ce sang du grand Condé , D'.Eu (4), parqîî des Français le tonnerre est guidé.

(1) Le Comte Mare'chal de .Saxe , dangereusement malade, était pOTté dans une gondole d'osier , quand ses douleurs et sa faihlesse l'empêchaient de se tenir à cheval. JI dit au Roi , qui l'emLras^s après le gain de la bataille , les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.

(2) M. le Duc d'tf arcouit avait investi Tournay.

(5) Maréchal de France.

(4) Grand-Mai tie d'Aitilleïie.

DE FONTENOY, 35i

Penthievre (i) , dont le zèle avait devancé l'âge , Qui déjà vers le Mein signala son courage ; Bavière, avec de Pons, Boufflér's et Luxembourg, Vont, chacun dans leur place, atten Irecegran i jourj Chacun porte l'espoir aux guerriers qtTjPPbmmando j Le fortuné Danoy (2) , Chabannes , Gallerande , Le vaillant Béràit-ger , ce défenseur du Rhin , Colbert et du Chaila , tous nos héros entia (3) , Dans l'horreur de la nuit , dans celle du silence , Demandent seulement que le péril commence.

Le jour frappe déjà de ses rayons naissans , De vingt peuples unis les drapeaux menaçans» Le Belge , qui jadis fortuné sous

nos Princes , Vit l'abondance alors enrichir ses provinces , Le Batave prudent , dans l'Inde respecté , Puissant par son travail et par s-t liberté , Qui long-tems opprimé par l'Autriche cruelle , Ayant brisé son joug , s'arme aujourd'hui pour elle j L'Hanovrien constant qui, formé pour servir , Sait souffrir et combattre , et sur-tout obéir ;

(1) Il s'était signalé a la bataille de Dettingue.

(2) JYI. de Daaoy fut retire par sa nourrice d'une foule de morts et de mourans , sur le champ de Mal daqiet , deux jours après la bataille : c'e.t un fait certain. Cetto femme vint avec un passe-port, accompagnée d'un Servent du Régiment du Roi , dans Lequel e'tait alors cet Officier.

(3) Les L ■■c-itenans-QeneVaux , chacun à leur division.

L'Autrichien, rempli de sa gloire passée, De ses derniers Césars occupant sa pensée , Sur-tout ce peuple altier , qui voit sur tant de mers Son commerce et sa gloire embrasser l'univers , Mais qui, jafBk en vain des grandeurs (k la France , Croit porter dans ses mains la foudre et la balance : Tous marchent contre nous ; la valeur les conduit , La haine les anime, et l'espoir les séduit. De l'empire Français l'indomptable génie Erave, auprès de son Roi , leur foule réunie : D«s montagnes , des bois , des fleuves d'alentour, Tous iés Dieux alarmés sortent de leur séjour , Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes Vonteroître-leurs moissons, et vont couler leurs ondes. La Fortune auprès d'eux , d'un vol prompt *t léger, Les lauriers dans les mains , fend les plaines de l'air, Elle observe Louis , et voit avec colère Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.

Le brave Cumberland , fier d'attaquer Louis, À déjà disposé
ses bataillons hardis.

Tels ne parurent point aux rives de Scamandre , Sous ces murs
si vantes que Pyrrhus mit en cendre, Ces antiques héros qui ,
montés sur un char , Combattaient en désordre , et marchaient
au hasard : Mais tel fut Se i pion sous les murs de Carthage , Tels
son rival et lui prudens avec courage , Déployant de leur art les
terribles secrets , L'un vers l'autre avancés s'admiraient de plus
près.

L'Escaut , les ennemis , les remparts de la Ville , Tout présente
là mert, et Louis est tranquille.

DE FONTENOY. 3<5/ Cent tonnerres de bronze ont donné le
signal : D'un pas ferme et pressé , d'un front toujours égal , S'a-
vance vers nos rangs la profonde colonne Que la terreur devance
, et la flamme environne , Comme u'n nuage épais qui , sur l'aile -
des vents , Porte l'éclair , la foudre et la mort dans ses flancs. Les
voilà , ces rivaux du grand nom de mon maître, Plus farouches
que nous, aussi vaillans peut-être, Encor tout orgueilleux de leurs
premiers exploits. Bourbon ! voici le tems de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant trois attaques formées Sur trois ter-
reins divers engagent les armées. Le Français , dont Maurice a
gouverné l'ardeur , A son poste attaché , joint l'art à la valeur. La
mort sur les deux camps étentl sa main cruelle , Tous ses traits
sont lancés, le sang coule autour'elle. Chefs , Officiers , Soldats ,
l'un sur l'autre entassés., Sous le fer expirans , par le plomb ren-
versés , Poussent les derniers cris en demandant vengeance.

GRAMMONT qui signalait sa noble impatience , Grammont
dans l'Elisée emporte la douleur D'ignorer en mourant si son

maître est vainqueur. De quoi lui serviront ces grands titres (i) de gloire , Ce sceptre des guerriers , honneur de sa mémoire , Ce rang , ces dignités , vanité des héros , Que la mort avec eux précipite aux tombeaux ?

(i) Il allait être Maréchal de France.

Tumeurs, jeune Craon (i) : que le ciel moins sévère

Veille sur les destins de ton généreux frère.

Hélas ! cher Longaunay (2J, quelle main, quel secours

Peut arrêter ton sang , et ranimer tes jours ?

Ces ministres de Mars (3) qui d'un vol si rapide

S'élançaient à la voix de leur chef intrépide ,

Sont , du plomb qui les suit , dans leur course arrêtés»

Tels que des champs de l'air tombent précipités

Des oiseaux tout sanglans palpitans sur la terre.

Le fer atteint d'Avray (4) ; le jeune Daubeterre

Voit de sa légion tous les chefs indomptés ,

Sous le glaive et le feu , mourans à ses côtés.

Guerriers que Chabillant avec Brancas rallie ,

Que d'Anglais immolés vont payer votre vie !

Je te rends grâce, o Mars ! Dieu de sang, Dieu cruel!

La race de Colbert (ô^ce Ministre immortel ,

(1) Dix-neuf Officiers du régiment de Hainault ont été tués ou blessés. Son frère , le Prince de Beauveau , sert en Italie.

(2) M. de Longaunav , Colonel de nouveaux Grenadiers » , mort depuis de ses blessures.

(3) Officiers de l'Etat-Major. MM. de Puiségur, de Mézière , de Saint-Sauveur , de Saint-Georges.

(4) Le Duc d'Avray , Colonel du régiment de la Couronne.

(5) M. de Croissy , avec ses deux enfans , et son neveu, M. Buplessis-Châtillon , blessés légèrement.

DE FONTENAY

Echappe en ce carnage à ta main sanguinaire. Guerchi (i) n'est point frappé, la vertu peut te plaire; Mais vous brave (2) Dache , quel sera votre sort 1 Le ciel sauve à son gré , donne et suspend la mort. Infortuné Lutteurs (3) , tout chargé de blessures , L'art qui veille à ta vie ajoute à tes tortures ; Tu meurs dans les tourmens; nos cris mal entendus Te demandent au ciel: et déjà tu n'es plus.

O ! combien de vertus que la tombe dévoré ! Combien de jours brillans éclipsés à l'aurore ! Que nos lauriers sanglans doivent coûter de pleurs I Ils tombent ces héros , ils tombent ces vengeurs , Ils meurent , et nos jours sont heureux et tranquilles. La molle volupté , le luxe de nos Villes , Filent ces jours sereins , ces jours que nous devons Au sang de nos guerriers , aux périls des Bourbons. Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses, Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses. Vous (4) qui lanciez la

foudre , et qu'ont frappé ses coups , Revivez dans nos chants , quand vous mourez pour nous.

(1) Tous les Officiers de son régiment Roval des Vaisseaux, hors de combat ; lui seul ne fut point blessé.

(1) M. Dache , (on écrit Dapchier) Lieutenant- Général.

(i) M. de Lutteurs , Lieutenant-Général , mort dans les opérations du traitement de ses blessures.

(4) M. de Brocard , Maréchal de Camp , commandant l'Artillerie.

Eh! quel serait , grand Dieu ! le citoyen barbare, Prodigue de censure et de louange avare , Qui peu touche des morts , et jaloux des vivans , Leur pourrait envier mes pleurs et mon encens ? Ah ! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence , Insensible aux grandeurs , aux pertes delà France , Dédaigne de m'entendre et de m'encourager j Réveillez-vous ingrats , Louis est en danger.

Le feu qui se déploie , et qui dans son passage , , S'anime en dévorant l'aliment de sa rage , Les torrens débordés dans l'horreur des hivers , Le flux impétueux des menaçantes mers , Ont un cours moins rapide , ont moins de violence, Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance , Qui triomphe en marchant , qui , le fera à la main , A travers les mourans s'ouvre un large chemin j Rien n'a pu l'arrêter , Mars pour lui se déclare. Le Roi voit le malheur , le brave et le répare : Son fils , son seul espoir. . . Ah ! cher Prince , arrêtez , Où portez-vous ainsi vos pas précipités l Conservez cette vie au monde nécessaire. Louis craint pour son fils (i) , le fils craint pour son père » isos guerriers tout san£,ians fré-

missent pour tous d*>ux : Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

(t) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le Roi et Monseigneur le Dauphin , et un domestique de M. le Comte d'Argeasoa fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

DE F O N T E N O Y . Z

Vous (O qui gardez mon Roi , vous qui vengez la France; Vous , peuple de héros , dont la foule s'avance , Accourez , c'est à vous de fixer les destins •> Louis , son fils , l'Etat, l'Europe est en vos mains. Maison du Roi , marchez , assurez la victoire , Soubise et Péquigny (2) vous mènent à la gloire; Paraissez , vieux Soldats (3), dont les bras éprouvés Lacent de loin la mort que de près vous bravez. Venez, vaillante élite , honneur de nos armées , Partez, flèches de feu , grenades enflammées (4) , Phalanges de Louis , écrasez sous vos coups Ces combattans si fiers et si dignes de vous. Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage , Ardent , mais éclairé , vif à la fois et sage ,

(1) Les Gardes , les Gendarmes , les Chevaux-Légers , les Mousquetaires , sous M. de Montesson , Lieutenant- Général. Deux bataillons des Gai dès-Françaises et Suisses, etc.

(2) M. le Prince de Soubise prit sur lui de seconder M. le Comte de la Marck dans la défense obstinée du poste d'Antoin ; il alla ensuite se mettre à la tête des Gendarmes, comme M. Péquigny, à la tête des Chevauxliégers ; ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

(3) Carabiniers , corps institué par Louis XIV : il tire avec des carabines rayées. On sait avec quel éloge le Roi les a nommés dans sa lettre.

(4) Grenadiers à cheval , commandés par M. le Chavalier de Grille ; ils marchent à la tête de la Maison 11 Roi.

Favori de l'Amour, de Minerve et de Mars; Richelieu (i) vous appelle , il n'est plus de hasards ; Il vous appelle : il voit d'un œil prudent et ferme T) le succès ennemis et la cause et le terme ; Il vole ; et , sa vertu secondant vos grands cœurs , 11 vous marque la place où vous serez vainqueurs.

D'un rempart de gazon, faible et prompte barrière, Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière , La Marck (2) , la Vauguyon (3) , Choiseul , d'un

même effort , Arrêtent une armée , et repoussent la mort. D'Argenson qu'enflammaient les regards de son père, La gloire de l'Etat à tous les siens si chère , Le danger de son Roi , le sang de ses ayeux, Assaillit par trois fois ce corps audacieux , Cette masse de fou qui semble impénétrable , On L'arrête , il revient , ardent , infatigable ; Ainsi qu'aux premiers tems, par leurs coups redoubles, Les béliers enfonçaient les remparts ébranlés.

(1) Uq î d'Stat, qui n'a point quitté le Roi

pen Lt.it La bataille , a écrit ces propres mots : C'est Al. de Richelieu qui a dorme ce conseil et qui Va exécuté. (2) M. le Comte de la Marck an poste d'Antoin. (5) MM. de la Vauguion, Choiseul-Meuse , etc. aux retranchemens faits à la hâte dans le village de Fontenoy. M. de Cro'qui n'était point à ce poste comme on l'a\ait dit d'aboi d , mais à la tête des Carabiniers.

DE FONTENOY

Ce brillant Escadron (1) , fameux par cent batailles , Lui par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles , Arrive , voit , combat , et soutient son grand nom. Tu suis du Châtelet , jeune Castelmoron (2) ; Toi qui touches encore à l'âge de l'enfance , Toi qui , d'un faible bras qu'affermir ta vaillance , Reprends ces étendards déchirés et sanglans , Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ses rangs : C'est dans ces rangs affreux que Chévrier expire j Monaco perd son sang , et l'amour en soupire. AnglaisSjSur du Guesclin deux fois tombent vos coups : Frémissez à ce nom si funeste pour vous.

Mais quel brillant héros , au milieu du carnage , Renversé , relevé , s'est ouvert un passage ! Eiron (3) , tels on voyait , dans les plaines d'Ivri Tes immortels ayeux suivre le grand Henri,

(1) Quatre encadrons de la Gendarmerie arrivaient après sept heures de marche et attaquèrent.

(2) Ln che\al fougueux avait emporté le Porte-Etendard dans la colonne An&laise ; M. de Castelmoron, asé

de quinze ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de Beliet commandait ces Escadrons de ia Gendarmerie : il eut un cheval de tué sous lui , aussi bien que IvJ. de Chimenes , en retormant une Bricade.

(5) M. le Duc de Biron eut le commandement de l'Infanterie , quand M. de Lut te aux. fut hors de combat ; il chargea successivement à la tête de presque toutes les Brigades.

Tel était ce Crillon , chargé d'honneurs suprêmes , Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes; Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis, Ces Créquis si vantés, renaissans dans leurs fils (1). Tel se forma Turenne au grand art de la guerre , Près d'un autre (2) Saxon la terreur de la terre , Quand la Justice et Mars , sous un autre Louis, Frappaient l'Aigle d'Autriche , et relevaient les lys.

Comment ces courtisans doux, enjoués, aimables, Sont-ils dans les combats des lions indomptables ? Quel assemblage heureux de grâce , de valeur ! Boufflers, Meuse, d'Aven, Duras, bouillans d'ardeur, A la voix de Louis , courez , troupe intrépide. Que les Français sont grands, quand leur maître les guide! ils l'aiment , ils vaincront , leur père est avec eux ; Son courage n'est point cet instinct furieux, Ce courroux emporté , cette valeur commune ; Maître de son esprit , il l'est de la Fortune ; Rien ne trouble ses sens , rien n'éblouit ses yeux. Il marche , il est semblable à ce maître des Dieux , Qui , frappant les Titans , et tonnant sur leurs têtes, D'un front majestueux dirigeait les tempêtes ; Il marche , et sous ses coups la terre au loin mugit , L'Escaut fuit, la Mer gronde , et le Ciel s'obscurcit.

(1) M. de Luxembourg , M. de Cogni , et M. de Tingri.

(2) Le Duc de Saxe-Weimar , sous qui le Vicomte de Turenne fit ses premières campagnes. M. de Turenne (*st arriere-xie yeu de ce grand homme.

DE FONTENOY. Z-jb

Sur un nuage épais , que des antres de l'ourse Les vents affreux du nord apportent dans leur course, Les vainqueurs des Vallois descendent en courroux: CuMBERLANO, disent-ils, nous n'espérons qu'en vousj Courage , rassemblez vos légions altières j Bataves , revenez , défendez vos barrières ; Anglais, vous que la paix semblait seule alarmer; Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer. Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance l Mais ils parlent en vain, lorsque Louis s'avance , Leur génie est dompté , l'Anglais est abattu , Et la férocité (i) le cède à la vertu.

Clare, avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples. Venge ses Rois trahis , sa Patrie et ses Temples. Peuple sage et fidèle , heureux Helvétiens (2) , Nos antiques amis et nos concitoyens , Votre marche assurée , égale , inébranlable , Des ardens Neustriens(3;suit la fougue indomptable.

(x) Ce reproche de férocité' ne tombe que sur le Soldat , et non sur les Officiers qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a éciit que , lorsque la colonne Anglaise déborda Fontenoy , plusieurs Soldats de ce corps criaient : no cjuarler , no quavter : point de quaitier.

(2) Les régimens de Diesback et de Ik-tens , de Courten , etc. avec les Bataillons des Gai des Suisses.

(5) Le régiment de iNormaudie , qui revenait a la charge sur la colonne Anglaise, tandis que la Maison du Roi , la Gendarmerie , les Carabiniers , etc. fondaient 6ur elle.

Ce Danois (i) , ce héros , qui des frimats du nord , Par le Dieu des combats fut conduit sur ce bord , Admire les Français qu'il est venu défendre. Mille cris redoublés près de lui font entendre :

Rendez-vous , ou mourez , tombez sous notre effort : C'en est fait , et l'Anglais craint Louis et la mort.

Allez , brave d'Estrée (2), achevez cet ouvrage , Enchaînez ces vaincus échappés au carnage ; Que du Roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui : Ils seront fiers encore , ils n'ont cédé (3) qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier et rapide (4)> Qui, semblable au Dragon qu'il eut jadis pour guide , Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme encourageant, Donne de deux combats le spectacle effrayant.

(1) M. de Lowendal.

(3) M. le Comte d'Estre'es , à la tête de sa. division, et -M. de Brione , à la tête de son régiment , avaient enfoncé les Grenadiers Anglais le sabre à la main.

(5) Depuis S. Louis , aucun Roi de France n'avait battu les Anglais en personne en bataille rangée.

(4) On envoya quelques Diagon à la poursuite ; ce corps était commandé par M. le Duc de Chevreuse , qui s'était distingué au combat de Sahy , où il avait reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot Dragon , est qu'ils portèrent un Dragon dans leurs Etendards sous le Maréchal de Brissac , qui institua ce corps dans les guerres du Piémont.

C'est

DE F O N T E X O Y

C'est ainsi quel'on voit dans leschampsdes Numides, Différemment armés des Chasseurs intrépides ; Les coursiers écumans franchissent les guérets : On gravit sur les monts , on borde les forêts ; Les pièges sont dressés, on attend , on s'élance , Le javelot fend l'air , et le plomb le devance ; Les Léopards sanglans , percés de coups divers , D'affreux rugissemens font retentir les airs ; Dans le fond des forêts \h vont cacher leur caerei

Ah ! c'est assez de sang , de meurtre , de ravage , Sur des morts entassés, c'est marcher trop long-tems ; Noailles (i) , ramenez vos soldais triomphans; Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses Traîner dans notre camp ces. machines affreuses, Ces foudres ennemis contre nous dirigés ; Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés ; Qu'ils renversent par vous les murs de cette Ville , t)u Batave indécis la barrière et l'asyle , Ces premiers (2) fondemens de l'Empire des Lis , Par les mains de mon Roi pour jamais affermis. Déjà Tournay se rend , déjà Gand s'épouvante , Ckarles-Qainr s'en émeut ; son ombre gémissante

(1) Le Comte de Noailles attaqua , de son cote , la colonne d'Infanterie Anglaise , avec une Brigade ds Cavalerie , qui prit ensuite des canons.

(2) Tournay , principale ville des Français sous la première race , dans jaqueùe on a trouvé le tombeau da Ckilderic,

Pousse un cri dans les airs et fuit de ce sijour , Où , pour vaincre, autrefois , le ciel le mit au jour.. Il fuit ; mais que] objet pour cette ombre alarmée! Il voit ces vastes champs couverts de notre armée, L'Anglais deux fois vaincu , cédant de toutes parts,

Dan* les mains de LOUIS laissant ses étendards ; Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes , Les murs de Gand tombés sous ses mains foudroyantes , Et son char de victoire en ces vastes remparts (1) Ecrasant le berceau (2) du plus grand des Césars (3).

Français,heureux Français, peuple doux et terrible, C'est peu qu'en vous guidant Louis soit invincible, C'est peu,que le front calme, et la mort dans les mains, Il ait lancé la foudre avec des yeux sereins ; C'est peu d'être vainqueur ; il est modeste et tendre „ Il honore de pleurs le sang qu'il vit répandre ; Entouré des héros qui suivirent ses pas , Il prodigue l'éloge et ne le reçoit pas ; Il veille sur des jours hasardés pour lui plaire ; Le Monarque est un homme, et le vainqueur un père,

(1) La ville de Gand , soumise à Sa Majesté le n Juillet , après la défaite d'un coips d'Anglais par M. du Chaila, à la tête des Brigades de Ciillon et de Norman- < } ie , le régiment de Grassins , etc.

(3) Charles-Quint naquit dans cette ville en 1500 , le a6 Fevrier , du mariage de l hilippe , Aichiduc d'Autriche , et de Jeanne de Castiile , héritière d'Espa^ua.

(3) Des Césars modernes..

DE FONTENOY

Ces captifs tout sanglans portés par nos soldats , Par leur main triomphante arrachés au trépas , Après ce jour de sang , d'horreur et de furie , Ainsi qu'en leurs foyers , au sein de leur patrie ,

Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs , Consolés , secourus , servis par leurs vainqueurs. O grandeur véritable ! ô victoire nouvelle ; Eh J quel cœur enivré d'une haine cruelle, Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon Roi , Et ne pas souhaiter d'être né sous sa loi ? Il étendra son bras , il calmera l'Empire.

Déjà Vienne se tait , déjà Londres l'admire j La Bavière , confuse au bruit de ses exploits , Gémît d'avoir quitté le protecteur des Rois j Naple est en sûreté, Turin dans les alarmes : Tous les Rois de son sang triomphent par ses armes ? Et de l'Ebre à la Seine en tous lieux on entend : Le PLUS AIME DES ROISEST AUSSI LE PLUS GRAND, Ah ! qu'on ajoute encore à ce titre suprême Ce nom si cher au monde , et si cher à lui-même , Ce prix de ses vertus qui manquent à sa valeur, Ce titre auguste et saint de pacificateur : Que de ses jours si beaux rde qui nos jours dépendent ^ La course soit tranquille , et les bornes s'étendent.

Ramenez ce Héros , ô vous qui l'imitiez , Guerriers qu'il vit combattre et vaincre à ses cote's, Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent, Nos coeurs volent vers vous , nos regards vous demandent ;

380 L E P O E M E , etc.

Vos mères , vos enfans , près de vous empressés , Encor tout éperdus de vos périls passés , Vont baigner, dans l'excès d'une ardente allégresse, Vos fronts victorieux , de larmes de tendresse : Accourez , recevez , à votre heureux retour, * Le prix de la Vertu par les mains de l'Amour.

Fin du Poème de Fontenoy.

La Bibliothèque

Université d'Ottawa

Édié«AC«

UO JDCT 1 '-

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/henriadesuividedoovolt>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.